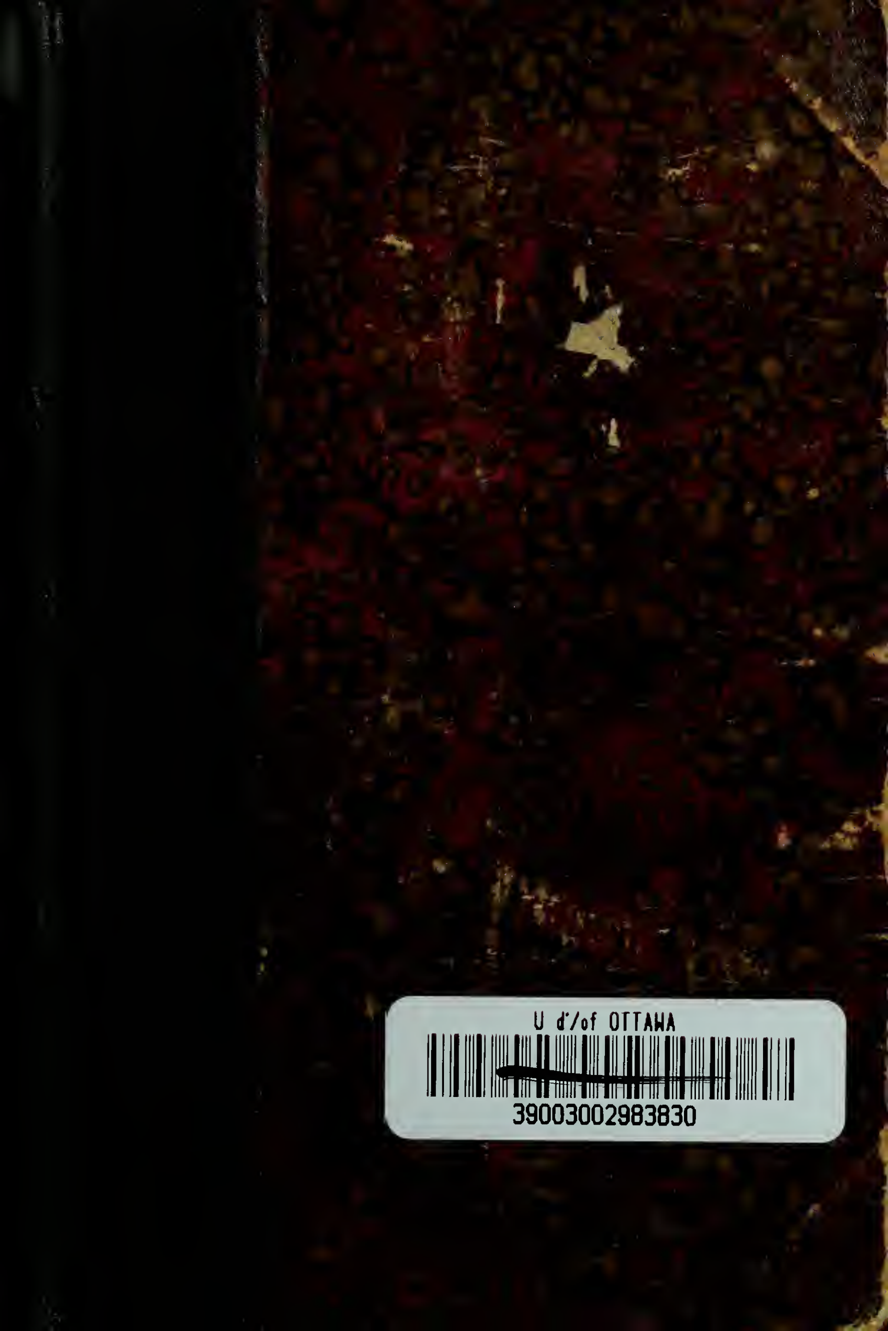


3/9/55

LA VIE A PARIS

1904

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

LA VIE A PARIS (1895 à 1904)	8 vol.
BRICHANTEAU, Comédien Français	1 vol.
BRICHANTEAU CÉLÈBRE	1 vol.
L'ACCUSATEUR	1 vol.
LE SANG FRANÇAIS	1 vol.
L'AMÉRICAINE	1 vol.
LE BEAU SOLIGNAC	2 vol.
CANDIDAT	1 vol.
UNE FEMME DE PROIE	1 vol.
LA FUGITIVE	1 vol.
JEAN MORNAS	1 vol.
LA MAITRESSE	1 vol.
MICHEL BERTHIER	1 vol.
MONSIEUR LE MINISTRE	1 vol.
NORIS	1 vol.
LE PETIT JACQUES	1 vol.
LE PRINCE ZILAH	1 vol.
ROBERT BURAT	1 vol.
LE TRAIN 17	1 vol.
LE TROISIÈME DESSOUS	1 vol.
PIERRILLE (illustré)	1 vol.
LA CIGARETTE	1 vol.
LES AMOURS D'UN INTERNE	1 vol.
LES MUSCADINS	1 vol.
PROFILS DE THÉATRE	1 vol.

JULES CLARETIE
de l'Académie française

LA
VIE A PARIS
1904



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1905



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

LA VIE A PARIS

I

CAUSERIE DE RENTRÉE

8 janvier 1904.

Le croiriez-vous ? J'éprouve, à revenir à mes causeries d'autrefois, l'espèce d'émotion un peu timide qu'on ressent en rentrant dans un salon où l'on n'a point paru depuis longtemps. Va-t-on y retrouver, à la place accoutumée, les amis qu'on y laissa ? Les jours passés n'y ont-ils point fait quelques vides ? Sur les visages nouveaux, rencontrera-t-on les bons sourires des compagnons d'autrefois ? On a monté l'escalier lentement, comme en cherchant une contenance ; on a poussé la porte au seuil hospitalier, en se disant qu'après tout les sympathies fidèles sont là encore et que l'on connaît bien le petit coin d'habitude, — là-bas, près de la cheminée, — où l'on causait jadis. Et ce jadis, c'est hier. On le retrouve avec plaisir, le coin un instant abandonné, et l'on y recommence les propos interrompus, les histoires d'autrefois. La voix qui parle est la même, les auditeurs sont les mêmes.

Ou si la mort en a pris quelques-uns, le mouvement éternel des choses en a apporté et groupé de nouveaux, et le petit cercle des années défuntes se reforme. La causerie recommence. C'est la vie qui se chargera de régler la marche et d'indiquer les sujets des libres propos à venir.

Ernest Renan aimait ces pages légères que *la Vie à Paris* dicte aux multiples auteurs des mémoires à la minute tracés en courant par les journalistes. Il voulut bien, en un jour très solennel pour moi, les comparer aux volumes où je contais l'existence d'un Camille Desmoulins ou la mort d'un Goujon ou d'un Gilbert Romme et peut-être, — car le *vieux Cordelier* et les derniers Montagnards lui inspiraient quelque défiance. — les préférait-il à de plus ambitieux ouvrages. Et moi aussi j'aime ces notations rapides et ces portraits à la plume qui peuvent avoir la précision et la curiosité des instantanés. J'aime cet imprévu que chaque journée jette au hasard comme à la volée et ces miettes de l'histoire qui sont tout simplement de l'actualité aujourd'hui et qui seront des documents demain. J'aime à les saisir au passage, à les contrôler, à les résumer aussi lorsque huit jours (une semaine, à présent, c'est un siècle) ont fait de l'incident inattendu ou de la personnalité soudain apparue, du grand événement ou du petit scandale, quelque chose de lointain et en quelque sorte de légendaire, dont on peut tirer une moralité quelconque, une réflexion, une comparaison, un souvenir, un peu d'indulgence ou un peu d'ironie.

Et si jamais la chronique s'est trouvée étroitement

unie à l'histoire, c'est bien aujourd'hui précisément, dans l'agonie de cette princesse qui emporte avec elle tout un passé, qui survivait à toute une race, et disparaît Altesse impériale, saluée par ceux-là mêmes qui, n'ayant jamais été de ses courtisans, lui savaient gré du libéralisme de son esprit et de la bonté de son cœur. Si le comte Joseph Primoli, héritier des papiers de la princesse Mathilde, tire jamais de cet amoncellement de témoignages divers un volume de Souvenirs, il écrira un des livres les plus précieux et les plus curieux de ce temps, car la nièce de Napoléon Ier accueillit, rue de Courcelles ou rue de Berri, les personnalités les plus diverses et, connaissant tour à tour l'exil et la fortune, demeura toujours la Française passionnée de sa patrie et la grande dame avertie, éprise de lettres et de visions d'art.

Chose singulière et qu'on n'a pas dite, dans la multiplicité des articles inspirés par cette mort enfouissant tout un passé, la princesse Mathilde pouvait, — ou du moins son frère le prince Napoléon avait pu, aurait pu, — prétendre à la couronne d'Angleterre. L'hérédité a de ces surprises historiques, aussi stupéfiantes que l'atavisme dont lá science étudie les mystères.

Ces familles souveraines peuvent, en certains cas, sans que les nations aient rien à y voir, trouver un royaume dans une succession inattendue, comme M. Roland-Gosselin pourrait y recueillir une fortune. Le duc d'Aumale avait, à Chantilly, sous une vitrine spéciale, toute une série de miniatures des personnages historiques auxquels il était apparenté. Il les

montrait volontiers, en souriant, prince et soldat assez philosophe et que rien n'étonnait. Il y avait là à la fois la reine Marie-Antoinette et le roi de Rome, et le rapprochement de tant d'ancêtres ou de cousins divers donnait lieu à des antithèses bizarres.

La princesse Mathilde, elle, aurait pu avoir un frère roi d'Angleterre, son frère aîné, — mort en 1847, — ou son autre frère, le prince Napoléon, et voici comment. Je demande pardon de ce que ces questions de généalogie peuvent avoir d'obscur, de difficile à suivre, mais il y a là une curiosité très particulière.

En 1817, — « l'année où M. Bruguière de Sarsum était célèbre, » a dit Victor Hugo, et que Louis XVIII qualifiait la vingt-deuxième année de son règne, — en cette année 1817, illustrée par les *Misérables*, le vieux roi d'Angleterre, Georges III, bien qu'il eût quinze enfants, n'avait pas un seul petit-enfant ou autre descendant légitime. Et au mois de novembre de cette année-là son unique petite-fille, la princesse Charlotte de Galles, née du prince régent (plus tard Georges IV), mourait en couches (son mari était le prince Léopold de Saxe-Cobourg, plus tard Léopold Ier, roi des Belges). La situation semblait inquiétante. Non seulement les fils de Georges III étaient fort peu populaires, mais, assez âgés en 1817, ils étaient tous sans progéniture légitime. Par conséquent il fallait, pour trouver un roi éventuel, remonter à la descendance du père de Georges III (Frédérick, prince de Galles, mort avant son père, en 1751).

Il y avait, tout bien compté, à la mort de la princesse Charlotte, *quatre-vingt-sept personnes* — 87 — pou-

vant prétendre au trône d'Angleterre comme descendant de l'Electrice Sophie. La couronne ne pouvait manquer de fronts. Mais les plus proches héritiers ayant des enfants, les plus qualifiés se trouvaient être le roi de Wurtemberg, son frère Paul et la reine Catherine, femme de Jérôme Bonaparte, petits-enfants d'Augusta, fille aînée de Frédérick, prince de Galles, dont deux fils étaient morts sans progéniture. Le fils d'Augusta, duchesse de Brunswick, n'était autre que le *Brunswick's fated chieftain* dont parle Byron en son *Childe-Harold* et qui avait été tué à Quatre-Bras. Il laissait deux enfants tout petits et deux autres petits-enfants dont l'un était Frédérick, roi de Wurtemberg, et l'autre, une fille, Frédérica-Catherine, femme de Jérôme Bonaparte et mère du prince Napoléon et de la princesse Mathilde. Et, plus que tous les autres héritiers, — avant les autres héritiers, — si les fils de Georges III, qui, je le répète, étaient presque des vieillards, avaient refusé de se marier ou si, s'étant mariés, n'avaient pas eu d'enfants, le roi de Wurtemberg et sa sœur, et par conséquent le prince Napoléon, se seraient trouvés bien près de la succession. Le prince Napoléon — quel étonnement ! — aurait pu régner à Londres. A quoi tient l'histoire ?

Imaginez le neveu de Napoléon Ier devenu roi d'Angleterre ! Le prince Napoléon savait l'anglais, je suppose, mais l'Angleterre n'avait-elle pas eu pour souverain un roi dont Thackeray s'est diverti dans les *Quatre Georges* et qui ne savait pas plus l'anglais que Bernadotte, roi de Suède, ne savait le suédois ? Oui, l'histoire, drame interminable, l'histoire, tra-

gédie qui répète trop souvent ses situations et ses effets, l'histoire parfois confine à l'opérette. Mais, drame ou comédie, ce sont toujours les peuples qui payent les instruments de l'orchestre. Bien heureux si le canon ne couvre pas l'accompagnement des violons.

Le sort voulut que plusieurs des fils de Georges III. poussés au mariage par la raison d'Etat (autre collaboratrice des comédies et des drames historiques). s'exécutassent et prissent femme pour l'avenir de la couronne. Le premier résultat de cette patriotique et dynastique résignation fut. le 24 mai 1819, la naissance de la petite princesse qui allait devenir la reine Victoria et mourir impératrice des Indes. Et pour la même raison naquirent aussi feu le roi de Hanovre et le vieux duc de Cambridge, encore debout, le seul survivant de cette génération et que j'ai vu, de belle prestance encore. faire rubis sur l'ongle aux banquets et ouvrir le bal à Buckingham-Palace lors du mariage du duc d'York (1).

La princesse Mathilde a donné la plupart de ces détails à M. M.-J.-E.-C. Bodley, l'auteur du très beau livre intitulé *la France*, qui les a consignés dans son ouvrage officiel, *le Couronnement d'Edouard VII*, commandé par le roi. Sir Charles Dilke, qui me signalait la note très précise où M. Bodley établit cette généalogie, ajoutait même :

— Et ces héritiers, qui pouvaient, en 1817, aspirer à la couronne, descendaient savez-vous de qui ? de

(1) Il allait mourir en cette année 1904.

Marie Stuart, et c'est de Marie Stuart qu'à travers les âges ils tenaient tous ces droits.

Je n'essaierai pas d'expliquer comment, et j'ai peur d'avoir, en mon « coin de salon », condamné la causerie à devenir un casse-tête chinois. La princesse Mathilde, à qui M. Bodley demandait si sa mère, la princesse Catherine, n'eût pas, à cause de sa religion, été incapable de faire partie de la *succession protestante* (l'Angleterre ne pouvant admettre une souveraine catholique), répondait dans une dernière lettre à l'historien :

— Ma mère est restée toujours protestante. Et je suis fière de vous dire qu'entre le trône d'Espagne et sa religion ma mère eût choisi et choisit même sa religion.

Il y a « de la race » chez cette princesse dont l'âme fut citoyenne. J'ai eu l'honneur de la voir chez son vieil ami le peintre Ernest Hébert, qu'une telle séparation atteint au cœur. Elle était familière et charmante. Elle avait de l'esprit, un esprit mordant qui devenait bien vite souriant. Elle parlait de ses fidèles avec attendrissement, des ingrats avec pitié. Elle évoquait, avec un peu de tristesse, l'ombre des Goncourt. Elle aimait la Comédie-Française, comme tout ce qui est une des parures de la France. Je crois bien qu'elle n'y revint plus depuis le *Chamillac* de Feuillet. Je rencontrais, l'autre jour, cette sœur de Rachel, qui fut rue de Richelieu une artiste hors de pair, sous le nom de Dinah Félix, et qui porte dignement un nom honoré : elle était comme écrasée par la perte de cette amitié disparue. Il reste de la princesse, pour faire

pendant aux *Lettres à la princesse* de Sainte-Beuve, les « lettres de la princesse ». Nous les connaîtrons quelque jour. Elle écrivait délicieusement, sans apprêt, comme causent les femmes qui savent causer. Le babil n'est pas la causerie. La princesse Mathilde avait le mot qui fait image, le trait qui porte. Elle fut une aquarelliste et une pastelliste sans poser au « rapin ». Elle écrivit une brochurette sans se croire un bas bleu.

Cette brochure, c'est l'*Histoire d'un chien*. Elle est rarissime, comme nous disons entre bibliophiles. J'avais voulu l'acquérir à la vente des livres d'Edmond de Goncourt, où elle figurait avec une reliure où, sur le blanc parchemin, Lucien Doucet avait peint un portrait de l'auteur. Elle m'échappa. Mais j'ai là l'exemplaire envoyé « en souvenir d'amitié » au peintre Edouard de Beaumont. Ce n'est pas un livre, cette *Histoire d'un chien*. C'est un témoignage, doucement ému, à la fidélité d'un griffon du voisinage de cette propriété de Catinat, à Saint-Gratien, où la princesse passait l'été. Le chien était tout blanc, tout petit, et par habitude se glissait sous la grille, se promenait dans le parc et retournait chez sa maîtresse, puis revenait le lendemain. Un gamin du voisinage le frappa, un jour, d'un coup de pierre. Au château, le griffon, tout saignant fut soigné et revint plus fréquemment, reconnaissant et gai. Il savait (comment le savait-il ?) le jour précis de l'arrivée de la princesse à Saint-Gratien, et la première visite reçue, c'était celle du chien fidèle. Au bout de deux ans, la maîtresse du griffon mourut, et le voisin alors — tout

naturellement comme le bon La Fontaine, l'ami des animaux, allant à la mort de Fouquet chez sa protectrice, — vint au château, ses yeux dévoués disant : Me voici !

« On s'étonnera peut-être, écrit la princesse Mathilde, que la pensée me soit venue d'exciter une émotion quelconque par ce simple récit. Il y a tant de gens qui n'aiment pas les chiens ; il y en a bien davantage qui n'aiment pas grand'chose, beaucoup plus encore qui n'aiment rien. »

Non, en lisant ces pages écrites pour le plaisir de parler d'un être dévoué et loyal, on ne s'étonnera point que la princesse ait voulu payer une dette à un serviteur qui l'aima pour elle-même et ne lui demanda rien qu'une niche et une caresse, en passant. Elle fut meilleure à son griffon que le Béarnais à son vieux chien que plaignit d'Aubigné. Et cette *Histoire d'un chien*, sans valoir l'*Histoire de mes bêtes*, de Théophile Gautier, ou ces pages de Mme Michelet publiées naguère sur des *Chats*, — ce petit monument intime vient, qui passe, se donne, et qui meurt, — ou encore le touchant *Sac à Puces* de Séverine — cette histoire du griffon Didi, illustrée de dessins par une main amie, mérite de rester parmi les témoignages en l'honneur de cet instinct admirable de nos « frères inférieurs », souvent plus intelligent et plus sincère et plus profond en son attachement que la flottante amitié des hommes.

Alceste eût feuilleté avec plaisir ces pages ignorées dans le *petit coin sombre* qui est aussi, chez Célimène, le coin où l'on cause.

II

D'UN PETIT EMPEREUR ET D'UN GRAND ARTISTE

JACQUES Ier ET J.-L. GÉRÔME.

15 janvier 1904.

— Demandez le *Sahara*, le premier numéro du journal officiel de Sa Majesté Jacques Ier !...

Et ce cri des camelots, répété comme un refrain gouailleur le long des boulevards, j'allais en rechercher la philosophie, — car on en trouve en toutes choses — ; je me demandais si ce qui nous paraît une bouffonnerie ne pourrait pas devenir aussi quelque chose d'héroïque ; je me disais qu'un Parisien, dégoûté des bars et des écuries, qui riche, libre, jeune, tout à coup rêverait de conquérir un monde, de fonder une cité, d'élargir l'univers, serait pourtant un original qui mériterait l'attention et qu'après tout les aventuriers sont un peu comme les inventeurs et les alchimistes de la vie moderne. Mais il faut avoir pour cela un cerveau de poète et un cœur d'apôtre, se jeter comme un Raousset-Boulbon sur la Sonora, terre

rêvée, terre promise, et braver les balles au lieu de parodier le protocole des cours impériales du fond d'un cabinet de restaurant londonien. Il faut exposer sa poitrine aux balles au lieu de jeter à la côte de misérables matelots effarés. Dans *Frasquita*, il y a « frasque », dirait Victor Hugo. Il ne faut pas surexciter les appétits et leurrer les espoirs des pauvres diables qui, cherchant un métier, demandant « une place », vont, quelque beau matin, s'embarquer, — tant le terrain est âprement disputé ici, — pour cette Troja idéale dont le mirage apparaît déjà à tant de malheureux qu'hypnotise ce gros nom de mystère : le Sahara. Aller au Sahara ! Servir l'empereur du Sahara ! Conquérir, là-bas, on ne sait quelle gloire, quels galons, quelle fortune ! Je sais des cerveaux qui s'exaltent et de pauvres diables qui vont partir. Quelle misère ! Le *Moniteur* de S. M. Jacques Ier les avertit pourtant : « Pendant huit mois de l'année, on ne pourra débarquer sur toute la côte de l'Empire. De novembre à février la mer est continuellement démontée et aucun débarquement n'est possible. » Etrange accueil pour un paradis terrestre !

N'importe, la misère est si grande partout et si pressée, avide et affamée, la mêlée humaine, que bien des pauvres gens tenteront l'aventure et que cet empereur, chansonné par les satiriques de cafés-concerts sera, j'en ai peur, responsable de plus d'une folie, de plus d'un drame. Je voulais analyser l'état d'esprit de ce souverain improvisé, allumant tout à coup, au fond des cerveaux détraqués de nos contemporains des flambées d'ambitions comme autant de

flammes de punch. Mais la disparition de cet homme aux facultés multiples que fut J.-L. Gérôme, — un aventureux, lui aussi, un voyageur, un chercheur d'impressions nouvelles, — ne me laisse d'autre préoccupation que celle d'une amitié perdue. Il eût été fort capable, Gérôme, en sa jeunesse, de partir, la carabine à l'épaule, pour conquérir un pan de désert, une proie nouvelle. « Probablement, écrivait-il à un ami, parmi mes ancêtres, s'est glissé quelque bohémien, car j'ai toujours eu l'humeur nomade et la bosse de la locomotion. » Mais il n'eût pas abandonné ses compagnons aux mains des Maures, et le bon camarade eût brûlé pour eux sa dernière cartouche. Il me disait du peintre russe Verestchagin, qui fut son élève : « C'est l'homme le plus brave que j'aie connu. » Et Verestchagin me répétait sur son maître : « C'est, avec mon cher Skobelef, l'homme le plus résolu que j'aie rencontré. » De tels caractères, intrépides et fiers, étaient faits pour se comprendre et s'estimer.

Oui, Gérôme était fort brave et, après un duel, demeuré célèbre, pour une cause intime, il avait failli se battre au nom de l'art pour la liberté historique en peinture. Le duc d'Elchingen lui avait reproché d'avoir, en son tableau, le *Maréchal Ney*, rapetissé le héros en le montrant fusillé, dans sa longue lévite, face contre terre, le nez sur le sol, le chapeau ayant roulé près du cadavre. Le duc parla de faire enlever cette toile du Salon. Gérôme s'y refusa. « Et je me battrai, s'il le faut. Le peintre a ses droits, comme l'historien. »

Il y avait en lui du soldat, du grognard plutôt, et

du rapin. Bourru bienfaisant, il jugeait par boutades, et ses mots d'atelier avaient la brusquerie d'un ordre du jour militaire. Il était resté, à quatre-vingts ans bientôt, tel ou à peu près que Carpeaux l'avait représenté jadis, en un admirable buste, tête haute, moustache hardie, l'air audacieux d'un palikare. Et ses colères aussi demeuraient juvéniles, aveuglément injustes, passionnées comme des verbes irrités de polémiste. Il me disait un jour, — et j'en riais, mais il ne riait pas :

— Millet ? Si Millet revenait pour envoyer ses œuvres au Salon, je le refuserais encore !

— Voyons, Gérôme, vous n'y pensez pas !

— Moi ? Je ne pense qu'à ça !

Et quand il parlait de Puvis de Chavannes, la plaisanterie, qui nous semblait paradoxale, tournait au vaudeville. « Puvis ? Non, *pulvis !* Pulvis de Chavannes — et *in pulverem reverterit !* »

Il me montra un jour — en 1884 — une lettre qu'il écrivait à Jules Ferry, alors ministre des Beaux-Arts, à propos de l'exposition des œuvres d'Edouard Manet à l'école, quai Malaquais. Il protestait et s'indignait, proposant au ministre de faire l'exposition Manet aux Folies-Bergère. J'ignore si la lettre fut envoyée et si Jules Ferry y répondit. Mais Gérôme l'avait écrite.

— Oui, aux Folies-Bergère, disait-il violemment. Dans un bar ! C'est le seul cadre qu'il mérite !

Une des dernières fois que nous causions de ses débuts, du passé vers lequel il se tournait avec une joie mélancolique, il me contait qu'un soir, dans les

bureaux de l'*Artiste*, il apportait un dessin de son *Combat de coqs*, que le bon Arsène Houssaye lui avait proposé de publier. Il avait alors vingt-deux ans. Et il attendait là, assis dans un coin, son carton de croquis sur ses genoux, lorsqu'un homme robuste, à longue barbe et les cheveux dans le dos, entre et demande son ami Houssaye. C'était Théophile Gautier. Gérôme le reconnut bien.

— Vous venez voir Houssaye ? lui dit Gautier. Vous lui apportez un dessin ?

— Oui, Monsieur, une reproduction de mon *Salon*.

— Ah ! le Salon ! Il nous est né un peintre !... Il y a là un fameux tableau ! Le *Combat de Coqs !* Est-ce que vous connaissez l'auteur ? Est-ce qu'il est jeune, l'auteur ?

— Mais c'est moi, Monsieur, répondit timidement Gérôme, et j'apporte précisément un croquis du tableau pour le numéro de l'*Artiste !*

C'est ainsi que firent connaissance le peintre et le poète qu'une amitié si profonde et une admiration réciproque devaient unir si longtemps. « Félicitons-nous, disait Gautier dans son Salon de 1847, de ce que le jury a laissé passer, par distraction apparemment, un charmant tableau plein de finesse et d'originalité, d'un jeune homme dont nous entendons parler pour la première fois... » Gérôme était alors, comme Hamon, comme Picou, comme Gustave Boulanger, épris de l'antiquité et faisait en peinture ce qu'essayait au théâtre Emile Augier avec la *Ciguë* et le *Joueur de flûte*. Il y eut là une petite école néo-pompéienne, sortie de l'atelier mélodramatique de

Paul Delaroche, ce littérateur du pinceau que Gérôme, devenu vieillard et salué en maître, persistait à appeler respectueusement (tel aussi Ernest Hébert) *Monsieur Delaroche.*

Mais nos néo-Grecs de 1848 se montraient en même temps franchement Gaulois. Ils scandaient les vers de Virgile, mais ils lisaient Mathurin Régnier et Béroalde de Verville. Ils donnaient dans leurs ateliers des soirées fameuses qu'organisait un jeune comédien du Théâtre-Français, qui, bon compagnon, lui aussi, allait devenir un maître. Edmond Got faisait répéter et mettait en scène les bouffonneries de ses amis, les charades improvisées. Lui-même, lettré et spirituel jusqu'aux dents, récitait du François Villon ou bâclait joyeusement des parades qui, me disait Gérôme, eussent mérité de devenir illustres. Ces Pompéiens communiaient en Rabelais et en Molière, et il y eut une soirée extraordinaire où l'on représenta non pas un petit lever, non pas même un coucher, mais, — comment dire ? — un jour de purge du grand roi qui eût fait un étourdissant intermède à *Monsieur de Pourceaugnac* ou au *Malade imaginaire*, avec tous les courtisans inclinés devant l'urne majestueuse et pleine qu'un des Desfonandrès ou un Monsieur Purgon épique (c'était Got en personne) rapportait solennellement de la chambre de Louis XIV. Scène étourdissante et follement burlesque dont un Michelet se fût amusé et que Gérôme parfois était tenté de crayonner en ces derniers temps comme un souvenir caricatural de ces années de jeunesse.

— Je figurais là-dedans un courtisan, et je saluais

— « un bon courtisan s'incline », disait-il. — et j'ai noté et retrouvé ces saluts et ces génuflexions pour mon tableau de l'*Eminence grise*.

Cette toile célèbre est, comme l'Œuvre même de Gérôme, une frappante page d'histoire ou d'historiette. Il y avait un véritable savant chez ce peintre si averti, et il se révéla un séduisant orfèvre chez ce statuaire si ingénieux et si vivant évocateur de ces figures légendaires qu'il campait à cheval, comme des dominateurs de mondes : César au manteau fouetté par le vent des Gaules ; Tamerlan chevauchant parmi les têtes coupées ; Frédéric II, le chapeau en bataille et la canne à la main ; Bonaparte sur la selle étincelante de quelque mameluck d'Egypte. A ces statuettes de victorieux par l'épée, Gérôme voulait ajouter celle de Washington, le pacificateur. Il nous conduisait aussi, naguère, dans un atelier voisin de son logis, pour nous montrer deux figures colossales d'ouvriers, un laboureur de la terre et un travailleur du métal, qu'il exécutait pour un négociant d'Amérique. Les mâles visions de Meunier, le grand statuaire des mineurs, le hantaient.

Et tout à côté, pour sa *Corinthe*, si amoureusement caressée, il avait inventé, fait exécuter toute une collection de bijoux d'un art exquis (son père était orfèvre, le brave homme de Vesoul qui lui donnait jadis pour ses étrennes une boîte de couleurs et un tableau de Decamps), colliers, bracelets, pendeloques, imaginations délicieuses, qui semblaient d'un Lalique ethnographe. *M. Gérôme, peintre ethnographe*, c'est précisément le titre d'une étude que je me rap-

pelle avoir lue jadis dans la *Gazette des beaux-arts*.

Et cet érudit était un causeur charmant, un écrivain très agréable aussi, sans nul apprêt, ajoutant, comme dit Musset, « un joli brin de plume » à son pinceau. On lui demanda plus d'une fois des préfaces pour des livres, comme des croquis ou des esquisses pour les ventes de charité. Il en écrivit une en quelque sorte paternelle pour un volume de M. Zamacoïs : *Articles de Paris*, illustré par M. Albert Guillaume, — deux des anciens élèves de son atelier qu'il suivait des yeux en souriant, l'un dans ses fantaisies littéraires, l'autre dans ses jolies notations narquoises de la vie parisienne. Il en avait écrit une autre d'un ton plus ému,—fraternelle celle-là, — en tête d'une biographie de son vieux camarade d'Italie, Charles Jalabert, qui lui avait donné sous ce titre : *Souvenir d'un bal costumé*, un si joli portrait de Mme Gérôme, « peinture charmante, disait encore Théophile Gautier, gracieuse comme un Longhi, spirituelle comme un Tiépolo et qui fait penser au *Carnaval de Venise* du temps de Gozzi ». Une rare tendresse se dégage de ces pages de Gérôme consacrées à Jalabert. On y sent passer encore pleins de feu les ressouvenirs des années de jeunesse. Jalabert lui rappelle Hébert, lui rappelle Augier, et ce portrait de l'auteur des *Fourchambault* que j'ai eu la joie de suspendre à la muraille de la salle du Comité de la Comédie-Française, non loin de la Rachel en manteau rouge, que connaissent bien les amis du logis, et que Gérôme me demandait de revernir lui-même il y a si peu de temps.

« M'est-il permis, écrit Gérôme à propos d'Emile Augier, de raconter une petite anecdote pour ajouter une note gaie à ces quelques lignes ? C'était à Bougival, où nous demeurions tous trois, que Jalabert fit ce dernier portrait, et j'allais causer avec eux quelquefois. En entrant, je fus frappé de la ressemblance du nez d'Augier avec celui de Henri IV, et j'en fis tout haut la remarque : — C'est vrai, dit-il, et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'autre profil de mon nez ressemble à celui de François Ier ; aussi, quand je passe dans la rue de la Ferronnerie, je présente toujours le côté François Ier. »

Gérôme, resté gai et gamin en dépit de l'âge, s'amusait à des plaisanteries soudaines, comme lorsqu'il m'envoyait, en y ajoutant à la plume une forêt de cheveux, mon portrait publié par quelque journal: « Je corrige la nature ! » Ou encore lorsque sans raison, « pour rien, pour le plaisir », pour se distraire et m'amuser, il m'écrivait tout à coup, sans provocation, une lettre comme celle-ci:

Paris, 14 avril 1903.

Cher bon ami.

Comme j'ai l'intention de me porter candidat à l'une des deux places vacantes à l'Académie française, je vous envoie un petit échantillon de mon savoir-faire littéraire.

La Vengeance du Sculpteur.

« Il était jeune, bien de sa personne, mais pauvre ; gai d'ailleurs, d'humeur égale et ne manquant pas d'esprit. Très travailleur, ayant un certain talent déjà, car les ouvrages qu'il avait mis sous les yeux du Public n'étaient pas restés dans l'ombre· Il faisait espérer dans l'avenir un Artiste de talent, et ces promesses se sont réalisées.

« A cette époque, la mauvaise Fortune persistait à le regarder

d'un œil bienveillant, et à lui prodiguer ses faveurs (c'est d'ailleurs généralement sa manière avec les sculpteurs), de sorte que sa vie était simple, son intérieur aussi ; mais quelquefois une jeune fille venait éclairer l'atelier d'un rayon de soleil : ces jours-là, c'étaient les jours de fête.

« Les jeunes gens finirent par s'aimer tout de bon et d'un amour tendre. — Pendant toute une année le ciel pour eux fut d'azur, mais la jeune fille avait des tendances plus hautes, des besoins de luxe que son ami ne pouvait satisfaire... Un beau matin l'oiseau bleu s'envola pour ne plus revenir. — Le ciel devint gris.

« Si, elle revint, mais cinq ans plus tard. Une jeune femme entre à l'atelier avec fracas, éblouissante de beauté, richement vêtue, la tête ornée d'un chapeau à plumes, comme Murat ! Pendant le temps écoulé, elle avait échangé son pauvre sculpteur contre beaucoup de financiers, ce qui, d'ailleurs, est assez naturel et se voit tous les jours.

« Réception cordiale. Pas un mot de récrimination. La Dame, comme d'ordinaire les parvenus, le prenant de très haut et d'un ton arrogant, critiqua toutes choses, de sorte que le jeune homme, bien disposé d'abord, ressentit quelque indignation dans son cœur, mais il n'en laissa rien voir.

« Au moment du départ, la reconduisant avec toute l'amabilité dont il était capable et s'inclinant devant la visiteuse, comme elle était vers la porte, le sculpteur plongea sa main dans un sac de plâtre. Et...

« ... Et la dame continua ses visites dans Paris avec une main blanche sur sa robe noire. »

Affectionné.

GÉRÔME.

— Je vous en écrirai d'autres, vous savez, me dit-il gaîment. Je veux publier mes *Cent Nouvelles Nouvelles !*

Cette « note gaie » qu'ajoutait Gérôme à toutes choses m'excuse de rappeler, même en présence de cette mort qui navre des amis, les fusées de belle humeur, les boutades et les rires de ce charmant homme dont la voix profonde, un peu rude, s'adoucissait si facilement quand il parlait de quelque affection envolée.

Il baissait la voix, un soir, en passant, avec moi,

devant le logis de Gustave Moreau, comme s'il eût craint que le grand artiste mourant l'entendît, et tout à coup :

— Quand je pense, me dit-il, cher ami, que j'ai suivi soixante-sept enterrements de confrères depuis que je suis entré à l'Institut !

Il en suivit d'autres encore, depuis, et qui n'eurent pas la mort enviable, le sommeil inattendu, sans affres et sans souffrances, qui devait le prendre doucement endormi.

Cet homme, qui ne voulut point d'honneurs à son convoi, ni fleurs de rhétorique ni fleurs de serres, connut cependant tous les honneurs. Il y tenait lorsqu'il luttait, croyant les mériter ; devant l'éternel inconnu et le définitif, il les prenait pour ce qu'ils valent.

Il avait jadis, à l'exposition de 1855, envoyé une vaste composition, aux proportions gigantesques, le *Siècle d'Auguste* ; mais, après avoir voulu réaliser un chapitre de l'*Histoire universelle* de Bossuet, il s'en tint aux impressions de voyage et aux Mémoires, et son grand Frédéric jouant de la flûte à Potsdam avec son levrier couché à ses pieds, ou le *Duel de Pierrot*, le Pierrot tué au sortir du bal masqué par un Arlequin à la carrure brutale, le Pierrot laissant couler son sang sur la neige d'une allée du bois de Boulogne ; le *Prisonnier* emporté sur le Nil ; Phryné laissant tomber ses voiles devant un aréopage de vieillards séduits ; le cadavre de César assassiné laissé seul, comme un paquet de linge, dans le Sénat désert, tous ces tableaux qui étaient aux divers Salons ce

que les fines petites comédies anecdotiques sont au théâtre, attiraient vers lui la foule beaucoup plus que ses conceptions virgiliennes. Edmond About le comparait à un Gérard Dow parisien.

On ne s'imagine pas la vogue de ce *Duel de Pierrot* qui fait toujours bonne figure dans la galerie de Chantilly et que le duc d'Aumale emportait avec lui, en Angleterre ou à Bruxelles, avec son premier achat, une toile où flottait un drapeau tricolore. Les revues de fin d'année reproduisirent en « tableau vivant » cette tragique sortie de bal masqué. Un drame, à l'Ambigu, dut son succès à cette scène alors si populaire. On avait vu le *Duel de Pierrot* aux Champs-Elysées. On allait le voir, en action, au boulevard Saint-Martin.

Et toute une jeunesse se rappelle aussi la jolie fille que Gérôme avait prise pour modèle de sa Phryné. On ne savait même plus son nom réel au quartier Latin : elle était devenue Phryné. Elle ne s'appelait plus autrement. Phryné illustre souriait à Gambetta jeune et éloquent, à Alphonse Daudet superbe et poétique. Elle incarnait pour nous la beauté, une grâce aimable, une statuette antique sous les traits d'une Parisinette. C'était une tanagréenne devenue grisette de la rue Saint-Jacques, Phryné Mimi Pinson. Et comme j'en parlais à Gérôme, un soir, lui disant :

— Elle doit être morte !

— Je ne crois pas. Mais maintenant c'est une aïeule. Elle a quitté la rive gauche au premier de ses cheveux blancs.

Phryné grand'mère ! Phryné vénérable et le dos voûté ! On songe invinciblement à ces mélancoliques « petites vieilles » que Ch. Baudelaire a chantées.

Et maintenant, par un temps brumeux et triste, les amis du maître ont suivi le cercueil de ce bon travailleur qui se consola de tout par le labeur, demanda à l'Art toutes ses joies, l'oubli aussi ou du moins l'assoupissement de ses douleurs, père attristé sculptant la tombe de son fils. Et il semblait si jeune encore avec son mâle visage d'Arnaute, si vivant et si robuste que, dans cette foule d'artistes et de gens de lettres unanimes à louer sa probité de chercheur et sa bonté de camarade, tous s'étonnaient, regardant le logis drapé de deuil, qu'il eût disparu, cet octogénaire, mourant en vérité avant son heure.

Personne ne manquait à ces obsèques, sauf le rayon de soleil que le peintre allait chercher jadis à Pompéi, au Caire, au bord du Nil, à Damiette ou à Philæ, quand le ciel de Paris lui semblait trop gris, le boulevard extérieur trop triste... Et pourtant Gérôme eût donné tous les couchers de soleil et toutes les aurores d'Orient pour une matinée d'avril, au Bois, à cheval, — quand il n'y avait pas d'automobiles, ces automobiles qu'il détestait (injustement) comme des « impressionnistes » de la vitesse.

— Heureuse époque ! écrivait-il à son cousin le peintre Timbal en parlant du temps passé. Le ciel était bleu ! Est-il toujours bleu ?

Puis, riant encore :

— Ce n'est peut-être pas les ciels qui sont moins bleus, ce sont nos cheveux qui sont moins noirs.

III

Causerie de Saint-Charlemagne, — Gaston Paris et les *Carlomagnalia.* — La camaraderie. — Les anciens élèves. — Guillaume Guizot et le *Dictionnaire* de Planche. — Un professeur de barricades. — Le père d'un académicien et la barricade de Saint-Séverin. — Émile Deschanel et Francis Masson.

29 janvier 1904.

C'est la journée de Charlemagne. Il n'aura été question que du vieil empereur aujourd'hui. La réception du successeur de Gaston Paris à l'Académie devait nécessairement donner lieu au parallèle entre le souverain des Tuileries et celui d'Aix-la-Chapelle. Charlemagne, fêté le matin par les banquets des professeurs, célébré l'après-midi à l'Institut, salué le soir, encore, entre deux coupes de saint-marceaux, sans parler du théâtre qui l'évoque ce même jour, avec la *Fille de Roland*, Charlemagne est redevenu une actualité.

Ce n'est pas d'hier qu'on célèbre sa mémoire à la date indiquée, et Gaston Paris, en son beau livre, nous apprend l'origine même de ces repas annuels qui réunissaient autour d'une table des camarades de collège d'âges et de caractères si différents. C'est

depuis le quinzième siècle que l'Université a pris pour patron Charlemagne, le Parlement de Paris décidant que le 28 janvier serait jour férié. Il le fut jusqu'à la Révolution. Le recteur Le Maistre l'avait déclaré, rendant la fête obligatoire; puis l'ordonnance était tombée en désuétude jusqu'à Egasse du Boulay, recteur, qui solennellement institua la fête des *Carlomagnalia*, la « Saint-Charlemagne » de nos collèges.

> Et ce vieil échanson, l'empereur Charlemagne,
> Verse aux bons écoliers, trop bourrés de latin,
> Des flots quasi mousseux de simili-champagne...

Ainsi disait le poète Valade. C'est à Gaston Paris que je dois de savoir, sans parler de bien autres choses, que les lycéens seront réunis, ce soir, en vertu de l'initiative prise en 1478 par les *nuncii* de la Faculté des Arts, *nuncii quos vocant magni* et qui n'étaient autres que les bedeaux de la Faculté. Ces braves bedeaux, devançant notre mode enragée, notre amour des monuments et des bustes, élevèrent même à leur protecteur une statue qu'emportèrent les années ou que renversa la tempête. Qui saura ce qu'est devenue la poussière du Charlemagne des *nuncii du vieux temps* ?

Un de nos grands lycées de Paris a, entre tous, saisi l'occasion de cette fête séculaire pour célébrer le centième anniversaire de sa fondation. Nous allons de centenaires en centenaires. Et c'est par là que nous pouvons juger de tout ce que nous a légué de grand, de vivant et d'utile le début du siècle passé, fils de ce

dix-huitième siècle qui bouscula et renouvela le monde. Le lycée Condorcet donnera, ce soir, l'exemple d'une grande fête cordiale et quasi fraternelle. A l'heure où tant de passions nous divisent, il n'est pas mauvais de prouver que la camaraderie est encore — peut-être — ce qui nous divise le moins.

Quand je dis la camaraderie, je devrais dire l'amitié. Je crois bien que, lorsque M. Scribe ramassa dans un article de journal le mot de *camaraderie*, inventé par un homme dont la destinée littéraire ne fut pas égale à son mérite, Henri de la Touche, il crut avoir à jamais pilorié les « profiteurs » de relations, ceux qu'on appellerait aujourd'hui les *arrivistes*. La camaraderie de collège ne va pas cependant jusqu'à ce culte de la courte-échelle que ridiculisent ou flétrissent les satiriques de théâtre et, par exemple, dans le *Livre d'Or* des anciens élèves que vient de publier un professeur d'histoire du lycée Condorcet, M. Benaerts, je vois figurer l'ancien élève de Morny, qui, en dépit de toute camaraderie, dut voir partir pour l'exil, au 2 Décembre, plus d'un camarade qui ne s'était pas mis prudemment du côté du manche. La camaraderie me paraît un mot excellent pour caractériser une certaine sympathie banale et agréable, mais on se méprendrait, je crois, si l'on y voyait une franc-maçonnerie solidement établie et ardemment militante. Il serait même curieux de rechercher, dans la franc-maçonnerie véritable, combien de francs-maçons ont, aux heures tragiques, durant la Révolution, par exemple, sacrifié, sans se soucier des serments fraternels, des frères qui

combattaient leurs passions ou gênaient leurs intérêts. Chacun en ce monde est surtout fidèle à soi-même.

« O mes amis ! Il n'y a pas d'amis, disait un sage. O camarades ! Il y a bien peu de camarades, répètent volontiers les pessimistes. » Et pourtant, ce sentiment intime, doux et profond, qui porte l'homme à se ressouvenir avec attendrissement de ses années d'enfance, d'adolescence, de jeunesse, est tellement fort, tient à nos cœurs par tant de racines qu'il suffit de parler de quelque vieux collège, d'un banc usé dans une classe obscure, d'un roulement de tambour annonçant autrefois la fin d'une leçon, pour que tout un passé refleurisse, pour que les jours d'hiver aient comme des bouffées de printemps. Sur ce thème éternel, tous les collégiens jeunes ou vieux, qui se réuniront annuellement le 28 janvier en vertu de la fondation des *nuncii* du quinzième siècle, broderont éternellement des variations infinies, et les présidents de banquet porteront à jamais des toasts à leurs vingt ans envolés.

Je ne me doutais pas que j'habitais l'ancien hôtel de Lucien Bonaparte lorsque, rue du Rocher, nous descendions deux par deux de l'institution Carré-Demailly pour nous rendre au lycée de la rue Caumartin. Plus d'une fois, au coin de la rue Saint-Lazare, nous *filions* alors par le passage du Havre et nous avions, courant les libraires ou prenant le train pour Asnières, quelques moments de liberté. Chose invraisemblable, j'en profitai un jour pour aller écouter, sur la rive gauche, le cours de Saint-Marc-Girardin, dont je voulais entendre les allusions, alors fameuses,

contre l'empire. Fuir une leçon Chaussée-d'Antin pour la chercher à la Sorbonne, c'est un paradoxe comme un autre. Le lycée Condorcet s'appelait alors lycée Bonaparte. Nous y applaudissions, remportant tous les prix à la fin de l'an, deux camarades qui étaient, l'un M. de Lapparent (déjà couronné), l'autre un maigre jeune homme aux longs cheveux noirs qu'il rejetait en arrière lorsqu'il montait sur l'estrade pour chercher ses couronnes de papier vert. C'était Listz, le fils du grand Listz, mort tout jeune et qui promettait un homme de génie.

Les camarades de Condorcet m'ont fait l'honneur de me nommer président de l'Association des anciens élèves. J'ai eu là pour prédécesseur un galant homme qui porta un nom illustre, débuta par un livre exquis, *Ménandre*, étude sur la comédie grecque, et préparait, lorsqu'il mourut, une œuvre qui, à en juger par les fragments, eût été magistrale, un essai sur l'auteur des *Essais*, un *Montaigne*. C'est Guillaume Guizot. Ce fut un président modèle et c'était, à nos banquets, un improvisateur délicieux. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un doué d'une pareille mémoire, d'une mémoire instantanée, si je puis dire. Le lendemain de la première représentation de la *Charlotte Corday* de Ponsard, il récitait, par exemple, vers par vers, toute la scène entre Marat, Danton et Robespierre qu'il avait entendue une fois.

Un jour, — le 24 février 1848, — il sortait du ministère des Affaires étrangères, boulevard des Capucines, pour se rendre rue Caumartin, au lycée, — lycée Bourbon en ce temps-là, — et il portait sous

son bras, avec ses cahiers, un gros dictionnaire grec avec son nom inscrit en majuscules à la mode des collégiens, sur la large tranche : *Guizot*.

Devant le lycée, un ouvrier en bourgeron s'approcha de lui, et, brusquement :

— Cachez ça quand vous sortirez, mon petit, ou rentrez chez vous !... C'est inutile à montrer aujourd'hui, un nom comme ça !

C'est ainsi que le fils du ministre Guizot apprit, après avoir humé la gloire paternelle, ce que pèse l'impopularité.

Elle pesait, ce jour-là, plus lourd que le dictionnaire du collégien. Et ce lexique était le dictionnaire grec de M. Planche, l'helléniste illustre qui avait jadis oublié (Fontanes le lui fit ajouter) l'habituel éloge de l'empereur dans le discours latin du concours général en 1813.

Le bon Planche avait eu, lui aussi, son aventure aux journées de juillet 1830. Il sortait du lycée Bourbon non pas avec un *Planche*, comme Guillaume Guizot, mais avec un Polybe sous le bras, un Polybe texte grec. Calme, le brave professeur, descendant les marches du lycée, souriait, sans songer à rien, au soleil d'été qui chauffait, dit Auguste Barbier, les « larges dalles », lorsqu'il aperçut devant lui des gens qui, à deux pas, arrachaient quelques pavés pour dresser une barricade.

L'historien du lycée Bonaparte, M. Lefeuve, a conté l'histoire. Il y avait là des étudiants, des bourgeois du quartier, des gens du peuple. Mais évidemment le professeur de barricades manquait.

Les barricadiers étaient inexpérimentés et leur travail n'allait pas vite.

— S'ils marchent de ce train-là, se disait Planche, ils n'auront pas fini demain.

Or, voilà que, parmi ces barricadiers, un jeune homme reconnut le professeur qu'il avait vu plus d'une fois jouer aux échecs au café de la Régence, à la table où bientôt devait s'asseoir Musset.

— Tiens, monsieur Planche !... Allons un petit coup de main, monsieur Planche !

— Oh ! fit l'helléniste. Un coup de main, comme vous y allez, mon ami ! J'ai été le condisciple de Camille Desmoulins et de Maximilien au collège du Plessis, oui, sans doute, mais je ne suis pas un révolutionnaire ! Un coup de main, moi ? Par exemple !... Non. Mais si vous voulez un conseil...

— Oui, oui, un conseil, citoyen Planche !

— Eh bien, dit le professeur, voici. Vous ignorez totalement les règles de la stratégie, mes bons amis. Ce n'est pas ainsi qu'on élève une redoute... Pas du tout... Tenez...

Il ouvrit son Polybe :

— Malheureusement, les *Commentaires sur la tactique* de l'intime ami de Philopœmen sont perdus, comme vous savez... Cependant, au livre X de son *Histoire*, Polybe cite précisément ces *Commentaires*, et d'ailleurs je puis vous donner des renseignements précis sur la façon dont les Grecs, nos maîtres en toutes choses, Messieurs, entendaient les fortifications détachées... Au surplus, voici le texte ; il vous

fera, comme à moi, regretter un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

Et l'excellent Planche traduisait Polybe à livre ouvert, agrémentant sa version d'indications précises sur la stratégie hellénique appliquée aux barricades, lorsque, tout à coup, la tête effarée du proviseur Legrand apparut à une lucarne du lycée :

— Que faites-vous là, monsieur Planche? Comment, monsieur Planche, vous faites là une leçon d'insurrection ? Monsieur Planche, êtes-vous devenu fou ?

— Non pas, Monsieur le proviseur, non pas ; mais je trouve que tout ce que font les hommes doit être bien fait et qu'il n'est jamais mauvais de donner à n'importe qui une leçon de grec !

La légende veut que le proviseur ait tout aussitôt fait enfermer dans sa classe, comme au cachot, par les garçons du lycée, le bon helléniste devenu barricadier « par amour du grec ». J'en doute. Le soleil de juillet devait enflammer aussi les garçons de bureau. C'est un petit fait sur lequel pourrait nous renseigner le très libéral proviseur actuel, M. Blanchet. Et le vénérable M. Planche, dont le *Dictionnaire* nous causa plus d'une insomnie, est mort souriant à quatre-vingt-dix ans passés. Polybe est un bon aliment. L'hellénisme conserve.

Il est des barricades plus tragiques, et l'académicien que M. Brunetière reçoit aujourd'hui dans la Compagnie, M. Frédéric Masson, nous contait naguère comment, aux journées de juin, mourut son père, Francis Masson, avoué près le tribunal de la Seine, commandant du 4e bataillon de la 11e légion

de la garde nationale. L'historien, si vivant et si personnel, de *Napoléon et son fils* était alors un petit enfant, presque au berceau, et son père avait trente-sept ans.

Francis Masson, ancien élève de Sainte-Barbe, avait connu sur les bancs du collège le général Eugène Cavaignac. Tous deux avaient travaillé à fonder l'Association amicale des anciens *barbistes ;* tous deux, quand le général n'était pas en Afrique, s'étaient retrouvés, coude à coude, à quelque banquet de la Saint-Charlemagne, à quelqu'une des *Carlomagnalia* du temps de Louis-Philippe. Le 22 juin 1848, au moment où l'orage se chargeait dans Paris d'électricité et de colère, l'émeute se préparant, formidable, avec des barricades qui n'allaient pas avoir besoin du bon M. Planche pour être redoutables, Francis Masson, commandant élu de sa légion, se trouvait précisément de garde au Luxembourg, où siégeait la Commission exécutive et où s'était rendu le ministre de la Guerre.

Le commandant du 4e bataillon ayant à rendre compte des manifestations qui se produisaient, des cris entendus : *Napoléon, nous l'aurons ! Vive la sociale !* de tout ce qu'il voyait et pressentait, en Parisien de Paris qu'il était, fut reçu par le ministre et, après le rapport militaire et hiérarchique, une conversation s'engagea entre les deux barbistes, entre l'avoué et Cavaignac. La camaraderie reprenait ses droits.

Le commandant de la garde nationale demandait que, dans Paris, on fît entrer de la troupe. En telle

matière il fallait des soldats. Le lendemain s'annonçait comme terrible. Une vraie bataille. Et, grossissante, la révolte. — faite de misère, d'appétits, de foi civique, d'ambitions, de colères, — de menées étrangères aussi, déclarait Ferdinand Flocon à la tribune de l'Assemblée nationale. — cette révolte nourrie de tant d'éléments, aurait raison bien vite des forces qu'on lui opposerait.

Le général avait écouté, froidement.

— Que veux-tu ? répondit-il au barbiste en uniforme. Il faut que des bourgeois se fassent tuer !

— Sois tranquille, répliqua Masson, il y en aura.

Il rentra chez lui, mit ordre à ses affaires, en règle tout ce qui regardait les siens, embrassa ses enfants et rejoignit ses gardes nationaux, puis il leur dit :

— Si l'on vous insulte, ne répondez pas ; si l'on vous jette des pierres, ne ripostez pas ; si l'on vous attaque avec des armes, alors seulement répondez avec vos armes. En avant, marche !

Devant la barricade de la rue Saint-Séverin, côte à côte avec des voltigeurs du 12e de ligne, le bataillon de l'avoué parisien se trouvait massé, le 23 juin. Sanglante et héroïque lutte dans ce coin de Paris que j'ai encore vu tout moucheté de balles dans mon enfance. Les cloches de Saint-Séverin faisaient entendre leur tocsin parmi les décharges des fusils. Toutes ces vieilles rues pittoresques sentaient la poudre brûlée, le sang versé. Au-dessus des fronts soufflait la folie de la mort.

Le commandant Francis Masson, après avoir enlevé une première barricade, avant d'en attaquer une

autre, pris de pitié pour les combattants, d'horreur pour la guerre civile, s'avance, tête nue, au devant de ceux qu'il combat, le shako sur la pointe de son sabre comme pour bien montrer qu'il ne vient pas frapper.

— Voyons, mes amis, ne tirez pas ! Plus de guerre fratricide ! Si vous avez besoin d'argent pour nourrir vos femmes et vos enfants, en voici !

Il avait remis son shako sur sa tête, pris de l'or dans sa poche.

— Retirez-vous, dit un des insurgés, nommé Jacquet.

Il n'avait pas achevé qu'un autre combattant, furieusement, sans écouter, visant le commandant à la tête, l'étendait raide d'un coup de feu. D'autres tiraient, une décharge en appelant magnétiquement une autre ; mais une balle avait suffi. L'avoué au tribunal de la Seine avait tenu parole au général ; le bourgeois s'était fait tuer en combattant de pauvres gens qu'il ne haïssait pas. Et l'académicien d'aujourd'hui, qui n'a même pas connu son père, garde pieusement, parmi d'autres souvenirs de guerre — à côté, j'imagine, de cette tunique de mobile du siège de Paris qui coudoya celle de son ami Detaille — le shako de garde national troué d'une balle par la main d'un inconnu.

Dans le 4e bataillon combattait aussi le père de l'aimable et érudit M. Pingard, et le secrétaire général de l'Institut rappelait l'épisode de juin au nouvel « immortel » lorsque pour la première fois M. Frédéric Masson entra au Palais Mazarin. Il y avait là prédestination évidente. Mieux encore : le chef direct

de la 11e légion, dont faisait partie le commandant Masson, n'était autre que le colonel Edgar Quinet, et, devant le cercueil de l'officier improvisé mort en faisant son devoir, la voix du poète d'*Ahasvérus* et de *Napoléon* salua l'héroïsme du commandant :

— Adieu ! La République vous pleure, mais elle s'appuie sur vos tombeaux ! Puisse la pierre qui va vous recouvrir être la pierre inébranlable sur laquelle se fondera à jamais la prospérité publique ! »

Des vœux, des rêves. Edgar Quinet devait, on le sait, se réveiller bientôt en exil. C'est de Suisse qu'il allait désormais envoyer ses livres, comme Emile Deschanel nous faisait, de Belgique, entendre ses paroles. Le centenaire de Condorcet ne comptera pas, ce soir (la mort de son père l'en empêchera), un des présidents de nos anciens banquets ; mais les « camarades » se rappelleront que, sur ces mêmes bancs, Emile Deschanel fut un professeur applaudi et M. Paul Deschanel un élève acclamé. Plus heureux que Frédéric Masson, lorsqu'il prononça son discours à l'Académie Française, M. Deschanel put avoir la joie, — rare entre toutes, — de parler devant ces êtres chers, le père et la mère, et, parmi la foule, là, au premier rang, sur le banc de famille où ceux qui portent le nom de celui qu'on célèbre sont en deuil, il a pu, contemplant ceux que, vivants, il associait à son triomphe, se donner cette satisfaction réparatrice de faire entrer en quelque sorte son père dans la Compagnie en faisant deux fois, ce jour-là, applaudir son nom.

C'est une destinée que n'ont pas tous les fils et,

après avoir porté son hommage à Emile Deschanel, après avoir prononcé son discours et entendu celui de M. Brunetière, Frédéric Masson ne pourra arrêter ses yeux que sur le shako troué, il y a cinquante-six ans, devant la barricade de Saint-Séverin.

IV

Paris et la guerre russo-japonaise. — Les marins russes. — Les Japonais du Trocadéro. — *Candide* et l'optimisme. — Le Carnaval de 1904.

12 février.

Si nous relisions *Candide* ?

Il faudrait une forte dose d'optimisme pour croire encore à la toute-puissance de la raison et à l'efficacité des congrès pacifiques. Plus nous allons, plus nous progressons, comme on dit, et plus nous travaillons à démontrer que l'homme ne varie guère et qu'à gratter le civilisé on retrouverait bientôt la bête brute. Il est de bonnes gens, dont quelques-uns même ont du génie, qui se harassent à prendre pour tâche de diminuer la mortalité humaine, rêvent de supprimer la rage, de chasser la tuberculose, de faire de ce bas monde un sanatorium d'où seraient exilées, autant que possible, la maladie et la misère. Il semble qu'arrivé à un degré de perfection relative, l'homme ne doive plus avoir d'autre souci que d'extirper les causes de haine et de faire la guerre à la guerre.

Et, tout à coup, une étincelle s'allume dans un coin d'Asie, un éclair traverse la mer Jaune, qui, sur un point du moins, s'ensanglante et devient la mer

Rouge, — et toutes les belles paroles humanitaires et consolantes s'en vont brusquement, en fumée ; — le petit insecte qui fourmille sur la croûte terrestre montre ses pinces et ses crocs, et voilà des milliers et des milliers d'êtres qui vivaient hier, mangeaient leur riz d'un côté, buvaient leur kwass de l'autre, sans se soucier de la Corée ou de la Mandchourie, du mikado ou du tsar, et qui se canonnent, et qui se torpillent, et qui s'entr'égorgent, et qui se fendent le crâne pour les satisfactions ambitieuses de quelques mégalomanes et pour le plus grand profit des journaux.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Tandis que vous pourrirez.

Le romancier Wilkie Collins, lorsqu'il écrivait *The New Magdalen*, dictait d'assez spirituelles paroles à une vieille dame anglaise affirmant que les gazettes seules avaient amené la guerre de 1870-71 parce que seules elles pouvaient en tirer profit :

— Tout se serait arrangé, s'il n'y avait pas eu de journaux. Les journaux ont besoin de beaux combats comme ils ont besoin de beaux crimes.

A lire la presse japonaise depuis de longs mois, il est certain que la douairière de Wilkie Collins eût prévu et prédit l'affreux conflit dont nous sommes témoins. Le journalisme japonais a versé beaucoup d'encre pour faire verser beaucoup de sang. Le Japon, soumis ainsi au règne du reportage, n'est plus du tout le petit pays un peu chimérique et pittoresque poétiquement, dont s'amusaient les opérettes

d'autrefois, et que Pierre Loti nous montrait avec ses menues mousmés au teint de lait, riant encore d'un bon rire. Le Japon est ambitieux, le Japon est victorieux de la Chine, par conséquent pris un peu de la manie des grandeurs, et les voyageurs qui l'ont visité récemment n'ont point retrouvé chez les fonctionnaires et les bons bourgeois du pays la cordialité naïve du temps lointain des Samouraï. Restés braves comme aux temps héroïques où ils s'ouvraient le ventre par défi, les Japonais jettent aux Européens, à travers les cils de leurs yeux bridés, des regards inquiétants qui ne sont pas encore tout à fait pleins de commisération, mais qui témoignent d'une certaine ironie. Il semble né d'hier, ce peuple dont les objets d'art étaient déjà délicieux et savamment raffinés à l'heure où nous nous débattions encore dans les noires ténèbres. Il a toute la vanité du parvenu, toute l'assurance de l'homme *arrivé* et toute la violence savamment calculée du barbare éclairé à l'électricité. Il a l'orgueil de sa race, la fierté de son passé, la fatuité de son présent. Sous les murs de Pékin, lorsqu'il s'agissait de délivrer les légations assiégées, nous mettions avec raison des canons en batterie pour enfoncer les portes sans exposer la vie de nos soldats. Gantés de blanc, pimpants et résolus, les officiers japonais poussaient leurs hommes contre la muraille et montaient à l'assaut, mourant inutilement, tout simplement pour montrer qu'ils n'avaient pas peur. Ils sont téméraires et narquois dans leur héroïsme.

On nous eût fort surpris, à l'heure où les rares

japonisants du temps des Goncourt collectionnaient les kakémonos et les gentils netzskés d'ivoire, on nous eût stupéfaits si l'on nous eût dit que ces petits Japonais attaqueraient, un jour, brutalement l'Empire russe et s'en prendraient délibérément à ces mouvantes citadelles, véritables casernes de la mer : les cuirassés. C'est qu'on n'avait peut-être pas très étudié ce peuple si supérieurement industrieux, et qu'on s'en tenait, pour le connaître, aux paravents, aux gardes de sabre et aux images des albums.

Où ai-je lu qu'il y a plusieurs siècles le Portugais Pinto, naufragé sur le rivage du Nipôn, avait gardé malgré la tempête une arquebuse ? Les Japonais ne connaissaient alors que les arcs et les flèches. Quelques-uns d'entre eux, curieux et intrigués, demandèrent à Pinto de leur confier son arme pour l'étudier. Elle passa de mains en mains. Les petits hommes souriants l'examinaient avec curiosité, à la loupe, un peu comme les gens de Lilliput devaient regarder Gulliver. Lorsque Pinto reprit la mer et dit adieu au Japon, les Japonais avaient déjà fabriqué cinq cents arquebuses sur le modèle de la sienne. Et deux ans après il y avait au Japon plus de trois cent mille arquebuses pareilles à celles du Portugais. Ce trait seul peindrait une race.

Plus tard — il y a cinquante et un ans — lorsqu'en 1853 les Etats-Unis envoyèrent, pour obtenir des points de relâche sur la « terre du soleil » une expédition commandée par le commodore Parry, l'Américain après avoir obtenu ce qu'il souhaitait de la cour de Yeldo laissa des cadeaux au souverain du

Japon. Oh ! les plus simples mais, pour ces petites fourmis d'Asie, les plus étonnants du monde : un petit télégraphe électrique et un petit chemin de fer. Deux joujoux !

Les Japonais s'étonnèrent, admirèrent le télégraphe, et lorsque, sur des rails minuscules, la petite locomotive entraîna quelques wagonnets en plein air, ils battirent des mains et n'eurent plus qu'une idée, fabriquer des locomotives, construire des wagons, dresser des poteaux télégraphiques et profiter des inventions, pour eux inédites, du commodore Parry. Aujourd'hui ils donneraient des leçons aux Yankees. Mais, puisqu'ils ont publié, en français, sur beau papier de fil, une édition fort joliment illustrée des *Fables* de La Fontaine, que ne songent-ils à relire une des meilleures pages du bonhomme : la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf... ou que l'Ours ?

On ne cause guère, autour de nous, que de l'aventure, et malheureusement ce n'est pas une fable. Paris est devenu tout à fait grave et songeur. J'entends le Paris qui sait, qui pense et qui prévoit. Au dessert, tout Parisien qui a vu le Japon, en passant, est interrogé comme s'il venait de feuilleter Félix Régamey. Et la guerre a cela d'utile — voilà un mot singulier — qu'elle nous apprendra un peu de géographie. Entre deux actes de la pièce nouvelle, on s'entretient de la Corée, qui n'était pas, jusqu'ici, essentiellement parisienne. « Séoul ? Où prenez-vous Séoul ?... — Je ne le prends pas, je le laisse prendre ! — Ah ! on frappe les trois coups, rentrons ! »

Et les anxiétés, qui sont réelles, cherchent à tourner à cet optimisme dont je parlais tout à l'heure et que le théâtre de Capus a mis à la mode.

Sans doute il faut accepter les événements comme ils viennent et attendre ce que décidera le sort. « Prenons le jour. » Mais, en vérité, tout homme qui réfléchit éprouve une amertume infinie au spectacle inattendu de ces inutiles tueries, à la réapparition absurde des bestialités de la guerre. Quoi ! c'était pour avoir ce réveil formidable que le jeune empereur, essayant de mettre en pratique le rêve de l'abbé de Saint-Pierre, conviait dans un palais de la Haye les diplomates de tous pays à chercher les moyens d'assurer la paix du monde ! Les obus répondent aux discours, et devant les torpilles, d'ailleurs fabriquées au Creusot, les plus belles idées les plus noblement exprimées ne sont plus que des palabres. La réalité sécoue brusquement le Pangloss endormi : « Allons, debout, docteur, c'est le canon et l'on bombarde ! »

Ce pauvre Pangloss se frotte les yeux. Candide n'a même plus à cultiver son jardin. Les roues des batteries montées vont le labourer désormais, et précisément Paris se rappelle l'idyllique jardinet du Trocadéro, il y a quatre ans — quatre siècles ! — le petit jardin japonais où les pruniers centenaires et les pins aux branches noires et aux troncs bizarrement tordus se miraient en leurs pots de porcelaine ornés de dragons chimériques dans l'eau claire du lac où nageaient les cyprins, dorés et rouges. Et les illuminations des soirs d'été ! Les lanternes de papier brillant comme des étoiles ! La fête des chrysanthèmes,

car ils aiment les fleurs, ces Japonais qui vont faire de la charcuterie savante. Et le thé versé par les petites mains des fillettes blanches comme des amandes fraîches. Où sont les neiges d'antan ?

— Ne vous fiez pas à ces adorables décorateurs, me disait le général de G... J'habite en face de la légation japonaise. Je les vois à l'œuvre ; mes fenêtres donnent sur leurs fenêtres. Ils travaillent toujours, ils étudient toujours, ils apprennent toujours. Ils déjeunent et ils dînent ensemble. Après les repas ils se dispersent ; chacun, de son côté, cherche, questionne, regarde. Celui-ci visite une usine, celui-là une gare de chemin de fer, un autre un musée, la Monnaie ou la Manufacture des Tabacs, un autre une caserne. Et, le soir venu tous se retrouvent. On dirait qu'un clairon invisible sonne le rassemblement. Ils se mettent autour de la table. Chacun rapporte son grain de mil ou son vermisseau, comme à la fourmilière. Et moi, revenant de l'Opéra, de la Comédie ou du Cercle, je retrouve parfois, à deux heures du matin, mes petits Japonais penchés sur quelque paperasse ou quelque carte, derrière leurs fenêtres illuminées. J'ai souvent perdu ma soirée, et même quelque partie de poker. Eux, jamais ! Diplomate, je ne serais pas rassuré. Militaire, je me méfie !

Le jardinet du Trocadéro, le petit lac et les poissons rouges n'existent plus. Le vent a échevelé les chrysanthèmes des fêtes d'automne. Aux fenêtres laborieuses, les lumières nocturnes brillent toujours (1).

(1) Un attaché militaire français, le général J..., revenant de sa mission, écrivait : « Soldats admirables, les Japonais peuvent être des adversaires redoutables ou des alliés précieux. »

Il me semble les voir, là-bas, de leurs mains adroites, habiles à nieller un émail ou à peindre une aquarelle, manier le clavier des pièces de marine et pointer les canons dans ces grands navires dont les escaliers tout petits, les cabines basses, sont faits à leur petite taille, comme des boîtes de soldats de Nuremberg. Et je revois, en même temps, sur le pont de leurs cuirassés, impassibles et fiers, ces élégants officiers russes, ces marins de l'amiral Avellan, ces beaux jeunes gens que Paris acclama, suivit de ses hourras, salua de ses vivats, et qui, dans une apothéose de lumière électrique disparurent un soir, place de l'Opéra, emportés par l'escorte des cuirassiers au galop : — vision inoubliable, quasi fantastique et qui donnait l'illusion grandiose de quelque *Revue Nocturne* de Raffet.

Sont-ils dans les forts de Port-Arthur ou sur les cuirassés qui ont pris la mer, ces marins russes dont le cœur battait à l'unisson du cœur de Paris ?

Et qu'ils sont loin déjà, ces souvenirs d'hier ! Loin, mais toujours présents et toujours chers. — Ah ! l'épouvantable chose et quelle vision féroce succédant à la vision heureuse dans la fièvre d'amour et de joie !

C'est que le destin a de ces méchancetés voulues. On dirait que le télégraphe, comme le téléphone, a été surtout inventé pour apporter plus vite les terribles nouvelles. Comment s'étonner que la neurasthénie soit la maladie essentiellement contemporaine? Nous sommes soumis à un régime de surprises qui doit fatalement aboutir à une névrose généralisée. Il

ne se passe point de jours qu'une émotion violente ne vienne secouer nos nerfs. Une idée par jour, c'était le programme du journalisme au temps d'Emile de Girardin. C'est bien mieux ou bien pis, aujourd'hui : une catastrophe par heure ! Baltimore brûle et la guerre éclate. Voilà le lot d'une seule matinée. Après quoi, jusqu'au *five o'clock* qui annonce un nouveau drame, il y a une halte légère. On respire. Pas pour longtemps. Et, avant de s'endormir, il faut bien savoir encore si le monde dure toujours. On a les « dernières nouvelles » qui empêchent souvent de dormir.

Mais ce qui est plaisant et plus chinois que parisien, c'est la préoccupation des gens qui, au son du canon et tandis que les crieurs de la rue hurlent le résultat de quelque bataille navale, continuent à dépouiller les papiers de Mme Humbert, et à s'amuser au petit jeu des autographes. C'est à n'y pas croire. Nous aurions cependant une admirable occasion d'oublier notre soif de racontars subalternes et cette autre espèce d'alcoolisme du scandale qui imbibe aussi peu à peu nos cerveaux. Que si jamais le moment est venu de ne point penser à nous entre-déchirer, à nous calomnier et à nous haïr, c'est aujourd'hui. Nous aurions même besoin d'une vertu qui n'est pas dans notre tempérament, d'une salutaire habitude que nous avons perdue : le silence. Ah ! les journaux dont parlait la vieille dame de Wilkie Collins ! Les fabricants de nouvelles sensationnelles ! Les mémorialistes à *manchettes* qui ne sont pas celles de M. de Buffon ! Les inventeurs de combats fictifs,

les romanciers de la sinistre histoire ! Ils devraient se dire pourtant qu'ils ont charge d'âmes et que, de tous côtés, on guette non seulement l'attitude, mais la pensée et les propos de la France !

On me pardonnera de donner le ton d'un vague sermon à cette causerie. J'ai voulu rendre l'impression causée par ces événements gros d'inconnu et qui ne ressemblent à rien, mais à rien, dans l'histoire. Car c'est un facteur tout nouveau que l'apparition du Japon, et il semble qu'on aperçoive déjà dans une brume indistincte le duel probable entre l'Europe et l'Asie, quelque jour. Oui, je sais bien, nous avons le temps, et le Mikado, pas plus que l'empereur de la Chine, n'est à nos portes. Mais ce qui se passe n'en est pas moins incroyable pour ceux qui jadis s'étaient habitués à regarder comme un tout petit paradis, seulement préoccupé de bibelots, la terre fleurie que le Fusi-Yama domine de sa couronne de neige. Le cinématographe nous avait renseignés, il est vrai, sur la précision des mouvements, l'ordre et la méthode supérieure de l'infanterie japonaise. Mais on ne croit point au cinématographe, qui n'en est pas moins le plus parfait des reporters.

On commence à s'en préoccuper, de ces petits fantassins japonais, et à tout autre moment le problème de savoir si le *Polichinelle* de M. Rostand arrivera à la scène avant le *Polichinelle* de M. Jacques Richepin fût devenu ce qu'on appelle « une question ». O gravité soudaine ! Il n'est de question vraiment parisienne que celle de l'Extrême-Orient, et la Mandchourie intéresse plus que la nouvelle revue de fin

d'année ou le prochain bal paré et masqué.

Car, on ne s'en douterait pas peut-être, voici venir le Carnaval.

Et ce qui ajoute une certaine ironie à la tristesse des choses présentes, c'est précisément la date de ces nouvelles tragiques, chocs de croiseurs, bateaux qui sombrent, bâtiments qui sautent. Regardez le Calendrier : nous sommes à la veille du Mardi-Gras. Des masques et des dominos s'étalent comme de palpables anachronismes aux devantures des magasins de travestissements. Les bazars ont mis en montre des chapelets de faux nez en carton qui se balançaient l'autre soir au vent des rafales. Des têtes connues, masques de cire, caricatures de gens célèbres, se mêlent aux manteaux vénitiens et aux loups de velours. Et toute cette défroque du plaisir, cette parade de gaîté produit un effet singulier à cette heure qui ne donne pas précisément un signal de fête.

Le Carnaval ! Qui peut bien y penser encore dans l'universelle inquiétude ? A quels attardés de la bacchanale l'idée peut-elle venir de se farder en pâle Pierrot ou d'endosser la casaque galonnée d'un mousquetaire de la Courtille ? Il sera lugubre le *Carnevale* de 1904, et les quadrilles des mascarades auront pour accompagnement les canonnades de la Corée. Chorée ici, Corée là-bas, dirait l'étudiant de Victor Hugo qui ponctue de calembours les *Misérables*.

Ici l'on danse, comme on écrivait sur les ruines de la Bastille. On danse sur ce Fusi-Yama, qui est

un volcan. Là bas on meurt. Et du reste on danse peu. On a la sensation que quelque chose de formidable plane sur le monde. J'ai là devant moi des masques japonais, en bois sculpté, qui gardent depuis plus d'un siècle leur rictus immobile. L'un est celui d'un vieillard ridé, railleur et comique ; l'autre, celui d'une fillette grasse qui fixe devant elle ses yeux creux et ses lèvres de petit enfant amusé de quelque jouet. Le Japon d'autrefois semble incarné dans le vieux masque au teint jaune, le visage fouillé de mille plis. Le Japon d'aujourd'hui rit sur le gai visage de la mousmé couleur de lait, et, à les bien regarder l'un et l'autre, ces masques de bois peint, celui de l'ancêtre et celui de la jeune fille, laissent, dans le vide de leurs prunelles filtrer un regard de malice. On dirait que des prunelles s'allument dans le creux de ce bois sculpté. Une petite flamme étrange brille dans les masques morts. Je n'avais donc pas bien regardé ? Il y avait de la vie, de l'énergie, de l'ambition, de la colère, de l'impatience, de la haine, un patriotisme acharné derrière ces visages immobilisés dans leur rire. Eh ! oui ! Derrière les paravents de l'Asie il y a toujours un inconnu et un péril.

Maintenant les masques sont tombés — et voici qu'apparaît brusquement, terrible en sa réalité, la face convulsée de la Guerre. Ce n'est peut-être pas le Carnaval, c'est peut-être un long Carême qui commence.

Oublions *Candide*.

V

Une journée *historique*. — S. M. l'Automobile. — L'histoire des mœurs. — Les modifications de la vie de Paris. — Maladies nouvelles et péchés nouveaux. — L'amour à l'électricité. — A propos des enseignes. — Le « langage neutral ». — Un coin de Paris. — De l'Opéra au Gymnase. — La langue et la patrie.

4 mars.

Nous avons eu, paraît-il, à la Chambre une journée historique. L'histoire se compose d'une infinité d'historiettes : l'histoire politique n'est pas l'histoire morale d'un peuple, et cependant elle en dépend ; l'histoire économique et sociale d'une nation se répercute sur son histoire militaire et *vice versâ*, les armées étant maintenant les fourrières des directeurs de comptoir et les victoires se soldant par des traités de commerce. Les héros modernes se battent moins en effet pour les frontières que pour les douanes. Et la « journée historique », dont nous parlent les spécialistes aura été surtout une journée intéressante au point de vue des mœurs. C'est le 1er mars — jour où les Japonais devaient prendre d'assaut Port-Arthur — que les députés ont invité le gouvernement à laisser librement se produire la course de la coupe Gordon-

Bennett sur le circuit des Ardennes. Les routes de l'Argonne, célèbres par la tactique de Dumouriez, vont être illustrées une fois de plus par les victoires de la locomotion automobile. Un tel résultat intéresse une quantité de gens, constructeurs, mécaniciens, ouvriers et surtout les coureurs qui font de l'automobile un sport et se donnent la fiévreuse joie de risquer leur vie pour arriver « bons premiers ».

Les aventures tragiques de la course Paris-Madrid étaient bien faites pour nous amener à réfléchir, et l'on conçoit que le gouvernement ait voulu laisser au Parlement la responsabilité des épreuves futures. Les députés ont autorisé le « circuit des Ardennes » en songeant à tous les intérêts industriels engagés, et sans doute ont-ils bien fait. Il est certain que l'industrie des automobiles fait vivre plus de gens qu'elle n'en tue et qu'à bien prendre, si les coureurs ne m'écrasent point tandis que je traverse une route, il leur est bien permis de risquer de se briser les reins dans leur furie de vitesse, le pétrole ou l'électricité des *autos* ayant aussi leur alcoolisme et leur *delirium tremens*.

Mais ce que je tiens à constater, — et les admirateurs de cette « mémorable journée » ne me contrediront pas, — c'est le changement considérable apporté dans nos mœurs par l'automobilisme triomphant. On peut dire qu'il a plus profondément modifié notre vie quotidienne que certaines révolutions politiques. Il a non seulement ouvert des débouchés à l'activité humaine, mais il a créé une mentalité spéciale, il a fait naître une sorte de folie particulière

qui est tout à fait caractéristique de notre humeur contemporaine, la folie de la rapidité.

La constatation, au surplus, n'est pas nouvelle. La science l'a notée bien avant la chronique, et je me rappelle avoir lu une leçon des plus intéressantes d'un professeur aliéniste sur cette modification et surexcitation des cerveaux par la *furia automobilica*. « L'homme qui a fait une pièce de théâtre, me disait un jour Dumas fils, peut être un homme charmant, spirituel, doux, aimable, entendant raison sur tous les autres points de discussion ; il devient subitement un autre homme, simplement parce qu'il a fait une pièce de théâtre. Il défendra son sujet *mordicus*, il n'admettra pas une coupure. L' « homme qui a fait un roman » comprendra très bien que son volume ne peut dépasser un certain nombre de feuillets et qu'un roman ne saurait avoir la grosseur d'un Dictionnaire. L' « homme qui a fait une pièce » n'entend pas qu'on réduise son œuvre aux nécessités d'une audition ; il devient immédiatement un homme nouveau : il est l'homme indiscutable qui a fait une pièce de théâtre. »

Ainsi l'homme qui monte sur une voiture automobile se change subitement en un autre homme. Il semble qu'avec les connaissances spéciales du chauffeur se développent en lui certains besoins de rapidité violente. Chaque état nouveau crée ses fonctions et ses maladies. La maladie de l'automobiliste acharné, c'est l'appétit forcené, la boulimie de la vitesse. J'ai éprouvé plus d'une fois cette sensation à la fois délicieuse et morbide. Emporté par la machine éperdue, on boit de l'air, on dévore les

routes, on a la sensation d'un rêve, le ressouvenir de quelque ballade fantastique avec le souffle du vent sur la face et les changements de décors, la fuite affolée des maisons, des arbres, des champs, des êtres, des deux côtés de la route. Analysez bien cette griserie passagère : elle touche à la fièvre cérébrale bien qu'on nous dise qu'elle calme les nerfs et dégage le cerveau.

Oui, le chauffeur d'automobile devient soudain un homme nouveau. Il regarde très naturellement comme un imbécile tout passant qui fait obstacle à sa vitesse, toute personne qui se figure naïvement que la route ou la rue ou le boulevard appartient encore au misérable passant. Je n'oublierai jamais le regard de profond mépris et d'injurieuse colère que me lançait l'autre jour un aimable automobiliste qui avait failli me passer sur le corps. Evidemment j'avais commis l'impardonnable crime de me trouver sur son chemin et de le contraindre à modérer son allure. Peut-être ai-je regardé de même les braves gens que j'étonnais en passant par les villages avec un train d'enfer. L'automobile donne à celui qui la manie le sentiment qu'il est momentanément d'une essence supérieure. Le marquis de Bièvre eût fait, s'il eût connu l'*auto*, quelque facile jeu de mot sur l'essence en question.

On pourrait dire, en toute sincérité, que l'automobile qui rapproche les distances éloigne les hommes, ou les divise en deux catégories : ceux qui risquent d'écraser et ceux qui risquent d'être écrasés. Du reste, cette sensation de supériorité que donne un siège plus élevé que la taille du commun des mortels est partagée par tous les êtres qui conduisent quel-

qu'un ou quelque chose. Le cocher, surtout le cocher de grande maison, est un aristocrate en son genre. Il n'y a pas pour lui de citoyens français, il y a des « piétons ». Le piéton doit se garer sous peine d'insulte, et la supériorité de l'homme qui siège a toutes les peines du monde à ne pas s'affirmer par un coup de fouet.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer un air de plus solennelle indifférence ou de plus ironique mépris que celui d'un cocher qu'on hèle un jour de pluie ou un soir de neige. On a fait jadis des émeutes pour secouer des tyrannies moins désagréables. Et, à tout prendre, puisqu'on parle de l'histoire, histoire des mœurs ou histoire des événements, il m'est venu souvent à la pensée que, dans cet éternel recommencement qu'est la marche de l'humanité, l'automobilisme était tout simplement — et non pas seulement de façon symbolique — un retour assez inattendu à la féodalité. Je ne veux pas dire plus que je ne dis, et on comprendra ce qu'il y a de paradoxal peut-être dans l'observation. Mais que de vérités blotties dans les paradoxes !

Les voitures de fer des automobilistes me font songer aux armures d'acier des hauts barons des siècles passés. L'armure a changé de forme ; le résultat est le même pour les patauds qui se doivent ranger devant le terrible palefroi. Et jusque dans le coup de corne de l'auto, dans ce rappel menaçant à la prudence, je retrouve le signal du seigneur, le son du cor de l'homme armé criant gare ! aux vilains et les invitant à faire place nette. Je crois bien que le

vieux Jacques Bonhomme, s'il revenait sur terre, reconnaîtrait, masqués de leurs lunettes comme jadis de la visière de leurs casques, les cavaliers bardés de fer qui le forçaient à livrer passage. Et même un peu de jacquerie menaça, un moment, les chevaliers qui estropiaient en passant les bestiaux et les chiens du pauvre homme. « Ils finiront par tirer dessus, » disait-on, à un homme d'Etat, qui répondait souriant : « Oui, mais il faudrait trop bien viser ! » Ces privilégiés et ces armures de forme nouvelle, c'est la noblesse de l'argent qui les donne. Féodalité du jour. Le cornet de l'auto n'est que le cor du héraut modernisé.

Mais ce qui est certain, c'est que ces admirables automobiles, décuplant la vie des gens occupés et amenant, par exemple, le remède du médecin dix fois plus vite qu'autrefois au chevet du malade ; ces automobiles, devenues parfois macabres dans les sports funèbres et les courses à la mort, mais qui, à tout prendre, auront donné à la vie humaine une activité plus grande et en réalité une durée plus longue en faisant plus courtes les petites courses utiles ; ces automobiles qui ont leurs fanatiques, qui ont eu leur Salon, qui ont bouleversé et bouleverseront plus encore le monde ; ces irrésistibles automobiles qui sont comme le chemin de fer mis à la portée de tous, auront malheureusement supprimé de l'existence parisienne un charme qui la rendait exquise, et qui porte un nom aboli : la badauderie.

L'automobile a tué le badaud en exposant le badaud à être tué net.

Et le badaud, qui n'est pas le niais ni le sot, mais le curieux, l'auto-reporter qui veut se faire à soi-même son journal, et tout voir de ses propres yeux, le badaud, produit essentiellement parisien,

Il y a des badauds autant et plus qu'ailleurs,

dit le Corneille du *Menteur* — le badaud, cousin du flâneur, a disparu ou va disparaître, comme la flânerie tout entière, si délicieuse au temps du Paris d'autrefois.

Flâner ? Badauder ? Musarder ? Comment ? Le tramway passe, l'automobile menace, le teuf-teuf fond sur vous comme un épervier. Autant de torpilleurs de grandes routes et qui risquent de couper en deux le passant, comme un simple cuirassé. Que peut faire contre toutes ces armures le badaud fidèle à Montaigne ou, son parapluie à la main, le flâneur cher à Nodier ? Ces fossiles parisiens pourraient prendre place dans un *Musée des Mœurs* qui ferait pendant au *Musée de l'Armée* et où l'on accrocherait les vieilles modes et les vieux types périmés d'une ville si étrangement modifiée, ressemblant si peu à ce qu'elle était autrefois, qu'il y a plus de différence vraiment entre le Paris de 1870 et celui d'aujourd'hui qu'il ne s'en produisit entre le Paris de la Révolution et celui de Louis-Philippe et même du second Empire.

Et il n'y a pas à gémir. C'est le Progrès. On gémirait d'ailleurs que ce serait en pure perte. Cette transformation, l'automobile — avec préalablement la bicyclette, cette automobile personnelle, cette au-

tomobile au service du plus grand nombre, l'automobile démocratisée, — oui, l'automobile plus que tout autre agent de modification a travaillé à l'accomplir. Elle a non seulement apporté aux mœurs, aux costumes, aux usages, des différences notables : elle a changé jusqu'au paysage parisien, jusqu'à l'aspect des boulevards, déjà si étrangement maquillé par ses enseignes, ses boutiques, ses brasseries, ses cinématographes, ses majuscules électriques.

Et que dis-je, le paysage ! La science, quelque jour, découvrira que la trépidation de ces véhicules aura si violemment secoué les cerveaux que les maladies mentales s'en trouveront augmentées, ou du moins la forme de la pensée aura subi à son tour des modifications profondes. Il en sera alors du recueillement comme de la flânerie, et l'exacerbation aura remplacé la songerie et le doux farniente. Les médecins sont là qui étudient les prodromes. Mais voici qui est plus piquant : les confesseurs remarquent chez les pécheresses de nouveaux péchés : — les prêtres qui se piquent d'être les médecins de celles qui succombent comme les médecins sont les confesseurs de ceux qui ne croient pas, oui, certains prêtres, très fins observateurs et qui peuvent, en effet, ausculter bien des cœurs, ont (c'est l'un d'eux qui le déclarait l'autre jour) remarqué qu'il naît de nouveaux péchés, comme il naît de nouvelles fièvres.

Et les « péchés d'automobile » sont du nombre de ces néo-péchés-là, de ces péchés essentiellement modernes. L'automobile pousse, paraît-il, aux aventures comme les promenades équestres dans les

romans d'Octave Feuillet. C'est une autre forme de la rencontre sous bois ou des accidents de chevauchée par les jours d'orage, comme dans *Julie*. L'automobile facilite les visites furtives, met avec une rapidité vertigineuse, pendant l'absence du mari, la maîtresse et l'amant en présence. Le téléphone a fixé le rendez-vous, l'automobile y conduit. C'est de l'adultère au 120 à l'heure. L'*Amour chauffeur !* Anacréon n'avait point prévu cette variété. Et aucun risque de manquer un train, d'être surpris à la gare, devant le guichet des billets ou dans la salle d'attente. Seules les *pannes* sont à craindre. Mais que ne risquerait-on point pour une aventure d'amour ?

— Ainsi, disait l'abbé X..., l'automobile fait les rendez-vous plus faciles et plus nombreuses les chutes des deux sexes !

C'est cet abbé un peu narquois, mais très subtil, qui assure encore que le péché à Paris varie suivant les quartiers ; qu'il est, par exemple, des péchés de la rive droite et des péchés de la rive gauche (je voudrais bien savoir en quoi consiste la différence), et qui a ainsi remarqué l'influence de l'automobile sur les ménages et sur les amours.

Si tu veux, faisons un rêve !
L'auto chauffe, tu le vois !
Tu m'emmènes, je t'enlève,
L'oiseau chante au fond des bois.

Je suis ton maître et ta proie.
Partons, c'est la fin du jour,
Ton teuf-teuf sera ma joie,
Mon teuf-teuf sera l'amour.

Modifiée ainsi, la douce chanson d'*Eviradnus* devient une musique très moderne, et les confesseurs

constatent que le conte d'amour est, grâce au palefroi de métal, plus souvent conté et plus facilement aux « étoiles de la nuit ». Et voilà bien pourquoi devient « mémorable » tout ce qui touche à Sa Majesté l'Automobile.

Je m'excuse du nombre de mots étrangers ou barbares que je viens d'écrire. Cet argot industriel finira par devenir comme une maladie de la langue française, un *muguet* d'une autre sorte. Je parlais des « enseignes » tout à l'heure, de ces enseignes qui sont comme les affiches d'une comédie de mœurs spéciale. A lire les enseignes, on devrait connaître une ville, ses goûts, son caractère propre. Il en fut longtemps ainsi, et le moraliste prétendait même qu'il était plus facile à Paris de changer un gouvernement que les enseignes.

Le Caritidès des *Fâcheux*, qui propose à Eraste de corriger les enseignes pernicieuses et sans orthographe accrochées sur les boutiques au grand scandale de la République des lettres, y perdrait aujourd'hui son latin. L'enseigne, jadis bien française, pittoresque et traditionnelle, est livrée à quelques professeurs de volapuk, aux amateurs du fameux « langage neutral » qu'on veut imposer à l'univers, aux prophètes de « l'esperanto ». Je me rappelle l'étonnement d'Edmundo de Amicis racontant que ce qui le frappa tout d'abord dans son premier coup d'œil au Boulevard, ce fut le luxe des enseignes. Il se sentait tout de suite à Paris. En aurait-il aujourd'hui la même sensation et la joie ?

Je me suis attaché à noter dans une promenade de

moins d'un quart d'heure tout ce qui peut tenir de mots inattendus sur les façades de nos logis, tout ce que peut contenir de vocables exotiques ou de barbarismes un coin particulier de Paris, — le plus parisien, le boulevard et parmi les boulevards, le plus central et le plus vivant. De la place de l'Opéra au théâtre du Gymnase, il m'a semblé curieux de noter les termes de ce nouveau Lexique des enseignes, et cette besogne d'académicien en promenade n'a pas laissé que de m'étonner un peu. M. de Sacy en eût été navré, Théophile Gautier, l'amoureux des mots, ne s'en fût pas diverti. Nous sommes décidément submergés par on ne sait quel bagage international, et nos successeurs auront fort à faire pour les prochaines éditions du *Dictionnaire*.

En quelques centaines de pas, j'ai rencontré sur les murailles non seulement les mots courants, dont la banalité ne surprend plus personne, comme les *Bars*, le *Grill room*, *Express Bar*, *Mutual Life*, *Fashionable House*, etc., mais des inscriptions dont la variété et l'étrangeté font ressembler Paris à quelque Chicago ou à quelque coin d'une exhibition universelle : *Electric Store*, *Diamond Palace*, *Pianotist*, *Piano Plazer*, *Duplicateur Néostyle*, *Paris-Phono*.

Phonolas! En moins de cinq minutes on a déchiffré ces étiquettes, épelé ces bizarreries. Et il y a les vocables de création nouvelle : la *sur-bicyclette* pour le *sur-homme* de Nietzsche sans doute, le *Mutoscope*, le *Kaléoscope*, le *Multocopiste*, l'*Autocopiste*, le *Gramophone !* Tous ces mots se pressent, se heurtent, se font concurrence, et les titres en anglais *Fancy and*

Photo store se rencontrent en une étonnante promiscuité avec des mots composés — *The Rendez-vous of Fashion* — mélange de français et d'anglais qui semble fait pour souligner l'entente cordiale comme cette autre enseigne *Express franco-russe* pour cimenter ou élargir l'alliance. Et voilà qu'à la porte d'un cabaret apparaît complétant le mot français par l's possessif anglais un titre tout à fait inattendu : *Les Amaurs's*. Ainsi s'altère, se défait, se desquame la langue d'un peuple. Et, à dire vrai, nous avons décidément la langue trop chargée. Un Renan, qui disait avec si peu de mots tant de choses, en eût été stupéfait.

Je ne parle pas des *malt*, des *five o'clock*, des *confetti*. Leurs enseignes, leurs annonces semblent encore d'un style acceptable, tant elles sont d'usage commun. Et le flot monte, et le Littré de l'avenir ne pourra guère que composer une variété du Dictionnaire d'argot international. La vieille rue Saint-Denis et les rues des quartiers populaires demeurent, en ce débordement d'exotisme, fidèles encore aux vieilles enseignes à la Balzac, et c'est plaisir de retrouver là les étiquettes qui nous furent familières comme des drapeaux. Mais le Boulevard, emporté par le progrès, fou de nouveauté et de snobisme, arbore des écriteaux et étale des lettres colossales, illuminées le soir et flamboyantes, qui donnent la sensation d'une autre *Fair of the World*, comme s'appelle l'Exposition de Saint-Louis.

Et la flânerie seule et la badauderie permettent de se rendre compte de ces modifications des ensei-

gnes. En automobile, on aurait le temps d' « arriver », on n'aurait le temps de rien déchiffrer, de rien voir. L'enseigne, qu'a voulu sauver, rajeunir, revivifier, un administrateur artiste et éclairé, mérite pourtant qu'on s'en préoccupe. Elle fait partie intégrante d'une cité. Elle peut être ou le grain de beauté ou la verrue d'une ville. La *mouche* de la marquise a du charme, le furoncle est moins attirant. Et à propos de toutes ces enseignes farcies de vocables stupéfiants, je pense à ce joli mot de Théodore de Banville répondant à M. Legouvé qui lui vantait, avec sa générosité ordinaire, l'œuvre patriotique d'un romancier alors applaudi :

— Eh ! oui, mon cher maître, oui !... Mais la langue française est aussi une patrie !

C'est bien pourquoi il faut la défendre jusqu'en ses étiquettes et ses enseignes.

VI

Impressions d'un juré du concours musical à l'Hôtel de Ville. — La salle Jean Paul-Laurens. — Matinées laborieuses. — Un paysage parisien. — Être juré ! — Le jury du Salon. — La vie paisible. — Le *Chant de la Sirène* et la *Croisade des enfants*. — Le rêve et la réalité. — Le drame de l'hôtel Regina. — Mlle Gregoritza Popesco. — La tragédie vraie. — Une observation de Talma. — René Luguet. — Le gendre de Mme Dorval. — Souvenirs d'Alfred de Vigny. — Un rendez-vous. — *Marie-Jeanne*. — La *Dernière année de Marie Dorval*. — Alexandre Dumas, René Luguet et George Sand. — Une tombe du cimetière Montparnasse.

1er avril.

Devant un long piano à queue, près d'une fenêtre de la salle Jean-Paul-Laurens, un musicien exécute une partition dont un ami, assis à ses côtés, tourne les pages une à une. Tout auprès, suivant l'accompagnement sur un pupitre, d'autres musiciens déchiffrent les feuillets à mesure que l'auteur les joue. C'est une séance du Jury du Concours musical de la Ville de Paris. Çà et là, debout ou assis autour d'une longue table recouverte d'un tapis vert, les jurés écoutant, lisant le livret imprimé, prenant des notes, quelques-uns parfois, entraînés par « le morceau », chantant avec le chanteur. Et, tandis que les personnages historiques évoqués sur la muraille par le

maître peintre — Louis le Gros donnant leur charte aux Parisiens, Etienne Marcel protégeant le Dauphin, Bailly recevant devant l'Hôtel de Ville Louis XVI en habit de soie qui va passer sous la « voûte de fer » des épées nues — le jour du dehors entre par les larges fenêtres ouvertes, les unes sur les quais, l'autre sur les casernes voisines, dont on aperçoit, au fronton, les aigles décapitées, et sur l'église Saint-Gervais, aux marches de pierre grise, silhouette de décor de théâtre.

A travers les branchettes grêles, du côté des quais, des arbres sans feuilles, fins comme des arbustes de dessins japonais, un délicieux paysage parisien apparaît sous le ciel pluvieux : c'est, au-dessus des maisons neuves qui font anachronisme en ce coin de Paris, la masse de Notre-Dame, semblable à une architecture faite au fusain, avec les deux tours superbes — les tours de Notre-Dame formant l'H de Hugo, disait Vacquerie — et, délicate, affinée, perçant comme une aiguille le ciel d'un girs-perle, la flèche aux dentelures exquises se profilant là comme un bijou de ciseleur sur un socle de pierre ; — puis, très loin, fondu dans une brume légère, argentée, le dôme du Panthéon, couronné pour le moment d'on ne sait quel échafaudage qui lui prête l'aspect d'une pagode quasisiamoise, le Panthéon émergeant des toitures et des tuyaux de cheminée et que vaguement on regarde, tandis que l'opéra, le drame ou la légende lyrique qu'exécute le compositeur emplit la salle de ses accords, de ses soupirs ou de ses orages.

Sur les quais, de rares passants ; sur la Seine aux

eaux verdies, quelques bateaux. Sur les branches des arbres, regardant curieusement de ses petits yeux noirs — écoutant peut-être à travers les vitres la musique — quelque passereau parisien grimpant, voletant, appelant d'autres moineaux qui viennent, ces chanteurs du pavé ou des toits, entendre un peu ces autres chanteurs, qui font là par vocation ce que les oiseaux font par instinct.

Et c'est là le tableau intime qui pourrait tenter un peintre de portraits. Sujet très moderne : les Concurrents du prix musical faisant entendre leurs œuvres à leurs Juges. Ceux-ci ont quitté en hâte, par ces matins de mars, leurs occupations personnelles afin d'arriver de bonne heure au rendez-vous. Ils passeront là plusieurs matinées, écoutant et comparant sans autre souci que de découvrir l'œuvre supérieure attendue, de rendre un arrêt équitable, d'encourager quelque artiste qui attend et qui espère. Ils auront donné leur temps à autrui et, le lendemain du jour où ils auront jugé, leur récompense sera la colère des concurrents évincés et les malédictions des compositeurs délaissés. Pourquoi vraiment se sacrifier à son prochain quand on a son œuvre à faire, sa tâche quotidienne, et que le temps nous est compté, ce *temps qui si tôt passe*, comme dit don Salluste ?

Et ces maîtres musiciens, qui ont leurs opéras sur le chantier, ces littérateurs, ces conseillers qui ont à se préoccuper des affaires de la Cité, auront voué à ce devoir une partie de leur vie pour recueillir en fin de compte quelque amer reproche, et c'est le

sort commun à tous les jurés. Je me suis souvent demandé ce que le théâtre, par exemple, perd de créations, d'inventions, de scènes, d'actes entiers, en additionnant tout ce que dépense de temps au Conservatoire un jury de producteurs à qui parfois l'on répond par des sifflets ou des pommes crues.

Etre juré ! Faire partie d'un jury ! Passer à juger les œuvres de ses contemporains des heures sacrées que rendrait délicieuses le travail, la plus certaine des joies humaines ! Etre Hébert ou Henner et, durant des après-midi que la palette ferait précieuses, contempler le défilé des toiles que l'armée des peintres, — rapins vieillis ou débutants pleins d'espérance, — entassent dans des haquets, des voitures à bras, des camions, et envoient au palais des Champs-Elysées.

On se demande souvent comment les artistes d'autrefois pouvaient, en toute certitude, produire leurs œuvres, vivre leur vie, ajouter à la joie de créer, le plaisir de l'intimité calme, du repos mêlé au labeur. C'est que les concours, les jurys, les sollicitations que toute fonction entraîne, n'émiettaient pas inutilement leur existence. Les *petits bleus* consécutifs et les coups de sonnette électrique ne dévoraient pas leurs journées.

Tous les jours se levaient *sûrs* et *certains* pour eux !

Les frères Corneille avaient tout le temps de s'interroger sur la meilleure rime, — la rime à trouver et la « scène à faire » — à travers la trappe familière de leur logis.

Ce n'était pas ce laminoir, cette mise en poussière, cet effilochage perpétuel qui fait de la classique « *trame* de nos jours » quelque chose comme de la charpie. Et pourquoi, encore un coup? Pour recueillir les insultes de ceux-là mêmes qu'on s'est parfois acharné à défendre. Et pour que les refusés, les malheureux refusés, tombés du haut de leur rêve, appellent les maîtres, les anciens, les juges :

— Imbéciles !

Ce qu'on donne ainsi en labeur, en dévouement et en sacrifice, on nous le rend en quolibets. Métier de dupe. Et pourtant il se trouvera toujours des gens pour accepter un tel honneur, tant l'homme a besoin instinctivement de « siéger » et de « juger ».

C'est ainsi que j'ai passé, ces jours derniers, de longues heures à écouter les partitions soumises au concours de la Ville de Paris, et je dois dire qu'elles ont été souvent charmées. Car, en vérité, malgré la contention d'esprit qu'impose toute audition, c'est un plaisir et une sensation exquise que ces haltes inattendues. Et ces séances où, enfermés comme en loge, les jurés du concours musical entendent toute une matinée les marins bretons ou les déesses hindoues, les sirènes ou les héros scandinaves, ne sont pas sans donner une sensation particulière de liberté parfaite dans l'absolu de l'art. On est en effet là portes closes, tout à l'œuvre que l'auteur fait entendre. Nul bruit du dehors. Pas de coups de sonnette ou d'appels de téléphone. Rien que ce paysage parisien sous les yeux ou quelque symphonie dans les oreilles. On est loin — si loin — de tout ce qui nous

préoccupe et nous tenaille en tous les sens. « Il semble, me disait un des juges, d'esprit très fin, — pourquoi ne pas le nommer ? mon camarade de jeunesse, et toujours jeune, Ernest Caron — oui, il semble qu'on fasse une traversée de quelques heures. » Une traversée en musique sur le vaisseau de la *Ville de Paris*.

Je ne m'étonne pas que, frileux et curieux, les moineaux-francs, Gavroches de l'air libre, sur les brindilles noires, contemplent ces passagers.

Et il y avait bien du talent dans les partitions soumises au jury qui a couronné la légende armoricaine, imitée d'A. Le Braz par M. Brenmure et mise en musique par M. Charles Tournemire, organiste de Sainte-Clotilde, tandis qu'il mentionnait une autre légende musicale, la poétique *Croisade des Enfants* de M. Marcel Schwob, dont la partition délicate est de M. Gabriel Pierné.

Au mont Olivet vous irez,
La fleur de l'arbre vous prendrez.
Venez, venez cueillir la fleur
Pour guérir toutes nos douleurs !

Cependant la vie de Paris, au dehors de l'Hôtel de Ville, continuait, et lorsque nous sortions du pays des légendes on se heurtait aux soucis de la réalité et à la nécessité quotidienne. Mais on avait du moins vécu quelques moments aux frontières du rêve !

La réalité, c'est ce Greuling, l' « emprunteur errant » qui a tenu en cour d'assises de si étonnants propos littéraires, qui lisait les romans contemporains en se vêtant d'une robe rose et qui, pour expli-

quer sa méthode avec les femmes, rééditait le mot du prince d'Aurec : « Il y a la manière ! »

Les causes célèbres ont leurs modes comme la littérature elle-même, et Antony ne ressemble pas à M. de Phocas. « Elle est bonne, la lame de ce poignard ! » dit le héros de Dumas en enfonçant dans la table d'auberge l'arme qui tuera, par amour, Adèle d'Hervey. C'est le meurtrier romantique. Il est fataliste et emporté. Il rugit, il déclame, il brave l'enfer et l'échafaud. Antony serait peut-être aujourd'hui un décadent et un esthète. On se modèle sur les héros du jour. On emprunte une forme de sentiment à un écrivain comme une coupe d'habit à un tailleur. Et la vie très souvent est plus dramatique et plus imprévue que le théâtre même. Quand je pense que le prologue du sanglant *mélo* de l'hôtel Régina se jouait pendant les scènes toutes simples, et volontairement réalistes, de *Blanchette*, à la prece soir-là, expulsé des hautes galeries, — être monté larmes sur la scène, une œuvre de sang préparée dans la salle. L'antithèse est assez poignante.

Je me rappelle fort bien, — un spectateur ayant été, ce soir-là, expulsé des hautes galeries, — être monté jusqu'à l'amphithéâtre pour voir et savoir ce qui causait le tapage. C'était un jeune homme, portant un volume sous le bras et qui devait me répondre : « Simple question littéraire, Monsieur. Je proteste contre le genre de pièces de M. Brieux. » En redescendant, une grande jeune fille fort distinguée, qui causait en souriant avec le rédacteur en chef d'un journal très parisien, me frappa par sa beauté. Je

devais la revoir quelques jours après, vêtue de deuil, et c'était la sœur de Mlle Popesco, qui allait tragiquement mourir le lendemain.

Mlle Gregoritza Popesco se préparait à passer un examen au Conservatoire. Elle demandait précisément à mon confrère en journalisme de me la présenter, et lorsque envoyée par lui elle entra chez moi, dans sa robe noire, cette figure de jeune fille, timide, triste et pâle, me fit l'effet d'une Antigone, d'une statue de la Douleur. Elle me parla de la mort de sa sœur avec une expression de navrante simplicité. Elle me demandait de la recommander à ses juges du lendemain, les « jurés » de cet autre concours du faubourg Poissonnière. Son nom, sa tenue, sa beauté, son malheur plaidaient pour elle. Elle nous dit alors les *Erinnyes*, une scène de Klytaïmnestra. Hélas ! l'accent roumain, très charmant quand la jeune fille parlait, devenait presque violent et rauque lorsque la tragédienne déclamait les vers de Leconte de Lisle ! Il fallait travailler encore à le réformer. Mais on devinait là un tempérament dramatique et peut-être reverrons-nous Mlle Popesco, qui repartait tout aussitôt pour son pays, jouer à Bucarest le répertoire que devait y créer la morte et ne revenait à Paris que pour accuser et, sous sa robe de deuil, apparaître au Palais comme une autre Erinnye, élégante et moderne.

Et — ce qui est intéressant à noter — c'est que cette tragédienne, qui nous parut excessive lorsqu'elle arriva sur la scène du Conservatoire, fut très simple, sans fracas, presque réservée dans sa colère,

devant les jurés de la Cour d'assises. Tant il est vrai que la souffrance sincère n'admet ni les grands éclats, ni les grands gestes ! Tout ce que la douleur de théâtre a de déclamatoire tombe et disparaît devant une douleur vraie. Rien ne m'a plus frappé, en fait d'enseignement dramatique, qu'une observation de Talma, dont le grand tragédien fit la règle même de son art :

— Je n'ai pas seulement joué la tragédie. disait-il un jour, j'ai assisté, en qualité de témoin, à bien des tragédies « vécues ». J'ai vu de près la tragique histoire. Ami de la plupart des conventionnels, j'étais le témoin muet des conciliabules où l'on préparait les terribles séances du lendemain, les discussions où il s'agissait de sauver sa tête ou de demander celle des autres. Or, savez-vous ce qui me frappait, moi, tragédien, chez ces hommes qui jouaient ainsi ces mortelles parties ? *C'est qu'ils parlaient bas et qu'ils ne faisaient pas de gestes !*

Ni grands cris ni gesticulations forcenées, voilà la vie.

Et, avec l'éternelle antithèse du rire et des larmes, c'est là tout le théâtre en réalité. Je songe, en écrivant ceci, à la destinée de ce vieux comique, très fin, spirituel, qui fut un des amuseurs illustres du théâtre du Palais-Royal et qui traversa un des drames les plus sinistres dont les coulisses aient gardé le souvenir. René Luguet, qui n'était pas, je crois, le doyen des comédiens de Paris (le vieil et toujours alerte Alexandre, le créateur de l'étonnant Fouinard, le compagnon du Chopart du *Courrier de Lyon*, n'est-il point son

aîné ?), René Luguet, qui porta jusqu'à la fin allègrement le poids de ses quatre-vingt-douze ans, avait épousé jadis une des trois filles de la grande Marie Dorval, Caroline Dorval, et, comme le plus dévoué des fils, il avait veillé sur les derniers jours, consolé l'agonie de la malheureuse et admirable artiste.

Marie Dorval ! la Ketty Bell d'Alfred de Vigny, la mère, l'idéale mère de *Marie-Jeanne*, on peut voir ce qu'elle était, au foyer de l'Odéon, en un portrait fort ressemblant qui la rend telle que les feuilletonistes la décrivent : étrange, pas jolie, mais *pire*, comme elle le disait elle-même. Elle fut aimée à la folie et elle aima. J'ai des lettres de Gustave Planche, le critique, adressées à elle, et qu'anime la passion la plus volcanique. Pauvre Planche ! si amoureux et si laid !

Notre génération ne sait rien de Marie Dorval que son nom et sa gloire. Mais l'amour d'Alfred de Vigny pour la comédienne est aussi célèbre que celui de Musset pour George Sand. On connaît une correspondance du poète de *Dolorida* avec la créatrice de *Chatterton* qui dépasse en folie tout ce que la littérature amoureuse a pu produire. L' « *éther bleu vague* » qu'était, au dire de Lamartine, le grand Vigny, s'y fait paroxyste, charnel et morbide.

Et pourtant les amours de Dorval avec le poète avaient commencé d'une façon beaucoup plus prosaïque. Un petit roman à la Paul de Kock, très comique même. C'est M. Camille Doucet qui me l'a conté, et comme il avait connu Dorval, comme il lui donna le dernier adieu sur sa tombe, je suppose qu'il tenait d'elle-même l'anecdote, très suggestive.

Alfred de Vigny donc était amoureux. Il était pressant. Il demandait un rendez-vous à sa Ketty Bell. Et, après bien des hésitations et des refus, Mme Dorval avait accepté de se trouver à telle heure au lieu fixé par le poète, son poète !

Elle avait promis. Elle tenait parole. A l'heure dite, l'après-midi d'un jour de printemps, elle se rendait à l'adresse indiquée. C'était un petit hôtel des environs de la butte Saint-Roch, non loin du logis de Corneille. Corneille, la butte Saint-Roch. On se trouvait en pays littéraire.

Mme Dorval s'informe. On lui indique l'étage où Vigny l'attend. Elle frappe.

— Entrez !

Elle reconnaît la voix du poète. C'est bien là. La clef est dans la serrure. Elle la fait tourner. Voilà la porte ouverte et... Et couché dans un lit, lisant patiemment le *Journal des Débats*, elle aperçoit M. de Vigny, l'auteur d'*Elsa ou la Sœur des anges*, qui, sur ses beaux cheveux, avait bourgeoisement enfoncé un bonnet de coton. Non, pas même. Un « trois pièces ». Quelque chose comme le bonnet d'Argan sur la tête superbe de l'auteur de *Cinq Mars*.

La créatrice d'*Antony*, la passionnée Adèle d'Hervey, la poétique Ketty Bell ne put retenir un éclat de colère. Dorine eut poussé un éclat de rire. Et la comédienne se sauva, laissant là M. de Vigny, son journal, et le bonnet de nuit arboré en plein jour.

« Et ce jour-là, ils ne lurent pas plus en avant. » Je veux dire qu'ils ne lurent rien du tout.

Hélas ! à ces années de passion, avaient, pour

Marie Dorval, succédé de longues, tristes, noires années de misère, lorsque René Luguet, le comique René Luguet, était devenu son gendre. Plus d'engagements à Paris, plus de rôles, la Comédie-Française prise par d'autres. On cherchait pâture çà et là. On battait les buissons en province. La grande Dorval jouait où elle pouvait, comme la dernière des cabotines. Il fallait vivre, élever le petit Georges, le fils de Caroline Luguet, l'amour, le grand amour, le seul amour maintenant de sa grand'mère. Ketty Bell était une aïeule. Et quelle aïeule ! Aussi passionnée pour le petit Georges que jadis pour Chatterton, elle l'emmenait dans ses tournées. Devant lui, elle répétait ses créations, son répertoire.

Un jour, Marie Dorval avait rencontré Alexandre Dumas.

— Tu sais que j'ai un rôle ? lui dit-elle.

— Dans quelle pièce ?

— Ah ! je ne sais pas ! Cela s'appelle *Marie-Jeanne*. C'est une mère qui a perdu son enfant et qui crie : *Mon enfant ! je veux qu'on me rende mon enfant !* C'est tout. C'est assez. J'ai joué le rôle à mon petit Georges. Il a pleuré. Tu pleureras aussi, toi, tu verras !

Et non seulement Dumas pleura, mais tout Paris, mais toute la France, puisque Marie Dorval joua et rejoua, pour vivre, *Marie-Jeanne* dans toutes les provinces. Seulement, un jour, à Caen, l'enfant que la grand'mère adorait, qui n'avait pas cinq ans, mais qui, depuis qu'il était né, lui avait donné tant de joie, le petit compagnon de l'errante mourut. Et

René Luguet, entrant dans la chambre, trouva Mme Dorval chantant et riant auprès du lugubre berceau. Elle ne disait plus, comme Marie-Jeanne : « Mon enfant ! Qu'on me rende mon enfant ! » Elle répétait des refrains, comme Ophélie :

Do, do, l'enfant do !

Elle était folle. Elle ne voulait pas quitter le pauvre petit mort. Des larmes vinrent, cependant, qui la sauvèrent. René Luguet l'arracha à la fosse ouverte, mais c'était fini. Il n'y avait plus sur terre, pour Dorval, de prétexte pour vivre. Désormais, elle ne se coucha plus dans un lit. Elle étendait sur un canapé un voile noir — le voile qu'elle avait lorsqu'elle jouait la Tisbé d'*Angelo* — et elle dormait là, près du berceau vide du petit Georges, quand elle dormait...

J'ai vu, il y a bien longtemps, à la vitrine de la Librairie Nouvelle, en face de la Maison Dorée, une petite affiche ainsi conçue : *La Dernière Année de Marie Dorval, 50 centimes pour son tombeau.* C'était le recueil de quelques articles consacrés à l'agonie de Dorval par Alexandre Dumas dans son journal le *Mousquetaire.* René Luguet, qui n'avait pas voulu que Dumas ouvrît une souscription pour les obsèques de Dorval, consentait à ce que la brochure fût vendue pour la tombe. Elle n'a pas cent pages, cette brochure à couverture rose, — oui, rose, comme par ironie, — et elle contient le plus poignant des drames de misère matérielle et morale.

Dorval eut son tombeau et Henri Heine, mourant,

écrivait, oubliant les sarcasmes, à Dumas une lettre où il lui disait son émotion pour ces pages « plutôt sanglotées qu'écrites ». « Merci pour ces larmes ou, pour mieux dire, pour ce prétexte de pleurer, car le cœur humain, cet orgueilleux chien de cœur, est ainsi fait que, quelque oppressé qu'il se sente, parfois il voudrait crever plutôt que chercher à se soulager par des larmes ; ce chien de cœur orgueilleux doit être content chaque fois qu'il lui est permis de se désaltérer de ses propres douleurs par des larmes, tout en ayant l'air de ne pleurer que sur les infortunes des autres ! »

Quel cri ! Et que le poète de l'*Intermezzo* avait raison de verser des pleurs en lisant les pages cursives mais profondément sincères du grand conteur ! Dumas disait l'aventure de René Luguet, ramenant Marie Dorval de Caen à Paris couchée sur ses genoux dans la diligence et les tempêtes en route et la voiture versée et la pauvre femme mourante, toussant et grelottant sous la pluie, au bord du chemin. Toute une lamentable odyssée, un affreux voyage. Puis la maladie à Paris, la pauvreté, l'abandon, l'agonie. Et toujours, toujours au chevet de la moribonde, qui consentait enfin à s'étendre en un lit, René, René Luguet, mort de fatigue, mais souriant, la parole consolante et, une fois même, à son tour, solfiant, chantant tout bas les vieux airs des opéras-comiques que Dorval chantait dans sa jeunesse et les chansons aussi dont elle avait bercé le petit Georges, dont le berceau était toujours là !

Lorsque Mme Dorval se sentit mourir, elle appela

ceux qu'elle aimait, elle leur dit adieu, puis elle chercha la main de René Luguet, porta cette main sur sa tête, réunit toutes ses forces suprêmes et prononça ces deux mots que Dumas entendit et retint :

— René !... Sublime !

Eh ! oui, il avait été « sublime », le gendre dévoué, le père douloureux, le comique qui allait de ce chevet de misère aux répétitions des farces du Palais-Royal ! George Sand a raconté « avec son cœur de colombe et sa plume d'aigle » —l'expression, très romantique, est de Dumas — les derniers moments de Dorval. Il y eut encore pour René Luguet des épreuves atrocement cruelles.

Point d'argent pour les funérailles, je l'ai dit. Mais M. de Falloux en donna un peu, Victor Hugo apporta 200 francs du ministère de l'Intérieur, Alexandre Dumas, alors en déconfiture, mit ses croix en gage, son Nischam au mont de piété comme Schaunard son pantalon. Et Ketty Bell eut une fosse pour dormir. Mais pour l'y coucher il fallut l'exhumer. René Luguet était encore là, au bord du trou comme au chevet de la malade. George Sand lui avait écrit : « Je la plains et pourtant je sais qu'elle est mieux où elle est que dans le triste monde où les meilleurs sont toujours les moins heureux ! » A cette lettre, René Luguet répondit par une autre, qu'on trouvera dans un livre récent intitulé : *En voyant passer la vie...*, par l'auteur d'*Amitié amoureuse* et M. Henri Amic. Les souvenirs de Maupassant y coudoient ceux de Mme Sand.

A la « bonne dame de Nohant » René Luguet ra-

contait la mort de Dorval : « J'ai lu la *Petite Fadette* à son chevet », puis l'exhumation : il avait fallu revoir la morte, la reconnaître. Elle n'avait pas changé. Les cheveux coupés avaient repoussé. A travers une gerçure de la peau on apercevait la chair, toute rose. Luguet décrivait tout cela. Le comique des vaudevilles du théâtre de la Montansier devenait là tout à coup comme un Hamlet remuant la terre du cimetière d'Elseneur.

Il réunit, le brave homme, sous la même pierre, l'enfant, le petit mort et la grand'mère. C'était en mai. Le *campo santo* était fleuri. Et rentré chez lui, navré, Luguet écrivait à George Sand en un grand cri de reconnaissance : « Vous avez fait aussi son exhumation, grande femme ! Pendant que je donnais à son corps le repos éternel, vous écriviez son nom pour la postérité. »

Et il ajoutait, le pauvre comédien revenant à ses planches de théâtre après les planches du cercueil :

« Et, le lendemain, je faisais mon métier de farceur !... Et l'on m'appelle, au théâtre, *le joyeux Luguet* ! Et c'est par ma gaieté que je me suis fait une petite réputation ! Quel carnaval que la vie ! »

Maintenant, et depuis hier, *le joyeux* Luguet, le « sublime » René Luguet de la dernière année de l'aïeule, repose au cimetière Montparnasse dans la tombe où dorment le petit Georges et la grande Marie Dorval.

VII

Une exposition culinaire. — Le salon de la mangeaille. — Un peu de cuisine. — Les supériorités françaises. — Tableau de féerie. — La question sociale. — *Messer Gaster*. — Les cuisiniers historiques. — Carême et Laguépière. — Riquette et l'empereur de Russie. — Un grand homme qui réclame un Plutarque. — — Jules Gouffé et Alexandre Dumas. — L'art de faire digérer. — Comment mangeaient les Romains. — La mort de Carême. — Vieux jeu et nouveau jeu. — Les spectateurs. — Les funérailles d'Isabelle II. — Paroles royales.

15 avril.

C'est un joli décor de féerie que l'étalage de tous ces *harnois de gueule*, pour parler comme nos pères, sous la tente de l'Exposition culinaire du jardin des Tuileries. Même au point de vue du coup d'œil, ce Salon spécial vaut une visite. Et la cuisine intéresse tout le monde. Lady Morgan a dit avec raison que, pour les nations, la science de la cuisine est une *nécessité*. Pour les particuliers, c'est la vie même. La *Nef de Santé*, comme l'appelle Nicolas de la Chesnay, le vieil ennemi des banquets.

Il fut un temps où le fondateur de la *Vie parisienne*, Marcelin, disait à Taine, son ami, un peu attristé :

— Bah ! les Français savent encore faire mieux que personne la cuisine, la guerre et l'amour !

Je crois bien que tous les peuples ont la même

prétention et s'attribuent également ces supériorités diverses. Le sort les leur décerne tour à tour et les leur reprend selon les hasards. Et la cuisine italienne, la cuisine espagnole, la cuisine flamande, ont des attraits qui — tout dépend des goûts — sont aussi puissants que les séductions de la cuisine française. Cependant le dicton est encore de mode et les étrangers, certains étrangers, vous répéteront qu'on ne mange bien qu'à Paris.

Je dirais volontiers qu'on ne mange bien qu'en province, en des coins spéciaux, de vieilles auberges ou de vieilles familles. On a dressé jadis une carte originale, la *France gastronomique*, comme on a publié un Almanach des Gourmands. La vérité est qu'on mange bien partout, qu'il n'est pas vrai que l'art de la cuisine se perde et que tout dépend des personnes : cuisinières où cuisiniers. Tant vaut l'homme, tant vaut la cuisine.

— Depuis qu'on ne rôtit plus au sarment, la cuisine est perdue, disait l'excellent Frédéric à ses hôtes de la Tour d'Argent.

La cuisine n'est point perdue. Le marquis de Cussy, Berchoux ou Calnet trouveraient encore parmi nous de bons coins de table.

Petites tables, larges verres,
Vins naturels et mets bien sains,
Voilà comment, sans médecins,
Vivaient nos pères.

Mais je ne sais pas si les expositions pareilles à celle des Tuileries donnent une idée exacte de la cuisine intime, familière, familiale. Il s'agit ici d'une

exposition des produits de l'alimentation plus que de la cuisine elle-même, et le cadre est ce qui amuse le plus certainement le visiteur. Il semble qu'on soit transporté en un de ces tableaux où les metteurs en scène du Châtelet font défiler les pâtés et les tartelettes, les macaronis et les godiveaux. La toile se lève sur un assemblage pittoresque de gâteaux secs et de poissons frais, sur des architectures de biscuits, des perspectives polychromes de bouteilles et de boîtes de conserves, des charcuteries savantes font face à des pâtisseries délicates. D'énormes fruits entassés se dressent à côté d'un étal de grasses poulardes aux chairs pâles et de bars gigantesques ou de *rascaz* destinés aux futures bouillabaisses. Nouilles et confitures, nougats et ratafias. On songe aux visions alléchantes où Fénelon fait apparaître des fleuves de sirops et des îles fortunées où les gaufres volent d'elles-mêmes aux lèvres des gourmets. C'est l'Exposition de Gamache avant les noces, le royaume de la gloutonnerie, la glorification de l'Estomac. Une halle aux desserts, un magasin des accessoires de la mangeaille.

L'art s'y montre, d'ailleurs, cherché et ingénieux, dans l'arrangement des tables servies, les menus de soie, les bisques géométriquement garnies, les desserts savamment présentés et les pièces soumises au concours, médaillées ou primées, qui représentent en quelque sorte les *chefs-d'œuvre* imposés jadis pour passer maîtres aux apprentis de la Communauté des pâtissiers. Ils suivent la mode, ces morceaux de concours, tantôt en pastillages ou en sucre pour les

pâtissiers, tantôt en saindoux pour les *chaircuitiers*. Les cathédrales gothiques, semblables aux blancs tombeaux des ducs de Savoie à Hautecombe, se retrouvent encore dans les préoccupations des exposants, comme au temps de *Notre-Dame de Paris*. Il y a aussi là les éternelles pagodes hindoues et l'éternel chasseur en graisse tirant sur des perdreaux en beurre. Parfois quelque pâté macabre nous montre, comme sortant d'un ossuaire, les crânes dénudés des mauviettes ou des bécassines. Les Cendrillons en sucre apparaissent dans leurs carrosses en nougat. Des rillettes de Tours se dressent comme des forteresses qui eussent amusé Rabelais et Balzac. Un exposant patriote nous présente un Bonaparte à cheval faisant son entrée à Milan.

Mais c'est l' « actualité » qui tente tout naturellement les exposants, et beaucoup d'entre eux ont exécuté des automobiles en sucre ou en lard. Automobiles ponctuées de violettes parfois, comme pour la *Fête des Fleurs*. Automobiles qu'on cassera au dessert comme des *autos* emportés se brisant contre quelque obstacle. J'ai même vu dans cette exposition, à côté des *truites à la Duse* et des monuments aux armes de Russie, une *boucle* en pastillage, un *looping the loop* qui rappelle le plaisir un peu angoissant dont s'amusent présentement les névropathies parisiennes.

Tout cela est curieux, mais ne touche peut-être pas directement à la cuisine proprement dite, à cette cuisine qui, à la vérité, fait partie de la question sociale, toute la préoccupation de l'humanité gravi-

tant autour de Messer Gaster, et le monde se divisant en deux innombrables catégories : les ventres pleins et les ventres creux.

Je ne conseillerais pas aux ventres vides d'aller visiter l'Exposition des Tuileries. Elle leur paraîtrait ironique. « De combien de choses l'homme peut-il se passer ! » disait le philosophe résigné en contemplant le luxe de son temps. Mais le pauvre, l'éternel pauvre, l'errant, le passant, celui à qui Don Juan fait l'aumône, non par pitié, mais pour l'amour de l'humanité, le Pauvre avec un grand P, dirait la bouche plus amère : « De combien de bonnes choses je suis forcé de me passer ! »

Il y en a, humant l'air dans le jardin, par ces premiers jours d'avril, de ces pauvres hères qui contemplent de loin, en se chauffant au soleil, l'entrée de la tente où, pour vingt sous, les curieux et les cuisinières vont voir comment on accommode un plat et passer en revue les fromages illustres et les conserves célèbres, les fromages, ces biscuits des ivrognes, disait Grimot de la Reynière !... Les échappés des asiles de nuit — arrêtés ainsi au seuil de l'Exposition par le doigt de la misère — ne goûteront pas une seule fois, en toute leur vie, à ces plats que les jurys décorent, à ces pâtés honorés de médailles d'or. Ramasseront-ils même les miettes du festin ?

Quoiqu'il en soit, et quelque mélancolique regard que Lazare jette sur la table servie, il n'en est pas moins vrai que la cuisine est une des supériorités qu'il faut cultiver comme une parure nationale. Et précisément les observateurs vous diront que la su-

prématie de la cuisine a toujours marché de pair avec la puissance politique.

— Présider une Chambre ou remplir une ambassade, c'est faire un cours de gastronomie, disait le plus fameux des cuisiniers.

Et M. Laguépière, premier cuisinier de Napoléon, « le maître, l'illustre, le grand Laguépière », qui mourut gelé dans sa voiture, pendant la retraite de Russie, laissait tomber dans l'oreille de Carême, docile et respectueux, cette maxime admirable :

— L'art des fourneaux, c'est l'art de la vie ; l'art de la cuisine, comme celui de toutes les sciences humaines, est d'arriver à exécuter très facilement des choses très difficiles.

Ce Laguépière — qui trouvait ainsi tant de choses dans une sauce, comme Vestris en un menuet, — Laguépière, ce poète des *grands extra*, arrivait, surgissait à l'heure même où Napoléon donnait à la France des fêtes après des victoires, découvrait des cuisiniers étonnants, en même temps que des généraux résolus. Ceux-ci et ceux-là allaient au feu diversement, mais en même temps. « M. Lasnes, qui traitait *le froid* comme personne » ; MM. Richaut, si habiles dans « la belle partie des sauces » ; — Richaut, Lasnes, Laguépière — autant de noms qui rivalisent avec ceux des Bessières, des Junot, des Duroc ! « C'est, écrit Carême, en parlant de ces premières années du dernier siècle, l'heure où les sauces devinrent plus veloutées, plus suaves, où les excellents potages et fonds pour *braiser* furent adoptés, où les bonnes cuisines embaumèrent les

riches quartiers de Paris. » Il est certain que jusque-là la cuisine avait été un peu abandonnée : si Danton se plaisait à chercher des morilles par les bois ; si Hébert allait volontiers souper chez Méot, la plupart des maigres conventionnels vivaient de croûtes sèches, et les repas de Lakanal ne devaient pas ressembler aux futures réceptions de Cambacérès.

M. Thiers a négligé toute cette partie pittoresque et spéciale dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Qui dira pourtant l'influence de la cuisine des Tuileries sur les destinées du monde ?

Tout se tient ici-bas. Les cuisiniers se levaient alors avant le jour parce que le premier consul était à cheval dès l'aube. Et lorsque à la paix d'Amiens Carême confectionnait les pièces montées destinées à la table de Bonaparte, il savait que le maître, qui voyait tout, donnerait son coup d'œil aux pâtisseries dignes de l'illustre Avice ! « Mais pour parvenir là, jeunes gens, s'écrie Carême, que de nuits sans sommeil ! »

En vérité, si j'avais un modèle de *self help* à donner, une existence de travail à recommander, savez-vous quelle biographie j'indiquerais à nos contemporains avides de parvenir ? La vie et les travaux du cuisinier Carême.

M. Carnegie, ce contemporain professeur d'énergie, ne nous donne pas d'exemples plus pratiques. Si vous rencontrez par hasard un exemplaire du *Livre des Cent et Un* que publia jadis Ladvocat, ouvrez-le au chapitre où un littérateur culinaire dont

j'ignore la destinée, Frédéric Fayot, qui se fit l'éditeur des *Classiques de la Table*, raconte la *Mort de Carême*. C'est un chapitre tout à fait saisissant, empli d'une philosophie singulière. Et pour *arriver*, imitez Carême, qui ne fut pas un *arriviste*, mais le plus laborieux des hommes.

Oh ! je sais bien ! Ce ne fut qu'un cuisinier.

> Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien...

Un cuisinier excellent est aussi rare qu'un bon diplomate, et lorsque M. de Talleyrand attachait à sa maison le fameux Riquette — autre maître ès fourneaux — il savait bien qu'il ajoutait aux affaires un collaborateur important, le plus important peut-être des collaborateurs, un coulis étant aussi difficile à composer qu'un protocole à rédiger. Oui, le prince des diplomates savait parfaitement que le dîner est un des grands ressorts de la diplomatie. Au congrès de Vienne, la carte des menus exigeait une entente aussi grande, d'aussi profondes méditations que la réfection de la carte d'Europe. Et Carême en donnant aux plénipotentiaires de bonnes digestions les touchait à l'endroit sensible. Un adversaire qui a bien digéré est en effet à demi désarmé. Le fameux *latrantem stomachum* dont parle Horace mettrait au contraire les diplomates en colère et les pousserait à arracher une province à un royaume pour se venger d'une crampe d'estomac.

Ainsi Riquette, le collaborateur de Carême, avait eu sur les destinées de l'univers une influence considérable simplement par la façon dont il confection-

nait ses potages. A Tilsitt, l'empereur de Russie fut si parfaitement séduit par la cuisine impériale française qu'il félicitait Napoléon presque autant de l'habileté de son *chef* que de la bravoure de ses grenadiers. Et, l'entrevue terminée, il demanda comme une faveur d'emmener en Russie l'habile homme et le beau parleur qu'était Riquette. Napoléon céda Riquette à regret ; mais quelques années plus tard, en mars 1814, chez Talleyrand, rue Saint-Florentin, en cet hôtel de Phelypeaux, comte de Saint-Florentin, qu'avaient habité tour à tour le duc de l'Infantado et Lazare Carnot — le tsar, parlant de l'influence de la France sur la Russie, dit au prince avec une conviction profonde :

— Nous devons une grande reconnaissance à votre patrie, représentée par Riquette. Savez-vous ce qu'a fait Riquette ? Il nous a appris ce que nous ne savions pas.

— Et quoi donc, sire ?

— Il nous a appris à manger !

Manger, *savoir manger*, c'est-à-dire savoir vivre, c'est, en effet, la science suprême. Le bon cuisinier ne vaut pas seulement le bon diplomate, il vaut aussi le bon médecin. C'est un hygiéniste en action. J'ai connu Gouffé, l'auteur du *Dictionnaire de la Cuisine*, l'illustre Gouffé dont la gloire faisait envie à Dumas père, plus fier de ses omelettes que de ses *Trois Mousquetaires*. Gouffé se vantait de pouvoir gaver ses convives comme des poulets sans les exposer à la moindre indigestion. Il coupait par des sorbets, des entr'actes quasi apéritifs, le repas le plus

copieux. Il redonnait à l'estomac, en plein dîner, une activité nouvelle. Il y avait ainsi comme deux ou trois dîners dans le dîner. L'appétit le plus rebelle repartait sur de nouveaux frais.

Comment Gouffé obtenait-il ce résultat ? L'auteur de l'*Etrangère* assure que l'amour est de la chimie. Il est certain que Gouffé était un admirable chimiste. Il se vantait — comme un chirurgien se montrerait fier d'avoir réussi toutes ses opérations d'appendicite—de n'avoir pas, en toute sa carrière une indigestion, pas même un borborygme, sur la conscience.

Et pourtant Carême avait raison de répondre au prince de Galles lui disant : « Carême. vous me servez d'excellents dîners, tout y est parfait, mais vous me ferez mourir d'indigestion. — Mon prince, le devoir d'un cuisinier est de flatter l'appétit, non de le régler. » Mais Gouffé n'eût pas ainsi répliqué. Plus ambitieux ou plus habile que Carême, il estimait que le cuisinier répond de la santé même de ceux dont il surexcite l'appétit.

Plus habile que Carême ! Je viens d'écrire là un bien gros mot. Carême, en effet, je le répète, est un de ces hommes illustres qui eussent mérité un Plutarque. En vérité, il y a dans la vie d'un cuisinier autant d'enseignements que dans celle d'un grand inventeur, d'un grand capitaine, ou, ce qui vaut mieux, d'un bienfaiteur de l'humanité. Carême étudiant les architectes de la Renaissance pour construire un plat, Carême consultant les estampes pour disposer la table de Napoléon, et s'enfermant dans la Bibliothèque de l'empereur pour combiner un des-

sert, Carême consultant les Archives du Vatican pour inventer un de ses cinq cents potages, est aussi admirable qu'un membre de l'Académie des inscriptions usant ses yeux à déchiffrer des palimpsestes ou des textes lapidaires.

« Je vis de l'esprit et de l'âme l'Inde, la Chine, l'Egypte, la Grèce, la Turquie, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, et je vis crouler sous mes coups l'ignoble falsification de la routine. »

Qui parle ainsi ? Est-ce un prophète ? Non, c'est un maître d'hôtel, un pâtissier, un maître ès ragoûts. Carême, en ses *Mémoires*, dépasse ainsi Vatel, qui ne sut que mourir, « se poignarder, » comme dit Mme de Sévigné. Carême vécut pour la cuisine et par la cuisine. Il brisa les vieux moules. Il passait des nuits à chercher des recettes. Il prouva, un jour, aux Français de son temps que les Romains, si réputés, ne savaient pas « manger », comme disait le tsar Alexandre.

— On nous parle si souvent des repas de Lucullus, de la table de Pompée ou de César !... Eh bien, je vais vous composer un repas de Lucullus. Lucullus, encore une fois, dînera chez Lucullus. Et vous réclamerez bien vite après cela la bonne, saine et loyale cuisine française.

Et Carême exécuta ce qu'il promit. Comme Mme Vigée-Lebrun avait donné un repas grec, il donna un repas romain. Il prouva, par le fait, que « la cuisine si renommée de la splendeur romaine était *foncièrement mauvaise et atrocement lourde* ». C'est lui qui parle. Ainsi donc Cicéron, qui passe

pour gourmet, ne fut qu'un mangeur déplorable. Qu'en pense M. Gaston Boissier ?

A Lucullus et aux Romains, Carême n'accordait que l'art de décorer les tables. Mais peu lui importaient les vases et les amphores ! Au repas, l'essentiel c'est le mets qu'on a devant soi. J'imagine que le grand Carême eût proscrit comme une hérésie ces corbeilles de fleurs et ces guirlandes qui courent aujourd'hui sur la nappe blanche. Rien de plus délicieux au point de vue du coup d'œil. Les fleuristes ont, en ces dernières années, imaginé, en ce genre, des merveilles, et les tables de Mme Delcassé, par exemple, aux Affaires Etrangères, furent une des séductions de l'Exposition de 1900. Mais les fleurs sur la table ont chassé le dessert, ces pièces montées qui précisément font le sujet des concours du Salon Culinaire. Il n'est pas besoin de fouiller les archives du Vatican pour apporter sur la nappe blanche des branches d'orchidées ou des touffes de roses.

Donc, je voudrais que quelque amateur de ces monographies si fort goûtées présentement écrivît la *Vie de Carême*. Le chanteur Garat a bien trouvé un biographe qui nous a énuméré en un in-8° les succès et les aventures du ténor. Une rémoulade vaut bien une roulade. Et la destinée de Carême se lie à notre histoire nationale.

Il fut le cuisinier des empereurs et des rois. Et s'il n'eût pas satisfait Harpagon, il eût méprisé Mondar, car il détestait l' « *esbroufe* » et le gaspillage. C'est lui qui disait :

— M. de Talleyrand entend le génie du cuisinier.

Sa dépense est ce qu'elle doit être : à la fois sage et grande.

Grande, soit, mais sage. Nos cuisinières devraient se modeler sur ce cuisinier légendaire. Grimod de la Reynière assurait qu'il n'avait pas rencontré un cerveau plus encyclopédique que celui de Carême. Et Paris pourrait réclamer parmi ses gloires incontestées ce Parisien, tournebroche de l'Epopée.

Né rue du Bac, parti de « l'office de la fricassée de lapin », d'une pauvre gargote où son père l'avait abandonné pour être, en son art, l'égal des plus grands, lorsque le banquet monstre des troupes alliées eut lieu dans la Plaine des Vertus, Carême eut le courage de répondre, comme on le priait de préparer la table impériale et royale :

— Soit. Mais alors qu'on me *réquisitionne.*

Et, réquisitionné comme un cheval de trait, Carême, le grand Carême alluma ses fourneaux et composa son *menu* à la manière de Talma disant des vers. « Par ordre », par force.

Du reste, toute la vie de Carême se résume dans sa mort, vraiment admirable. Il était paralysé. L'hémiplégie l'avait atteint dans toute la partie gauche de son corps. Mourant, il songeait encore à son art. Erudit, supérieur en bien des points, il recevait à son chevet Broussais, étudiait encore le système de Spurzheim, parlait politique et médecine et laissait ainsi venir la fin. Au dernier moment il eut un mot, un geste sublime. Il semblait à demi mort. Un de ses élèves préférés insista, cependant, pour le voir et lui parler. Le moribond reconnut la voix.

— Ah ! c'est toi ? Merci, mon ami.

Puis, comme un commandant d'armée donnant à son lieutenant un ordre suprême :

— Demain, envoie-moi du poisson. Hier, tes quenelles de sole étaient réussies, mais le poisson était manqué. Ecoute...

Et, tout bas, la voix faible, mais la parole très nette et la prescription très exacte, le maître rappela au disciple le texte même de son livre de cuisine. Ensuite sa main esquissant un mouvement de rotation comme un maître d'armes mourant prendrait encore machinalement un contre de quarte :

— Et surtout il faut secouer la casserole !

Le grand Carême ne dit pas un mot de plus. Et Frédéric Fayot aurait pu faire remarquer que ce mot d'ordre du cuisinier mourant doit être en ce monde celui de tout le monde. Il *faut secouer la casserole*, c'est-à-dire travailler, mettre du soin à son œuvre, cultiver son jardin, trouver le style, chercher le tour de main.

Carême l'avait trouvé. Quelle bizarrerie ! Etre le grand cuisinier de son temps — et un des plus étonnants cuisiniers de tous les temps — et s'appeler Carême !

Mais qui se souvient de Carême et de sa façon de cuisiner ? J'aurais voulu, à propos de ce Salon culinaire, rechercher pourquoi certains plats disparaissent, pourquoi la vénérable cuisine de ménage fait place à la cuisine « nouveau jeu » ; pourquoi, de toute l'encyclopédie gourmande de Carême, de tant de mets qu'il composa, il reste si peu de choses. Les

destinées des maîtres de la table sont celles des faiseurs de livres. Les générations nouvelles oublient ou nient les vieilles gloires. Et quelle belle occasion pour les interviewers de poser cette question à des personnalités diverses, depuis Marguery jusqu'à la comédienne de la *salade japonaise* : la France culinaire est-elle en décadence ?

J'aurai simplement montré, en passant, qu'on peut rencontrer un bel exemple d'activité humaine chez un remueur de sauces, et qu'encore une fois, pour citer l'aphorisme de Brillat-Savarin, la destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.

Il faudrait ajouter : Et des possibilités qu'elles ont de se nourrir.

Les déshérités se moquent un peu, en effet, de l'Exhibition des Tuileries, et la vue leur en serait même passablement ironique. Ils se contentent, comme don César, de l'odeur des potages et de l'ombre des repas.

Ces mêmes gens qui regardent entrer les gourmets au Salon de la Cuisine, ces éternels rôdeurs qui sont les spectateurs quasi dédaigneux de tous les incidents de la vie de Paris, ces philosophes du pavé, ont vu passer hier, sur un de nos ponts et le long des quais noirs de monde, le suprême cortège d'une souveraine. Dans un fourgon des pompes funèbres escorté de cuirassiers, la reine Isabelle partait pour ces caveaux de l'Escurial où elle dormira à côté de son fils. Pour la première fois peut-être, les troupes formant la haie présentaient les armes à

la souveraine exilée. Pour la dernière fois devant la gare banale drapée — de deuil aux armes d'Espagne, les trompettes sonnaient l'air sautillant et clair de la *Marche Royale*.

Et, tandis que la sonnerie éclatait sur le passage de la morte, je me rappelais avoir entendu de cette bouche muette, il y a peu de mois, tomber une parole d'une belle fierté castillane.

C'était au lendemain d'une représentation du *Dédale* dont Isabelle II voulait me remercier.

Devant les étendards de Cuba qui ornaient les deux côtés de la haute cheminée de l'hôtel de Castille, je rappelais à la souveraine que les Etats-Unis, sous son règne, voulurent acheter « la perle des Antilles ».

— Oui, me dit-elle alors. Mais je répondis : « Où trouvera-t-on un Espagnol pour rédiger l'acte de vente et une main espagnole pour le signer ? »

Le ton de décision, après tant d'années, accentuait la phrase.

Et le canon dont la fumée montait au loin, du côté des Champs-Elysées, me semblait hier souligner encore ces mots que je n'ai pas oubliés.

VIII

Impressions des spectateurs à distance. — La guerre. — L'avenir. — Préoccupations parisiennes. — Valses viennoises. — La *Chauve-Souris*. — Johann Strauss et Mme de Metternich. — Le Paris d'Offenbach sur la scène des Variétés. — Un Salon nouveau : le Salon de la carte postale. — De l'influence de la carte postale sur les mœurs. — La mort de la correspondance. — Demandes d'autographes. — Le téléphone. — La vie fantôme. — Instantanés.

22 avril.

— Quelle horreur ! Ces cuirassés qui sombrent en une minute ! Ces casernes mouvantes qui s'enfoncent avec leur cargaison humaine, disparaissant dans une épouvante avec toute une garnison broyée ! Ces Goliaths de la mer que le coup d'une torpille atteint au flanc comme la pierre d'une fronde atteignait au front le géant biblique ! Ces monuments de fer qui ont coûté des millions et qu'un appareil électrique réduit en bouillie par un coup de foudre ! Rapidité et économie. N'y a-t-il pas là quelque chose de satanique, et la civilisation extrême devait-elle donc par sa science aboutir à cette extrême barbarie ? Il vaut bien la peine de forger les léviathans et d'inventer des canons monstres pour les livrer au hasard d'une étincelle, à la merci d'une sorte de bombe sous-ma-

rine qui se moque des obus agressifs et des tourelles défensives ! Mais c'est la négation de l'héroïsme, du courage, de la bataille même. C'est la course à la mort, la guerre sur un volcan, l'égorgement, — et pas même l'égorgement, l'écrasement, le broiement, la suppression soudaine, l'émiettement sanglant des êtres et des choses dans la nuit. Effroyable boucherie que la guerre. Elle ôte son masque, cette fois, et, de chevaleresque qu'elle était, elle se fait mécanique et d'autant plus hideuse ! Ah ! les atroces morts et les affreux moyens de désastre !

Un philosophe, qui écoutait ces lamentations et ces plaintes, hocha la tête et répondit :

— Oui, sans doute, rien n'est plus épouvantable que ces catastrophes, et la disparition d'un navire comme le *Petropavlovsk* est bien faite pour donner le frisson. Une citadelle qui ne pèse pas plus qu'un fétu ! L'idée que tant de braves gens, en si peu de secondes, sautent en l'air ou vont au fond de l'eau ! Dans une bataille rangée les morts, sur le terrain disputé, se mesurent au tas. On ramasse les cadavres par milliers dans les fossés ou le long des haies, et le nombre des disparus depuis qu'on se bat autour de Port-Arthur est peu de chose comparé au total des hommes tombés pour jamais à Gravelotte ou à Rezonville. Mais la mort sur le champ de bataille n'a pas, je vous l'accorde, l'espèce de terrible mystère et de férocité immédiate qu'elle prend dans ces combats maritimes. Il semble, vous avez raison, qu'elle affecte là une diabolique ironie. Cependant, qui sait si cette effroyable leçon de choses ne ren-

dra pas très prudentes les nations ambitieuses qui comptent trop sur leurs navires et ne fera pas qu'après expérience plus que jamais la guerre sera impossible, du moins entre civilisés, parce que plus que jamais elle deviendra redoutable? Qui peut maintenant compter sur une force absolue? Qui peut être assuré d'avoir une flotte lorsque, du jour au lendemain, ou plutôt d'une minute à l'autre, cette flotte peut avoir l'Océan pour linceul? Quelques gars bretons audacieux ou quelques Asiatiques adroits, et c'en est fait d'une unité de combat. On y regardera peut-être désormais à plusieurs fois avant de mobiliser une escadre, et de l'horreur même de ces désastres faciles naîtra peut-être enfin cet amour de la paix à laquelle aspirent les nations, même lorsqu'elles sont forcées de se battre. Terribles, sinistres, désolantes, ces épreuves sont des avertissements. Le monde, qui savait depuis des années que les chantiers construisaient des navires et que les arsenaux s'emplissaient de canons et de torpilles, se demandait curieusement (c'est de l'anxiété et non de la curiosité qu'il eût dû avoir) à quoi serviraient un jour ces instruments de mort et comment on s'en servirait.

Eh bien, voilà : rien ne sert à rien, ou plutôt tout est peu de chose, et les cuirassés, que redoutait l'amiral Aube, sont des casernes flottantes dont l'adversaire peut jouer comme d'une muscade. Je m'imagine que tous les amiraux de toutes les marines font à l'heure présente des réflexions qui peuvent être amères, mais qui doivent être salutaires. Et ce serait

un bien pour un mal, au demeurant, si la formidable expérience tournait au profit de l'humanité, dont les héros de Chemulpo et de Port-Arthur auraient été les victimes expiatoires !

Je dois reconnaître d'ailleurs que depuis longtemps on prophétise ainsi que la fin de la guerre viendra de l'horreur même de la guerre. *Ceci tuera cela* parce que cette sauvagerie savante tue trop de gens. Et les guerres continuent, et toutes les prophéties du monde n'y feront rien. Grattez l'homme des salons et des tavernes, vous retrouverez l'homme des cavernes.

J'ai résumé là les grandes lignes des conversations que fait naître, entre gens qui pensent, la férocité scientifique, la barbarie civilisée de cette mêlée russo-japonaise. On a besoin de se demander si le terrain sur lequel marche notre prétendue civilisation est bien solide. Et si les miracles de l'électricité ne servent qu'à multiplier les torpillages et les incendies ; on en viendra à regretter l'humble chandelle à la lueur de laquelle travaillaient, paisibles, les bonnes vieilles de Ronsard et de Béranger. En attendant, le monde qui vit encore se laisse vivre, et Paris s'inquiète de savoir si les *premières* attendues seront données le même soir. Il laisse les murs s' « arlequiner » des couleurs diverses des affiches électorales. Et il court écouter des drames ou entendre de la musique. *Varennes* ici, le *Fils de l'Etoile* là. Ailleurs, les valses viennoises. Valses de Paul Lincke ou de Johann Strauss. Et c'est comme un fait exprès, tous ces souvenirs de guerres se mêlent pour

moi à des accords de valses. A la veille de Kœniggraetz, sous les grands arbres du Prater, les jolies Viennoises aux bras nus valsaient sur les airs de Strauss, et les cuivres des musiques des beaux régiments en habits blancs jetaient à la capitale autrichienne leurs pas redoublés allègres et comme victorieux. C'était encore sur un air de valse que marchaient, partant résolus pour la frontière, les soldats italiens que je voyais, un peu plus tard, quitter Ferrare, et les bersaglieri allaient combattre tandis que les musiques militaires leur jouaient la *Valse des Roses*. Olivier Métra berçait leur mort, Métra le rival de Strauss ! Et ces chocs des deux armées étaient comme la fantastique rencontre, le heurt de deux valses.

Il m'a semblé me retrouver à Vienne quand le rideau des Variétés s'est levé sur la *Chauve-Souris* de Strauss, l'exquis *Réveillon* de Meilhac et Halévy accommodé à la viennoise. J'ai fermé les yeux et j'ai revu le délicieux Prater, cher à Gérard de Nerval, et qu'on a défiguré pour toujours en l'éventrant, il y a quelques années, pour y installer une Exposition Universelle. Les valses d'autrefois, les valses autrichiennes, unies aux polkas de Fahrbach, rajeuniront ainsi les souvenirs des vieux Parisiens voyageurs épris de cette Vienne familière et familiale — aujourd'hui solennelle, superbe et imposante — si séduisante lorsqu'elle ressemblait à une jolie fille blonde, heureuse d'un sourire, entre un pot de bière et un morceau de fromage. O Klopstock !

La *Jolie Viennoise*, c'était la valse de Strauss.

Avez-vous remarqué que les valses étaient autrefois tendres et gaies en même temps ? Elles sont lentes aujourd'hui, mélancoliques et comme lassées. Elles ont un charme morbide, une grâce alanguie et névropathe. Elles sont pénétrantes et caressent nos tristesses, les valses de Berger, de Depret, de Margis. On peut dire d'elles ce que Marcel Prévost disait des valses autrichiennes : « Chaque valse de Strauss a une âme de femme. » Mais ces valses françaises que je faisais jouer dans l'*Autre Danger* de Donnay (il y en avait une de Gaston Bérardi) évoquent je ne sais quel état d'âme attendri, ou plutôt désolé. Valses bleues, valses blanches, valses roses, valses mauves, il y a toujours en elles comme un sanglot latent. Il semble, en les écoutant, que toutes nos sensibilités, toutes nos sentimentalités se fondent en une sorte de contemplation triste, et que, du bord du rivage, nous assistions, énervés et las, au départ, à l'embarcation non pour Cythère, mais sur le Léthé de nos rêves défunts.

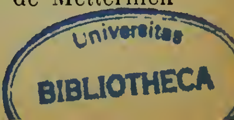
Amoureuses, elles le sont, mais comme ces « mortes fiancées » des légendes allemandes dont elles ont la pâleur et le charme. La valse de Strauss était plus ensorceleuse en ses enlacements, et la valse de Métra, qui fit tourner tant de têtes au temps d'Arsène Houssaye et du second Empire, avait des grâces, abolies maintenant peut-être, qui semblaient plus prenantes. Valse-t-on encore sur la valse de *Faust* de Gounod, cette valse qui troubla tant de cœurs ? Il m'a été doux de réentendre, avec la *Chauve-Souris*, les valses du grand maître de la valse ; — et, sur le boulevard Montmartre, en sortant du théâtre de M. Sa-

muel, il m'a semblé me retrouver au bord du fleuve, là-bas, quand du fond des *kneipe* ou dans les jardins pleins de fleurs les valses de Strauss montaient dans l'air, sous le ciel criblé d'étoiles et plus bleu que le Danube bleu.

Du reste, Paris s'est fait viennois sur ce point, comme il s'est fait anglais sur beaucoup d'autres. Les boulevards ont leurs musiques comme le Prater avait ses orchestres. Par les grandes baies ouvertes des brasseries — qui de plus en plus remplacent les cafés — on écoute, en passant, les coups d'archet des violons des tziganes. Des musiciens à vestes brodées apportent ici les échos de Budapest et, par ces soirs de printemps naissant, cette sorte de chanson exotique donne à Paris un charme de guinguette, une poésie de crin-crin qui n'est point sans charme.

Mme la princesse de Metternich, venue, me dit-on, pour assister à la représentation de l'opérette de Strauss, qu'elle patronne comme elle patronna jadis le *Tannhæuser* de Wagner pourrait, en longeant ces boulevards mis en musique, se croire à Vienne aussi, car la valse a décidément pris possession de Paris. Valses partout, valses dolentes, valses chantées, valses mêlées aux cornets des automobiles. Ce n'est plus le Paris d'autrefois, le Paris d'Offenbach et de Schneider, celui dont Mme de Metternich était l'ambassadrice préférée. C'est toujours Paris, et la princesse autrichienne y retrouvera encore l'esprit de cette France qu'elle aime et qu'elle continue à faire aimer au pays des valses de Strauss.

J'ai eu la vision du Paris de Mme de Metternich



dans le tableau des Variétés qui évoque, en un décor de lumière, les uniformes et les modes de ce temps où la *Vie parisienne* était le moniteur de toutes les *toquades :* on dirait les *flirts* aujourd'hui. Torsades dorées des dolmans des guides, ballons de soie des jupes gonflées par la crinoline, bandeaux et grandes *anglaises* des coiffures féminines — toute une résurrection d'une soirée de fête aux Tuileries, une immense aquarelle d'Eugène Lami où apparaissent, — ô ironie du metteur en scène ! — parmi les ambassadeurs étrangers, des Japonais encore vêtus de leur robe de soie et armés seulement de leurs sabres de samouraï. Et, pendant qu'à côté des moujicks en blouses rouges valsaient, aux Variétés, ces Japonais préhistoriques sur l'air de valse de Johann Strauss, je songeais qu'en réalité, à Tokio, tandis que les cuirassés sautent, que les mourants agonisent ou n'ont même pas le temps d'agoniser, les petits *Japs*, au son des musiques militaires, jouent aussi les valses parisiennes, les valses tristes, les valses multicolores, comme les régiments de Cialdini jouaient en marchant vers les Autrichiens les valses d'Olivier Métra.

Peut-être, comme je le disais tout à l'heure, le choc des peuples n'est-il qu'une rivalité de valses, et nous trouverions, au besoin, un motif de rêveries dans cette constatation féroce que la Mort a toujours mené sa danse au son des musiques, violes et théorbes au temps d'Hans Holbein et du cimetière de Bâle, fifres, cuivres et tambours au temps de notre civilisation macabre.

Opérettes à Paris, stratégies en Corée et en Mandchourie. L'intérêt lugubre ou sautillant ne chôme pas. Et puis, il y a, sans parler des autres Salons qui offrent à nos admirations diverses des kilomètres de toiles peintes ou de papiers aquarellisés, un Salon nouveau, le Salon de la carte postale, qui offre vraiment un attrait particulier, la carte postale s'étant faite ingénieuse et même très artistique parfois. Une puissance, la carte postale, et qui modifie les mœurs en révolutionnant la façon d'écrire. Je ne sais si quelque collectionneur millionnaire pourrait emmagasiner les innombrables cartes postales que, sous toutes les formes, ont publiées tous les pays! Paysages, biographies, scènes militaires, portraits, emblèmes, tous les aspects, toutes les couleurs. Un Musée de la Carte Postale emplirait déjà tout un monument. Il en est, de ces bouts de cartons poursuivis par les *cartophiles* et les *cartomanes* qui se vendent plus cher aujourd'hui qu'un Corot ou un Jules Dupré autrefois. On se rappelle que le comte Joseph Primoli, le délicat lettré, céda pour plus de cent mille francs la collection de timbres-poste commencée par son père et complétée par lui. Il y avait, dans cette collection unique, deux timbres de l'île Maurice parfaitement introuvables et estimés à eux seuls *trente mille francs.* J'ignore si la Bourse des Timbres, qui se tient encore sous les marronniers des Champs-Elysées, voit souvent de pareilles opérations. Mais j'imagine qu'un jour viendra où certaines cartes postales, datées de quelque pays extravagant, atteindront aussi ces prix insensés. Folie pure, je l'admets. La manie des collec-

tionneurs relève en effet autant du docteur Charcot que de La Bruyère.

Ce que je reproche à la carte postale, c'est d'avoir supprimé la *lettre-confidence*, la lettre longue et charmante où, la plume à la main, l'on cause à cœur ouvert, et c'est aussi (grave inconvénient) d'avoir remplacé par une torture nouvelle le supplice de l'album. La carte postale, en effet, c'est l'album à distance. Les amateurs d'autographes bombardent de leurs cartes postales, affranchies ou non les malheureux dont la signature les tente. « *Un simple mot sur la carte que je vous envoie. — Deux lignes de réponse à un collectionneur de célébrités. — Votre nom au bas de cette carte, et vous rendrez heureuse une jeune* Rlle *qui*, etc. »

Les cartes postales s'amoncellent, et les réponses, même cursives, prennent un peu de votre vie. Quand on a eu l'honneur de dépouiller les demandes de prix de vertu envoyées à l'Académie, on voit que certains départements ont la spécialité de ces pétitions. A les en croire, toutes leurs communes seraient peuplées de gens vertueux. On se demande comment tant de vertu peut fleurir en de si petits coins de terre. Pour les cartes postales, il en est de même en certains pays. Des villes entières, les mêmes villes, semblent solliciter des signatures et expédient des cartes postales avec prière de les retourner ornées d'autographes. Je sais un musicien illustre qui a trouvé le moyen d'être poli en n'étant pas dévoré par les cartophiles. Il s'est commandé une griffe et renvoie les cartes timbrées de ce fac-similé de sa signature.

— Pendant le temps que je perdrais à signer des cartes postales, je ferais, me disait-il, un acte d'opéra.

La carte postale est, avec le coup de téléphone, l'invention moderne qui prend le plus d'instants aux gens occupés. On peut défendre sa porte, on ne peut défendre son oreille. Le facteur qui dépose chez vous un tas de cartes postales et la téléphoniste dont le timbre vous appelle à l'appareil sont les deux grands ennemis des travailleurs. On répond à la carte parce qu'on est poli ; on court à l'appareil parce qu'on est inquiet. Et le temps s'en va, fumée ou poussière, proie des inconnus ou des fâcheux.

Notez que, — je l'ai dit souvent à propos des *petits bleus*, — la carte postale, qui a ses fanatiques, ses fidèles, ses journaux, ses historiens, ses chefs-d'œuvre et son Salon, finira par abolir une des formes mêmes de la littérature française, une de celles où notre clair et aimable génie se meut le plus à l'aise, la *Correspondance*. Les *Mémoires* et les *Correspondances* sont un des charmes, une des forces de notre civilisation. C'est de la causerie imprimée, et les Français savent causer. Que d'écrivains désaffectés, que d'illustres détrônés resteront éternels cependant par leurs lettres ! Ducis tragique fait sourire aujourd'hui, Ducis *épistolier* est délicieux. On relira les lettres à Panizzi ou à l'*Inconnue* — ou celles encore qu'a publiées M. F. Chambon — quand on ne rouvrira plus *Colomba* ou les histoires romaines de Prosper Mérimée. Imaginez-vous X. Doudan écrivant ses lettres exquises sur des cartes postales ?

Hélas ! il le ferait peut-être à présent, pour gagner du temps, et on peut calculer facilement ce que nous y perdrions.

La carte postale est une prime donnée à la paresse humaine. Les effusions y prennent le style télégraphique. Les confidences y deviennent rapidement laconiques. Ce qui a l'air d'un souvenir est souvent une manifestation d'indifférence. On n'aurait pas le loisir d'envoyer une lettre. Une lettre, quelle fatigue ! Mais une care postale : *Bonjour, bonsoir. Bonne santé. Bon voyage.* Rien de plus simple. C'est la tranche d'amitié expédiée par la petite poste. C'est, si l'on veut, de l'amitié concentrée ainsi; du Liebig d'affection, du sentiment à dose homéopathique. Il faut bien se résumer, écrire vite et passer vite. La carte postale, c'est une façon de dépêche plus personnelle et de téléphone cursif.

Et toutes les relations humaines finiront ainsi par se diluer dans tout ce que les besoins de promptitude dans l'existence apportent de fugitif et de passager. Désastres d'une seconde. Amours d'une minute. Effusions téléphoniques. Déclarations d'amour transmises au bout d'un fil comme l'étincelle même qui coule un navire. De toutes nos amitiés, nos tristesses, nos passions, nos tendresses, il ne restera peut-être que des messages télégraphiques et des bouts de phrases sur des cartes postales. C'est peu.

La parole humaine n'est plus qu'un écho, et autant en emporte la banale planchette de bois jaune sur laquelle on pose ses lèvres, et qui, dans la cabine téléphonique, a entendu tant de mensonges. L'avenir,

pour écrire notre histoire, sera épouvanté de l'amas formidable des journaux, et effrayé en même temps du peu de confidences écrites que nous aurons laissées. Il ne restera rien de nous que ces cartes illustrées et ces dialogues au téléphone — dialogues fugitifs, qui ne deviennent officiels, décisifs et historiques que lorsque les demoiselles du téléphone reprochent aux abonnés de les avoir insultées.

La vie moderne — cette « vie éclair », cette « vie fantôme » — n'est qu'une collection d'*instantanés*.

IX

B. VERESTCHAGUINE

16 avril.

Je ne puis croire encore à la dépêche qui nous arrive de Saint-Pétersbourg et qui nous annonce la mort du peintre Verestchaguine. Je recevais, il y a si peu de jours, une lettre où il m'annonçait qu'il partait pour la Mandchourie avec le général en chef Kouropatkine, son ami. La lettre était émue et mélancolique. Verestchaguine me parlait de ce qu'il avait vu au Japon, en un récent voyage, des préparatifs formidables des adversaires de la Russie, des avis et des avertissements qu'il avait donnés—à l'Empereur lui-même — et qu'on n'avait pas entendus, hélas ! Il me disait adieu et m'envoyait une fleur encore pour la tombe de son maître Gérôme. Comment serait-il mort à Pétersbourg ?

C'était un artiste original, un voyageur admirable et un soldat intrépide. La première canonnière turque qui sauta sur le Danube, lors de la guerre turco-russe, ce fut lui qui la fit sauter. Il avait, en son atelier de Maisons-Laffitte, longtemps gardé le fanion de soie

qui guidait à Plevna les troupes de Skobelef. Il entendait siffler les balles aux côtés du général blanc qui lui disait : — Tu vas te faire tuer ! — A tes côtés, c'est tout naturel.

Verestchaguine, à Plevna, avait eu un frère, officier de cosaques, frappé d'une balle au cœur.

Je l'aimais tendrement. Jamais nature plus droite et plus sensible ne se cacha sous une plus rude apparence. Le *Cosaque* de l'atelier Gérôme tenait tête à M. de Moltke devant un tableau de bataille. Il avait voyagé aux Indes, combattu dans le Turkestan avec le général Kauffmann, dans les Balkans avec le général Gourko. Il avait été blessé, il avait fait naufrage, il avait vu la mort de près, sous toutes ses formes. Il aimait la vie et était le peintre de la vie, de la vie terrible des champs de carnage. On n'a pas oublié ses enterrements de soldats russes bénis par un pope, ses Turcs détroussant les morts, son Skobelef passant au galop de son cheval sur le front des troupes. On se rappelle ses curieux et poignants tableaux de la campagne de 1812, où, ramenant l'histoire et l'épopée à la réalité, il faisait par le pinceau ce que l'auteur de *la Guerre et la Paix* a fait par la plume. Verestchaguine illustrait et égalait Tolstoï.

J'espère encore que la dépêche, pourtant formelle, est inexacte. Je n'ai pas eu d'ami plus vrai que Vassili Verestchaguine. Ni les années, ni l'absence, ni les séparations lointaines n'avaient altéré ou atténué une affection qui donnait au cœur la chaleur qu'apporte aux mains, après qu'on l'a touchée, la neige de son pays. La Russie perd, si Verestchaguine est mort, un

grand peintre militaire tout prêt à immortaliser ses sacrifices, son dévouement et ses victoires. Paris perd un Parisien de là-bas, la France un ami de toutes les heures. Je perdrai, moi, une amitié fraternelle, de celles qu'on ne remplace pas. Un héros qui fut un cerveau d'intrépidité chevaleresque et une âme de tendresse. Toute la poésie slave chez un artiste doublé d'un soldat (1).

(1) La dépêche était malheureusement trop vraie, Verestchaguine n'était pas mort à Pétersbourg, mais à Port-Arthur, englouti avec l'amiral Makharof dans la catastrophe du *Petropolavskof*. Le peintre a sauté avec le cuirassé. Il me semble l'entendre, curieux et intrépide, s'écrier dans la minute suprême, — dans cette seconde qui sépare la vie de la mort — : « Tiens! c'est intéressant! » Parmi les épaves du cuirassé, on a recueilli une esquisse de Vassili Verestchaguine, le projet d'un Conseil de Guerre à bord du navire. Un lambeau de toile survécu à ce beau trépas de mon pauvre et héroïque ami.

X

Un absent de la séance académique. — M. Octave Gréard et M. Legouvé. — Souvenir d'une première visite. — Prévost-Paradol et l'École normale. — Le *Sainte-Beuve* de M. Gréard. — Deux enfants du Calvados. — Un *instituteur*. — La politesse. — Ernest Hébert et M. Guillaume. — Victor Hugo à Rome. — *Legouvé ou l'Homme heureux*. — Ce qu'on entend par le Bonheur. — Les candidats « marchands de bonheur ». — Ce que contient un bulletin. — Sheridan et les discours du roi. — Fautes de français. — Les candidats de la Beauté et de la Santé. — Pour les enfants. — Les trolleys et les squares. — La fleur de Paris. — Chevreul et sir Richard Wallace.

29 avril.

Il y a un académicien qui aura manqué à la réception de M. René Bazin et qui eût, plus que personne, applaudi à l'éloge, aux souvenirs d'Ernest Legouvé. C'est M. Gréard. Il avait pour le vénéré doyen de l'Académie française une affection dévouée que le professeur de l'Ecole de Sèvres (car M. Legouvé était très fier d'exercer un professorat) rendait en une sorte de tendresse respectueuse au vice-recteur de l'Académie de Paris. Quand Legouvé disait : « *Gréard* », il mettait à prononcer ce nom une expression de vénération sympathique. On sentait que Gréard était à la fois pour lui le supérieur administratif et l'ami de toutes les heures.

M. Gréard, par son attitude correcte et un peu froide en apparence, était bien fait pour imposer le respect. Il était beau, et dans les cérémonies officielles, à la Sorbonne par exemple, revêtu de la robe du recteur, il représentait bien, avec une dignité sans affectation, l'Université dont il était non pas le Grand-Maître. mais, en réalité, le maître. Sa haute taille et ses traits d'aspect sévère figurent dans les peintures de la Nouvelle-Sorbonne. C'est le seul honneur qu'il souhaitât, et cet homme qui occupa en son pays les fonctions les plus enviées et les plus hautes, qui fut un des dignitaires et des juges de la Légion d'honneur, n'a voulu derrière son convoi aucun honneur et sur sa tombe aucune parole. Toute sa vie de droiture, de talent, de labeur et de bonté parle assez pour lui.

Ce n'est pas dans cette Sorbonne nouvelle que je le vis et lui parlai pour la première fois. J'entrais, comme candidat à l'Académie française, dans la cour de la vieille Sorbonne où je m'étais promené, candidat au baccalauréat, sur les mêmes pavés. J'avais repassé par ces rues de la Harpe et de Saint-Jacques où je montais jadis pour aller suivre les cours de Saint-Mar-Girardin ou de Lorquet. Je me rappelle m'être arrêté hésitant, avant de demander M. Gréard, devant la boutique d'un marchand d'estampes nommé Wenckel : — une vitrine d'imagerie religieuse où d'un côté étaient appendus le Christ et la Vierge et, de l'autre, le général Boulanger avec son grand cordon tunisien sur la poitrine. Je passais devant la salle Gerson, d'où je voyais sortir quelques mois auparavant, se cachant la bouche dans son foulard et déjà malade, M. Caro,

dont M. le comte d'Haussonville venait demander la succession maintenant comme je venais demander à M. Gréard le fauteuil de M. Cuvillier-Fleury.

Enfin je pris à deux mains, comme on dit, mon courage et je fis passer ma carte au vice-recteur de l'Université dont je redoutais l'accueil solennel. Il me semblait que j'allais m'asseoir, comme jadis, devant un examinateur. J'entrai. Dans le cabinet officiel, au fond de cette cour, aux vénérables pierres grises, que remplacent aujourd'hui les constructions nouvelles et où se dressent à présent les statues de Victor Hugo et de Pasteur, je me trouvai devant le plus aimable des hommes, jeune d'apparence sous des cheveux grisonnants, souriant, alerte, accueillant et qui, tout de suite, avec une inoubliable bonne grâce, mit à l'aise le candidat nécessairement assez ému.

Il croyait à mon élection. Il énumérait les suffrages probables.

— Je ne sais pas encore qui se présentera contre vous. Mais l'avance est prise.

— Oui, oui !...

— Et puis, me dit-il avec ce sourire qui donnait tant de charme à son beau visage régulier, animait ce marbre, et puis vous avez pour vous...

— Les auteurs dramatiques ? Je suis sceptique.

— Et vous avez raison. Non. Un parrain qui plaide votre cause avec beaucoup de tact. Il ne vous jette pas à la tête des gens mais il vous présente habilement.

Ce « parrain » c'était Camille Doucet, qui, en effet,

fut pour moi paternel et bon, comme pour tant d'autres, et à qui je garde une profonde reconnaissance.

Puis M. Gréard me parla de son discours de réception à l'Académie française, son portrait de M. Falloux. Il venait de l'achever. Il en avait coupé quinze pages. Il ne s'en occupait plus.

— Je serai reçu quand on voudra. Cela dépend du duc de Broglie. Et maintenant l'administration a repris tout mon temps.

A cette tâche, d'ailleurs admirable, Octave Gréard a sacrifié toute une vie littéraire, qui fut belle et pleine d'œuvres, mais qui eût pu être plus brillante encore si ce temps noblement sacrifié aux autres, le grand éducateur que fut l'écrivain, il l'eût donné à son œuvre. « J'ai ici (à l'Ecole normale), écrivait Prévost-Paradol, un trésor dont j'abuse. C'est Gréard, *mon asile, mon refuge.* Je suis toujours pendu à son bras. Je l'étourdis de mes lamentations et de mes châteaux en Espagne... Nous passons en proverbe à cause de notre sauvagerie croissante et de notre inaltérable amitié. »

C'était en 1851, au moment où, dans cette vieille Ecole normale, tant de jeunes gens d'un talent supérieur se trouvaient réunis, prêts à renouveler toutes les recherches à la fois, en philosophie, en histoire, en littérature, en morale. Nous savons aujourd'hui, par le *Journal de jeunesse* de Sarcey, par les admirables lettres de Taine, tout ce qui s'agitait de pensées sous ces jeunes fronts. Il y eut là une floraison singulière, About, Paradol, Levasseur, Crouslé, Suckau, Grenier, tant d'autres. M. Gréard a écrit un

chapitre de cette histoire littéraire, un livre de piété fraternelle consacré à ce Prévost-Paradol qui disait de son ami : « J'ai avec lui ce lien de l'affligé au consolateur qui fait d'Octave et de moi une seule âme. » Et ce livre restera comme le témoignage des efforts, des espérances et aussi des rêves de toute une génération.

« L'Ecole normale, écrivait Gréard, a été l'un des berceaux de la critique qu'on a appelée depuis la critique scientifique. On y dévorait les articles de Sainte-Beuve. Balzac excitait presque l'enthousiasme : c'était pour les veillées prolongées ou pour les matinées commencées aux premières lueurs du jour, le livre de chevet. A ceux que retenait la consigne du jeudi ou du dimanche les règles de la camaderie prescrivaient d'apporter un volume de la *Comédie humaine.* »

Ces normaliens adoraient aussi Stendhal. Ils l'avaient découvert. C'était leur Baruch. Claude Bernard et Pasteur n'étant pas encore ce qu'ils sont devenus ou du moins n'ayant pas affirmé leurs découvertes encore, on écoutait et on applaudissait Magendie. Mais le maître souverain, c'était Sainte-Beuve. Un *lundi* de Sainte-Beuve nourrissait de faits et de discussions l'Ecole pendant toute une semaine et, devenu vieux, Octave Gréard voulait, en souvenir de ces belles années de jeunesse, élever à Sainte-Beuve un monument durable, écrire sur l'admirable et universel critique un livre définitif.

Ce livre, inachevé, doit être assez avancé cependant pour qu'il soit digne de la gloire des deux dis-

parus. J'en parlais souvent à M. Gréard pendant ces séances de l'Académie où son voisinage, sa causerie, ses confidences avaient pour moi tant de charme, et il me répondait mélancoliquement :

— Quand aurai-je fini ? Et finirai-je ? Je ne sais pas ! Je ne sais plus !

La multiplicité de son labeur et l'importance de ses fonctions l'avaient, en effet, pendant longtemps empêché de « finir ». Il avait pu cependant s'échapper, se donner pour congé un voyage à Bruxelles, et là, dans la merveilleuse bibliothèque de M. de Spoelberch de Lovenjoul (qui possède tout, même les œuvres inédites de tout le monde) travailler avec un acharnement et un bonheur incroyable. Quelles vacances !

— Jamais, nous disait M. de Spoelberch (grand travailleur pareil à M. Gréard). Il voyait vite et il voyait tout. Il lisait vite et il avait tout lu. J'ai sur Sainte-Beuve des documents multiples. Un amas. Eh bien ! M. Gréard a tout dépouillé, annoté, emportant le suc même de toutes choses. Le voir travailler avec sa facilité prestigieuse était un charme.

Avec une persistante jeunesse, Octave Gréard menait de front ces travaux littéraires, qui lui étaient un repos et une joie, et ce rude labeur administratif qu'assume aujourd'hui un autre éminent esprit, M. Liard, né à Falaise, dans le Calvados, comme M. Gréard lui-même qui est né à Vire.

Vire, patrie des lettrés, pays de poésie et de paix ; Vire que chanta Gustave Le Vavasseur, épris de la patrie de Le Houx, de l'Olivier, de Sonnet et des Vaux de Vire :

Vire est un lieu délicieux,
Vire est une ville normande,
Ce n'est pas le séjour des dieux,
Vire est un lieu délicieux.

Et, dans « ce frais pays des chansons » où

Les plaideurs se font échansons »,

un parfum de littérature se mêle à la neige printanière des pommiers. Gréard et Liard l'ont respiré tour à tour.

L'auteur de ce *Sainte-Beuve*, qu'on devra publier tel qu'il l'a laissé, étudiait tour à tour Edmond Scherer et Meissonier, Héloïse et Mme de Rémusat. Et il eût certes achevé son livre si la douleur ne l'eût atteint, brisant le lien qui l'unissait à la plus exquise et la plus dévouée des femmes. Tant de chères affections le rattachaient à la vie qui, pour lui, avait encore des sourires, les chers sourires des petits êtres qui vous font revivre, mais ceux qui lui serrèrent la main lors de la cérémonie funèbre à Saint-Sulpice n'ont pas oublié l'expression de douleur de ce beau visage ravagé, avec son regard de tristesse et de bonté.

Et j'imagine que c'est en songeant à *elle* qu'il a dédaigné d'avoir derrière son cercueil les députations et les uniformes, la batterie d'artillerie et le drapeau lui faisant cortège, et qu'il a voulu partir comme *elle*, sachant que les meilleures oraisons funèbres sont les larmes de ceux qui vous ont aimé.

Je n'ai pas à dire, après les éloges autorisés qui lui ont été donnés, ce que fut M. Gréard représentant, incarnant en quelque sorte l'Université de

France. Il la faisait respecter et il la faisait aimer. Ce pédagogue — grand mot dont le sens a dévié — ce premier des instituteurs, comme l'appelait Jules Ferry, eût été un homme politique de premier ordre et un diplomate de la grande école. Il savait avec fermeté exprimer ses idées sans leur donner une forme agressive. Sa voix avait des douceurs résolues. Je l'ai vu, en des circonstances parfois malaisées, soutenir l'opinion ou les actes de l'administration supérieure sans que le rôle même du fonctionnaire semblât aliéner en quoi que ce fût la liberté de l'homme et la profession de foi de l'écrivain. Sa conviction n'en était pas moins ferme parce qu'elle prenait une apparence de douceur, et la netteté de son opinion n'en était pas moins absolue parce qu'elle gardait une allure de politesse.

M. Gréard fut essentiellement un homme poli. Je m'imagine que ce fut, au temps passé, une des vertus de notre race. Elle se perd. La politesse actuelle me semble toute superficielle et seulement de mode. Les hommes, par exemple, ne font plus guère aux femmes que la politesse de passer un habit pour un dîner ou une première. On était plus poli au temps où les bonnes gens dînaient tout simplement en redingote et allaient s'amuser au théâtre en paletot. La politesse est une des grâces de la vie. Je suis très heureux que les artistes fiers de leur génie cherchent à s'imposer au monde. Mais l'homme de génie, ou l'homme qui se croit du génie, s'il est désagréable, j'aime autant ne le connaître que par son œuvre. Ses livres en ma bibliothèque me suffisent lorsqu'il est désagréable

dans la vie courante. Si je dois vivre avec lui et le coudoyer je lui demande surtout qu'il ne me donne point de coups de coude. Autrement, des livres, des comédies ou des musiques sont tout ce que je veux savoir des gens. J'ai connu beaucoup d'hommes supérieurs. J'en ai même connu qui avaient quelque talent, comme Victor Hugo ou comme Michelet, par exemple. Ils étaient polis.

Et la politesse, qui est une grâce, est une force. On nous parlait, l'autre jour, de je ne sais quelles oppositions ou complications diplomatiques à Rome à propos de la présentation au président de la République de la statue de Victor Hugo par ce brave Pallez, qui a passé des jours et des nuits pour arriver à temps. Mais, en supposant qu'il y eût quelque difficulté à la Villa Médicis, M. Eugène Guillaume était là, avec sa froideur de diplomate qui aurait vécu parmi les marbres d'Athènes. Lui aussi, comme son délicieux et magistral prédécesseur, Ernest Hébert, et comme Octave Gréard, est un diplomate, et un diplomate poli. « Imitez l'acier, soyez poli ! » disait un manieur d'hommes. Parmi les règles que M. Gréard avait imposées à sa vie on pourrait noter celle-ci :

« Eviter les difficultés et vaincre les résistances par un moyen qui est aussi une arme très française, la Politesse. »

« Des livres, du travail, du repos, de l'indépendance ! Admirable vie à laquelle je n'ose penser ! » C'était le rêve d'avenir que faisait, que dictait à Gréard, qui n'avait pas encore vingt ans, Paradol alors du même âge. Le pauvre Paradol, agité, ner-

veux, impatient, désolé, devait finir autrement que dans le repos. L'*admirable vie* qu'il souhaitait, Ernest Legouvé l'a remplie. Si jamais homme fut heureux, c'est bien celui-là !

Il me disait, au lendemain d'une reprise d'*Adrienne Lecouvreur* qui avait réussi :

— Ce matin, dans mon lit, je me suis fait apporter les journaux, savez-vous par qui ? Par l'enfant de mes petits-enfants. Et la presse était bonne ! Mais le baiser du petit était meilleur !

Lui aussi, comme son ami Gréard, travaillait sans cesse. Contre la mort, on cherche des remèdes. On n'a peut-être trouvé contre la vie aucun remède qui vaille le travail.

— Quelle est la plainte la plus poignante des pauvres gens ? nous disait encore volontiers Legouvé. Ecoutez-les, entendez-les : « Ah ! monsieur, *je ne puis plus travailler !* » Et c'est vrai, il n'y a pas de supplice plus grand et de privation plus navrante. L'homme est un condamné dont le travail est une des circonstances atténuantes.

J'avais plaisir à saisir M. Legouvé au passage quand il venait aux séances académiques, appuyé sur le bras d'un domestique en ces derniers temps, mais toujours vif, l'esprit en éveil, le mot décisif sur les lèvres :

— Je travaille, je travaille, je n'ai pas donné ma démission de travailleur. Règle générale : il ne faut jamais donner sa démission !

Un jour, à propos de tant de haines soulevées, de tant de polémiques violentes, de tant de colères sinis-

tres qui semblaient avoir modifié le tempérament français, il me disait ce mot profond de philosophe attristé et de fin Gaulois :

— Quelle ironie ! Des guerres de religion dans un pays qui n'a pas de religion !

Il savait, avec un art parfait, formuler sa pensée, donner à une observation le ramassé, le condensé qui fait balle. Je crois bien qu'on pourrait et devrait faire pour lui ce qu'on a fait pour d'autres, réunir en un petit volume toutes ces maximes éparses dans son œuvre et le titre en serait rapidement trouvé : le *Bréviaire d'un homme heureux.*

Reste à savoir comment chacun de nous entend le Bonheur. L'un est égoïste, l'autre altruiste. Celui-ci se concentre, celui-là se disperse. Il y a l'épicurien qui cherche la joie dans le plaisir, le stoïcien (espèce rare) qui le trouve dans le devoir. Mais, de toute façon, le Bonheur est la denrée la moins répandue sur le marché. Elle vaut cher et n'est pas à la portée de tout le monde.

Ce n'est pas que les « marchands de bonheur », comme disait Daudet, ne soient très fréquents. Pour le moment, par exemple, ils sont légion. Ils s'appellent des candidats. Ils promettent monts et merveilles. Ils couvrent les murailles de leurs protestations d'amour, mêlées d'invectives. On n'a qu'à les écouter, on n'a qu'à les lire, on n'a qu'à les élire, le Bonheur est là. Réformes, libertés, progrès, économies, paix, fortune, sourires, tout tient à la fois dans un bout de papier. L'électeur, à en croire les « marchands de bonheur », n'a qu'à mettre un nom sur un

bulletin, à plier le bulletin tout imprimé et à le glisser dans la cassette de bois qui remplace l'urne légendaire, cela suffit : le Bonheur sortira, souriant, de cette boîte d'Aurore.

Le bon Sheridan, qui se vantait de demeurer toute sa vie durant dans l'opposition afin de rester toujours dans la vérité, avait l'habitude, après chaque discours du Trône, d'énumérer les fautes d'anglais que le roi venait de commettre dans sa dernière harangue. Le littérateur qu'il était se souciait avant tout de la pureté britannique du discours officiel. Il y aurait de même à compter le nombre incalculable des fautes de français que provoquent ces manifestations de l'opinion, ces grandes consultations nationales. La langue française y est défigurée aussi souvent que la langue anglaise pouvait être écorchée par le roi du temps de Sheridan. L'argot fleurit ainsi sur les murailles. Le style pariétaire a des trouvailles inattendues. Un étranger qui se plairait à déchiffrer les placards posés sur les colonnes de la rue de Rivoli demanderait vainement à son *Guide portatif de la Conversation* ce que signifient les mots *blocards*, *nationaleux*, *assietto-beurristes*. Ce sont vocables de rencontre et instruments de polémique.

Je dois dire que les injures me semblent un peu atténuées dans cette campagne électorale. Je me trompe peut-être ; mais on dirait que les projectiles qu'on se lance sont moins chargés de mauvaises odeurs. Illusion sans doute. Je n'ai pas là toutes les affiches. Elles ont, en outre, beaucoup moins déshonoré l'aspect de Paris. Le pot de colle n'a pas pris

d'assaut les monuments, les piédestaux des statues, les marches de pierre des théâtres. Les Amis des monuments parisiens se peuvent réjouir, ils ont sauvé la beauté de Paris.

Le Candidat de la Beauté ! C'était le titre qu'avait pris Gabriel d'Annunzio voulant faire entrer au Parlement et triompher parmi les orages politiques ses préoccupations esthétiques. Les Amis des Monuments ont le même idéal, et voilà qu'il font placarder une affiche couleur saumon où ils réclament, avec d'autres comités électoraux très spéciaux — Comité des Espaces libres, Comité de protection des paysages de France — la conservation des jardins et des squares, de la lumière, de la verdure, de l'air, de la vie. « Hygiène et Beauté de Paris ! » Voilà tout le programme de ces singuliers candidats qui ne posent pas même leur candidature, qui demandent simplement aux candidats politiques d'ajouter à leurs revendications ces choses toutes simples : le respect de la grâce de Paris, la défense de la santé de Paris. Abolition de ces trolleys dont les fils ressemblent, éclairés par la lumière électrique, à ces traînées argentées que les limaces laissent sur les roses. Des arbres et de larges espaces pour les jeux et les sports, dans les quartiers populaires.

Ces candidats de la Beauté pourraient se dire aussi les candidats des enfants car, en vérité, c'est pour les enfants qu'on réclame la possibilité des courses au grand air et la liberté des jardins. Quand je pense que, dans une de ces immenses ruches de la rue de la Roquette où vivent, comme en une cité laborieuse,

des familles entières de travailleurs, où pullulent les enfants, on peut lire — naïvement tracée en grandes capitales — cette inscription sur une planche gigantesque : « Par ordre du propriétaire, défense aux enfants de jouer dans cette cour. »

Défense aux petits de courir, de chanter, de crier, de développer leurs pauvres membres avides de mouvement ! *De par le Roi défense à Dieu*... Et que l'anémie ou la tuberculose fasse son œuvre, qu'importe ! On ne joue pas dans cette cour.

Les Candidats de la Beauté ont eu raison de se faire aussi les Candidats de l'Hygiène. Je crois bien que de toutes les affiches qui se disputent présentement les planchettes et les murailles, c'est leur affiche sans couleur politique qui est vraiment la plus utile. Paris saura toujours défendre ses idées, se laisser prendre et se reprendre. Il ne pourra défendre ses paysages si on les abîme et ses monuments si on les détruit.

La commission du Vieux-Paris fait de son mieux pour sauver ce qui reste du passé, ce qui importe à notre histoire. Il est bon qu'on fasse de même pour ce qui plaît à nos yeux et importe à la séduction de la cité. Ne voilà-t-il pas que M. Charles Normand réclame pour les pierres ce que le vénérable M. Dunant réclama pour les hommes ? Une *Croix Rouge* nouvelle, la *Croix Rouge* des monuments « dans les prochaines guerres ».

En vérité, il y aura donc des « prochaines guerres » ? On dit que non. Mais il faut tout prévoir et il serait bon, en effet, que les monuments fussent épargnés pendant qu'on détruira les êtres vivants.

Lorsque les Allemands bombardèrent Paris il n'y eut que quelques fleurs sauvages dans les serres du Jardin des Plantes écrasées par les obus. Il y avait alors à Paris un philanthrope admirable qui donnait son temps, sa fortune, et qui volontiers eût donné sa vie aux Parisiens. C'était sir Richard Wallace. Pour le remercier, Paris assiégé, Paris affamé, Paris bombardé n'eut qu'une ressource, mais délicate : le vénérable M. Chevreul porta à sir Richard une simple fleur du Jardin des Plantes, épargnée par les obus prussiens.

Eh ! bien, c'est cette « fleur » de Paris qu'il faut garder, qu'il faut sauver, et après avoir lu bien des affiches politiques réclamant les droits de Paris, c'est à l'affiche inutile que j'apporte mon suffrage, à celle qui réclame la beauté et la santé de Paris.

XI

Le centenaire de George Sand. — Nohant et Paris. — M. Paul Meurice. — Un ancêtre. — La *Mère Gigogne*. — Ce que Dostoïevski pensait de George Sand. — Une statue. — L'atelier de Sicard. — George Sand jeune. — Une visite à l'aïeule. — Souvenir de la rue Racine. — Deux portraits de peintres tracés par Mme Sand. — L'Odéon. — *Claudie* et le *Démon du Foyer*. — Dumas fils. — La musique et le théâtre. — Une complainte de Pierre Dupont. — Une *bête* de génie. — Le labeur. — La bonté. — Pas de haine. — La bonne dame de la Vallée Noire. — Daniel Vierge. — Un maître artiste.

13 mai.

Un nouveau *Centenaire !*

M. Paul Meurice est infatigable. Son activité inlassable laisse une vivacité de jeunesse à ses quatre-vingts ans. Et, préoccupé surtout de la gloire des autres, il semble oublier sa propre renommée et lorsque, par exemple, il venait assister à quelque représentation de ce triomphal *Hamlet* que M. Mounet-Sully vient de reprendre, c'était pour me parler non de son œuvre personnelle, mais de celle d'autrui.

— Et le Centenaire de George Sand, y songez-vous ? me disait-il, tout enfiévré de l'idée de former un comité et de donner quelque représentation en l'honneur de l'auteur du *Champi*.

Il s'est constitué le gardien militant des renommées auxquelles il est fidèle.

Je le trouvais naguère penché sur le manuscrit primitif de *Notre-Dame de Paris*, déchiffrant les variantes et les notes du chef-d'œuvre de Victor Hugo que va rééditer l'Imprimerie nationale. Il use à ce labeur et ses yeux et ses jours. Victor Hugo, Mme Sand, ce sont là ses préoccupations quotidiennes, et je ne sais rien de plus admirable que le dévouement de ce vieillard aux enthousiasmes, aux affections de sa jeunesse.

C'est qu'il a été, lui aussi, le témoin de la vie de ces grands disparus. C'est qu'il fut le collaborateur de Sand et de Dumas. La fête du centenaire d'Alexandre Dumas père, à Villers-Cotterets, fut un peu sa fête. Il vint saluer là avec effusion le bon géant rieur qu'il avait aimé. Au centenaire de George Sand il sera là encore pour dire la bonté, la puissance et le génie de celle qui fut, elle aussi, comme le disait Michelet du conteur, une force de la nature.

Il paraît qu'on ne lit plus George Sand. On nous le dit du moins. Un écrivain de talent dont j'ouvre le livre érudit, M. Pierre Gauthiez, l'auteur d'un pittoresque *Lorenzaccio*, l'appelle, en ce volume, une « *Mère Gigogne littéraire* ». En vérité ! La bonne aïeule sourirait elle-même du surnom et, de son vivant, elle a pu lire bien d'autres injures. Proudhon et Barbey d'Aurevilly ne l'épargnaient guère. Mais si l'on veut se rendre compte de l'influence de George Sand, de la place qu'elle tint dans la vie mentale des écrivains du siècle dernier, c'est un juge étranger

qu'il faut consulter, c'est le témoignage d'un Dostoïevski qu'il faut invoquer. C'est un de ces hommes indifférents à la mode, aux écoles, aux courants et aux réactions littéraires qu'il faut écouter. Dostoïevski est aujourd'hui une des admirations de la jeunesse française. (Mais l'est-il encore ? les gloires vont vite.) Lisez dans son *Journal d'un écrivain* le poignant article qu'il écrivait en apprenant la mort de cette George Sand qui, par ses romans idéalistes, avait si profondément agi sur l'âme russe.

Nous admirons Tolstoï et nous avons raison. N'est-ce pas cependant Hugo avec ses *Misérables* qui a devancé l'auteur de *Résurrection* sur le chemin de la pitié ? Eugène Suë lui-même eut sur l'Europe une influence extraordinaire. Il suffit de lire le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval et ses souvenirs de Vienne pour s'en convaincre. Les *Mystères de Paris* bouleversèrent le monde. Le prince Rodolphe était aussi populaire en Autriche que le prince de Metternich.

Donc George Sand, « cette sibylle qui discerne dans le futur une humanité plus heureuse » (c'est l'auteur de la *Maison des Morts* qui parle ainsi), George Sand, cette rêveuse de bonheur, dont Zola trouvait les livres immoraux, aura bientôt son centenaire et la Statue — si vivement attribuée à tant de gloires diverses — se dressera pour elle le 1er juillet, cent ans après la naissance de l'écrivain, sur une pelouse du Luxembourg.

Je viens de la voir chez le sculpteur Sicard cette statue qui est une évocation de la George Sand jeune et pensive, mélancolique et passionnée, du temps de

Valentine ou de *Jacques*. Elle est délicieuse d'expression, d'impression. L'auteur du patriotique monument qui réunit au Salon tant de suffrages a réussi à nous donner là une effigie de femme qui, revêtue du costume même que portait la vivante, n'en garde pas moins le style, n'en demeure pas moins une vision. Figure réelle et pourtant idéale. Ce n'est pas la Muse classique que drapa Clésinger en cette George Sand assise qu'Emile de Girardin céda à la Comédie-Française et qui momentanément reçoit l'hospitalité du Louvre, c'est vraiment une George Sand attirante, charmante, une « femme » avec les bandeaux plats à la mode du temps encadrant le visage allongé, le profil aquilin, la lèvre forte et un peu pendante, jolie et belle à la fois, assise sur un banc de pierre ou un bout de roche — ô rochers de Fontainebleau ! — et rêvant, la main droite appuyée sur le grès, la main gauche tenant serrés contre la poitrine les feuillets d'un livre inachevé. Rien du bas bleu, aucun brin de plume. Une fleur dans les cheveux. Un poète. Ou plutôt une héroïne même de George Sand incarnée dans Mme Sand. La blanche appartion d'Indiana ou de Lélia et qui retiendra longtemps les jeunes regards de ceux dont on pourra dire, comme elle le dit de Musset dans les *Lettres d'un Voyageur* : « *Quel est donc ce jeune homme que retient si longtemps la blancheur des marbres ?* »

M. Sicard s'est entouré, pour cette statue de George Sand, — comme il l'avait fait pour une statue d'Alfred de Vigny destinée à la ville de Tours et qui resta en chemin, je ne sais pourquoi, — de tous

les documents : le portrait que Delacroix enleva de verve, le beau portrait célèbre de Couture, le portrait de George Sand jeune, en robe noire, par Charpentier, la « George Sand à l'œillet » ; — mais, avec une divination singulière, le statuaire a sculpté cette figure féminine en sa robe de 1840 comme s'il avait eu devant lui le modèle vivant et c'est bien, en vérité, je le redis, la George Sand séduisante, désirable, à la peau ambrée, avec ses grands yeux, dont Mme Victor Hugo me disait : « On se baignerait dans ces beaux lacs noirs. »

La pose, surtout, cette pose abandonnée. lassée, est charmante.

— Là-bas, à Nohant, me disait l'artiste, il y a un banc où elle aimait à s'asseoir, toute seule, et rêvant. C'est ainsi que je me l'imaginais, ainsi que j'ai voulu la rendre.

Jules Sandeau qui, un soir, la rencontrant au foyer du Théâtre-Français, demanda (lendemains des rêves !) : « Quelle est donc cette dame ? » le bon Sandeau la reconnaîtrait dans la statue de Sicard.

J'ai eu l'honneur de la voir, dans les dernières années de sa vie, non pas malheureusement à Nohant où elle avait bien voulu m'inviter à me rendre, mais à Paris, rue Racine, où j'allais la remercier de m'avoir envoyé, « donné » pour des portraits de peintres que je faisais alors à l'*Artiste*, des notes — que dis-je des notes ! — des pages entières et définitives sur Maurice Sand, son fils, et sur Eugène Fromentin, son ami. Oui, s'imagine-t-on ce simple fait qui peint un être de cette élévation et de cette race ?

Un jeune homme inconnu demande à un écrivain célèbre entre tous quelques renseignements sur deux artistes dont l'un est, il est vrai, particulièrement cher au maître (« Ma chère maître, » écrivait Gustave Flaubert à George Sand) et voilà que l'écrivain en pleine gloire rédige tout aussitôt, pour le débutant, quelques feuillets définitifs en lui disant le plus simplement du monde :

— Prenez, coupez, déchirez, faites de ces bribes ce que bon vous semblera.

« Bribes » que l'inconnu recueillit avec reconnaissance et qui figurent sous son nom, dans un volume de lui, *Peintres et Sculpteurs*.

Oui, assez hostile à la collaboration en thèse générale et ne voulant signer ce que j'écris moi-même (ce qui est tout naturel), j'ai cependant en mes nombreux volumes quelques pages — les portraits d'Eugène Fromentin et de Maurice Sand — qui ne sont pas de moi, qui sont de l'auteur du *Marquis de Villemer* — et je n'ai jamais eu et n'aurai jamais inspiratrice et collaborateur plus illustre.

Mais, je le répète, que George Sand et sa bonté, son besoin d'obliger, de donner, de faire plaisir, se peignent dans ce seul petit fait qu'elle avait oublié et dont j'allais lui dire merci.

Elle occupait alors, rue Racine, tout près de l'Odéon — son théâtre — un petit pied-à-terre fort modeste et là elle recevait ses amis qu'elle traitait en châtelaine dans son Berri. Je n'oublierai jamais la simplicité accueillante, la bonne grâce presque timide, de cette femme de génie, devant l'impression

de gratitude de ce débutant de vingt ans. Tant de gloire et si peu de pose ! Elle avait dans ses cheveux encore noirs une sorte de parure de sequins. Le teint brun, les yeux très sombres, le buste couvert d'un caraco rouge, elle me fit l'effet d'une tzigane, et cette impression fut d'autant plus précise que l'aïeule étalait devant elle, pour les montrer avec fierté, des photographies que, de ses belles mains grasses, elle rangeait sur la table, près de la fenêtre, et qui, de la sorte, ressemblaient à des tarots. C'étaient les portraits de ses petits-enfants que l'aïeule venait de recevoir et qu'elle contemplait, tout heureuse.

— Nadar vient de m'envoyer ça. N'est-ce pas que rien n'est plus gentil ?

Je n'avais devant moi ni Lélia ni Valentine ni la byronienne éplorée des *Lettres d'un voyageur* — cris sublimes — ni la poètesse de l'amour ou la revendicatrice des droits de la femme, — j'avais une bonne grand'maman, exquise et tendre, qui préférait « à la blancheur des marbres » les sourires candides des petits êtres photographiés sur de précieux bouts de carton.

Et telle qu'elle m'est apparue là dans le petit entresol de la rue Racine, telle je la reverrai toujours et telle aussi la revoient les vieux berrichons qui lui survivent et se rappellent « la bonne Dame de Nohant » cette mère Gigogne, en effet, qui laissait tomber de ses jupes les cadeaux, les jouets pour les petits, le pain pour les pauvres. Et George Sand, qui semble avoir deux destinées, — l'aïeule succédant à l'amoureuse et restant toujours la mère, — aura tout juste-

ment deux centenaires à la fois. Le 1er juillet, Paris, en inaugurant la statue de Sicard, célébrera l'écrivain, la morte que Victor Hugo saluait, dès le tombeau, du nom de l'*immortelle*. Ce 1er juillet est un vendredi. Le 3, le « *dimanche* qui *vient* », comme dit la fiancée de Jean Bonnin, Nohant célébrera la « *bonne dame berrichonne* », celle dont, attendrie, Séverine a parlé dans ce Berri même. Et les deux fêtes seront aussi différentes que les deux manières littéraires, les deux existences de celle qui fut George Sand : à Paris, la consécration officielle, le théâtre, les bravos, la foule contemplant l'image de marbre. Au Berri, à Nohant, l'hommage qui eût été le plus cher à la grand'mère : la visite à la maison familière, au cabinet de travail, à la pierre du cimetière, et, avec le chant des oiseaux au réveil, les joueurs de cornemuse, les *sonneurs* du Berri sonnant, comme les *Maîtres sonneurs*, les vieux airs du pays, ceux qui partout, toujours, entrés au cœur à jamais, dominant les accents immortels des poètes eux-mêmes, vous suivent du berceau au tombeau.

Il y a même, aux environs de Paris, un coin de terre qui pourrait célébrer aussi ce centenaire. C'est Palaiseau. George Sand y vécut comme Chateaubriand à Aulnay, à la Vallée-aux-Loups, comme Hugo à Fourqueux et à Bièvre. Voilà que je reçois précisément une carte postale : « Maison de George Sand » — avec ces mots manuscrits : *A louer ou à vendre*. Petite maison de bourgeois parisiens, ce logis de Palaiseau. Un seul étage, trois fenêtres ouvertes sur la verdure. Une terrasse ou une serre. C'est

là que George Sand vécut aussi, écrivit, rêva, comme sur le banc de Nohant ou les pierres de Gargilesse. Mais à Nohant revient vraiment le fantôme, et Nohant se mettra en frais pour celle qui écrivit ces idylles éternellement jeunes, le *Champi*, la *Petite Fadette*, la *Mare au Diable*, paysages et personnages qui restent dans le souvenir comme ces musiques délicieuses qui nous sont un repos et un charme — telle la chanson de la sauge que chantait hier Massenet en son *Jongleur de Notre-Dame.*

Quand Dumas fils me parlait de George Sand auteur dramatique, il me disait précisément :

— Elle n'a pas besoin de savoir son métier, elle. Elle remplace ça par de la musique !

Il y a plus qu'une musique dans cette *Claudie* que reprendra la Comédie-Française le jour du centenaire de l'auteur du *Mariage de Victorine* (autre chef-d'œuvre de simplicité pénétrante) : il y a des sanglots. *Claudie* est, du reste, une autre *Denise*, une Denise rustique précédant la Denise institutrice que Dumas a fait vivre. Drame sans fracas, drame de douleur. On croit avoir inventé la réalité au théâtre. Lorsque George Sand donna à la Porte-Saint-Martin cette simple histoire, les spectateurs furent charmés par ce qui se dégageait de bonne foi de ces scènes sans art apparent. Sans doute, il y avait bien encore là du romantisme et de la déclamation. Le père Rémi avait dû connaître Lamennais, et même Pierre Leroux, en son temps. Mais le paysan féroce dans *Claudie*, Denis Ranciat, était aussi admirablement étudié et peint que le paysan madré dans *François le*

Champi. Et Paris respira, étonné, conquis, cette brassée de fleurs sauvages.

Pierre Dupont, le chansonnier, rimait, alors, comme une véritable histoire populaire, — comme s'il se fût agi de Marlborough ou de Geneviève de Brabant, — la *Complainte de Claudie* et l'on chantait en plein vent les vers rustiques du poète des *Bœufs* saluant le poète de la gerbaude :

Pendant les scènes de ce drame
J'ai pleuré — mêmement j'ai ri.
L'auteur, dit-on, est une dame
Qui l'a glané dans le Berri.

La « *Dame* », la glaneuse de fleurs et de sourires, celle dont Mme Edmond Adam salue aussi la bonté dans son nouveau volume de *Souvenirs*, sera donc célébrée, à la date même de sa naissance. Seul l'Odéon, qui ferme avant juillet, devancera le jour — avant l'alouette — et donnera le *Démon du foyer* devant que les sonneurs aient sonné de leur cornemuse. Elle aimait d'ailleurs l'Odéon, la grande et timide aïeule. Elle s'y sentait chez elle. Le soir du *Marquis de Villemer* elle y avait été comme emportée par une tempête d'enthousiasme, saluée par des acclamations unanimes. On avait là voulu la porter en triomphe. Ailleurs elle semblait craintive. On la voit, dans sa *Correspondance*, demander timidement à M. Amic de savoir de M. Perrin si la Comédie lui accordera des places pour la reprise du *Mariage de Victorine*. Oh ! si la Comédie n'en donne pas, si M. Perrin ne peut pas, qu'on n'insiste point. Elle est jouée à la Comédie. Elle est satisfaite. Cela lui suffit. Qu'on n'ennuie

personne ! Pauvre et chère grande femme de génie ! Elle était du *vieux jeu* de son temps déjà, et elle eût été stupéfaite des mœurs de celui-ci. Son attendrissante discrétion semblerait de la niaiserie. Elle disait volontiers en souriant : « Que voulez-vous ! Je suis bête ! »

C'est à cette « bête » de génie que Paris va élever une statue, et l'hommage ne sera pas disproportionné à la valeur de l'écrivain. Que les raffinés murmurent ! Que les sertisseurs de mots sourient un peu devant le style fluide et clair comme le ruisseau où se mire Bénédict.

Jean-Jacques n'a pas de plus admirable disciple que l'auteur de l'*Histoire de ma vie*. Et les femmes n'ont pas d'expression, de personnification plus illustre que cette femme.

Elle travailla beaucoup. Elle travaillait pour le labeur lui-même et aussi pour vivre et pour faire vivre ceux qu'elle aimait. « Mon cerveau, écrivait-elle à Sainte-Beuve, est entrepris par des *nouvelles* que je maçonne pour gagner, comme dit ma fille, l'*arzent à Buloz*... » Cet argent, bien gagné, elle ne l'aimait pas. Mais les bonnes gens qui n'ont pas de rentes n'ont encore trouvé qu'un moyen d'assurer leur existence, c'est le travail. L'important est de travailler de son mieux et de ne dire que ce qu'on pense. Je trouve dans un livre excellent de M. Albert Le Roy, *George Sand et ses Amis* — généreux comme tout ce qu'écrit l'auteur — une lettre de Mme Sand à Flaubert qui remet au point les vanités et les ambitions littéraires : « Je veux écrire pour *les temps !*... Mais je crois que

dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être méconnue. C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. »

Il y avait en elle de la paysanne, comme il y avait du rural chez Lamartine, et dans les veines de cette grande dame de charité ce n'était pas de l'encre qui coulait, mais bien le sang pur de la race. Artiste, elle l'était, paysagiste et poète, mais elle était surtout humaine, femme entre les femmes, avec la robustesse de l'homme, et maternelle comme la terre elle-même, aimant cette terre nourricière où reposent les ancêtres, où courent, joyeux, les petits enfants.

Elle vécut et mourut avec le beau songe des républicains de 48 : *Fraternité*. Elle incarne une époque, une forme même de la pensée, et sa chimère fut superbe. La plus belle page de Musset est dans *On ne badine pas avec l'amour*, c'est elle qui l'a écrite. Elle y eût ajouté volontiers, tant elle haïssait de haïr, un autre drame : *On ne badine pas avec la haine*. Les pamphlétaires peuvent en vivre, les peuples en meurent.

C'est parce que Mme Sand ne connut point la haine que les bonnes gens de là-bas content volontiers, comme une souriante légende de douceur, l'histoire de la bonne dame de la Vallée Noire. Et les gondoliers de Venise ne l'avaient pas prévue.

P.-S. — On m'apprend la mort de Daniel Vierge.

C'était un artiste de premier ordre. Il a illustré Victor Hugo, Michelet, les *Travailleurs de la mer*, l'*Histoire de France*, comme Tonny Johannot et Maurice Sand avaient illustré George Sand. Son dernier chef-d'œuvre, *Don Pablo de Ségovie*, édité par cet artiste ès livres M. Edouard Pelletan, était digne de Goya. Toute la picaresque Espagne y revit, y parade, y grouille, gueux et ricos-hombres, une merveille.

Il s'appelait Daniel Urratieta. Vierge était son pseudonyme. Le jour où tout Paris, par un froid coupant de février, célébra les quatre-vingts ans de Victor Hugo, je vis Daniel Vierge, superbe, prenant des croquis, avenue d'Eylau, sous la fenêtre du poète. Il avait les épaules larges, la main solide. Il riait d'un bon rire clair.

— Je reviens des Pyrénées, me dit-il. Il y a deux jours, je chassais encore l'ours dans la neige.

J'enviais la gaieté de ce colosse. Le soir même, une attaque de paralysie, causée par la bise peut-être, le frappa. Hémiplégique, il eut la force, ne pouvant plus dessiner de la main droite, d'apprendre le dessin de la main gauche. Ce maître, surmontant la douleur, se faisait écolier. Et la main gauche, avec les années, dessina, grava des chefs-d'œuvre dignes de la main droite. Vierge signait aussi des aquarelles dignes de Regnault.

C'est une perte pour l'art de ce temps, que ce géant qui semblait fait pour humer la vie, braver la mort et, entre Callot et Goya, il laissera un nom, digne de la gloire qu'il conquit et reconquit, arraché deux fois à la destinée.

XII

UNE VISITE AUX ARCHIVES NATIONALES

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ

20 mai.

Les livres abondent à l'étranger, sur Paris, la vie de Paris, les mœurs, les théâtres, les plaisirs, les séductions de Paris. Il n'est point de jour où ne paraisse, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, quelque ouvrage sur une ville qui devrait être, par là, le lieu du globe le mieux connu, comme il est le plus exploré ; et cependant ce Paris, notre Paris, est encore la cité la plus ignorée peut-être et, certainement, la plus calomniée du monde. De Paris, ces voyageurs qui, tour à tour, font de la morale cursive et du pittoresque facile, ne savent ou, du moins, ne montrent que ce qui frappe les yeux, entre bruyamment ainsi qu'un *évohé* dans les oreilles, attire l'attention comme ces affiches polychromes dont se bariolent nos murailles. C'est le cabaret à la mode, c'est le restaurant modern style, c'est le café-concert où rit et mord la chanson rosse, c'est tout ce qui pour

l'étranger représente ce qu'a de « montmartrois » un peuple qui se vante d'être « athénien ». Mais le véritable livre à écrire, le tableau de Paris qui donnerait une idée réelle du Paris qui n'est ni la Babylone des pamphlets allemands ni le music-hall colossal des *travellers* yankees, ce serait le *Paris qu'on ne voit pas.* Et celui-là, méconnu des Parisiens eux-mêmes, c'est bien en réalité le vrai Paris, le Paris des grands labeurs ignorés et des humbles vertus dédaignées.

Et il n'est pas loin, ce Paris-là. Il ne se voile ni ne se cache. Il offre son hospitalité d'art ou de pensée à qui veut en jouir. Des associations d'artistes ou de savants, des amateurs d'art, des réunions d'archéologues ont déjà inventé des espèces de voyages, de découvertes à travers Paris et promènent leurs sociétaires étonnés parmi des richesses artistiques et des curiosités historiques insoupçonnées. Quand on pense que les amateurs d'art conduits par M. Fournier-Sarlovèze vont *découvrir* avant peu le Jardin des plantes dont M. Edmond Perrier leur fera les honneurs en leur expliquant les merveilles du Jardin du Roy, souvenirs et minéralogies, tiges et fleurs, serres et mastodontes ! Peut-être quelque jour ferai-je aussi ce curieux voyage. Le salon de Buffon et la maison de Cuvier valent bien une monographie. Et nous apprendrons bien des choses sur le chemin des écoliers. Je me suis, cette fois, arrêté à mi-chemin, voulant depuis longtemps visiter la nouvelle salle des Archives Nationales où le public est admis à travailler devant de vastes tables hospitalières, dans un gai et clair décor de bibliothèque du temps passé.

Les Archives Nationales — précisément ; ce noble et bel hôtel Soubise, les tourelles de l'hôtel Clisson, les restes de l'hôtel de Guise font partie de ce merveilleux *Paris qu'on ne voit pas*. C'est pourtant là, entre ces murailles, que gît, non, que palpite encore et revit par ses traités, par ses chartes, par ses autographes, par tant de vestiges du passé, toute l'histoire de notre France ; c'est là qu'on retrouve — en une promenade de quelques heures — la trace de tout ce qui fut l'existence, les souffrances, les héroïsmes, les colères, les haines, les sacrifices de tant de générations d'hommes qui, à travers bien des épreuves, larmes et sang, ont fait la patrie. Il semble que des spectres doivent errer, revenir dans ces salles où, depuis les rois mérovingiens jusqu'aujourd'hui, on retrouverait la trace des êtres qui ont vécu, ne fût-ce qu'une minute, de cette « vie de tous » qui s'appelle l'Histoire.

J'aime ce coin sacré. J'ai passé là, dans la petite salle obscure et basse, où l'on ne travaille plus maintenant, les meilleures heures de ma vie, compulsant les dossiers, feuilletant les vieux papiers des commissions militaires, écrivant sur une de ces tables rondes, en poirier noir, recouvertes de cuir, qui étaient les tables mêmes où les juges du Tribunal révolutionnaire étalaient leurs dossiers, étudiaient les interrogatoires marqués du *hic* de Fouquier-Tinville. Nous n'étions pas nombreux alors dans la petite salle laborieuse où chacun, silencieusement, faisait son œuvre. Les travaux historiques semblaient le lot de quelques rares chercheurs. La salle de travail

pouvait contenir trente-deux personnes, mais quand on y voyait cinq ou six gratteurs de papier, c'était beaucoup. Aujourd'hui, les études se multiplient, les monographies sont fréquentes. A travers les sillons moissonnés, tant de nouveaux venus accourent encore faire leur gerbe ou ramasser les glanures ! Il y a quatre-vingts places marquées dans la salle nouvelle et mille ou douze cents chercheurs y viennent bien en une année. C'est pourquoi les Archives leur ont ouvert un laboratoire nouveau, un *studio* tout blanc et vaste ; mais je ne m'attendris qu'au souvenir de la petite salle sombre où j'ai travaillé jadis avec tant d'ardeur et de foi.

Le Musée des Archives, où des milliers d'autographes illustres sollicitent les regards, est accessible au public. Mais les visiteurs ne voient pas les immenses pièces où sont réunis, classés, en des cartons ou sous des reliures, tous les documents dont l'ensemble constitue notre patrimoine historique. Mon vieil ami M. Emile Campardon, le plus lettré et le plus obligeant des archivistes, a bien voulu me faire visiter en détail tout le bâtiment des Archives. Ceux qui ont eu affaire à lui pour quelque recherche dans l'amas de vieux parchemins et de pièces inédites savent avec quel empressement il met sa science au service d'autrui. Il ne s'est pas contenté de publier des livres d'un intérêt capital et d'un agrément tout à fait rare : il a facilité à bien des érudits la possibilité d'apporter du nouveau. Il a indiqué aux chercheurs la veine à suivre, partagé, donné libéralement le résultat de ses propres recherches. C'est, je crois bien,

avec M. Félix Rocquain, le doyen de la maison de la rue des Francs-Bourgeois. Il y entrait, en 1854, comme élève de l'Ecole des chartes, alors que les cours, aujourd'hui donnés en Sorbonne, se faisaient dans le salon en rotonde, ouvert sur un jardin planté de marronniers, où sont conservés maintenant les traités d'alliance ou de paix des rois de France. En 1858 il y débutait comme archiviste et depuis quarante-six ans il a vu passer bien des gloires et s'entasser bien des documents en ce vieil hôtel Soubise.

Les derniers directeurs des Archives, dont les bustes de marbre ornent le haut de l'escalier décoré par Jobbé-Duval, il les a connus. Depuis Camus, dont le fin portrait d'homme du dix-huitième siècle, spirituel et élégant, orne le cabinet du directeur actuel, M. Dejean, jusqu'au dernier directeur, M. Servois, dont le buste est encore au Salon des Champs-Elysées, les images de ces administrateurs sont là, côte à côte, chacun d'eux rappelant un souvenir, incarnant un régime, une époque, tous donnant l'idée de serviteurs dévoués à une même œuvre nationale.

Voici Daunou, l'intègre et pensif législateur, et je crois bien, à côté de lui, Larue, qui le remplaça lorsque les Bourbons chassèrent Daunou comme la révolution de 1830 le chassa lui-même. Larue en fut même si désespéré qu'il alla tout près, rue du Chemin-Vert, se brûler la cervelle au bord du canal. Balzac, dans un de ses romans, a songé au sanglant épisode (1).

(1) Pour toute la famille de Larue, le triomphe de Charles X était une question de vie et de mort. Or, pendant la bataille des

Voici Letronne, beau visage rasé, longues boucles d'une chevelure qui, lorsqu'elle était une chevelure d'enfant, avait servi de modèle au peintre de l'*Amour et Psyché*, Letronne, figurant l'Amour, et Mlle Brongnart, fille de l'architecte de la Bourse et mère du baron Pichon, le bibliophile, incarnant Psyché.

Et avant Alfred Maury, dont les *Souvenirs* sur le second Empire, déposés à la Bibliothèque nationale, devraient bien être publiés, voici le marquis de Laborde. C'est peut-être à M. de Laborde que les Archives doivent leur élégance, leur attrait de palais et de parure. Il avait trouvé dans un lugubre état de délabrement les beaux salons du prince de Soubise, la chambre à coucher de la princesse, les escaliers des Guises (la fenêtre par où Saint-Mégrin passa a disparu). Les parquets gondolaient, les sculptures délicieuses des boiseries s'effritaient ; seuls les dessus de porte de Boucher et les Van Loo gardaient leur fraîcheur de jeunesse. M. de Laborde répara tout, sauva tout. Il lui semblait être un homme de ce temps là.

N'avait-il pas comme garçon, aux Archives, un personnage du *répertoire*, l'excellent Lesage qui, amené aux Archives par M. Letronne, porta durant tant

trois jours, le fils aîné de M. de Larue, celui qui porta le titre de comte de Bernposta que lui céda son oncle, M. Hyde de Neuville, et qui était aide de camp du duc de Raguse, traversa tout Paris à diverses reprises pour venir tenir son père, anxieux, au courant des événements, et ce rôle d'aide de camp, au paroxysme de l'excitation, Balzac l'attribua, dans son admirable *Ménage de garçon*, à Philippe Brideau, comte de Brambourg. (Renseignement donné par mon ami Campardon, à qui je dois bien d'autres souvenirs.)

d'années la chaîne d'argent de l'huissier à la Comédie-Française et que connaissaient bien et estimaient et aimaient les vieux habitués du logis ? De l'hôtel du prince de Soubise au logis de Molière il n'y avait pas loin !

Il y avait, tout près, la Bastille, dont on retrouve l'image aux Archives.

Un des modèles de la Bastille, taillé dans une pierre de la Bastille par « le patriote » Palloy, ce profiteur de révolutions, orne, en effet, — comme si le symbole de la France moderne précédait la France d'autrefois, — la salle qui mène aux longs couloirs où, dans une blancheur de couvent, sont rangés les lourds volumes de ces registres du Parlement dont les quatre plus anciens sont nommés les *Olim*, parce que le deuxième volume de ces recueils commence ainsi : *Olim...* Et ce modèle de la vieille forteresse, veillant en quelque sorte sur les vieux livres, est admirablement conservé. Des trousseaux de clefs de l'antique prison lui font comme une auréole de fer. Palloy avait envoyé un modèle pareil à chacun des départements de la République. On en trouve encore çà et là, en cherchant bien. M. Victorien Sardou en découvrit un chez un marchand de bric-à-brac, mais en mauvais état, les tours et les cours de la forteresse ayant besoin d'être réparées. Or, on lui indiqua un raccommodeur de bibelots dont la spécialité était précisément de réparer les modèles de la Bastille de Palloy ! Quelle profession ! « *Réparateur des pierres de la Bastille !* » Il doit y avoir quelques mortes-saisons.

Les *Olim*, à perte de vue, et les longues galeries des

Dépôts donnent la sensation de quelque magnifique nécropole. Ici repose ce qui fut. Tous les arrêts du Parlement de 1250 à 1790. Quel étonnement ! Retrouver dans ces compilations autrefois sacrées les noms des greffiers du temps de Saint-Louis ! De Saint-Louis jusqu'à la Révolution ! Et il y en avait d'illustres parmi ces clercs du Palais, dont les copies, trop souvent infidèles, dorment sous ces reliures centenaires qui dégagent une odeur de veau et semblent le testament des siècles. François Villon a griffonné quelques-uns de ces feuillets. D'autres, *beuveurs* comme lui, ont laissé tomber, entre deux vins, des erreurs géographiques qui plongent les érudits en des méditations et surprises profondes.

Non, rien n'est plus étonnant, plus émouvant, plus mélancolique aussi, que l'entassement de tous ces papiers qui furent des actes officiels, des arrêts, des votes, des plébiscites, car, après le Parlement, les délibérations des assemblées nationales, les votes populaires sur le Consulat à vie, sur l'hérédité impériale, sur l'acte additionnel, sur tout ce qui fut la fièvre, l'espoir, l'enthousiasme passager de la nation, tout, encore une fois, ce qui fut l'histoire sommeille dans les salles ou dans les combles des Archives.

Vanité des vanités ! C'est là qu'on peut se rendre compte de ce qu'ont de passager la popularité et le pouvoir des régimes et des hommes. Je regarde en passant les étiquettes de ces cartons, de ces volumes, de ces liasses de papiers. Et il est des noms qui vous poignardent. « An XII ». Toutes les villes de France sont appelées à voter sur la question de l'hérédité

impériale. Je regarde : *Aix-la-Chapelle, département de la Roer*. Que c'est loin !

Et voici le Bas-Rhin. Voici Strasbourg. Détournons les yeux.

Sous des chemises de papier retenues par des sangles dorment ainsi, dorment de même, toutes les pièces du plébiscite de 1851, qui fit l'Empire. En 1871, les obus du Père-Lachaise vinrent éclater sur ces paperasses jaunies d'où sortait ce cri oublié : *L'empire, c'est la paix !* Et les archivistes eurent toutes les peines du monde pour sauver, déménager leurs trésors.

L'empire, c'est la paix ! Au 18 brumaire — cet « aîné » du 2 décembre, — Sébastiani était précisément caserné à l'hôtel Soubise et sa cavalerie, prête à charger, piaffait dans ce jardin aujourd'hui paisible où les ifs de buis profilent leur ombre sur les gazons verts.

Ce qui me frappe dans cette visite aux dépôts des Archives, c'est le soin, la propreté qui règnent en ces galeries, où l'on ne trouverait pas un grain de poussière, telles les salles de l'hospice de Beaune. Lorsque le fils du conventionnel Joseph Le Bon publia son livre sur son père, il imprima qu'il avait trouvé la plupart des pièces révélées au public « dans la poussière des Archives ».

— Pardon, monsieur, lui dit alors M. de Laborde. Il n'y a pas de poussière aux Archives. Les archivistes vous apportent les documents tout trouvés et tout époussetés !

Il avait raison. Ces archives, si fort en désordre du

temps de Saint-Louis (on en parle dans les *Olim*), sont admirablement entretenues et les archivistes y vont, en hiver, chercher par 20 degrés de froid les documents demandés. On ne chauffe pas ces grandes salles sibériennes. Et, l'on a raison. Le feu serait un affreux désastre. Mais on y a le téléphone et c'est par le téléphone qu'on peut donner au travailleur tel ou tel renseignement sur la Prévôté de l'Ile-de-France ou sur le vote de l'acte additionnel.

Plus bas sont conservés — à côté des copies des délibérations des Etats généraux que fit faire Camus et qu'on relia en veau fauve — les volumes reliés en vert des procès de la Cour des pairs : l'attentat de Fieschi, l'affaire de Boulogne, le procès Praslin... Toutes les pièces à conviction de ces drames sont conservées là, aux Archives, en une sorte de musée que la foule ne peut voir. Le drapeau que déployait Louis-Napoléon à Boulogne, un tricolore de soie brodée de lettres N et d'abeilles d'or, est là, enroulé dans une vitrine, au-dessus d'un coffre qui renferme les *accessoires* du procès des Templiers. Tout près de cet étendard, le fusil avec lequel Lecomte tira sur Louis-Philippe et le tronc scié de l'arbre de Fontainebleau, un chêne, où se logea la balle de plomb. Les couteaux dont se poignardèrent les martyrs de Prairial voisinent avec l'arme dont Louvel frappa le duc de Berri, et les chandeliers de cuivre qui brûlaient dans la chambre de la duchesse de Praslin. La machine de Fieschi, cette mitrailleuse avant la lettre, avec sa rigole servant de poire à poudre et ses canons multiples, dont plusieurs ont éclaté, blessant le meurtrier,

est là, — non loin (ô ironie) des clefs de villes inconnues, clefs diverses de conquêtes oubliées, trophées anonymes, clefs de villes humblement apportées pa rdes vaincus aux armées françaises triomphantes. Le musée Tussaud à côté du Panthéon.

Ce n'est pas tout ce qu'il y a, à l'hôtel Soubise, de vieux bibelots historiques. Dans la vaste armoire de fer commandée par l'Assemblée nationale pour y serrer, avec la planche aux assignats et l'étalon du mètre, le texte de la Constitution — et où figurent maintes constitutions, dont pas une ne survit — on peut voir, à côté du sceau d'or pur de l'entrevue du camp du Drap d'or, à côté d'autres clefs de ville prises, Gand, Namur, tout près des Constitutions diverses, successives, ornées de rubans tricolores et brisées par le *mouton national*, le testament de Napoléon Ier, rendu par l'Angleterre et — promiscuité inattendue — *le journal* des robes de la reine Marie-Antoinette, le catalogue des robes que possédait la reine et qu'on lui apportait, chaque matin, pour qu'elle choisît sa toilette du jour.

Alfred Maury qui, lorsqu'il allait en voyage, déposait ses valeurs dans l'armoire de fer signée ainsi : *Serrure à la nouvelle Constitution, par Pommaru*, avait trouvé peut-être curieuse (ou peut-être même n'y pensait-il pas) l'antithèse de ce testament de l'empereur dormant là à côté de l'album de modes, relié en parchemin vert, de la reine de France. Fragments de soie collés au papier par de larges pains à cacheter rouges, soie rayée, soie gris perle, soie d'un rose passé, taffetas à semis de fleurettes, « robes pour

Marly », robes « pour le Palais », robe anglaise, robe turque... C'est le *Journal* de la toilette de 1782, et il voisine aussi, dans l'armoire de fer, avec les cartulaires des églises de Paris.

Un autre cahier porte : *Gazette d'été pour Mme Elisabeth.* Les toilettes ici sont plus sombres. Est-ce le caractère de la femme qui le veut ou la date de la *Gazette ?* 1792. Dix ans après les clairs taffetas de Marly. Les *pierrots* et les *casaques* de *jockeys* semblent ici comme de demi-deuil. Les raies sont noires ou violettes. Et la *Gazette* de Mme Elisabeth, sorte de testament de la royauté, ne semble pas ironique à côté du testament de Napoléon Ier.

Ce testament de l'empereur, M. de Laborde le faisait remarquer avec complaisance à la reine de Prusse, lorsque la reine Augusta visita les Archives.

— C'est la reine d'Angleterre qui l'a rendu à la France !

La reine de Prusse regardait les souvenirs de Marie-Antoinette, la dernière lettre de la reine, celle que Courtois (de l'Aube) retrouva dans les papiers de Robespierre.

— Comme c'est intéressant, ces reliques, répondait la souveraine allemande.

— Votre Majesté, continuait le marquis de Laborde, peut remarquer que M. Debelleyme a enregistré le testament. Le testament de Napoléon Ier.

La reine de Prusse regardait maintenant le plafond :

— C'est bien peint !

— Le testament de Napoléon Ier à Sainte-Hélène ! précisa le directeur.

La reine Augusta répliqua :

— Comme c'est bien peint !

Elle pensait peut-être à la reine Louise de Prusse. Dans tous les cas, elle ne regarda point, ne voulait pas regarder le testament daté de Longwood. Lui montra-t-on la table où Robespierre, amené au Comité de salut public, fut étendu sanglant avant d'être conduit à l'échafaud ? Elle est là, dans le salon même de la princesse de Soubise. Table élégante, bureau à ornements de bronze corrigés par un bonnet phrygien assez lourdement tracé. C'est le baron Fain qui l'authentiqua pour l'avoir remarquée aux Tuileries. On peut voir encore — elle s'efface tous les jours — la tache de sang qui, de la mâchoire brisée de Maximilien, coula sur le cuir. Mais il a fallu par une large plaque de verre protéger ce cuir contre les amateurs, les collectionneurs, les enragés de petits débris. On en découpait en passant des morceaux avec des canifs. La table est là, devant une admirable cheminée de marbre que deux dames, un jour, vinrent regarder, voulant la faire copier « pour chez elles », disaient-elles. Dans une niche, au-dessus d'une de ces portes du salon de Mme de Soubise, il y avait alors un buste de femme, celui de l'impératrice Eugénie.

— Quel est ce buste ? demanda une des dames au gardien qui les conduisait.

— C'est le buste de l'impératrice !

— Est-il ressemblant ?

— Ça, je ne peux pas vous dire. Je n'ai jamais vu l'impératrice. Et je ne la verrai jamais.

— Eh bien, vous pourrez dire qu'il n'est pas res-

semblant ! répliqua la dame en riant beaucoup.

C'était l'impératrice. Elle n'est pas revenue sans doute aux Archives où dorment les papiers des Tuileries parmi les documents contemporains qu'on ne communiquera que dans cinquante ans.

De la première pièce exposée au musée — un testament fait par Clotaire II, fils de Chilpéric Ier, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, jusqu'à la dernière — la délibération par laquelle la Chambre des représentants se déclare en permanence après Waterloo, on peut, sans empiéter sur les polémiques modernes, suivre toute notre histoire. Mascarille avait mis en rondeaux toute l'histoire de France. Elle est ici sous vitrines et l'érudit M. Jules Guiffrey en a dressé un catalogue excellent. Et dans quel décor admirable se trouvent encadrés ces chartes et ces autographes. On regarde une signature de Corneille (qui habita ce logis, soit dit en passant, logea à l'hôtel de Guise), on déchiffre un autographe de Charlotte Corday et l'on peut, en levant les yeux, voir les plus délicieux tableaux du dix-huitième siècle et des boiseries aux chiffres des Rohan-Soubise d'une grâce inappréciable. La chambre de la princesse de Soubise est une des séductions artistiques de Paris.

Mais, encore une fois, c'est le passé, l'histoire qui attirent là. On oublie les moulures, on court aux autographes. Charles Vatel, l'historien de Charlotte Corday, eût donné tous les Boucher pour une *pause d'* « *a* » de son héroïne.

Le bon Vatel, l'amoureux de Mlle de Corday, je l'ai connu. Il lui était arrivé une aventure incroyable et

pourtant vraie. Il cherchait un dossier perdu concernant le père de Charlotte Corday. (Il s'agissait, je crois, d'un procès subi par M. de Corday avant 1789 pour avoir fait feu sur des braconniers.) Vatel l'avait cherché à Caen, à Alençon, à Argentan. Il n'avait jamais songé à Lisieux. Ne s'avisa-t-il point, pour le trouver, de s'adresser à une somnambule ? Pure folie !

— Je vois bien les papiers dont vous me parlez, répond la somnambule. Oui, oui, je les vois !... Ils sont dans le grenier d'une vieille maison, près de l'église, dans une ville de Normandie.

Et elle décrit une ville, en effet, dont elle ne sait pas le nom — mais à la description, Charles Vatel s'écrie : « C'est Lisieux ! Ce ne peut être que Lisieux ! »

Il part. A Lisieux, près de l'église, il interroge, fouille, bouleverse le logis et, sous les toits, il découvre — quoi ? le dossier du père de Charlotte — cette Charlotte dont Philarète Chasles lui disait :

— Si vous voulez, nous allons à Venise ! J'y ai un palais ! Nous y installons les souvenirs de Charlotte Corday ! Nous en faisons le Musée Corday ! le *palazzo* Corday ! Tous les touristes accourent et nous réalisons une fortune ! La fortune !

Balzac en ses rêves n'aurait pas mieux dit.

Mais le vrai palais Corday, c'est le palais des Archives, c'est l'hôtel Soubise, le Musée des souvenirs.

Tel est l'admirable domaine dont M. E. Dejean est le maître. J'ai retrouvé tel que je l'avais vu rue de Grenelle l'ancien chef de cabinet de M. Georges Leygues, accueillant, bienveillant et actif. Il tra-

vaillait, sous l'œil de Camus comme, au ministère de l'Instruction publique, sous le regard de M. de Fontanes. Il a apporté là ses habitudes laborieuses et son intelligence féconde. On travaille beaucoup aux Archives sous sa direction. M. Dejean me donne le dernier volume publié par un de ses collaborateurs : M. Henri de Curzon, le si intéressant *Répertoire des Archives de la Maison du Roi*, relié à l'atelier même des Archives — car les Archives ont leurs relieurs comme l'Imprimerie nationale.

Les directeurs glorieux de ce vieux logis de science ont un successeur éminent. Toutes les lois, tous les textes, les délibérations, les correspondances aboutissent là. Depuis les Mérovingiens jusqu'à M. Loubet, les Archives, encore une fois, centralisent tous les documents. Et M. Dejean, qui conserve scrupuleusement l'ordre et la classification des travaux, donne à leurs branches diverses une vitalité nouvelle. Il est fort aimé parce qu'il est fort aimable. Et j'envie ce travailleur, qui à deux pas de la fournaise parisienne — dans le fourmillement laborieux du quartier du Temple — a su trouver le coin discret, la cellule heureuse où l'on peut écrire, faire de l'histoire et voir passer l'histoire — entouré de savants et loin des pédants — loin surtout des sots et des fâcheux (1).

(1) Hélas, il ne faut jamais parler de bonheur en ce monde, et le malheur le plus immérité et le plus cruel allait atteindre, dans la plus charmante des filles, un père et une mère dont je ne puis laisser passer le nom sans un souvenir de respect et de douleur.

XIII

Une question. — Le canard à la rouennaise. — Le cas de M. d'Avenel. — Les marchands de volailles et les gens du monde. — Ne touchez pas aux salons ! Ne touchez pas aux canards ! — Les deux Georges. — M. Ohnet et le *Marchand de poison*. — Ibsen. — *Un ennemi du peuple*. — Les puissances. — L'alcool. — Victorien Sardou et son canard. — Les excommunications du docteur Metschnikoff. — La *modestie* du canard. — Choses sacrées. — De la liberté d'écrire. — Le *canard* du journaliste et son origine. — Corneille et Cornellissen. — Une statue.

24 juin.

Il arrive à un homme de lettres des plus distingués une aventure des plus caractéristiques. Elle intéresse sans doute M. le vicomte G. d'Avenel, mais en réalité elle intéresse tout le monde. C'est pourquoi je la note en passant. M. d'Avenel, qui s'était déjà, dans un livre alerte et plein d'idées, les *Français de mon temps*, attaqué aux mœurs d'aujourd'hui, en n'épargnant ni notre monde, ni le monde, ni son monde, et qui par là s'était attiré la rancune des clubmen, vient tout à coup de déchaîner la colère des marchands de volailles des Halles, gens aussi irritables que les poètes, en racontant qu'il avait, comme M. de Laubespin, failli mourir pour avoir mangé un canard à la rouennaise. M. d'Avenel n'a pas de chance : il

ajoute le courroux des marchands de canards à celui des habitués des Cercles, la mauvaise humeur des Halles Centrales à celle du Jockey-Club. Il attire les protestations comme le paratonnerre attire la foudre. Il cumule les froncements de sourcils ; et les mandataires des marchands de volatiles, plus enflammés que ceux des gentilshommes, le menacent même d'agir contre lui « par telle voie de droit qui conviendra ».

Voilà qui prouve qu'en ce temps de licence parfaite, il est aussi malaisé de se plaindre d'une indigestion que d'observer les ridicules mondains, de chercher à savoir ce qu'il reste d'aristocratie en France ou de critiquer les habitudes de la presse (autre vendeuse de canards), le mot est inévitable et le rapprochement trop facile à faire. M. d'Avenel s'en est convaincu par une double expérience. Oh ! liberté, qu'il est difficile de parler en ton nom !

> Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien,
> C'est un *canard à la rouennaise*...

Cette question du canard est, au contraire, tout à fait symbolique. Voilà bien pourquoi elle est primordiale. Elle démontre qu'il nous est interdit de nous plaindre lorsqu'il s'agit de notre santé, et que nous n'avons pas le droit de crier nos doléances ou de les confier, s'il nous plaît, à quelque journal. Qu'il soit permis à des confrères de s'entre-déchirer et de se calomnier les uns les autres ; qu'il soit loisible à des hommes politiques de se traiter de « bandits » et à des journalistes de travailler consciencieusement au

déshonneur de braves gens coupables de différer d'opinions avec eux, rien de plus loisible et de plus simple. Ce sont là choses de pratique facile et d'habitude courante. Mais toucher au canard à la rouennaise ou aux noblesses de fraîche date, c'est risquer de voir se dresser le fâcheux procès-verbal, qu'il soit celui des témoins ou celui de l'huissier. Le canard est aussi sacré que l'alcool, et l'aventure de M. Georges d'Avenel est précisément celle de M. Georges Ohnet, traîné en justice pour son roman, le *Marchand de poison*. Criminels l'un et l'autre, ces deux Georges, l'un pour avoir raillé un apéritif, l'autre pour avoir accusé un volatile.

Je ne sais rien de plus profond que le drame d'Ibsen intitulé *Un ennemi du Peuple*. Le brave docteur, qui perd sa popularité et risque de se faire lapider parce qu'il déclare que les eaux de la ville sont contaminées et malsaines, est une figure admirable, et ses malheurs ont une poignante ironie. Pauvre diable, regardé comme un « ennemi du peuple » parce qu'il songe à la santé du peuple et n'entend pas que les négociants de la cité fassent fortune en dépit de l'hygiène publique ! Je ne crois pas que la lutte éternelle entre l'intérêt et le devoir ait été exprimée avec plus de force — et dans un sentiment plus moderne, — que par le dramaturge norvégien.

M. d'Avenel « n'est pas encore l'ennemi du peuple » — pas plus qu'il n'est « l'ennemi des salons » ou de « l'aristocratie », mais il est déjà l'homme qui a calomnié les expéditeurs de volailles et — le misérable ! — attaqué le canard à la rouennaise ! Ne tou-

chez pas au canard, ne touchez pas à la hache ! Le canard est plus vénéré et mieux défendu qu'un ministre. M. d'Avenel a soulevé là, sans le vouloir, une question plus importante peut-être que ses études mêmes sur le *Mécanisme de la Vie moderne*. C'est notre vie à tous que symbolise Sa Majesté le Canard.

Eh ! bien, non, il n'est pas permis de discuter le canard, pas plus que les absinthes, les calvados ou les amers, et le papier timbré tomberait dru sur la tête de l'écrivain qui oserait dire d'un produit alimentaire la vingtième partie de ce qu'on peut librement imprimer de ses livres, de ses actes et de sa personne. Le premier passant venu a le droit de traiter le romancier de corrupteur à tant la ligne et le gazetier d'insulteur à gages (ce qui n'est pas toujours inexact) ; le moraliste ne saurait blâmer les mariages d'argent, la prise de possession de faux titres nobiliaires, l'achat de baronies étrangères ou de comtés du pape sans être appelé un faux frère s'il porte la particule, ou malotru s'il est roturier. Et l'hygiéniste ne peut s'élever contre l'alcoolisme d'où naissent le crime et la folie sans craindre le procès que peut lui intenter tout aussitôt le fabricant de boissons et le débitant du cabaret.

Et pourtant la terre tourne ! Et pourtant l'alcool est un toxique et le canard à la rouennaise a son péril, le péril palmipède après le péril jaune. Que de périls, bon Dieu, en notre existence ! Il n'y a pas deux ans que M. Victorien Sardou m'invitait à dîner à Marly-le-Roi. « Nous irons à Fourqueux visiter la maison qu'y habita Victor Hugo, et nous dînerons en

famille. » Je ne sais quelle cause, le théâtre, sans nul doute, m'empêcha d'accepter l'amicale invitation. Je m'excusai en regrettant Fourqueux et Marly à la fois. Deux jours après, Sardou m'écrivait : « Ah ! que vous avez bien fait ! Vous avez évité une maladie. Nous avons tous été empoisonnés !... »

Je livre l'auteur de la *Sorcière* comme celui des *Français de mon temps* à la vindicte des mandataires des marchands de volailles. M. Sardou ajoutait : « Oui, empoisonnés tous. Et par un canard à la rouennaise ».

Et l'empoisonnement ne fut pas passager. Ce n'était pas l'indigestion vulgaire. C'était bel et bien l'intoxication caractérisée — celle de M. de Laubespin et de M. d'Avenel — et Mme Sardou en restait souffrante durant des semaines.

« Que M. d'Avenel et ses convives aient présenté les symptômes d'une intoxication alimentaire dont nous ignorons les causes, c'est possible, répondent les représentants du Syndicat des Halles Centrales », — et ils ajoutent, ô ironie ! ces quelques mots qui font rêver : — « ...c'est possible, *tous les aliments contenant des toxines* ».

Or, ils ont raison. Nous sommes tous, plus ou moins, Français de notre temps imitant le roi de Pont, des Mithridates au petit pied. Nous avalons des poisons au jour la journée. Mais que cette simple ligne est bien faite pour nous plonger en de mélancoliques méditations : *Tous les aliments contenant des toxines*. Voilà la consolation que nous donnent de très honnêtes gens qui sont loin en effet d'être des

empoisonneurs publics, et que M. d'Avenel n'a jamais accusés d'ailleurs de jouer les Borgia. Les toxines sont partout ! L'empoisonnement est partout ! le péril est partout ! Ah ! si vous écoutiez le très savant docteur Metschnikoff, vous verriez de combien de dangers est entourée la chétive santé humaine, et de quels adversaires doit se défendre notre misérable estomac.

Pour M. Metschnikoff, tout ce qui touche au sol, tout ce qui pompe, absorbe les sucs du terrain, tous les fruits ou les légumes nourris par la terre sont des agents d'intoxication, de typhus ou de cholérine. Les fraises, les radis, les salades, le cresson, autant d'aliments morbides. Jamais, en aucun cas, n'y goûterait le maître qui est une des gloires et des autorités de l'Institut Pasteur.

Quoi, les fraises mêmes, ces délicieuses fraises parfumées ? Filles du fumier, vous répondra le savant. Mais alors les truffes, chères aux Romains, ces tubercules dont Brillat-Savarin disait : « Qui n'a pas senti sa bouche se mouiller en entendant parler des *truffes à la provençale ?* » M. Metschnikoff répondrait : « Les truffes aussi, les truffes nourries par la terre, sont redoutables comme tout ce qui sort de la terre ! »

En vérité, les hygiénistes, en prolongeant la vie, la rendront à la fin terriblement difficile. L'homme va devenir une autre sorte de grand enfant enveloppé dans les langes de l'hygiène. Ne buvez plus de vin ! Ce lait des vieillards est devenu le poison des jeunes gens. Ne prenez plus d'huîtres ! Elles colportent les bacilles de la fièvre typhoïde. Des moules et des champignons on ne parle pas. Il faut être un héros

comme d'Artagnan ou ne pas plus tenir à la vie que Chatterton pour les braver. Ainsi, effaré, entouré de morts comme Créon au dénouement d'*Antigone*, l'homme moderne se demande où est le salut. La soupe de nos pères ? Le potage familial et sain ? Il paraît que ni la soupe ni le potage ne nourrissent. Et, d'ailleurs, il doit y avoir là aussi des toxines, les fameuses toxines dont nous menacent les Halles Centrales pour décharger de toute accusation les canards. Tout s'écroule de notre foi en la cuisine légendaire. Plus de confiance dans les plats de ménage !

La conclusion serait de s'en tenir aux œufs à la coque, le seul mets dont s'accommodât l' « Homme très Propre » du monologue de Charles Cros. Au moins, disait-il, ma cuisinière n'a pas mis ses pattes là-dedans ! » Encore faudrait-il faire analyser le sel qu'on ajoute à l'œuf brisé ou se contenter de l'avaler sans sel, les chimistes étant bien capables de découvrir dans le sel quelque poison encore, comme Raspail se faisait fort de trouver de l'arsenic jusque dans le fauteuil du président qui jugeait Mme Lafarge.

Quand je vous le disais, que la question du *canard à la rouennaise* était un épisode, mais un épisode symbolique de notre vie contemporaine !

Le canard qui n'est point, comme le paon, un *noble oiseau*, « nourriture des amants et viande du preux », dit le vieux langage, se nourrit du reste de façon à mériter la réputation nouvelle que vont lui faire ces derniers événements. Tout lui est bon, détritus, araignées, limaces, vers de terre, courtillières. Il avalerait (tel un homme politique) plus d'un crapaud par

jour. Il se plaît dans les ruisseaux fangeux, dans la boue, la vase et les mares. L'air bonasse, l'œil curieux, la démarche grave, il fouille de son bec aplati les ramassis squalides, comme le chiffonnier les tas d'ordures. Il est le pourceau des volatiles. Et c'est le résultat de cette nourriture que les amateurs se mettent sous la dent. C'est ce « sang impur », comme dirait la *Marseillaise*, qui fait le prix du canard au sang.

Rappelez-vous l'horreur un peu sentimentale de Rousseau pour ces carnages d'animaux sordides. Ce sang lui eût soulevé le cœur. Il eût pris parti contre le canard dans cette querelle des *canardistes* et *anticanardistes*.

« Il y a lieu, écrivent les cuisiniers de la nouvelle école, de distinguer le *canard nantais* qui doit être bien cuit (trente-cinq à quarante-cinq minutes), et le *canard rouennais* qui doit être servi saignant (dix-huit à vingt-cinq minutes). Presser la carcasse et jeter le sang dessus sans faire bouillir. »

Grimod de la Reynière, en son *Almanach des gourmands*, disait du canard domestique, qu'il regardait, du reste, comme une « entrée estimable » sans plus :

« Il paraît rarement à la broche sur une table recherchée. *Sa modestie s'accommode mieux d'un lit de navets.* »

Sa modestie ! Nous en sommes loin. Le canard, fût-il aux petits pois, ne serait plus modeste aujourd'hui. Le canard triomphe, comme le paon. Il s'affirme. Il s'impose. Il a ses défenseurs, qui sont militants, ses avocats qui sont menaçants, et le chat, animal sacré,

n'était pas plus honoré par les syndicats d'Egypte. M. d'Avenel, parce qu'il a étudié tour à tour, et sans mésaventure, les industries du fer et les magasins de nouveautés, les habillements féminins et les établissements de crédit, la publicité, — ce qui est délicat — et le théâtre, ce qui l'est plus encore, M. d'Avenel, qui a jugé Mazarin et les archevêques de Paris depuis Saint-Denys jusqu'à nos jours, et qui a pesé la politique de Richelieu et son administration et sa noblesse, s'est imaginé qu'il pouvait dire son fait au canard à la rouennaise comme au Cardinal ou aux Parlements, quelle erreur !

Il a écrit, à la première page des *Français de mon temps :* « La vie publique d'un peuple est très peu de chose au regard de sa vie privée. » Quel paradoxe !

On peut critiquer la vie publique d'une nation et de ceux qui la conduisent — très souvent ils ne savent où — on ne peut pas étudier sans inconvénient la vie privée ou la nourriture d'un peuple. Les intérêts particuliers surgissent aussitôt pleins d'ires et de cris, où l'intérêt général reste coi. Il est dans notre démocratie des castes privilégiées comme dans l'Inde. Allez donc, sous prétexte de moralité publique, toucher aux marchands de vin, trouver, par exemple, qu'ils pullulent, qu'ils absorbent tout, la tirelire et le cerveau, la paye de l'atelier et le pain de la famille. Malheureux ! Vous ne craignez donc pas les procès, si vous êtes publiciste et vous ne redoutez donc pas la non réélection si vous êtes député, l'échec certain si vous êtes candidat ?

M. d'Avenel a bien fait de n'être point candidat au

fauteuil de M. Gréard, dont l'Académie nomme le successeur un peu vite. Le canard à la rouennaise eût fait entendre sa protestation nasillarde. Une clameur de haro comme une autre. Les Halles eussent accusé de calomnie l'aspirant académicien. Elles eussent protesté contre cette prétention à l'immortalité chez un homme qui veut mal de mort au canard.

On peut tout faire aujourd'hui, on peut tout risquer, on peut tout oser, on peut tout dire. On ne peut pas toucher au canard au sang. Et c'est ainsi que le simple fait, de la part d'un homme indigéré, de protester contre un mets indigeste, sinon toxique, constituant un crime de lèse-volatile méritait d'être retenu comme un parfait exemple de ce qu'est la liberté d'écrire en un temps de liberté complète.

Figaro eût ajouté le canard à la rouennaise à toutes les puissances fameuses dont il était interdit de parler.

En attendant, je ne mangerai plus de canard, d'abord parce que je ne l'aime pas, et comme disait Henri Monnier en parlant des épinards, j'en suis bien aise car si je l'aimais j'en mangerais et je ne peux pas le souffrir. Cette raison en vaut une autre. C'est même la meilleure qu'on puisse trouver. Ai-je le droit seulement d'exprimer cette opinion subversive et ne va-t-on pas, du côté des Halles, m'obliger à faire amende honorable à ce palmipède ? Tout est possible, encore un coup, et il faut s'attendre à des surprises. J'avoue que l'aventure de M. d'Avenel en fut une pour moi.

Le spirituel écrivain en sera quitte pour laisser les canards à leur omnipotence et ne plus chercher à dire

la vérité qu'aux gens du monde. Le salon est, au total, plus indulgent que la cuisine.

Et, ma foi, puisque j'ai parlé du *canard*, il me vient à l'idée de rechercher pourquoi le mensonge imprimé, la bourde incroyable, la nouvelle invraisemblable, tout ce qui germe, fleurit, s'épanouit, surgit dans le cerveau fertilisé des journalistes, s'appelle de ce nom, le *canard* ?

Le canard, dont les ailes si souvent coupées renaissent, repoussent comme les plumes du phénix. Le canard, roi du monde et qui, sublime et étourdissant en ses métamorphoses, revêt tous les costumes, parle ou *couaque* toutes les langues, prend toutes les formes, a toutes les audaces. Le canard, plus nourrissant pour tous les gazetiers que tous les canards à la rouennaise. Le canard qui fait le tour du monde comme La Pérouse et fait douter, car il devient l'histoire, de la vérité de l'histoire. Le canard qui sort aussi d'une cuisine — celle du journal, — le canard dont le bec peut blesser et la *blague* calomnier, qui donc l'a inventé, ce canard, international, polyglotte et polymorphe, et dont les œufs cassés voient sortir tant de mensonges ?

Il paraît que c'est un Belge. Les Américains ont engraissé depuis ces canards, mais c'est un anversois, une sorte de gascon d'Anvers nommé Cornellissen qui s'avisa de prouver par une historiette digne de M. de Crac la voracité des canards. Gloire à la Belgique ! Cornellissen raconta dans un journal d'Anvers qu'on avait pris vingt canards, qu'on en avait haché un tout entier, plumes et chair, et qu'on l'avait fait avaler aux

dix-neuf autres. Puis, gloutonnement, les dix-huit canards avaient dévoré ainsi le dix-neuvième haché menu comme le premier. Et, de canard tué en canard tué, les dix-sept survivants digérant le dix-huitième, ainsi de suite, il s'était trouvé qu'en réalité, au bout de l'expérience, le dernier canard survivant avait avalé en totalité ses dix-neuf camarades.

Cornellissen ! Ce Belge dont le nom mérite un peu de gloire est le Corneille du *humbug*. Il a inventé pour le canard un *qu'il mangeât !* qui vaut le *qu'il mourût*. Son histoire fit le tour de la presse, passa la Manche et l'Atlantique et, comme le fameux *serpent de mer* du *Constitutionnel*, nous revint un beau jour d'Amérique, complétée par quelque Edgar Poë ou quelque Mark Twain qui s'avisa de publier le procès-verbal authentique de l'autopsie du dernier canard avec la description des ravages causés par tant de gloutonnerie.

Et ce *dernier canard* serait, en réalité, le *premier canard* connu, si telle vieille expression française ne semblait disputer au belge Cornellissen le mérite d'avoir enrichi notre langue d'un mot d'argot bien vite populaire.

— Marchand de *canard à moitié !* disait-on, jadis, d'un homme qui mentait ou ne livrait vérité qu'à demi.

Là-dessus Littré nous en apprendrait plus long que personne.

Quoi qu'il en soit, si vraiment cet habitant de la bonne ville d'Anvers a vraiment inventé le *canard* imprimé, s'il est le père de ce vocable qui est peut-être le mot du siècle ; s'il a imaginé l'invraisemblable his-

toire dont tant de contes, bourdes, billevesées, chimères sont sortis ; s'il a vraiment pondu et couvé le Canard monstre qui a donné naissance à tous les canards à venir, je demanderais sérieusement que les journalistes reconnaissants érigeassent une statue colossale à Cornellissen, maître éleveur des canards historiques, comme on en a élevé une à Théophraste Renaudot, patron des gazetiers et père de l'Annonce.

Mais quoi ! réfléchissons. Les débitants de canards à l'encre sont peut-être plus dangereux parfois que les marchands de canards au sang. Laissons Cornellissen dans son ombre. Le vieux Corneille nous suffit.

XIV

Le Centenaire de George Sand. — Les grands travailleurs du siècle passé. — Le génie bonhomme. — Lectures et souvenirs. — Dumas fils à Nohant. — George Sand et la comédie de société. — Une *revue* berrichonne en 1827. — George Sand, les acteurs et le théâtre. — Édouard Cadol. — Le féminisme. — George Sand *candidate* à la Chambre. — Une brochure : Pourquoi les femmes à l'Académie ? — La mère-grand. — L'art d'être aïeule. — Nohant. — (*P.-S.*). — La statue de George Sand, par Clésinger.

1er juillet.

« *Mercredi 26 novembre 1851.* — Première représentation du *Mariage de Victorine*. Succès. J'ai été fort calme et indifférente sans me rendre bien compte du pourquoi... Après la pièce je suis revenue souper avec ma fille... J'ai pris du café, j'ai mal dormi. »

C'est ainsi que, le plus simplement du monde, en un volume de fragments qui paraît le jour du Centenaire sous ce titre : *Souvenirs et idées*, George Sand note, avec une sincérité parfaite, l'impression que lui causa la représentation de ce délicieux pastiche de Sedaine qui devait, des planches du Gymnase, passer sur la scène de la Comédie-Française.

Les orateurs qui parleront demain devant la statue de l'admirable femme, au Luxembourg, devront saluer à la fois en elle la laborieuse dont l'œuvre en-

tière glorifia le travail et la femme simple et bonne qui semblait ne jamais se douter de son génie.

Dumas fils m'en parlait souvent et la montrait volontiers dans la familiarité même de sa vie, presque toujours silencieuse, travaillant sans cesse et faisant ses livres comme la nature fait ses moissons, sourdement, à l'heure dite. Il est à remarquer que les grands travailleurs du siècle passé furent des créateurs sans fatigue, songeant comme les bœufs ruminent (et le mot était prononcé hier par M. René Doumic, à propos de Mme Sand justement). Victor Hugo, Lamartine, Sand, Alexandre Dumas, Michelet, laissaient couler leur encre comme l'eau d'une source. Ils étaient des prodigues parce que leur labeur leur était un besoin et une volupté.

> O vous dont le travail est joie !

dit aux abeilles le poète du constant labeur.

C'est un hymne au travail que ce drame de *Claudie*, où, dirait-on, Millet, le peintre des paysans, a entendu pour la première fois peut-être la cloche de son Angelus. C'est dans le travail que se réfugiait George Sand, après telle tourmente ou telles épreuves de sa vie. Elle est revenue souvent dans son théâtre et dans ses livres à cette vieille gravure d'Holbein où, sous l'effigie d'un laboureur en haillons poussant sa charrue au soleil couchant, ces quatre vers sont gravés comme l'épitaphe même de tous les ouvriers de la terre :

> A la sueur de ton visaige
> Tu gagneras ta pauvre vie.

Après long travail et usaige
Voicy la mort qui te convie.

Cette complainte et ces vers macabres, le dramaturge les a mis sur les lèvres d'un de ses personnages. Mais l'écrivain les avait pris pour mot d'ordre et, de sa jeunesse à sa mort, elle travailla, travailla toujours, se donnant pour consigne tant d'heures par jour, comme un tâcheron et si elle avait achevé un roman avant la fin de sa journée, en recommençant un autre pour qu'il ne fût pas dit qu'elle s'était octroyé un congé, par paresse.

Un jour, à Nohant, par une température torride, Dumas fils la surprit assise au seuil de sa porte, dans le soleil, ses grands yeux fixés sur l'horizon.

— Que faites-vous là ? lui dit-il.

— Rien. J'ai chaud.

Elle ne rêvait pas, elle se reposait. Elle se laissait absorber par la bonne mère nature, le grand soleil, l'air de l'été.

Une autre fois, se baignant avec elle dans le Cher, Dumas fils, gouailleur, lui dit :

— Eh ! bien, à propos, que pensez-vous de *Lélia* ?

Elle sourit tout en nageant :

— *Lélia?* Ne m'en parle pas. J'ai voulu relire ça il y a quelque temps et je n'ai pas pu aller jusqu'à la fin du premier volume.

Puis elle ajouta :

— N'importe. Quand j'écrivais cela, j'étais sincère !

Elle fut sincère toujours. Et modeste. D'une modestie délicieuse. C'était le « génie bonne femme » pour faire pendant au *Génie Bonhomme* de Nodier

Je viens d'avoir l'honneur de passer des après-midi avec sa petite-fille Aurore, qui suivait les répétitions de la pièce de son aïeule. Mme Lauth-Sand me disait la bonté, la tendresse et aussi la timidité de ce grand esprit.

— *Claudie* devait être de toutes ses pièces celle qu'elle préférait ? demandions-nous.

— Je n'en sais rien. Elle n'en parlait jamais. Elle ne parlait jamais de ce qu'elle avait fait.

Quelquefois, elle se surprenait à dire, en écoutant une page lue par ses petites-filles : « Tiens, ce n'est pas mal. De qui est-ce ? » elle était fort étonnée qu'on lui répondît : « Mais c'est de vous, grand'mère ! »

Un soir, en lisant tout haut la *Coupe*, Mme Aurore, alors enfant, se mit à fondre en larmes. L'aïeule lui essuya les yeux :

— Es-tu bête ! Pleurer pour ça ! Mais ce n'est pas arrivé. C'est des bêtises ! Cela ne compte pas ! C'est des histoires que j'ai inventées ! Ce n'est rien du tout !

Il faut entendre la petite fille parler de la grand' mère pour deviner ce que fut la *bonne dame*. George Sand avait les mêmes paroles attendries lorsqu'elle parlait de son fils, dont le double talent de peintre et d'écrivain la rendait fière. Elle encadrait de descriptions délicieuses les pittoresques lithographies que Maurice Sand consacrait aux superstitions du Berri, aux fadets, aux dames vertes, aux *meneux* de loups.

Maurice, très épris de théâtre, interrompant ses romans antiques comme *Callirhoé* ou ses études sur les types de la comédie italienne, *Masques et Bouffons*, pour peindre les décors du théâtre que George Sand

avait à Nohant comme Voltaire en voulait un à Ferney et comme Victor Hugo eut un moment l'idée d'en installer un à Guernesey pour y jouer des drames interdits en France, — Maurice montait, comme un directeur, les pièces de sa mère et les interprétait même, sur cette scène berrichonne où Bocage joua souvent, où Berton fit débuter Pierre Berton son fils, où le vieux Clerh, un brave serviteur de l'Odéon et de la Comédie-Française, était régisseur, et Edouard Cadol, l'auteur des *Inutiles*, le souffleur.

Je crois même pouvoir affirmer que, sur le théâtre de Nohant, George Sand joua Claudie — oui, cette Claudie, créée par Mme Lia Félix, la sœur de Rachel — et à côté d'elle, Maurice Sand représentait Denis Ronciat.

Or, Mme Sand, qui avait eu toujours la *passionnette* de la comédie de société et la passion des acteurs n'était, paraît-il, qu'une interprète assez ordinaire de ses propres œuvres. J'ai entendu Victor Hugo dire des vers : il les disait mal. George Sand jouait moins bien Claudie que Mme Lia Félix.

Mais je trouve dans un précieux recueil de souvenirs d'un Berrichon fort lettré, A. Laisnel de la Salle, *Anciennes Mœurs*, la trace de ce goût de George Sand pour le théâtre de société. Il y eut, aux environs de 1830, à la Châtre, tout un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes aux idées généreuses et gaies et qui, se réunissant ici ou là, chez M. Duvernet ou chez Ajalsen de Grandsagne, chez le baron Dudevant ou chez Jules Néraud le *Malgache* des *Lettres d'un Voyageur*, improvisaient des pièces de

circonstance, des revues locales où chacun apportait sa collaboration et faisait sa partie, et M. Laisnel de la Salle nous a conservé une de ces bluettes, une folie qui date de 1827, et qui, ayant pour auteurs J. Néraud et M. Laisnel, portait ce titre : *Eugène et Guillaume ou l'Homme Cuit.*

George Sand — alors baronne Dudevant — y jouait le principal rôle, Manette, fille de Mme Gauthier, pâtissière, et elle y chantait, sur l'air de *J'étais bon chasseur autrefois*, des couplets de vaudeville, avec les calembours obligatoires pour les pointes des vaudevilles de ce temps-là. Manette pleurait, Manette criait, Manette voulait être mariée, Manette réclamait la main de « M. Eugène » :

Toutes vos miches ont le poids,
J'somm' bien avec le commissaire;
Avec çà l'on peut bien, je crois,
Des méchants braver la colère.
Il est temps de me marier.
Ah! maman, rendez-moi justice!
Parc'que j'suis fill' d'un pâtissier
Faudra-t-y toujours que j'pâtisse!

George Sand riait elle-même de ces calembours, « fiente de l'esprit qui vole », disait Hugo.

Et c'est encore George Sand, jouant et chantant le rôle de Manette qui, souriante, viendra débiter à la fin de la pièce le couplet au public :

Messieurs, ça s'rait une injustice
De nous traiter sévèrement :
La troupe est encor bien novice,
Les auteurs ont peu de talent :
Vous aurez, je pense,
Un peu d'indulgence

Pour les acteurs,
Pour les auteurs.
Mais qu'aucun de nous ne s'emporte :
Si le public est mécontent,
Nous allons lui rendre à l'instant
Son argent à la porte.

Je ne donne pas ces vers comme absolument nécessaires à la postérité, qui s'en passerait fort bien et les dédaignera sans nul doute. Mais je m'imagine George Sand, jeune, jolie, avec ces grands yeux noirs que Couture et Calamatta nous ont rendus, George Sand, à vingt-trois ans, insouciante, chantant sur un petit théâtre du Berri les couplets où Manette réclame le mariage vite, vite, elle qui peu d'années après, dans ses livres de douleur et de révolte, réclamera au nom des femmes contre la tyrannie et les implacables erreurs du mariage.

On a retrouvé parmi les lettres adressées à Napoléon III une pétition où le baron Dudevant réclame à l'empereur, pour services rendus à l'agriculture en province, la croix de la Légion d'honneur et ajoute à tous ces titres celui d'être le mari « de la baronne Dudevant devenue, depuis, si célèbre sous le nom de George Sand ».

Oui, George Sand fut, toute sa vie, éprise du théâtre. Ce monde particulier qui vit entre la rampe et la toile de fond, entre *cour et jardin*, attirait par son magnétisme singulier cette nature simple et éprise d'une vérité qu'elle cherchait jusque dans les mensonges de la scène. Elle n'écrivait pas pour l'argent, pour le succès, pour le tapage. Elle voulait parler à plus de gens à la fois en parlant de plus haut, voilà

tout, et elle savait bien que le théâtre est une tribune. Le vieux Remy de *Claudie* en fait même presque une chaire.

Elle « faisait du théâtre » comme elle faisait du roman, parce que cela l'amusait, parce que jouer la comédie à Nohant ou la faire jouer à l'Odéon lui était un plaisir, une distraction.

Il faut peut-être que le créateur, dans le livre et sur la scène, puisse faire son œuvre comme dans la ruche on fait le miel :

O vous, dont le travail est joie!

Ce vers, que je citais tout à l'heure, peint aussi Victor Hugo, Titan joyeux dans le labeur.

Les *affres* d'un Flaubert n'atteignaient pas George Sand.

On n'a jamais parlé une langue plus pure et plus claire que celle du *Mariage de Victorine*. Elle conte dans le *Théâtre et l'Acteur* — un des fragments de son livre posthume — qu'elle retrouva en quelque sorte, remit à la mode à Nohant, par les soirs d'hiver, la comédie improvisée, la vieille *Commedia del Arte*. Le vrai c'est qu'elle improvisa toute sa vie ses pièces comme ses romans. Mais elle doutait d'elle-même lorsqu'il s'agissait des choses du théâtre. Elle consultait les gens « de la boutique ». Bocage l'a guidée dans la mise en scène et même je crois un peu aussi dans la marche de ces ouvrages, lorsqu'elle donna *Claudie* à la Porte-Saint-Martin et *François le Champi* à l'Odéon. Rouvière, le fantastique, étrange et sympathique Rouvière, charmant homme inspiré et un

peu fou, Rouvière, dont George Sand dessina le profil dans un de ses livres, eut aussi sur elle de l'influence, par exemple lorsqu'elle écrivit *Maître Favilla*, où d'ailleurs cet homme incomplet, parfois exécrable, fut sublime.

Elle les aimait, ces acteurs. Elle rêvait et prédisait un théâtre où le comédien serait à la fois l'auteur et l'acteur, comme Shakespeare et comme Molière. On m'assure que Charles Dickens jouait admirablement ses propres drames. M. Rostand est un acteur de premier ordre, et c'est une impression délicieuse de lui voir interpréter ses *Romanesques*. M. Richepin nous est apparu, un soir, sous les traits de son *Nana-Saïb*.

Mais lorsque George Sand voulut réaliser ce qu'elle appelait une utopie, elle fut une comédienne à qui elle eût retiré le rôle, en supposant qu'elle eût le courage de faire de la peine à quelqu'un.

En revanche, si elle demandait des conseils, elle en donnait et d'excellents. Edouard Cadol l'avait priée, à Nohant, de vouloir bien écouter une pièce qu'il venait d'achever.

— Volontiers, dit-elle, et je tâcherai de ne pas m'endormir.

Elle ne s'endormit pas. Attentive, elle suivait la pièce silencieusement.

Puis, tendant la main vers le manuscrit :

— Voulez-vous me permettre de relire ça cette nuit ?

C'était une étude de mœurs de village. « C'est mon affaire, n'est-ce pas ? » dit en souriant l'auteur de la *Mare au Diable*.

Le lendemain, la nuit passée à ce travail. George Sand rendait le manuscrit à Edouard Cadol. Seulement elle avait, en marge, récrit un acte tout entier.

— Ah ! madame, mais alors la pièce est de vous !...

— Pourquoi ? Parce que j'ai trouvé plus court de faire bavarder vos personnages que de noter mes observations. Cela n'a aucune importance et aucune valeur.

Et, comme elle donnait sa *copie*, son génie au père, elle ajoutait, le plus naturellement du monde, des poupées et des dragées pour les enfants.

C'est Cadol qui m'a conté le trait et qui avait de Nohant emporté, reconnaissant, ce touchant souvenir.

En revanche, Mme Sand ayant lu à Dumas une pièce en trois actes que l'auteur de la *Dame aux camélias* n'avait pas trouvée bonne et celui-ci lui demandant peu après : « Eh bien ! et la pièce de l'autre jour ? Il y a peut-être quelque chose à en tirer, je voudrais la relire » — George Sand répondait le plus naturellement du monde :

— Mais, mon cher enfant, tu m'avais dit que c'était mauvais. Je l'ai brûlée !

Le Centenaire de George Sand sera un peu la fête du féminisme. C'est la première fois qu'une femme est célébrée ainsi. Le journal *Femina* a mis au concours une pièce de vers écrite par une femme jugée par un jury de femmes, dite par une femme, Mme Barretta-Worms. Là-bas, à Nohant, c'est une femme, Séverine, qui saluera la grande aïeule.

En 1848, un comité électoral avait porté sur une quarantaine de listes le nom de George Sand. La ro-

mancière, pourtant fort engagée alors dans la lutte politique, refusa de livrer sa personne à la discussion ou à l'affirmation d'un principe. « Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique, écrivait-elle. Oui, un jour, je le crois, mais ce jour est-il proche ? Non, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée il faut que la société soit transformée radicalement. » Elle laissa là la politique et, attristée par les journées de juin, écœurée par les journées de décembre, elle alla demander l'oubli aux *traines* du Berri, aux sentes de la *Vallée Noire.*

Parfois, la gloire lui venait comme dans un bruit de tonnerre — le soir du *Marquis de Villemer*, par exemple. Souvent aussi, dans sa retraite laborieuse, quelque polémique allait la chercher, parmi les bonnes gens de là-bas, au milieu de ses amis et de ses enfants. Ainsi, lorsqu'on lui demanda pourquoi elle ne se présentait pas à l'Académie et si les femmes n'avaient point le droit d'y entrer.

Se présenter à l'Académie ! Elle eût peut-être aussi embarrassé les immortels que si Rosa Bonheur eût brigué, dans la section des beaux-arts, les suffrages de l'Institut.

Et pourquoi pas ?

Un journaliste anonyme avait publié, en 1863, sous ce titre, *les Femmes à l'Académie*, un discours apocryphe d'une femme reçue à l'Académie et la réponse du récipiendaire. George Sand y répondit par une brochure : *Pourquoi les femmes à l'Académie* ?

Elle avait certes assez bien écrit le bon français

pour avoir le droit de « faire du Dictionnaire » et si elle n'avait pas, comme notre confrère de ce soir même, signé sa thèse latine : *De Varia Ulyssis apud veteres poetas persona, thesim proponerat Facultati Litterarum Parisiensi Œmilius Gebhart*, elle avait pourtant étudié les étymologies et traduit Virgile avec le fidèle Deschartres.

Mais elle n'entendait pas plus être *académicienne* qu'elle n'avait voulu être *députée*. Respectueuse de l'assemblée littéraire où, disait-elle, Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, Madame de Staël, Mme de Girardin, Mme Valmore, eussent pu prendre place, elle trouvait qu'il était trop tard et que la question n'intéressait plus un écrivain « qui porte en soi sa propre Académie ». C'était une fierté comme une autre.

— Pour quelques hommes qui désirent la faveur d'un fauteuil sans l'espérer, et qui crient que ces raisins-là sont trop verts, c'est là un objet d'envie, écrivait George Sand. Pour les femmes, il y a une formule plus respectueuse : c'est que ces raisins-là sont trop mûrs. Et elle préférait aux discours officiels les refrains des sonneurs de cornemuse sous les ormeaux de Nohant.

Ou plutôt, à tout George Sand préférait son coin de feu, sa table de tapisserie et sa table de travail. Elle savait la vanité des triomphes littéraires et, pour en avoir connu et consolé les défaites, elle n'ignorait pas non plus tout ce qu'il y a de décevant et d'amer dans tout le fracas de la politique. Elle voyait s'enfuir les visions d'autrefois comme au soleil levant se

fondre les brouillards de Gargilesse. Elle n'était plus que la mère-grand, la tendre aïeule qui rajeunissait ses vieilles mains de bonne ouvrière au contact de la douce chair des menottes de ses petites filles. Etre une aïeule, apprendre « l'art d'être grand-père », c'est, pour l'être humain, quand vient le soir de la vie, la joie profonde et sans mélancolie parfois du soleil couchant.

Un enfant qui tire les dentelles de l'aïeule ou joue à faire tomber à terre le chapeau du grand-père devient un cher prétexte pour revivre, se reprendre à tous les espoirs.

Et je m'imagine George Sand interrompant ses songeries pour répondre, entre deux contes du *Château de Pictordu*, aux questions éternelles :

— Mère-grand, pourquoi avez-vous de si petites mains ?

— C'est pour mieux travailler, mon enfant.

— Mère-grand, pourquoi semblez-vous parfois fatiguée ?

— C'est que je vieillis tout de même, quoique vos rires me rajeunissent, et que j'ai beaucoup peiné, mon enfant.

Elle avait beaucoup peiné, en effet, et pouvait s'endormir dans la paix sur son œuvre immense, comme le vieux laboureur sur la gerbe de blé de la *gerbaude*, « l'oreiller du pauvre ». Elle se réveillera demain, dans la double lumière du ciel d'été et de la rampe, — de la nature et du théâtre.

P.-S. — J'avais parlé dans un précédent article, de la statue de George Sand, qui appartient à la

Comédie-Française et qui, longtemps placée au bout de la galerie des bustes, est aujourd'hui déposée au Louvre en attendant que le théâtre reconstruit puisse lui trouver une place. M. S. Rocheblave, très informé en ce qui touche George Sand et qui a mis une si remarquable préface aux *Pages choisies* de l'illustre écrivain, veut bien m'apprendre que cette statue n'est pas à proprement parler un « portrait » de George Sand. De caractère surtout décoratif, le marbre fut d'abord désigné sous le nom de *la Littérature*, et se bornait à rappeler, en plus âgé et en plus « stylé », quelques traits du visage de George Sand. Clésinger avait conçu cette œuvre comme un pendant à la *Tragédie*, qui rappelait les traits de Rachel (Salons de 1850 et 1852). Mais *la Tragédie* rappelait beaucoup plus Rachel que *la Littérature* ne ressemblait à George Sand. Mme Clésinger, de qui M. Rocheblave tenait ces détails, était formelle sur ce point, et ne voulait point, que cette matrone romaine, drapée d'une façon romantica-curule, représentât sa mère. Au reste, des portraits de George Sand, postérieurs à cette date, signés de Maurice Sand et de Manceau (que possède la famille), montrent que l'écrivain resta longtemps femme, et que le visage garda très tard non seulement de la finesse, mais de la jeunesse.

« Clésinger, alors, très enthousiaste de sa belle-mère, acquittait à cette date, m'écrit M. Rocheblave, une dette de reconnaissance envers celle qui fut toujours la bonté même pour tous les artistes et les écrivains à leurs débuts. Ancien sous-officier, sculpteur encore obscur, mais à la veille de ses débuts

retentissants (au Salon de 1847) il avait subi l'influence des romans de G. Sand à un point extraordinaire. Il ne connaissait l'écrivain que par ses livres. C'est de là qu'il tira l'idée de sa première œuvre un peu marquante, qui parut au Salon de 1846 ; c'était une *Mélancolie*. La lettre qu'il écrivit à ce sujet à George Sand, et qui fut le point de départ de leurs rapports, mérite d'être citée textuellement. C'est un document curieux :

Madame,

Persuadé que la reconnaissance est la première des vertus, je prends la liberté de vous écrire, vous criant : « Merci ! Merci ! »

Sans doute que l'auteur de *Consuelo*, cette âme et ce cœur tant artiste, visitera l'Exposition de sculpture. Alors, madame, jetez un regard sur une statue de la *Mélancolie*, couronnée de myrte, tenant un manuscrit de la main gauche, et soutenant sa tête fatiguée de la droite. Cette statue est le résultat d'une ferme volonté et d'un ardent désir. Si vous y trouvez l'ombre de l'austère mélancolie de Libia, soyez heureuse, madame, car c'est votre œuvre.

Il me serait bien pénible de revenir sur le passé et de vous raconter comment un fourrier du 1er de cuirassier (*sic*) en 1839 est l'auteur de cette statue. Seulement, madame, permettez-lui d'espérer que vous en accepterez la dédicace, et que vous consentirez à ce qu'il grave sur le marbre éternelle (*sic*) le titre touchant de *Consuelo*.

C'est le seul bien que j'envie, la seul (*sic*) récompense, la réalisation de mon rêve. Bien heureux si le bonheur que vous avez procuré peut vous donner un instant d'indicible joie et d'orgueil.

Agréez, madame, l'assurance de la haute considération bien sincère que j'ai pour vous.

Votre très humble serviteur,

A. Clésinger.

Lundi soir, 16 mars 1846.

George Sand, ajoute celui que M. Doumic appelle un *sandiste* enthousiaste, répondit courrier par courrier. Trois jours après, le 19 mars, nouvelle lettre du

jeune statuaire (il avait alors trente-deux ans), débordante de joie et de reconnaissance. Dès lors, il entrait dans l'amitié de G. Sand ; l'année suivante, il entrait dans sa famille. Le Salon de 1847 montrait de lui un curieux buste de George Sand, dont le chignon est entrelacé d'une légère couronne de laurier doré. C'est ce buste qui sera demain salué dans la cérémonie du centenaire sur la scène de la Comédie-Française, et je remercie la famille de George Sand d'avoir bien voulu nous le confier et M. Rocheblave de nous en avoir dit l'histoire (1).

(1) La statue de George Sand, exilée depuis cinq ans dans une des salles du rez-de-chaussée du Louvre, a repris sa place, parmi les fleurs, dans le péristyle de la Comédie-Française. Elle aura sans doute bientôt pour pendant le marbre de Jean Racine. La grande *féministe* faisant face à l'immortel *féminin*.

XV

Une catastrophe parisienne. — La locomotive de la gare Saint-Lazare. — Croquis de désastre. — Un ressouvenir du siège. — *Être là!* — La légende et le crime. — Mme Marie Laurent. — De *François le Champi* aux *Erinnyes.* — La mère! — Une mère dans la *Haine.* — La Cassandre de l'*Orestie.* — Deux mères. — Mme Guyon et les bandits de Seine-Port. — Une ambulance. — Mme Laurent et Mme Sarah Bernhardt. — Autre désastre : la Butte descend. — Ce qu'est la Butte. — L'esprit montmartrois. — Feu le boulevard.

8 juillet.

Il paraît qu'en me trouvant lundi dernier près de la gare Saint-Lazare au moment où la locomotive sautait en l'air comme dans le tableau fameux des *Pilules du Diable* j'ai commis une indiscrétion. Je ne devais pas être là. C'est un confrère en journalisme qui veut bien me le faire remarquer. Ce moraliste, qui doit être jeune, me reproche de tout voir et d'avoir beaucoup vu. Eh ! c'est un peu le sort des gens qui ont vécu des années fécondes en surprises, lourdes d'aventures et de soucis ; et c'est aussi ce qui console de vieillir. On se rappelle ce qui, dans le passé, vaut la peine d'être retenu. et voilà après tout un rajeunissement comme un autre.

Il dira : J'étais là ! telle chose m'advint !

Mais parce qu'on a vu nombre d'événements, ce n'est pas une raison pour n'en point voir d'autres encore, et jusqu'à la fin je crois bien que je resterai curieux des livres, des hommes et des choses. Que mon spirituel confrère en prenne son parti. Et si le hasard a voulu qu'appelé par un fils me faisant l'honneur d'évoquer, pour me prier de suivre le char mortuaire de son père, le souvenir de ce loyal et charmant Gustave Toudouze, qui m'aimait et que j'aimais, je fusse présent lorsque se produisit la catastrophe, en vérité on ne saurait pourtant m'accuser d'avoir intrigué pour être là. Je suis souvent *là*, en effet, différent en cela de quelques-uns, qui n'y sont jamais. Je suis *là* pour écrire une préface quand, je l'avoue, je serais tout disposé à me reposer un moment ; je suis *là* pour présider quelque commission quand j'aimerais fort lire paisiblement un bon livre ou bavarder avec un vieil ami ; je suis *là* pour inaugurer une statue et prononcer, tête nue, quelque discours, en risquant la migraine ; je suis là pour bien des démarches lorsqu'il s'agit d'une sollicitation ou d'un secours intéressant autrui. De quoi se mêle donc cet ubiquiste et ne peut-il, à la fin, nous laisser en repos ? La vérité est celle-ci : on me prend tout mon temps et on me reproche de le gaspiller. On m'appelle partout et on s'étonne de me voir m'y rendre.

Et l'on a peut-être raison de s'étonner. Le plus simple serait de rester dans son coin, sans se soucier des quémandeurs ou des fâcheux ou même des amis et, retranché dans une immobilité paisiblement

égoïste, de ne pas plus « grouiller, comme dit Célimène, qu'une pièce de bois ». Je vois reconnaître aujourd'hui tant de qualités posthumes à des contemporains dont la principale vertu fut la « rosserie » que je me demande s'ils n'ont pas pris le meilleur parti et si les autres ne sont point dupes de cette bonne volonté dont on abuse, et dont on les raille au lieu de leur en savoir gré. Pour conquérir les hommes un coup de boutoir vaut mieux qu'une poignée de mains.

J'ai donc poussé l'habileté jusqu'à passer près du pont de l'Europe au moment où l'énorme projectile de fonte bombardait la maison de la rue de Berne. Chose singulière, étant en voiture, je n'ai presque rien entendu et c'est la foule, c'est l'effroi de la foule qui m'a donné subitement l'idée d'une catastrophe. Tout le monde courait et — remarque d'auteur dramatique — les femmes, en fuyant, levaient les bras au ciel, du geste précis des figurantes de tragédies antiques voyant apparaître Phèdre mourante ou Œdipe avec les yeux crevés. C'était la même pantomime instinctive, solennelle et terrifiée. Puis, tout à coup les fenêtres des logis voisins s'ouvrant en hâte, des têtes effarées apparaissaient, têtes de femmes pour la plupart et de jeunes femmes, les cheveux blonds ou bruns épars sur les épaules nues (on sommeille encore, à onze heures, quand on est une Parisienne du Tout-Paris) et c'était même un contraste singulier, ces jolies filles interrogeant l'horizon pour se rendre compte de ce qui venait de se passer et mêlant vivement à ce qui tout à

l'heure était du Sophocle une note spéciale qui était comme du Gavarni, Léandre, Bac ou Albert Guillaume, si vous voulez, regardant passer une tragédie.

Puis les gamins courant pour ramasser quelque débris du monstre éclaté, quelque boulon, un clou, une vis, un fragment de fonte, me rappelaient les Gavroches du temps du siège qui collectionnaient bien vite les morceaux d'obus tombés sur la rive gauche. Et les vitres brisées, les pans de murs écroulés, les brèches énormes, les persiennes pendantes, l'aspect de cité canonnée, mitraillée, que prenait soudain ce quartier bouleversé comme par une secousse volcanique, ajoutaient encore à la réalité de l'impression. Tout recommençait.

J'ai pu voir là, du reste, combien vite naît, grandit, s'épanouit cette sorte d'herbe à la germination spontanée, aux racines effroyablement tenaces, qu'on n'arrache plus, et qu'on appelle la Légende. La locomotive n'avait pas plus tôt accompli par-dessus les bâtiments de la gare cette trajectoire extraordinaire vers la rue de Berne que le roman et l'humeur romanesque expliquaient instantanément le désastre :

— C'est la dynamite !

Et des regards soupçonneux, des paroles à voix basse, des hochements de tête. La dynamite ! Les dynamiteurs ! Le quartier miné ! La politique ! Rodin d'un côté, Ravachol de l'autre. La foule n'aime point les explications scientifiques, et vous n'ôterez pas de l'idée des concierges de la rue de

16.

Vienne que des Apaches quelconques sont pour quelque chose dans le drame de l'autre jour. Les journaux, les enquêtes, les rapports n'y feront rien. La *légende* est née. Ce qui est simple, et malheureusement trop simple, ne satisfait pas le public, toujours avide de complications, soupçonneux, inquiet, voyant partout le crime et le mystère, troublé d'ailleurs, déséquilibré par le régime de délations, d'accusations, de calomnies qui anémie ou congestionne les cervelles avides, chaque matin, d'un nouveau scandale ou d'un nouveau meurtre, ceux qui ne tuent que les corps n'étant pas les plus redoutables.

En fait de crime, Dieu sait ce qu'elle en déjoua ou ce qu'elle en fit commettre de fictifs — crimes terrifiants, crimes modernes ou crimes historiques, crimes de bandits illustres ou de reines célèbres, cette Mme Marie Laurent qui disparaît et emporte avec elle tant de souvenirs. Une Légende aussi. Celle du Drame. On va encore me reprocher d'avoir connu la vaillante artiste qui disparaît et de lui apporter mon hommage. Je ne puis pourtant pas voir ce passé devenir de l'histoire — de l'histoire théâtrale — sans fixer ce que je sais de lui. On m'en accuse. Je m'en excuse. Mais je continue.

Mme Laurent, dont le premier grand succès avait été *François le Champi* — la douce Madeleine Blanchet de Mme Sand, une sorte d'amante maternelle — eut (et ce sera sa physionomie artistique durable) la gloire d'incarner, dans ce qui fut le drame populaire, ce type sympathique et sacré qui s'appelle la *Mère*. Oui, elle fut, essentiellement, par définition,

la mère, celle qui dispute son enfant au scélérat, qui le cherche à grands cris pendant cinq actes, qui le nourrit, qui l'adore, qui le défend, qui le réclame : « *Mon enfant ! Rendez-moi mon enfant !* » La phrase est classique. Marie Laurent la répéta pendant des années, sous une forme ou sous une autre, et toujours, avec elle, la Mère, mère douloureuse, mère persécutée, mère délaissée, mère volée de son trésor — son enfant — fit battre les cœurs et tomber dru des averses de larmes.

— Ah ! si j'avais pour fortune, disait-elle, tous les mouchoirs que j'ai fait mouiller !

Elle apparaissait, on était ému. « C'est la Mère ! » On savait d'avance qu'elle ferait pleurer et frémir. Ses grands yeux noirs de tzigane passionnée avaient des tendresses profondes lorsqu'ils se fixaient sur un berceau. Elle avait de Marie Dorval, qui lui avait enseigné comment on joue *Marie-Jeanne* exposant, abandonnant son enfant au tour, la puissance de douleur et de déchirement. Mais Marie Laurent eut-elle jamais besoin, en vérité, qu'on lui enseignât quelque chose ? Impulsive, instinctive, ce qu'elle exprimait elle le trouvait d'elle-même, en elle-même. Elle était comédienne née et l'admirable femme qui fonda l'*Orphelinat des arts* pour élever les enfants des autres, était née mère, au théâtre, comme elle devait être la plus dévouée des mères dans la vie.

Marie Dorval avait appris à Marie Laurent, jeune fille, comment on souffre et comment on exprime la souffrance ; mais Mme Laurent allait avoir, pour connaître ce qu'est la douleur, un autre enseigne-

ment que celui d'une grande artiste, celui de la Vie, qui vaut bien le Conservatoire.

Et elle fut si bien, dans cet art prestigieux de la scène, la Mère, je le répète encore une fois, que lorsqu'elle aborda d'autres rôles, le public ne la reconnaissait pas, lui redemandait d'être mère, de redevenir mère, et bonne mère, s'il vous plaît ; aïeule délicieuse si elle voulait, comme dans la *Grand'Mère*, de Victor Hugo, mais mère, avant tout, mère toujours.

Elle m'exprimait, notait ce sentiment et cette exigence de la foule lorsqu'elle me racontait un jour que, dans le beau drame de Sardou, la *Haine*, lorsqu'elle arrivait à la scène où la mère, Uberta, faisait évader le meurtrier de son fils, semblait lui pardonner la mort de son enfant, le public, *son* public, ne la suivait pas.

— Que la maîtresse outragée pardonne à l'amant, la jeune fille à l'être farouche qui en a fait sa proie, soit, la foule acceptait la magnifique idée du dramaturge. « Mais quand moi, Marie Laurent, je disais à Orso : « Va-t'en, tu es libre ! » Oh ! non, non, le *paradis* de la Gaîté ne reconnaissait pas Marie Laurent. On lui avait changé *sa* Marie Laurent. Il se détachait de moi. Je le sentais : il m'échappait. Et plus la scène était belle, moins il me pardonnait, à moi, de la jouer ; je n'étais plus Marie Laurent. Il lui fallait Marie Laurent : « *Mon enfant ! Rendez-moi mon enfant !* » Une autre aurait pu se permettre tant de pitié héroïque. Moi, pas ! On se demandait ce que je faisais de mon poignard et pourquoi je ne

vengeais pas mon enfant. Voilà. Le public vous catalogue et vous classe. On ne badine pas avec son étiquette.

C'est ce qui, d'ailleurs, fait, au théâtre, la force de ce qu'on appelle les *emplois*.

Elle contait ces souvenirs avec esprit. Elle avait commencé à rédiger ses *Mémoires* et quelques chapitres en ont paru. Tout un monde évanoui revivait avec elle : des acteurs d'une race puissante, sorte de burgraves du drame et du mélodrame qui apparaissent, pittoresques et empanachés, profonds aussi, très tendres et très fins observateurs au besoin, plus près de la nature que veulent bien le dire, ou le croire leurs successeurs : ils s'appelaient Frédérick, Mélingue, Lacressonnière, Taillade, Lafontaine. Pendant plus d'un demi-siècle, Marie Laurent leur donna la réplique, trouvant encore à soixante-dix-huit ans la force et le talent de jouer les *Erynnies* à l'Opéra, lors de sa triomphale représentation de retraite, comme elle avait, à trente ans, joué dans l'*Orestie* de Dumas le rôle de Cassandre. Ah ! Cassandre enchaînée au char du vainqueur ! Cassandre, les mains jointes, farouche devant le palais d'Agamemnon, au pied des murailles d'Argos ! Cassandre, « sombre beauté » muette, avec ses grands yeux fixes ! Théophile Gautier doit avoir décrit en quelque page ce noir regard terrible et ces cris qui donnèrent le frisson à ceux qui les entendirent.

— Apollon !
— Elle parle !
— Apollon, grâce ! grâce !
J'espérais qu'à la fin sa vengeance était lasse !

Et, paraît-il, jamais fureur prophétique ne fut exprimée avec une ardeur plus sauvage, un tableau de mort tracé avec une férocité plus sinistre que par cette tragédienne improvisée qui avait joué naguère la mélancolique amoureuse du Champi et murmuré, soupiré la prose de George Sand. Entre deux actrices de premier ordre, Lucie Mabire et Emilie Guyon — noms applaudis, noms oubliés — Marie Laurent fut supérieure, et lorsque les acteurs traînèrent Alexandre Dumas sur la scène pour le forcer à recevoir les applaudissements de la foule, il leur disait :

— Non ! non ! Pourquoi prendre pour moi des bravos qui sont à vous ?

N'étaient-ils pas aussi un peu à Jules Lacroix et peut-être à Paul Meurice ?

Lucie Mabire qui avait créé la *lionne* de Frédéric Soulié dans la *Closerie des genêts*, et qui représentait Clytemnestre dans l'*Orestie*, épousa le poète Edouard Plouvier et mourut jeune encore. Mme Guyon, qui jouait Electre et qui allait jouer admirablement Mme de Maintenon dans le *Comte de Lavernie* de Maquet, entra à la Comédie-Française où Marie Laurent semblait avoir alors sa place marquée.

— A quoi tient la destinée ? disait volontiers Mme Guyon. Nous avions joué ensemble la *Tireuse de cartes* et nous représentions, l'une et l'autre, les mères, la fausse et la vraie, la juive et la chrétienne. Je jouais la mère de Jack Sheppard dans les *Chevaliers du brouillard* et elle jouait mon fils admirablement. Je n'avais pas plus de talent, mais j'avais peut-être plus de voix.

De la voix, elle en avait tant, Mme Guyon, qu'attaquée, un soir, sur la route de Seine-Port, où elle allait rendre visite à Legouvé, elle se mit à pousser de tels cris que les détrousseurs prirent peur, et que tout un village voisin accourut à travers la plaine.

— Ils croyaient avoir affaire à une aimable diseuse du Théâtre-Français, fit Mme Guyon, en contant l'aventure à son hôte. Ils ne savaient pas que j'ai hurlé du d'Ennery ! Le mélodrame sert à quelque chose.

Mais la voix profonde, la voix d'airain de Marie Laurent, cette voix qui emplit encore la salle de l'Opéra avec les vers de Leconte de Lisle et les fureurs de Klaytemnestra, cette voix qui donne la réplique à celle de Paul Mounet, était bien aussi puissante que celle d'Emilie Guyon, la sociétaire de la Comédie-Française. Quoi qu'il en soit, on choisit. Mme Guyon fut plus favorisée, mais Mme Laurent demeura plus populaire.

Je me rappelle un soir du triste hiver de 1870, une représentation, à la Porte-Saint-Martin, au bénéfice des blessés du siège. J'y faisais même peut-être une conférence, car j'étais *là* encore lorsque quelque délégué d'un bataillon venait me demander de prendre la parole. Décidément, le journaliste, mon confrère, a raison. On me voit partout. Ce soir-là, Paris assiégé était plus triste encore que de coutume. On venait d'apprendre que le Bourget était pris. Un dimanche, s'il m'en souvient. Sombre dimanche ! La jolie Marie Roze chantait — chantait les *Djinns*

devant la salle obscure. Au foyer, des blessés râlaient. Il y avait, côte à côte dans des lits blancs, des mobiles français et des soldats allemands. Mme Marie Laurent passait, allant de chevet en chevet. Les Germains blonds et les blessés bourguignons ou bretons regardaient en même temps, suivaient de leurs prunelles fiévreuses cette femme dont les grands yeux s'arrêtaient sur les visages pâlis, sur les linges tachés de sang.

Les Allemands disaient : *Dank !*

Nos blessés disaient : *la Mère !*

Eh bien ! oui, encore une fois, c'était la Mère — la Mère de la *Tireuse de cartes* ou de la *Voleuse d'enfants*, qui disputait à cette autre voleuse d'enfants, la Guerre, ceux qu'envoyaient à la Porte-Saint-Martin, le bras cassé ou le front troué, les obus ou les balles. Le théâtre où l'on jouait le drame de Dumas était une ambulance comme la Comédie, où l'on jouait Molière, comme l'Odéon, où, toute jeune, Sarah Bernhardt était ambulancière... Elles furent si dévouées en ces heures lugubres, nos comédiennes exquises ! Des aïeules maintenant.

Quand je pense qu'avec Mme Sarah Bernhardt, j'ai fait la quête pour les blessés, moi lui donnant le bras, elle, demandant l'aumône au public de l'Opéra en lui tendant un casque prussien !

J'ose à peine le dire, de crainte qu'on me réponde encore : « Vous avez donc tout fait ? »

Hélas ! Il est si commode et si facile et si avantageux, la plupart du temps, de ne rien faire du tout !

Mme Laurent a beaucoup travaillé, beaucoup « fait » pour l'Art et pour autrui et elle s'en va saluée par tous et laissant un double renom de femme supérieure et de grande artiste.

Les comédiens rappelleront ce que fut l'artiste dramatique. Les petits enfants de l'Orphelinat, comme les blessés de l'ambulance, lui diront en français : *Merci* — et comme les mobiles et les lignards ensanglantés ils salueront la Mère.

Mais, en vérité, cette semaine est celle non seulement des deuils (marche ordinaire des choses), mais des catastrophes. Ne nous a-t-on pas dit que la butte Montmartre, la Butte illustre, la Butte sacrée menaçait de glisser vers Paris et faisait mine de « descendre » ?

— Les faubourgs descendent !

C'était le grand cri de terreur ou d'espoir aux heures de troubles populaires.

— La butte descend !

C'est l'angoisse du moment et, rue Lamarck, les Montmartrois se demandent encore s'ils ne vont pas, comme dans un tobaggany américain, se réveiller, ayant glissé, dans quelque rue de Paris, au bas du coteau.

Le public, encore une fois, habitué à l'impossible, accoutumé aux désastres et aux miracles, ne s'en étonnerait pas. Il ne s'étonne plus de rien. Il inventerait tout de suite une légende. Il dirait : « Rien de plus simple, on avait miné la Butte. »

Mais il paraît que la Butte est plus solide qu'on ne pense. Elle tient ferme. Elle ne quittera pas sa

place. Elle ne glisse point, elle ne glissera pas. Elle se contente d'avoir influé sur Paris et donné de son esprit au Boulevard. C'est le Boulevard qui a glissé. La Butte, sans se déplacer, a influé sur les lettres françaises, et elle aurait bien tort de chercher à envahir Paris en réalité alors qu'elle l'a conquis par une façon d'esprit qui s'est greffé sur l'esprit parisien. La Butte, avec l'*Epopée* de Caran d'Ache, a fait ériger en face de l'autre butte de Mont-Saint-Jean l'aigle blessé de Gérôme. La Butte, avec la *Marche à l'Etoile*, a mis à la mode les drames sacrés, retrouvés dans la fumée du tabac les vieux mystères. La Butte, avec les poètes du *Chat Noir*, a fait entrer l'esprit montmartrois du théâtre chez Molière lui-même (qui eût fait en son temps l'ascension de la Butte) et le fera entrer quelque jour chez Richelieu. Elle a retrouvé la chanson des mazarinades, et même, à l'occasion, près de la chanson rosse, la chanson bonhomme de Désaugiers et la chanson patriotique de Béranger. Pierre Dupont que j'ai entendu (toujours *là !*) chanter les *Bœufs*, les grands bœufs blancs tachés de roux, sur la place des Terreaux à Lyon, Pierre Dupont eût été un poète montmartrois comme Bruant et Jehan Rictus, l'auteur poignant des *Soliloques du Pauvre*.

Elle a fait vivre — non pas comme Lucullus — et elle fait vivre encore des poètes, la Butte hospitalière, et elle donne à Paris uniformisé une note particulière qui n'est point sans grâce. Qu'elle reste où elle est et qu'elle demeure ce qu'elle est ! On dit que ses cabarets perdent de leur vogue sans perdre de

leur audace, et c'est ce qui expliquerait qu'imitant Maurice Donnay, un de ceux qui lui donnèrent le plus de charme et de gloire, la Butte voudrait se rapprocher de l'Académie.

Que la Butte, encore une fois, reste sur la Butte, ou plutôt reste la Butte. Cette annexion lui serait funeste. Le mont Aventin du calembour, de la satire, de l'opposition et du socialisme en chansons, a besoin de son emplacement comme certains tableaux ont besoin de leurs cadres. « Bourdaloue ne prêche bien que dans son tripot », disait Mme de Sévigné. S'il veut être toujours *Montmartrois*, Montmartre doit rester à Montmartre. Et que les populations se rassurent : si les locomotives imitent Santos-Dumont, la Butte n'imite personne — elle n'aspire pas à descendre. Montmartre ne descend pas, il ne s'américanise point. C'est un quartier qui tient à sa gloire.

Et s'il n'en reste qu'un il sera celui-là.

XVI

Le roman. — Où est le roman ? — Il est partout. — Les romans d'hier. — La princesse et le lieutenant. — Un mariage parisien. — Les reines de la Mi-Carême à Turin. — Les grisettes ambassadrices. — Romans judiciaires. — Les romanciers de Poissy. — La princesse de Cobourg. — Une mort. — M. le Bourreau. — Sanson et le chanteur Lays. — La mélancolie du bourreau. — Une nouvelle que Balzac eût pu écrire.

9 août.

Et qui nous disait donc que le roman, le pur roman, le roman romanesque, le roman d'aventures, le roman d'amour était fini ?

Ce qui se passe sous nos yeux est sans doute de l'histoire, une redoutable histoire, et les canonnades de Mandchourie peuvent compter pour d'inoubliables événements ; mais le roman, le pur roman, le roman qui grise le cerveau et fait battre le cœur des femmes, ne perd pas ses droits, même entre les assauts et les grèves. On nous demandait, l'autre jour dans une enquête, à propos du dernier récit de Mme Daniel Lesueur, si nous pensions que le roman populaire était mort. Rien n'est mort en littérature, pas même M. Scribe, puisque la génération nouvelle vient de le déterrer sous prétexte de l'exécuter publiquement. Ce pauvre Scribe !

Du haut du ciel, leur demeure dernière,
Ses colonels ne sont pas très contents !

Le Roman, populaire ou non, n'est jamais fini, ne mourra jamais, pas plus que l'illusion et le rêve. Et ce n'est pas seulement dans le feuilleton qu'il règne en maître. Il prend possession du fait-divers, il emporte d'assaut le Premier-Paris. Il emplit de ses combinaisons, de ses inventions et de ses drames, les colonnes du journal. C'est ici le roman d'une princesse qui passe par la fenêtre, comme Rosine y jetait sa musique, pour rejoindre celui qu'elle aime et se réfugie, dit-on, dans ce grand Paris où — le mot, si joli, est de Séverine — « l'immensité de la forêt assure la sécurité des nids ». C'est là le mariage très sympathiquement accueilli d'un élégant publiciste, Parisien entre les Parisiens, maître d'une partie de l'opinion, avec l'héritière d'un beau nom de France et l'alliance de la presse, la grande puissance d'aujourd'hui, avec la noblesse, la grande puissance d'hier. De quelque côté qu'on se tourne, le roman nous sourit, le roman nous guette. Non pas le roman vulgaire et terre à terre, l'humble roman tiré à des millions d'exemplaires des pauvres êtres condamnés à l'existence incolore que traînent sans savoir où elles vont, des multitudes de créatures qui n'ont que des devoirs et pas d'histoire ; mais le roman qui rendrait jaloux les romanciers et fait de l'imprévu le plus étonnant la réalité la plus courante.

Et je le rencontre partout, sous des formes diverses, ce roman qui diversifie la vie moderne, qu'on dit uniforme et si plate.

— N'est-ce pas un roman — un récit de voyage — que cette réception des reines de la Mi-Carême parisienne par la reine des marchés de Turin, ce couronnement d'une ouvrière recevant en souveraine véritable les majestés des cortèges de lavoir ? « Dire que j'ai été l'empereur Sigismond ! » soupirait le poète Albert Glatigny, se rappelant, du fond de sa détresse, les défilés de la *Juive*, en province. Les petites blanchisseuses parisiennes n'auront pas été seulement les reines d'un jour, il ne leur suffit pas d'avoir régné sur les boulevards et d'avoir fait arrêter leurs chars devant le conducteur du char de l'Etat. Elles auront eu cette gloire d'être reines même après la Mi-Carême, d'être reines à l'étranger, reçues en reines, traitées en reines, et — disent les dépêches — « de provoquer une démonstration populaire en faveur de la France ».

O Monselet, qu'en aurais-tu dit ?

Tes petites blanchisseuses
Qui s'en vont, chaque lundi,
Aux pratiques paresseuses
Porter le linge, à midi...

N'ont eu, là-bas, qu'à paraître
Pour confondre, en vérité,
Tout un système peut-être
Qui tombe de vétusté...

A quoi bon désormais la vieille diplomatie des ambassadeurs accrédités et des représentants officiels ? Les midinettes et les reines de lavoir sont peut-être les ambassadrices de l'avenir. Les ambassadrices de la belle humeur et de la grâce. Elles arrivent, elles se montrent, elles sourient. Vive la France ! Elles ten-

dent leurs fines mains nerveuses à la reine des marchés de Turin. Vive l'Italie ! C'est peut-être de cette « fraternisation » toute démocratique des reines de hasard que naîtra la fraternité des peuples.

Et Mimi Pinson, grisette ou blanchisseuse, est, à vrai dire, une ambassadrice qui en vaut une autre. Elle est aimable, et se fait aimer. Elle apporte de la gaieté, elle remporte des fleurs. Mais le roman, oui, comment finit le roman de cette reine d'aventure ? Quand elle rentre à l'atelier ou au lavoir, que doit-elle penser en songeant aux acclamations, aux vivats, aux discours qui l'accueillaient là-bas, et qui vont lui faire trouver son Paris bien silencieux et son battoir un peu lourd ? Vraiment, ce roman d'une ouvrière élue reine en son faubourg et restée reine chez un peuple étranger, traversant les Alpes, saluant, saluée, assourdie de fanfares, aveuglée de drapeaux, est un de ces spectacles imprévus qui sembleraient prouver que les barrières et les frontières ont fait leur temps. Je redoute seulement les lendemains de ces fanfares, la fumée âcre des lampions éteints. Que les journées sembleront longues désormais à l'atelier. Quels soupirs pousseront ces reines détrônées ! Quels souvenirs et quels fantômes ! « *Dire que j'ai été l'empereur Sigismond !* »

Et, je le répète, tout cela est du roman, du pur roman, de l'histoire romanesque, si vous voulez. Mais il en est d'autres. Gaboriau, — dont les romans judiciaires étaient ce qui « divisait le moins » M. de Beust et M. de Bismarck, grands admirateurs de *Monsieur Lecoq* — Gaboriau eût écrit, par exemple, des volu-

mes avec l'aventure de ce bijoutier du boulevard Sébastopol dévalisé par d'audacieux malfaiteurs qui avaient (la police tutélaire en avertissait par avance la future victime) préparé leur coup dans la prison même de Poissy, ce Conservatoire officiel du cambriolage.

C'est même charmant cette sollicitude de la police de Sûreté :

— Madame, attendez-vous à être volée !

— Mais Monsieur...

— Prenez vos précautions. Nous savons que vous allez être cambriolée. Les dernières nouvelles de Poissy nous en donnent la certitude.

Et la bijoutière veille et la police surveille. Et le « plan » né des colloques de Poissy est exécuté de point en point. On songe involontairement à la facétie fameuse de Pothey, la *Muette*, ce monologue avant les monologues : « La police le sait ; mais elle ne peut rien faire ! »

Gaboriau, ou son M. Lecoq eût, je pense, inventé quelque chose. Mine contre mine. Ruse contre ruse. Il en faut beaucoup avec ces romanciers de Poissy. Ce n'est ni l'ingéniosité ni l'audace qui manquent à ces collectionneurs de bijoux combinant du fond d'un préau « le coup » qu'ils exécuteront une belle nuit. Fidèles à leur *scenario*, ils font du roman d'aventures en action. Tantôt ils pénètrent chez les bijoutiers par le plafond, comme au boulevard des Italiens. Tels Planchet et Mousqueton dans les *Mousquetaires*. Tantôt ils arrivent jusqu'au magasin en perçant la cave, comme au boulevard Sébastopol. Tels Latude et

d'Alègre, dans *Trente ans de captivité*. Ces cambrioleurs sont des érudits. Ils connaissent leurs classiques.

Mais, bien que le roman judiciaire ait ses admirateurs, c'est encore le roman d'amour qui passionne le plus la foule et l'évasion de la princesse Louise de Cobourg a visiblement plus de succès que les exploits de voleurs de bijouterie. L'autre roman, celui de miss Clara Ward, princesse de Chimay, semble épuisé. Et puis il n'a pas le même attrait mystérieux. C'est un roman de Willy, de Willy quand il n'écrit point *Minne*. Ce n'est pas cet enlèvement d'une princesse lointaine et prisonnière, cette fuite à travers les pays, l'incognito sous le masque de l'automobile, comme dans un foyer d'Opéra.

On dit que le vieil empereur d'Autriche, philosophe couronné qui a vu tant de désastres, conseille au prince de Cobourg de ne point poursuivre les fugitifs et de laisser s'achever à Paris ou ailleurs le roman qui pourrait s'appeler la *Princesse et le Lieutenant*.

Il sait que tout finit, le vieil empereur qui, lui, depuis plus longtemps que Glatigny, porte ce manteau impérial autrement lourd qu'un manteau de théâtre. Il se dit que le roman de Louise de Cobourg aura une fin, comme les autres.

— Tout passe, tout casse, tout lasse. Laissez passer l'automobile qui emporte les amoureux !

Seulement, quelle que soit sa résignation aux épreuves de la destinée, le tragique souverain, dont la solitude est peuplée de tant de spectres et qui a subi vaillamment tant de malheurs immérités, doit se dire

pourtant qu'il assiste à l'écroulement d'un monde. Il semble que tout craque autour de lui. Tant de scandales autour des trônes ! Tant de dramatiques romans dans ces palais où l'étiquette règne encore, mais comme une souveraine abolie, une douairière dont on supporte mal les radotages !

Il doit, le vieux François-Joseph, comparer — car il pense — ces reines improvisées de mi-carême qui promènent leurs majestés parmi les fêtes populaires à ces altesses qui n'ont qu'une tentation et une joie, rejeter loin de leurs fronts les diadèmes qui les enserrent, et redevenir libres et être tout uniment des femmes, des femmes que l'on aime et qui aiment, des souveraines libérées.

Sans doute il en fut toujours ainsi. La Reine de *Ruy Blas* n'est pas une exception. Mais le modernisme inutilise de plus en plus les duègnes et il n'y a pas plus de rangs que de distances avec l'automobile.

On m'a conté que lorsqu'un ministre, un peu effaré et inquiet, vient annoncer à l'empereur d'Autriche que quelque point noir, à l'horizon, menace son empire ou se lève sur l'Europe, il regarde son conseiller un moment, puis il répond très calme :

— Eh ! bien ?

— Sire, les massacres recommencent en Orient, il y a des troubles en Macédoine, les nouvelles de Liao-Yang sont terribles pour les Russes...

— Eh ! bien, dit l'empereur, très doucement, le malheur n'est-il pas la règle de la vie ? Il faut nous y habituer, Excellence. Je m'y suis bien accoutumé ! Calmez-vous ! Laissez passer !

Et c'est ainsi que l'autre jour il a dû dire, si on a osé lui en parler, même tout bas :

— Que la princesse de Cobourg aille où elle voudra. Mais surtout point de tapage. Les scandales princiers font trop de bruit pour les peuples qui écoutent, qui regardent et qui jugent.

Et il est allé sans doute faire sa promenade quotidienne en songeant au passé, aussi sombre que l'avenir.

Si j'en croyais les journaux, un personnage terriblement romanesque, et qui vécut une vie fort dramatique aussi, aurait disparu hier et *Monsieur le Bourreau*, comme disait la Du Barry, serait mort. Personne plus que M. Deibler ne fut à la fois redouté et populaire. J'imagine que ce tout-puissant fonctionnaire devait avoir, comme les autres souverains, ses heures de mélancolie profonde. Peut-être était-il résigné et disait-il, lui aussi :

— J'en ai tant vu ! Laissez passer !

Quand on publia (ce n'était qu'une spéculation de librairie) en huit gros volumes in-8° les *Mémoires de Sanson*, souvenirs de plusieurs générations d'exécuteurs, on oublia — ou on ignora — un fait saisissant bien que très intime dont l'authenticité me fut affirmée par le baron Taylor, qui tenait le renseignement de l'intéressé lui-même.

Un soir, à l'Opéra, le bruit se répandit que Lays, le chanteur Lays, le bien-aimé Lays, la coqueluche des spectatrices, Lays, applaudi et choyé, était — ô horreur ! devinez quoi ? — un des valets du bourreau, le collaborateur, l'aide du bourreau Sanson, en personne.

— Etait-ce possible ?

— C'était certain. On l'avait vu, positivement vu, ce qui s'appelle vu, tendre au bourreau le fer rouge qui servait à marquer les forçats à l'épaule. Cela s'était passé sur la place publique et un des choristes de l'Opéra se trouvait tout à côté de Lays lorsque le chanteur avait passé le fer rougi à l'exécuteur des hautes œuvres.

A l'Opéra, on résolut de ne rien dire à Lays, mais, à partir de ce moment, personne, pas un chanteur, pas un choriste, pas un figurant, ne lui adressa la parole en dehors du service. S'il demandait à quelque camarade des nouvelles quelconques : « Comment va votre femme ? Et vos enfants ? » on ne lui répondait pas. On passait. Lays se sentait, il ne savait pourquoi, entouré, enveloppé d'une atmosphère de glace. Les regards devenaient durs en se fixant sur lui. Il était, sans le savoir, en quarantaine.

Et pourquoi ? Que se passait-il ? Qu'avait-il fait ? Qu'avait-il dit ?

Un mot brutal de quelque machiniste ivre l'éclaira brusquement, un soir, sur ce qu'on lui reprochait avec mépris :

— Va donc rejoindre ton maître, oui, va donc, valet de bourreau !

Le chanteur demanda des explications. Sévèrement, un de ses camarades lui répéta ce qu'avait dit le figurant, présent à l'opération du fer rouge — et Lays poussa un cri d'étonnement désespéré. Eh ! quoi, c'était pour avoir tendu ce fer rougi à Sanson marquant un forçat de la fleur de lys ou du T. F. qu'il

trouvait le théâtre ainsi ligué tout entier contre lui ? On l'avait sans l'entendre condamné à ce supplice de réprouvé ?

Lays alors raconta la vérité.

Oui, il connaissait le bourreau. Il avait connu Sanson dès son enfance. Il le plaignait. Il pouvait bien le dire : il l'aimait. Et chaque fois que le bourreau avait à faire tomber des têtes, surtout dans les rouges fournées de la Terreur, l'exécuteur se sentait, après l'exécution, pris de frissons et de noire tristesse. Il s'enfermait derrière ses volets clos. Il revoyait le sang versé, les têtes coupées. Le roi, la reine, les Girondins, Mme Roland, Danton, Robespierre ! Des hommes, des femmes. Il avait l'absolue sensation de glisser vers la folie et il éprouvait alors le besoin de quelque air de romance, une musique de tendresse, qui l'arrachât à ces visions sinistres.

Il suppliait Lays de venir à son logis, de lui faire entendre un de ces fragments d'opéra que savait le chanteur et Lays, s'il n'était pas pris par le service de la scène, allait chez son terrible ami, se mettait au clavecin, chantait, et la romance à la mode ou quelque vieil air de Lulli berçait la mélancolie de Sanson, chassait les images lugubres, refaisait, pour quelques minutes, un homme comme un autre, de ce maudit, le bourreau.

— Et comme sa maladie de nerfs le reprend après chaque exécution, fût-ce une marque au fer rouge, il m'avait demandé de l'accompagner pour le ramener chez lui après l'opération et lui chanter des airs d'*Armide*. Je l'ai accompagné, en effet. J'étais près de lui

quand il a marqué ce forçat. Le réchaud où chauffait le fer touchait presque mes pieds. A un moment donné, pressé d'en finir, voyant se tordre le patient dont l'épaule nue frissonnait, Sanson me dit : « Vite, vite, le fer rouge ! Finissons-en ! Le fer ! Le fer ! » Machinalement, sans savoir, je me suis penché, j'ai pris le fer rouge et je l'ai tendu à Sanson qui avançait la main vers moi... En vérité, je croyais rendre service au supplicié ; ou plutôt, très ému, troublé, je ne pensais à rien, à rien, qu'à répondre à une prière !... Et, l'opération finie, j'emmenai Sanson silencieux et, les portes de son logis de la rue Neuve-Saint-Jean une fois fermées sur nous, dans l'ombre, je lui jouai des airs d'*Armide*. Il pleurait et hochait la tête. « J'en ai tant vu ! J'en ai tant vu !... » C'était son refrain, à lui. Dites-moi maintenant si je suis le consolateur ou le valet du bourreau !

M. Deibler eut peut-être, comme l'exécuteur des Girondins, de Louis XVI et de Danton, ses heures de névropathie ; quelque chanteur d'opérette put lui faire l'aumône de ses chansons. Je ne sais rien de plus poignant que cette sombre humeur du bourreau demandant à Gluck ou à Lulli de chasser les fantômes qui sont là, les hallucinations inquiétantes, les spectres, tous les spectres. Et la voix de Lays s'élève, le clavecin fait entendre ses notes grêles. Sanson a pleuré, Sanson peut encore sourire.

Les éditeurs des *Mémoires*, en partie apocryphes, en partie rédigés sur les notes de l'exécuteur, ont ignoré ces accès de lycanthropie et je m'étonne que Balzac, qui avait connu Sanson comme il avait

connu Vidocq, n'en ait pas fait une nouvelle.

— Ecrivez-la, me disait le baron Taylor. Ce n'est pas du roman, c'est de l'histoire.

Le roman, c'est l'histoire qu'on n'écrit pas et qu'on ne voit pas.

XVII

LES ENQUÊTES LITTÉRAIRES
LA MORT DE M. WALDECK-ROUSSEAU

12 août.

Un interviewer en quête de copie se présentait, quelque beau jour d'août, voilà deux ou trois ans, chez le secrétaire perpétuel de l'Académie française pour l'interroger sur la question de la réforme de l'orthographe.

— Mon Dieu, fit M. Gaston Boissier, je ne demande pas mieux que de vous être agréable en vous répondant ; mais croyez-vous que ce soit-là pour le public un sujet bien passionnant ?

Le reporter eut un sourire.

— Non, dit-il, mais que voulez-vous ? C'est une *question d'été.*

Il semble en effet que l'été les gros événements soient plus rares (les tueries de Port-Arthur se résumant en dépêches courtes) et les journalistes mués en juges d'instruction s'ingénient alors à ouvrir des enquêtes. C'est l'heure où l'on exige des littérateurs vivants qu'ils votent sur la valeur des littérateurs

morts et donnent des places aux disparus comme on a décerné des prix aux écoliers. « Quel est le plus grand poète du dix-neuvième siècle ? A quel auteur dramatique du siècle passé accordez-vous la préférence ? » C'est la saison des colloques littéraires et le moment où l'on éprouve le besoin de connaître les opinions des gens de lettres sur leurs contemporains.

Et le *gendelettre*, comme disait Balzac, est toujours prêt à répondre. Il est enchanté de faire, en fumant un cigare ou en prenant le thé, de la polémique parlée. Quel plaisir de pouvoir médire du prochain sans avoir la peine de chercher ses adjectifs, la plume à la main ! Il y a dans les libres propos de l'homme *interviewé* une ardeur d'expression, une brutalité ou une franchise impulsives qui font de ces entretiens familiers d'inappréciables documents. Celui qui parle devient, en jugeant les autres, son propre juge. En peignant autrui il se peint soi-même. Et par là telle enquête demeurée célèbre, celle de M. Jules Huret sur les littérateurs d'il y a quelques années, est le tableau très vivant de notre monde littéraire à un moment donné — un moment aboli.

Ce qui ressort de ces enquêtes, c'est d'ailleurs — il faut bien le dire — le peu de cordialité des gens de lettres entre eux. La vieille fraternité littéraire me paraît une vertu disparue. La lutte étant chaque jour plus âpre, les réalités sont de plus en plus violentes. La dent croit qu'en mordant elle pourra mieux nourrir.

Les littérateurs du nouveau jeu procèdent par réclames tapageuses ou par éreintements forcenés. Ils

ne semblent pas admettre les deux poids d'une balance. Un tel est un crétin ou un demi-dieu, il n'y a pas de moyen terme. Et le demi-dieu est tout naturellement l'homme qui ne gêne personne, qui ne réussit point, que le public n'adopte pas et dont les rivaux n'ont rien à craindre. Je sais des renommées littéraires qui ne sont ainsi que des espèces de béliers ou de balistes inventées pour démolir les gloires trop gênantes. On dresse surtout certains piédestaux *contre* certaines statues.

Ce qui est frappant dans l'humeur du *gendelettre* néo-style, c'est son irritabilité. Son épiderme a la sensibilité d'un écorché. J'ai vu des auteurs tout prêts à envoyer des témoins à un critique pour tels articles qui nous eussent jadis paru valoir une visite et des remerciements. Sainte-Beuve se plaisait déjà à parler des morts parce qu'il tenait en défiance l'amour-propre des vivants. Que dirait-il aujourd'hui ? Peut-être se contenterait-il d'étudier ces *Messieurs* de Port-Royal et ne voudrait-il point, bien qu'il ne fût pas timide, s'exposer aux répliques de ses justiciables.

J'attends beaucoup des « enquêtes » commencées pour connaître l'état d'âme des jeunes littérateurs actuels. La jeunesse seule est, en pareil cas, intéressante à consulter. Les gens arrivés ont leurs habitudes, leurs préjugés, leurs amitiés, leurs souvenirs. Ils planent du haut de leur gloire ou se reposent au fond de leur retraite. Les jeunes ont leur œuvre à faire et leur place à prendre. Ce sont les fossoyeurs des renommées anciennes. On est curieux de savoir ce qu'ils

pensent de ceux qu'ils enterrent et qu'ils enterrent parfois tout vifs.

J'imagine qu'ils savent le prix de l'amitié littéraire. Elle est plus féconde que le darwinisme artistique, qui érige en dogme la loi du plus fort et substitue au légendaire *Place aux jeunes* le cri plus moderne de : *Place aux féroces*. L'arrivisme, qui est la règle des individus et celle des nations, depuis la Prusse jusqu'au Japon, semble avoir supprimé la lutte affectueuse, celle qui fait de deux rivaux des amis et change au besoin des concurrents en conseillers. Il est une phrase délicieuse et suggestive dans la correspondance de George Sand avec Gustave Flaubert. Mme Sand vient de publier je ne sais quel roman. Elle invite Flaubert à venir la voir à Palaiseau et elle lui écrit le plus simplement du monde : « Apportez l'exemplaire. Mettez-y toutes les critiques qui vous viennent. Ça me sera très bon. On devrait faire cela les uns pour les autres, comme nous faisions Balzac et moi. »

Eh ! oui, on devrait faire « cela les uns pour les autres ». Il y a dans l'amitié littéraire, dans ces consultations de camarade à camarade, une sorte de collaboration morale qui est la véritable critique, celle qui signale les écueils avant le lancement du navire.

Les gens de lettres d'autrefois (je parle de ceux du temps passé) pouvaient avoir toutes les mesquines passions que donne la griserie de l'encre, ils pouvaient chercher souvent les quatrains narquois et les épigrammes au fond de leur encrier. En réalité, ils se soutenaient entre eux. Ils se donnaient volon-

tiers la réplique dans les salons. Ils se faisaient valoir les uns les autres, Chamfort *faisant le jeu* de Laharpe ou Suard celui de Marmontel. Le bon Diderot courait chez Sedaine pour le serrer dans ses bras au lendemain d'un succès. Et le vieux Kératry souligne dans un article sur les *Gens de lettres d'autrefois* la conduite de Jean-Jacques, volontiers *persécuté* cependant et maussade, se vengeant des outrages de Palissot en l'excusant auprès du roi Stanislas, et des railleries de Voltaire en souscrivant pour sa statue.

On trouverait, certes, plus d'un exemple d'un pareil oubli de toute rancune parmi nos contemporains. Mais il faut avouer pourtant que la mansuétude n'est pas le péché mignon de ce temps-ci. L'argot courant a caractérisé d'un mot ironique, *bénissage*, ce qui pouvait être appelé autrefois bienveillance, et cette fraternité d'armes des littérateurs entre eux, Henri de Latouche l'a flétrie comme une manœuvre en l'appelant de la *camaraderie*. C'était pourtant une vertu, cette camaraderie qui fait qu'on brave la misère et les épreuves dans les lettres comme les balles à la guerre. Camarades ! dit le chef entraînant au feu ses soldats. Le camarade c'était, ce devrait être encore le compagnon des premières heures, que l'on soutient et qui vous soutient à travers la vie et qui reste fidèle sous ses cheveux blancs aux rêves des premières années et au tutoiement des premiers jours.

La camaraderie ne tue d'ailleurs ni le talent ni la critique. Lorsque Taine, About, Weiss, Sarcey, Assolant, Paradol, se faisaient la courte échelle pour monter à l'assaut, ils ne perdaient à cette aide de

camarades ni leur personnalité, ni leur liberté de jugement. Ils s'entraînaient et s'entr'aidaient. Ils formaient non pas une petite chapelle, mais un petit bataillon. Et ils faisaient les uns pour les autres ce que Balzac faisait pour George Sand. Ils s'aimaient. Je crois qu'il faut s'aimer.

Lorsque, autour de Catulle Mendès, alors tout jeune et fondant la *Revue fantaisiste*, se groupèrent tous ces poètes nouveaux venus, plus jeunes encore que lui, qui devaient renouveler, rajeunir ce que Boileau appelait « l'art des vers », refaire le Parnasse, c'était l'enthousiasme et la foi qui les mobilisaient, comme une jeune garde de la grande armée romantique. Et ils ne se haïssaient point. J'imagine que si la mode des « enquêtes » eût alors existé et que les reporters eussent interviewé les fantaisistes, ces poètes eussent décerné par brassées le *vert laurier* à leurs camarades.

O Camaraderie, que Latouche inventa et que popularisa Scribe — ce pauvre Scribe qu'on vient de déterrer pour le disséquer à nouveau — camaraderie, qui n'es qu'un mot, il faudrait que tu devinsses la vertu des générations nouvelles, marchant coude à coude vers un idéal commun ! Les rivalités et les rancunes, les éreintements et la maussaderie n'ont jamais produit que des résultats négatifs. Pour un pamphlétaire tel que Veuillot, dont le style embaume une invective pour l'éternité, que d'inutiles pages de colère!

Et, au total, tous ces entretiens, ces colloques, ces interviews — *questions d'été*, comme disait le reporter — se peuvent résumer dans les quelques mots

répétés par le personnage de comédie qui répond naïvement :

— Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi ! Un succès me fait mal !

On a toujours mauvaise grâce à louer le temps passé qu'on regrette tout naturellement comme la douairière de Brionne regrettait le temps perdu. Il est cependant bien permis de dire qu'il fut une heure où la camaraderie dans le journalisme gardait une familiarité sans façon qui faisait d'un journal une même famille et de voisins en collaboration non pas seulement des confrères, mais des compères et des amis. Les braves gens qui combattaient alors côte à côte, avec bonne humeur le plus souvent, étaient de bonnes gens. Le péché d'envie existait sans doute, car il date du paradis terrestre. Mais on péchait moins souvent. La brasserie de la Bohème où naissaient parmi les pots de bière les mots qui couraient le boulevard était moins féroce que le bureau de rédaction où se forge le plan de quelque *campagne*, ou que le café littéraire où se fabrique quelque calomnie. Pour tout dire, on n'avait pas encore inventé la *rosserie* et on ne cultivait pas aussi savamment la haine, cet aconit.

... Et, au moment même où je viens d'écrire ce mot, la haine, une nouvelle m'arrive, funèbre et désolante, qui arrête ma plume dans cette causerie sur nos mœurs littéraires et me place en pensée devant cette maison de Corbeil qui a vu hier l'agonie d'un homme d'Etat dont la perte douloureuse se fera sentir pour la République et pour la France.

« De quelle immense proie la mort vient de se saisir ! » écrivait Camille Desmoulins lorsque Mirabeau disparut de la scène du monde. Et l'écrivain parlait encore avec angoisse de « ce superbe magasin d'idées démeublé par la mort », de « cette tête glacée qu'il avait contemplée en cherchant encore son secret ». M. Waldeck-Rousseau est, lui aussi, une de ces proies que la mort, lorsqu'elle les prend, arrache à tout un peuple. Il fut un de ces talents et de ces caractères qui honorent une nation.

Je ne voulais pas croire que cette haine, dont je parlais tout à l'heure, pût être assez forte pour que la disparition d'un tel homme fût annoncée, escomptée avec une sorte de plaisir sinistre par des adversaires qui constataient avec insistance l'impossibilité de la guérison sans se préoccuper qu'il y avait une femme, la plus vaillante des femmes, il est vrai, dont les yeux pouvaient lire, imprimée sans pitié, la funèbre prédiction. Et pourtant, la haine politique, aussi atroce que la jalousie littéraire, mettait une sorte d'acharnement à devancer l'avenir, à décourager ceux qui espéraient encore contre tout espoir.

Il n'y avait d'aussi résolu que le mourant pour regarder en face le dénouement si fort attendu par les adversaires. Il était dans la souffrance ce qu'il avait été dans la vie, froid, dédaigneux, distant et, sous cette apparence un peu hautaine, l'être le plus sensible et le cœur le plus chaud. Il disait, en hochant la tête, sentant bien que le mal ne le quittait point et qu'il fallait peut-être plus radicalement le combattre : « On me fait descendre l'escalier marche à marche. » Mais

le résultat ne l'effrayait pas. Il regardait ses jours finir, s'envoler comme la fumée de cette éternelle cigarette qui ne quittait jamais ou ses doigts ou ses lèvres. Il avait seulement une sorte de réserve avec ceux qu'il aimait le plus, et ne voulant pas leur laisser de lui-même une image minée par la maladie, il se réfugiait dans la solitude, en son jardin, une solitude peuplée de dévouements, la plus chère des solitudes, celle qu'entourent d'une affection de toutes les heures les êtres qui veillent sur vous.

Je ne crois pas que, depuis la mort de Gambetta, dans la triste nuit de décembre, pareille disparition ait plus profondément atteint une vivante espérance. La patrie sentait bien — et les partis ennemis eux-mêmes — qu'il y avait en M. Waldeck-Rousseau une toute-puissante réserve, et que la France avait là, en disponibilité, le plus rare et le plus lucide des hommes d'Etat. C'est une force cérébrale qui disparaît. Les hommes d'une telle élite se comptent en tous les temps. On dirait qu'ils deviennent de moins en moins nombreux à mesure que la foule, maîtresse souveraine, arrive et pousse, roule comme un mascaret.

M. Waldeck-Rousseau avait précisément ce magnétisme singulier qui domine les assemblées, parfois moins maniables que les foules. Jamais homme ne s'imposa avec plus de sang-froid à un Parlement moins disposé à se laisser dompter. Le premier jour de son ministère, il pouvait être renversé dès la première attaque. Il était monté à la tribune au milieu des vociférations et des menaces, il avait parlé sous

les cris, les bruits de couteaux à papier, les exclamations, les interruptions.

— Je n'ai pas en réalité, me disait-il alors, prononcé un discours de plus de quinze minutes et pour faire entendre ces paroles je suis resté plus d'une heure à la tribune !

Il attendait, impassible, que les interrupteurs lui permissent d'achever ses phrases ainsi coupées et qui, même sous ces hachures, gardaient l'impeccable correction, la tenue de style qui faisaient de l'orateur politique comme de l'avocat le plus admirable des écrivains.

Et quelques jours après, ce même Parlement, conquis par le maître orateur, écoutait avec respect et obéissait à la suggestion irrésistible du talent.

Ceux-là sont rares parmi les orateurs ceux dont on peut relire les discours et qui font comprendre, lorsqu'ils sont imprimés, la puissance de leur influence et l'entraînement de leur harangue. Dépouillée du geste et de l'accent, leur parole devient ou redondante ou incolore. Un discours de Waldeck-Rousseau, lu, restait aussi admirable, aussi ferme, qu'un discours écouté. Le verbe logique, le mot propre, la dialectique serrée, la phrase d'une limpidité de cristal, laissait aux harangues mises en pages la valeur même dont les auditeurs avaient subi l'irrésistible puissance.

Je me rappelle avoir écouté M. Waldeck-Rousseau dans ce procès Coquelin qu'il plaida contre Me Du Buit et contre la Comédie-Française. Nous avions vingt fois raison, et cependant, en entendant Waldeck-Rousseau plaider, accumuler les arguments avec une

froideur méthodique, je me demandais si nous n'allions pas perdre notre procès.

Il y avait un tel art dans cette parole, un art qui se dissimulait sous la simplicité la plus parfaite, une façon de discuter sans fracas, avec une sûreté de causer, la main dans les poches, comme un *debater* causeur, la main dans les poches, comme un *debater* tapageur l'ancien barreau, Waldeck-Rousseau, qui fit école, avait substitué la simplicité, la netteté, toutes les qualités françaises, et il fut, après ces romantiques éperdus, les Berryer et les Jules Favre, une façon de réaliste jouant du canif plus que du tonnerre.

M. Waldeck-Rousseau eut un moment la pensée de se présenter aux suffrages de l'Académie Française, ou du moins, pour être exact, ses amis songèrent à lui conseiller de poser sa candidature. Il était alors dans toute sa puissance. Il ne pouvait exposer un président du Conseil à un échec. Lorsqu'il se retira des affaires, cet homme qui ne savait pas haïr avait accumulé sur lui trop de haines et de rancunes pour que son nom réunît le nombre de suffrages qui lui étaient dus. Il ne parla plus de rien, on ne lui parla plus de rien. D'ailleurs cette immortalité de quelques jours devait lui paraître futile en face de la mort que, le *papelito* à la main, il voyait venir sans trouble.

L'Académie n'eût jamais ouvert ses portes à un talent d'orateur plus classique, à un artiste de la parole plus profond et moins discutable. Artiste, M. Waldeck-Rousseau l'était en toutes choses. Il aimait le théâtre et le connaissait jusqu'en ses say-

nètes et scènettes. Il a, de ses aquarelles vraiment remarquables et qui eussent fait la fortune d'un professionnel, orné les murs de quelques salons amis, illustré un livre consacré par M. Gaston Ménier à cette croisière en Norvège qui fut la grande vacance et le repos de l'homme d'Etat pêchant là-bas, — lui, pêcheur d'hommes — le gros poisson dans les mers du Nord. Causeur, il était charmant, laissant tomber le mot spirituel avec un flegme souriant auquel ses yeux très particuliers, son regard profond ajoutaient une sorte d'ironie.

Par-dessus tout, il était sensible. S'il y avait une cuirasse sur sa poitrine, le défaut de la cuirasse était la bonté. On l'a vu pris de fièvre, s'étendre sur un canapé, désolé, après la plaidoirie pour un ami, et dire :

— J'ai mal plaidé ! Si je perds mon procès, j'aurai compromis ce malheureux !

Il avait, au Palais comme à la Chambre, le scrupule de son devoir. Sa tendresse cachée n'avait d'égale que sa fermeté, qui, elle, s'imposait. Et celui-là fut aimé et se fit aimer de ceux qui l'approchèrent. Il avait bu le lait de la tendresse humaine dans cette vieille famille nantaise dont son père, avant lui, avait été l'honneur et dont il a consacré la gloire.

Que l'émotion de tout un pays console — si quoi que ce soit la puisse consoler — la noble femme qui a veillé avec tant de courage et d'affection sur cette lumière dont la flamme vient de s'éteindre !

XVIII

Une révolution. — Le taxamètre. — La routine. — Les cochers et le public. — Un peuple qui passe pour révolutionnaire. — — La tyrannie du cocher et son esclavage. — Cochers d'autrefois. — Alexandre Dumas et le *Cocher de cabriolet.* — Le « cocher fidèle ». — Le *Chauffeur.* — Un mot de Chamfort. — La marche en avant. — Les cochers du temps de Charles IX et les fiacres sous Louis XV. — L'automobile et les berlines. — Sages réflexions que devaient faire les cochers. — Sébastien Mercier et les chevaux. — Un remède à la vitesse. — Les chevaux de fer. — Une locution courante : *Entre quatre-z-yeux.* — Une lettre d'Émile Littré. — Les cochers satisfaits. — Le roi de Grèce à Paris. — Le petit drapeau rouge. — Le charme de Paris. — La liberté. — Un petit Marseille.

26 août.

Eh bien ! voici une grande nouvelle. Paris va peut-être voir une révolution.

Une innovation tout au moins, ou une restauration, car l'essai du système fut tenté il y a quelques années : l'application d'un nouveau mode de payement pour les courses de voitures, l'avènement du *taxamètre* (1) qui permettra de compter les tours de roues des véhicules de louage et de calculer le total des distances parcourues. Et la question, en vérité, intéresse tout

(1) J'avais écrit le *taximètre.* Logiquement l'étymologie voulait que ce fût là l'orthographe exacte. Le compositeur imprima *ʇaxamètre.* C'était le premier jour de l'invention nouvelle. Deduis *taximètre* a prévalu. Avec raison.

le monde, excepté les possesseurs d'automobiles. Encore sont-ils forcés aussi de héler des fiacres, à l'heure douloureuse des « pannes » mélancoliques.

Donc, le mot est juste : une révolution.

On a déjà fait plus d'une révolution en France et c'est pourtant, à bien étudier ses mœurs, le pays le moins révolutionnaire qui soit au monde. On peut modifier ses lois et on ne saurait, à certains jours, toucher à ses enseignes. Ce n'est pas moi qui le dis le premier. Voici le taxamètre. Le taxamètre est appliqué à l'étranger depuis des années, c'est en France qu'il fut inventé et la mauvaise humeur des cochers doublée de l'indifférence du public en ont chez nous empêché jusqu'ici l'application qui réussit parfaitement chez les autres. Nous sommes si fort cloués à nos habitudes ! Modifier nos façons d'être, renoncer au « train-train » de tous les jours, c'est un effort qui paraît à notre race impulsive plus malaisé que de monter à l'assaut ou de courir sur quelque ennemi, à la baïonnette. Nous sommes une nation qui n'admet le progrès que par bonds, à la façon des kanguroos, ou plutôt par des coups de force et des violences. La logique n'est pas la vertu suprême de ce peuple si raisonnable pourtant, d'esprit si clair et encore si prompt.

Mais en aucun pays du monde la moindre invention, lorsqu'elle touche à une habitude, lorsqu'elle dérange notre existence accoutumée, ne rencontre autant d'hostilités. A l'heure actuelle, combien de Français encore haussent les épaules quand on leur conseille de filtrer leur eau et, lorsqu'on leur parle de

microbes, répondent : « Ah ! oui, des bêtises ! » Pasteur a bien trouvé des résistances chez les savants. Pourquoi n'en rencontrerait-on pas chez les ignorants ?

Les cochers surtout, les cochers dérangés dans leurs façons d'être, s'étaient révoltés contre le compteur et vont peut-être résister encore au taxamètre, qui, cependant, est aussi bien établi dans l'intérêt des conducteurs de voitures que dans celui des voyageurs. Etait-il ou est-ce bien juste, par exemple, que le prix d'une course soit le même pour un cocher qui vous conduit de la rue Taitbout au faubourg Montmartre ou pour celui qui vous mène de la gare de Lyon à la porte de Neuilly ?

Mais les cochers, eux aussi, tiennent à leurs habitudes. Ils sont rebelles à toute invention nouvelle. Ils ont protesté contre les compteurs d'autrefois. Vont-ils protester contre le taxamètre ? Le petit drapeau rouge qu'on va leur donner pour arborer le mot *libre* pourrait bien devenir l'étendard de quelque révolte nouvelle. A moins que le taxamètre ne passe dans les mœurs et ne devienne le guidon officiel, l'oriflamme des cochers. Tout est possible.

Je serais très étonné cependant si cet essai, qui constitue évidemment un progrès, réussissait tout de suite.

J'ai souvent pensé qu'on avait fait bien des révolutions en France, aboli bien des tyrannies, et qu'on n'avait pas ébranlé la toute-puissance des cochers. Un siège de cocher c'est une façon de trône. Celui qui l'occupe regarde de haut les piétons, qui sont à la fois

ses clients et ses tributaires. Un peintre de la figure humaine qui voudrait peindre, ou un comédien qui voudrait rendre l'expression du parfait dédain n'aurait qu'à prendre pour modèle un cocher qui, ne voulant point « charger », contemple, impassible ou ironique, un malheureux piéton qui patauge dans la boue par un jour de pluie. Le spectacle est irritant et lamentable.

Aux appels éperdus, aux gestes de détresse, le cocher ne répond pas. Il ne répond rien. Il passe. Il est le maître de nos destinées. Il peut nous sauver la vie, nous éviter une angine ou une fluxion de poitrine. Peu lui importe. Il ne s'arrête pas. Il va. Où va-t-il ? Lui seul le sait.

Et, chose étrange, il ne se dit point que peut-être la course qu'on veut faire est de quelques minutes à peine, qu'en quelques tours de roue il en aura gagné le prix. Non. Il ne répond mie, par principe. Il va « relayer » — ou va ailleurs — sans se demander si le voyageur qui l'implore ne doit pas précisément s'arrêter sur son chemin. Je n'ai jamais compris cet état d'esprit, et je me demande s'il n'y a pas surtout chez le cocher qui passe le malin plaisir d'ennuyer le bourgeois qui attend.

Les pauvres gens — je parle des cochers — font, il est vrai, un dur métier ; rois sur leur siège et ilotes ailleurs, et la « moyenne » qu'on exige d'eux les force à un travail qui aigrit facilement leur humeur, car toute journée est pour eux lourde d'inconnu et ils ne savent guère, le matin, s'ils seront rentrés dans leur déboursé le soir. Mais, en vérité, ces difficultés et

ces discussions entre les cochers et les compagnies, les clients n'en sont pas responsables. C'est à eux, cependant, c'est à ces « *gueux de payants* », comme l'acteur classique appelait les spectateurs qui venaient louer des places pour *Hernani*, c'est aux piétons que les cochers s'en prennent. Les clients payent pour les patrons.

Alexandre Dumas a jadis, en une nouvelle charmante — qu'on ne lit plus — esquissé la physionomie de cette espèce disparue, le cocher de cabriolet, qui était le compagnon de son « voyageur », assis à ses côtés et causant, racontant sa vie, bien différent du cocher de fiacre isolé sur son siège et sans contact avec le monde. Le cocher de cabriolet, le *Figaro des cochers*, disait-on, car il savait tout et traitait familièrement ceux qu'il conduisait, est aboli, comme les carlins. L'espèce en était rare. Il n'y avait que 737 cabriolets en 1834. Et le cocher de fiacre, alors, avec son chapeau de cuir bouilli et sa houppelande bleue ou grise, était le type du *cocher fidèle*, qui faisait la joie des vaudevilles, des mélodrames et des enseignes.

Le « cocher fidèle » existe toujours et les bureaux de la Préfecture où l'on dépose les objets perdus en sont la preuve. Mais il est moins pittoresque. Le carrik classique ne se voit plus que sur les épaules du Jean-Paul Chopard du *Courrier de Lyon*.

Tout se transforme. On pourrait écrire l'histoire des mœurs en France en écrivant l'histoire des métamorphoses des cochers. Le conducteur de diligences, que nous avons connu dans notre enfance, a été remplacé par le conducteur de train. Le cocher sera rem-

placé par le *chauffeur*, ce cocher d'espèce nouvelle et dont les exigences ou les caprices ne sont pas moins tyranniques que ceux des cochers de fiacre. C'est peut-être la profession qui veut cela. Tout homme qui dispose du temps, de la direction et, au besoin, de la vie d'un autre homme se trouve instinctivement son supérieur, même lorsqu'il lui obéit.

Le cocher de bonne maison est à la fois comme l'intendant des heures de son maître et le contempteur des piétons qu'il rencontre. Son maître lui doit de la reconnaissance et les promeneurs lui doivent passage.

Chamfort a dit un joli mot. Il en a même dit et écrit beaucoup d'autres. A propos des voitures il répétait ironiquement :

— Je ne croirai à la souveraineté du peuple que lorsque les cabriolets iront au pas !

Toutes les révolutions du monde n'empêcheront pas, en effet, Jacques Bonhomme d'être écrasé.

La marche des sociétés humaines se précipite ; d'ailleurs, l'automobile symbolise cette course en avant, course éperdue, course à l'abîme.

Il fut un temps où Henri IV s'excusait de ne pas pouvoir rendre visite à Sully — du Louvre à l'Arsenal — parce que la reine lui avait emprunté *sa coche* comme une bonne bourgeoise de nos jours prend le coupé de son mari pour aller faire ses visites. Un roi de France réduit à une voiture unique ! Peu de temps avant lui, un autre roi trouvait qu'il y avait trop de carrosses et faisant trop de bruit dans Paris. Ou si ce n'était lui, c'était le Parlement qui, effaré du « trop de

vitesse », — comme nos maires de village aujourd'hui, — suppliait le roi de défendre les coches par la ville. Et Charles IX voulait prendre des mesures contre ces coches comme Louis XV entendait le faire contre les fiacres.

Coches et fiacres de ce temps-là étaient cependant pacifiques et d'une lenteur mesurée.

On se demande aujourd'hui comment les voyageurs tels que Voltaire et Diderot, qui n'avaient point de temps à perdre, se résignaient à entreprendre le voyage de Russie et que de fois en route le bon Diderot devait-il, lui aussi, regretter son « ruisseau de la rue Taranne ! »

L'automobile, qui supprime les distances comme l'humanitarisme voudrait qu'on supprimât les frontières, semble un lévrier ou un sloughi comparé aux véhicules d'autrefois et les *chauffeurs* actuels, rois des routes et conquérants des rues, s'enveloppant de poussière comme Jupiter s'enveloppait de nuées et nous en aveuglant avec eux, les *chauffeurs* mépriseraient et contempleraient comme des fossiles ces vieux cochers du Marais qui conduisaient à travers Paris ce qu'au début du règne de Louis-Philippe on appelait des *demi-fortunes*. Ces demi-fortunes, le demi-monde du Second Empire les supprima. Victor Hugo, avant Darwin, a exprimé la règle même de la marche des sociétés, marche au pas accéléré :

— *Ceci tuera cela.*

L'avènement de l'automobile devrait donc, en vérité, rendre songeurs les cochers. La voiture de louage tend en effet à disparaître. Il y eut une heure —

c'était en l'an VI, 1797 (vieux style) — où les Parisiens étaient si effarés du nombre et de la rapidité des cabriolets dans les rues que les législateurs demandaient instamment qu'une loi nouvelle en réglementât la vitesse, exactement comme le Parlement du temps de Charles IX protestait contre les cochers. Le Conseil des Cinq Cents s'occupait gravement de cette redoutable question des fiacres, absolument comme nos députés ont traité la question des automobiles, lors de la course Paris-Madrid. Et Mercier, le bonhomme Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, effrayé des dangers que faisait courir aux piétons « l'énorme quantité de véhicules qui *brûlent le pavé de Paris* » réclamait tout simplement, pour porter remède à ce mal — devinez quoi ? l'extinction de la race chevaline.

Oui, d'un trait, d'un mot, d'un geste.

Plus de chevaux ! Sébastien Mercier n'y allait pas de main morte. Les cabriolets encombraient les carrefours de Paris ? Eh ! bien, il fallait supprimer, il fallait abattre les chevaux ! Volontiers il eût, avant le Desgenais de Théodore Barrière, jeté la fameuse apostrophe du philosophe aux « filles de marbre » :

— Allons, rangez vos voitures ! Place aux honnêtes femmes (et aux honnêtes gens) qui vont à pied !

Il viendra peut-être un moment où sera réalisé le rêve de Mercier. Le cheval cède le pas à la machine. Ce ne sont plus les cabriolets, mais les pétrolettes et les automobiles qui brûlent le pavé, et parfois brûlent... sur le pavé ou le macadam de Paris. Le cheval deviendra bientôt un animal de luxe, une parure, et même dans les labours et dans la guerre, le cheval de

fer, l'instrument sorti des forges, la bête mécanique et apocalyptique, prendra sa place. Elle la prend un peu plus de jour en jour. Et ce devrait être, encore une fois, pour les cochers une matière à salutaires réflexions, l'automobile supprimant le fiacre comme le tramway succède à l'omnibus. S'ils étaient sages, ils se regarderaient « entre quatre-z-yeux », comme on dit, et accepteraient sans lazzis et sans colère le taxamètre qui est comme un indiscutable arbitre, un juge de paix automatique entre le conducteur et le client.

Ils se diraient qu'il est impossible que le système étant équitable et raisonnable il ne finisse point par s'établir et qu'en fin de compte ce qui est nécessaire arrive toujours à s'imposer et faire loi. Il n'en est pas moins vrai que les Parisiens, en revenant de villégiature, trouveront accomplie sans doute une petite révolution dont vont, les premiers, subir les effets ou goûter les bienfaits ceux des Parisiens qui ont le bon esprit de rester à Paris, même en été — et qui regardent déjà curieusement flotter, çà et là, les petits drapeaux rouges.

Et, — en passant, — puisque je me suis servi d'une locution courante un peu vulgaire « entre quatre-z-yeux », il est assez piquant de savoir ce qu'en pensait l'impeccable magister de la langue française, le grand Emile Littré, à qui nous avons tous recours lorsqu'une difficulté se présente. Je ne sais à qui, à quel érudit, à quel grammairien ou à quel ignorant, Littré écrivait une lettre que j'ai là et qui répond à une consultation sur la valeur de l'expression que je viens d'employer. Mais c'est une parenthèse intéressante.

Paris, le 15 novembre 1863.

Monsieur,

On peut, selon moi, suivre l'Académie et dire entre *quatre-z-yeux*. La lettre euphonique a été introduite par l'usage, *quem est norma loquendi*.

Entre quatre yeux n'est point une faute; mais ce serait une affectation.

Quant à l'objection de M. Bescherelle, qu'il faudrait alors prononcer *quatre-z-œufs*, elle n'est pas valable. Il faut dire entre *quatre-z-yeux* et *quatre œufs*, n'étant pas licite de donner aucune extension à une pareille licence de l'usage. Bien plus, *quatre-z-yeux* ne peut pas être distrait de la locution toute faite *entre quatre-z-yeux*; et, si l'on avait à parler de deux personnes regardant fixement, il faudrait dire : *quatre yeux étaient braqués sur moi*.

Voilà mon avis sur la difficulté soulevée. Je vous remercie de la bonne opinion qui vous a fait me le demander. Pesez-le avec les raisons dont je l'appuie.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

E. Littré.

Je ferme la parenthèse. Elle prouve que les interrogatoires et les consultations et les *interviews* par lettre étaient déjà de mode en 1863, et que Littré, aussi poli que Renan, savait répondre.

Au reste, les cochers n'auront pas à se regarder « *entre quatre-z-yeux* » et à délibérer longtemps. Ils sont, paraît-il, satisfaits, en principe, du taxamètre et crieraient volontiers : « Vive le compteur ! »

Tout est donc parfait et la révolution sera pacifique.

Le roi de Grèce, ce souverain qui aime Paris pour Paris lui-même, et qui volontiers, très lettré, très affable, le plus simple et le plus charmant des hommes, visite la ville à pied, pour le plaisir de voir les boutiques et de se mêler sans la terrible étiquette à la vie parisienne, le roi Georges pourra, s'il lui plaît, prendre une voiture ornée du drapeau rouge —

c'est-à-dire disponible — et jouir, un des premiers, des bienfaits du taxamètre.

Ce doit être pour un roi asservi aux devoirs de sa charge une joie toute particulière de se sentir, pour un moment, libre dans une ville comme Paris et de pouvoir, à son gré, comme disait Sosie, être homme et parler. Je me rappelle que lors d'une visite d'un des princes de Grèce, M. Mounet-Sully, qui avait joué *Œdipe-Roi* à Athènes sans que le roi, absent alors, pût assister à la représentation, me demanda d'afficher le chef-d'œuvre de Sophocle afin que le prince hellène pût applaudir cette manifestation du génie grec.

Il m'était fort agréable de satisfaire le tragédien en faisant inviter le prince et j'en parlai à un attaché d'ambassade, très parisien et très fin, un Grec du boulevard.

Mais la réponse fut inattendue et pleine d'une philosophie charmante :

— Sans doute le prince serait enchanté de voir *Œdipe ;* mais ce qu'il souhaiterait surtout, ah ! ce qu'il voudrait, ce qu'il désirerait ardemment, ce serait d'entendre la *Belle Hélène*. La *Belle Hélène*, qui raille les dieux, est interdite à Athènes, et si Sophocle a l'attrait du chef-d'œuvre immortel, la *Belle Hélène* a le goût du fruit défendu. Pas une personne de la cour n'a pu connaître la *Belle Hélène* autrement que par la lecture. Ne pourriez-vous pas décider le directeur des Variétés à redonner, pour un soir, la *Belle-Hélène ?* Nous retrouverons ensuite Sophocle à Athènes, chez lui.

C'est délicieux.

Ce simple fait prouve, du reste, la grâce même de Paris. On y est libre, voilà le charme, et l'on y peut railler les dieux tout à l'aise. Les princes de Grèce y peuvent écouter la *Belle Hélène* sans que la censure intervienne et sans que les immortels s'en offensent. Jupin en voyage n'eût pas froncé le sourcil devant Meilhac et Halévy et Offenbach eût en riant désarmé l'Olympien. Et tant que Paris gardera cette liberté d'allures, tant que les rois pourront s'y promener à pied, comme le premier flâneur venu, tant que la raison et la cordialité, — même lorsqu'un conflit pourra surgir entre les patrons et les ouvriers, comme il pourrait naître à propos du taxamètre entre les cochers et les loueurs et comme il ne naîtra pas, — tant que le sentiment de la mesure, de la justice, des vrais intérêts de la majorité, des intérêts de Monsieur Tout le Monde n'en feront pas « *un petit Marseille* », Paris ne sera pas seulement le cabaret et l'auberge du monde, comme disaient autrefois la princesse de Metternich et Hector Malot, mais le plus aimable des magasins d'idées, le plus accueillant des coins de terre et le plus exquis et le plus spirituel des spectacles.

Lord Lytton me disait de ce Paris, que sir Edmund Monson va quitter :

— Quand je suis en Angleterre, je suis chez moi ; quand j'étais aux Indes, j'étais en voyage ; quand je suis ailleurs, je suis en route ; quand je ne suis pas à Paris, je suis en exil !

Et je sais des souverains qui, visitant Paris les mains dans les poches, partagent l'opinion souriante de l'ambassadeur disparu.

XIX

Encore le roman et encore le bourreau. — Les fêtes foraines. — Les saltimbanques. — Edmond About et l'exécuteur des hautes-œuvres. — Les bons bourgeois. — Les forains. — Les travailleurs du muscle. — Souvenirs de la rue Blanche. — La Goulue. — Les danseuses. — Les dompteurs. — Le vieux Martin. — Un lion et un tigre. — La patience. — Le *Dressage des fauves* par Bostock. — Rosa Bonheur et ses lions. — Le vieux dompteur. — Les vieux lutteurs. — Poésie et réalité. — Saltimbanques d'autrefois et forains d'aujourd'hui. — Le *trust* aux fêtes foraines. — Le dernier saltimbanque.

16 septembre.

Et cette existence des dompteurs, cette vie en plein air, les derniers artistes errants, les saltimbanques, croyez-vous qu'elle ne soit pas romanesque ? La Goulue, dévorée publiquement par le carnassier, n'est-ce pas un poignant spectacle et un mélodrame saignant qui vaut tous les drames du théâtre ?

C'est peut-être dans les fêtes foraines que s'est réfugiée la poésie suprême, et je ne vois jamais une de ces roulottes de saltimbanques qui s'en vont, comme au hasard, par les chemins, sans rêver d'une vie errante et libre, à je ne sais quelles aventures d'un autre temps, de voyages à Dassoucy, de journées de haltes sous l'orage ou de nuits à la belle étoile.

Nous sommes aujourd'hui si parfaitement parqués et catalogués, classés comme des minéraux dans leurs boîtes, que tout ce qui garde un peu du mystère d'autrefois nous semble immédiatement poétique et magnétiquement nous attire. Je parlais, l'autre jour, de *Monsieur de Paris*. La mort du bourreau retraité avait pris les proportions d'un événement. On a donné aux obsèques de M. Deibler autant de place qu'aux dépêches de Kouropatkine. Le bourreau, pensez donc ! l'enterrement du bourreau ! Tout ce que ce mot terrible contient de funèbre et de sanglant éveillait dans les imaginations les plus dramatiques souvenirs, des émotions d'angoisses. Et puis, il semblait qu'il y eût comme une paradoxale ironie dans ce fait le plus naturel du monde : la mort s'emparant enfin de ce collaborateur qui avait tant joué au jeu de la mort.

Avez-vous remarqué combien, parmi les articles consacrés à feu *Monsieur de Paris*, il en est qui se plaisaient à constater la parfaite douceur de l'homme qui tue ? Je ne sais dans quel volume des *Mariages de Paris* Edmond About nous conte le dîner de noces du fils d'un bourreau de province. Rien de plus patriarcal et de plus touchant. Ce repas ressemble moins à une ripaille de Jordaens qu'à un familial tableau de Greuze. On a invité tous les parents. Ces braves gens, tous coupeurs de têtes, ont des attendrissements de bons bourgeois sentimentaux, à la Sedaine. Ils chantent au dessert des romances qui mouillent les paupières. Ils charmeraient Diderot, le larmoyant Diderot du *Père de famille*. C'est,

comme on disait au dix-huitième siècle, la fête des bonnes gens.

Edmond About était un ironiste avisé. Il raillait les bourreaux en contant si joliment cette noce entre parents habitués au maniement du couperet. Mais je dois dire qu'en réalité le bourreau garde dans ses fonctions une bonhomie bourgeoise qui stupéfie, alors que le bourreau romantique, le rouge manieur de hache, épouvantait.

J'ai entendu, une nuit d'exécution — il y a longtemps — des bourreaux venus de leur province causer entre eux pendant les longues heures d'attente qui précédaient le lever du jour, l'aurore de mort. Et de quoi parlaient-ils ? Je n'invente rien. De leurs fonds placés dans les chemins de fer espagnols ou des gobœas qui poussaient, dans des pots, sur leurs fenêtres.

A un moment donné — j'ai déjà dû noter ce trait vraiment typique — l'heure de décapiter un homme étant venue, le bourreau de Paris, celui qui *travaillait* ce matin-là, répondit à un confrère qui lui disait : « Vous avez encore quelques minutes. »

— Non ! (Il tirait sa montre, un chronomètre). C'est le moment. *Je vais avec la Bourse !*

On s'étonne toujours de ces mots extraordinaires de simplicité dans la bouche de personnages que l'imagination grandit outre mesure. Hélas ! l'homme qui tue, comme l'homme qui rit, est un homme comme un autre, et les besognes les plus horribles en ce monde sont tout uniment des fonctions.

Regardez tous, voilà l'homme rouge qui passe !

s'écrie la Marion Delorme de Victor Hugo en voyant s'éloigner la litière d'où ne sort point la parole de pitié.

« L'homme rouge qui passe », aujourd'hui le successeur de Deibler, Deibler fils, — comme il y eut Sanson, fils et petit-fils, — est un monsieur en chapeau de haute forme et en redingote noire. Il cultive son jardin, comme Candide et *va avec la Bourse*, comme le coulissier qui sort de chez Champeaux. Et il en fut toujours ainsi. Un journaliste d'autrefois, James Rousseau, qui avait inventé l'*interview* avant les interviewers, raconte qu'il alla, un jour, rendre visite à Sanson. Il le trouva tenant une petite fille de dix ans sur ses genoux, sa fille, et lisant le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre.

Si l'on pénétrait dans l'existence des saltimbanques, — hercules forains portant des médailles de sauvetage sur leurs maillots, sauvages de la banlieue montrant des dents blanches qui n'ont pas besoin d'être longues pour être affamées, ballerines de tréteaux dansant des pas espagnols avec des jupes à paillons qu'elles ont rapiécées elles-mêmes — on trouverait les mêmes simplicités bourgeoises, et, sous cette poésie de l'imprévu, les mêmes tristesses navrantes. Et quel labeur !

Personne ne travaille avec plus d'acharnement qu'un de ces forains qui demandent leur vie à l'aventure et pour qui un dimanche de pluie est un jour de jeûne, un froid automne, une ruine. Ils répètent leurs *tours* comme des comédiens étudient leurs rôles et ils triturent leurs muscles ou assouplissent leurs ar-

ticulations, et semblent se casser les os, comme les acteurs fouettant leur mémoire, se barattent la cervelle. On les prend pour des poètes en action, des chercheurs de rêve. Tel le Zanetto du *Passant*. Ce sont des ouvriers de l'effort, des tâcherons du tour de force.

Quand la nécessité désolante avait exilé la Comédie-Française dans ce théâtre de la rue Blanche que ses directeurs avaient galamment mis à notre disposition, je traversais, chaque jour, pour aller dans la salle où l'on répétait *Alkestis*, le hall où les acrobates qui jouaient le soir au Casino de Paris, répétaient, eux, leurs exercices. Ah ! la curieuse antithèse ! Ici les sauts de carpe, et là le tragique grec. Les vers d'un côté, le trapèze de l'autre. Mais ce qui me frappait, c'était le labeur acharné de ces clowns, jolies filles anglaises en maillots collants amincissant encore leurs corps grêles, gamins de six ou sept ans qui s'acharnaient à leurs déhanchements comme des chats, comme de petits Japonais à l'assaut d'une redoute. Et le père était là, impassible, implacable, commandant à ces fillettes, à ces enfants aux visages congestionnés, le front en sueur:

— *Well !... Go ahead, Harry !...*

Et ces désossements, ces efforts, ces corps s'escaladant les uns les autres, ces essais de pyramides humaines, recommençaient pendant des heures — et je quittais M. Paul Mounet, jouant Heraklès ou la pauvre Wanda de Boncza figurant Alkestis morte, que je retrouvais encore dans le hall désert, sur le tapis usé de leurs répétitions quotidiennes, les acro-

bates qui continuaient à tendre leurs bras, à s'accrocher les uns aux autres, à tordre leurs muscles, à haleter, à s'éponger le front et à travailler.

— *Well! Go on! Once more!*

Ce *diantre* de public, comme disait Mme de Sévigné en parlant du Rhône, il ne sait pas tout le courage qu'on déploie et toute la peine qu'on se donne pour l'amuser — ou l'ennuyer.

— Si nous allions à la fête de Saint-Cloud voir La Goulue ? La Goulue ne danse plus, elle dompte les fauves !

Danser, — danser comme dansait La Goulue — c'était encore un labeur. J'ai assisté à une leçon de grand écart dans l'école ouverte un moment rue de Navarin. C'était sinistre. Les malheureuses qui se jetaient à terre d'un seul coup, écartant les jambes, brusquement, portant à droite et à gauche, par des mouvements saccadés, leur tête qui semblait désarticulée et leur torse qui paraissait brisé, ces êtres de chair et d'os devenus pareils à des pantins en bois, ces femmes, les yeux hagards et les cheveux hérissés, semblaient, à la fois douloureuses et extatiques, soumises à on ne savait quel supplice chinois.

Que de travail ! Quelle gymnastique ! Et cela pour se faire applaudir une minute en quelque Elysée-Montmartre, en levant une jambe si haut et si droit qu'on la dirait cassée et que toute l'harmonie délicieuse du corps féminin en est détruite. Une poupée désarticulée qui saute. Mais quoi ! La galerie acclame, le cercle d'*aficionados* crie · « Bravo ! » et

c'est la gloire. « Il y a de la gloire pour tout le monde », disait Victor-Emmanuel aux zouaves de Palestro. Il y a, en fait de gloire, bien des gloires, et chacun la trouve où il peut.

C'est une gloire aussi de braver les fauves et de cravacher les lions. Dans tous les cas, c'est un métier. L'homme cherche sa vie et sa fortune par tous les chemins. Et la crainte étant le fond même de l'humaine nature, et, par conséquent, l'admiration pour ceux qui n'ont pas peur, il y aura toujours une foule autour de celui ou de celle qui fait ramper à ses pieds la bête féroce redoutée de tous. C'est bien ce qui explique pourquoi, depuis que la guerre fauche les hommes, — et il y a des siècles que dure la tuerie — l'homme qui combat garde son prestige aux yeux de l'homme qui regarde le spectacle de cette charcuterie humaine. Et le Parisien paisible ou la Parisienne névropathe se donnent le plaisir d'un petit frisson facile, à la portée des plus prudents, en allant contempler à travers des barreaux solides une dompteuse qui risque d'être dévorée pour la plus grande distraction des amateurs.

Que dis-je, qui risque ? Les dompteurs sont des joueurs qui ont la plus grande chance de perdre la partie, un jour ou l'autre.

J'ai connu le vieux Martin, le fameux Martin, qui avait, un des premiers, promené des fauves domptés à travers le monde et avait même joué avec eux un drame célèbre à son heure, les *Lions de Mysore*, à la Porte-Saint-Martin. Le terrible dompteur, cassé par l'âge, n'était plus qu'un bourgeois paisible,

retiré dans un bureau de la ménagerie de Rotterdam, dont il était l'administrateur. On eût surpris bien des gens en leur disant que ce petit vieux, à la voix douce, avait, de cette main tremblante, pris des jaguars par la peau du cou et vu la mort tant de fois et si près. L'œil pourtant, fascinateur et volontaire, disait clairement ce qu'avait pu être cet ancien dominateur des fauves.

— Je ne sais pas trop comment je puis encore être là, me disait Martin. J'en ai tant vu ! J'en ai tant fait !

Et j'osai lui demander — on peut tout dire aux plus braves et surtout aux plus braves — s'il n'avait jamais, dans sa longue carrière, eu peur une fois.

— Peur ?... Jamais, dit-il.

Puis, se reprenant :

— Si, un jour. Un jour, je me suis senti perdu. J'étais entré dans la cage de mes bêtes et j'avais devant moi, à deux pas, un lion que j'aimais, qui semblait soumis et qui, jusque-là, n'avait donné aucun signe de révolte ou de haine. J'étais planté devant lui et, tout à coup, dans son regard, dans son rauquement, je devinai une colère, la volonté de déchirer, de mordre. Je me sentis perdu. Songez que j'étais presque sur lui, que d'un bond il pouvait m'abattre — et ce bond, je le pressentais, le corps du lion s'allongeait déjà et je n'avais pas une arme — je n'en portais jamais. Une simple badine. « Martin, me disais-je, cette fois, tu y es, mon bon ! » Tout à coup, dans le petit espace qui restait encore entre le lion et moi, une énorme masse vient se camper, un

corps qui se détend, une masse de chair qui s'étire comme un paquet de caoutchouc — et je vois devant moi, face au lion, rugissant et montrant ses dents terribles, mon tigre royal — dont je me méfiais d'ordinaire — et qui, placé derrière moi, avait, lui qui pouvait, s'il l'eût voulu, me labourer la tête, deviné, comme moi dans les yeux du lion, lu clairement la pensée de l'égorgement, la volonté de me dévorer, la tentation d'enfoncer les crocs dans ma chair — et alors, bondissant, avait passé par-dessus mon front, frôlant mes cheveux et venant, superbe de menace, s'insérer entre l'ennemi et le maître, et se planter, les yeux farouches, devant le lion stupéfait. Le brave tigre ! Je vis alors le lion reculer, ramper, s'aplatir, se tapir au fond de la cage comme un lâche. Il avait peur du tigre royal, et le roi des animaux, ce jour-là, ce n'était pas le lion !

— Mais c'était toujours l'homme ! dis-je à Martin.

Il haussa les épaules.

— Etre dompteur ? Ce n'est rien du tout. Il s'agit simplement d'être patient.

Le mot de Gœthe sur les lèvres du belluaire : « Le génie, c'est la patience. »

L'art de dompter les fauves, la « patience » voulue pour les domestiquer, Bostock nous a enseigné ces vertus spéciales dans un livre qu'il publiait la veille ou le jour même de son départ. Un P. P. C. comme un autre. On ne peut pas dire qu'il spéculait sur l'actualité. *Le dressage des fauves*, par F. C. Bostock, il faut le lire. On y voit que les bêtes féroces s'élèvent, à peu de chose près, comme les hommes.

par la volonté et la douceur. Car il ne s'agit pas seulement de terrifier les fauves, il faut les aimer.

L'auteur du livre américain qui, avant d'écrire l'ouvrage en question, a passé des semaines entières parmi les animaux de Bostock, a vu bien souvent des gardiens de ces bêtes pleurer tout de bon devant un tigre malade ou un lionceau pris de convulsions. Il suffit d'assister au repas des bêtes du Jardin des Plantes pour se rendre compte que ces gardiens, balayeurs de cages aussi courageux que les dompteurs des ménageries foraines, ont des tendresses pour ces fauves qui, à leur tour, témoignent une certaine reconnaissance à ces visiteurs d'habiture, distributeurs des quartiers de viande.

Rosa Bonheur parlait avec attendrissement de ses lions qu'elle gardait en liberté dans sa propriété de By et qui terrifiaient le voisinage. Parfois, en effet, on apercevait, accroupi au bord de la terrasse surplombant la route de Fontainebleau, un lion qui, majestueusement, regardait passer les promeneurs. C'était un lion de *Mademoiselle Rosa*. On hâtait le pas. On se plaignait.

— Il n'y a rien à redouter. Il suffit, disait-elle, de ne pas les craindre et de les aimer.

Ces fauves, si féroces lorsque, comme le lion *Négus*, ils tâtent de la domptueuse, sont attendrissants, je répète le mot, par des dévouements imprévus. Et ces animaux féroces ont, d'ailleurs, des santés de petites maîtresses. La captivité les anémie. Ils meurent rongés de rhumatismes. Il faut à ces prisonniers des apéritifs qui les *remontent*, et

Cette bête farouche, en sa cage accroupie,
Ployée et les ongles aux dents,

a besoin d'un poulet ou d'un pigeon pour retrouver l'appétit qu'elle n'a plus.

— Ah ! monsieur, me disait un vieux dompteur arrêté l'autre jour devant la ménagerie, un moment close, de la Goulue, ça peut bien nous dévorer tant que ça voudra, allez, c'est des bonnes bêtes ! Et avec ça que nous n'en mangeons pas des bêtes, nous les hommes.

C'était un vieillard, fort autrefois, cassé maintenant, qui, ne pouvant plus les dompter, venait respirer l'odeur des fauves et montrait sa joue labourée jadis par la griffe d'un tigre comme don Juan se parerait de la trace d'un baiser.

Et il y avait dans le vieux belluaire à l'oreille fendue, mais vraiment fendue, invalide de la cage aux bêtes, une tristesse navrante et un profond amour — l'amour et la tristesse du comédien retraité qui vient encore respirer la poussière des coulisses.

Cette mélancolie des fêtes foraines, pénétrante comme le lointain soupir d'un orgue où des notes qui manquent font des trous dans le refrain devenu rauque — je ne l'ai jamais plus profondément ressentie que devant ce vieillard, et aussi, le même jour, devant ces lutteurs devenus chauves, amaigris ou bedonnants, qui soulèvent encore des poids devant la galerie, ou lancent des provocations — comme des paladins jetteraient le gant — à des compères jouant les *amateurs*.

Semblables à des polémistes vieillis, ces hommes,

demi-nus, qui furent si beaux et si forts, étalent encore devant les foules leurs biceps toujours redoutables, mais leurs moustaches déjà grises et leurs faces déjà ridées. Et le *boniment* de la parade constate avec une tristesse crânement ironique la diminution de la robustesse et de la beauté.

— Il fallait voir monsieur Paul à Bordeaux lorsqu'il était jeune ! Les grisettes de là-bas s'en souviennent ! Il en est peut-être qui sont ici ! Et remarquez la médaille que porte monsieur Paul ! Il l'a gagnée sur les Allemands au grand concours de lutte de Hambourg. Saluez, mesdames et messieurs ! La revanche par le muscle ! Le patriotisme du biceps !

Et l'homme est beau, en effet. Il ressemble à un acteur applaudi et aimé qui résiste encore à l'idée de la représentation d'adieux. Il faut la jeunesse au lutteur comme au ténor, comme au jeune premier et tous les « amoureux » doivent avoir vingt ans.

Mais quoi ! il faut vivre. Il faut travailler, même quand les années passent et que la vieillesse arrive. Lutter, c'est le mot d'ordre de l'existence, même pour ceux qui ne sont pas des lutteurs de profession. Le plus simple, parbleu, serait d'avoir toujours la jeunesse et d'y ajouter la fortune. Ce sont des aventures qu'on ne rencontre que dans les contes de fées.

Et je me suis arrêté devant ces vieux rivaux du classique Marseille — *vieux lutteurs*, comme on disait de M. Thiers ou de M. Gladstone — et j'ai retrouvé, un moment, dans un coin de Saint-Cloud, la poésie particulière des artistes de grande route et des errants de la chimère. Oh ! ce sont bien les

derniers, les avant-derniers, si l'on veut. Il faut en prendre notre parti, le pittoresque perd du terrain là comme partout. La vieille baraque de toile de Tabarin cède la place à l'établissement dont la construction pourrait rivaliser avec celle d'un théâtre. Les chevaux de bois d'autrefois, taillés à la diable et peints de couleurs fauves, jaune de chrome ou bleu de Prusse, paraîtraient sommaires et ridicules aux jeunes cavaliers d'aujourd'hui qui chevauchent des tigres, comme le dompteur Bidel, ou des cygnes, comme Lohengrin, dans des cirques improvisés, étincelant de lumière électrique, et qui, avec leur luxe, leurs décors, leurs sculptures, leur musique mécanique, coûtent 100 ou 150.000 francs à leur propriétaire. O Bilboquet où es-tu, toi qui te contentais, pour tes accessoires, d'une malle qui n'était pas même à toi ?

Eh bien ! oui, il faut une mise de fonds considérable pour être forain aujourd'hui. Les pauvres saltimbanques salués par Banville cèdent le pas à des négociants, « notables commerçants » transportant de ville en ville des accessoires qui valent une fortune. Bostock nous a montré ce qu'était un Cirque américain en voyage. Je prévois déjà, dans les fêtes foraines de l'avenir, le *trust* des chevaux de bois et des ménageries, et les forains de petite taille formant un syndicat de protestation. Hélas ! ils n'auront pas une association puissante comme celle des auteurs dramatiques pour protester contre les *trusteurs*, et le dernier saltimbanque fidèle à l'aventure et aux chevauchées des haridelles par les routes sans fin

mourra de misère en quelque fossé, tandis que telle baraque colossale drainera toute la recette, attirera avec ses lampes à arc, ses fanfares et ses lumières, tous ces papillons de nuit qui forment le public.

Hâtez-vous, hâtez-vous vers les dernières fêtes. Les mirlitons de Saint-Cloud seront bientôt brisés comme sont coupés depuis longtemps les lilas de Romainville.

XX

Un concours de pêcheurs à la ligne. — M. Waldeck-Rousseau et la pêche à la ligne. — Pêcheurs et chasseurs. — Au 4 Septembre. — Vieille histoire d'Elie Berthet. — Une chaire de pêche à la ligne. — Deux correspondances. — Proudhon et Prosper Mérimée. — *Lettres aux Lagrené* publiées par M. Ed. de Lagrené. — Dumas fils et ses billets du matin. — Mérimée chroniqueur. — La bêtise et la misanthropie. — Un sénateur. — Le roman et le romanesque. — La princesse de Cobourg et le marquis de Casa-Riera. — Homodéi. — La folie future.

30 septembre.

M. Waldeck-Rousseau n'était pas seulement un grand avocat et un homme d'Etat supérieur, il fut aussi un philosophe pratique, et on n'ignore pas que l'aquarelle, plaisir d'eau douce, le consolait à ses heures des soucis de la politique. Mais il était aussi, devant l'Eternel, un passionné pêcheur à la ligne, et, comme M. Gladstone abattait des arbres lorsqu'il n'était plus au pouvoir, M. Waldeck-Rousseau prenait des goujons entre deux discours. Pêcheurs de poissons, pêcheurs d'hommes. La pêche à la ligne apprend la patience et permet de songer. C'est en cela une excellente préparation à la vie parlementaire.

Un jour, la Société de pêcheurs à la ligne de Roanne vint offrir à l'homme d'Etat la présidence

d'honneur. La veille, M. Waldeck-Rousseau était encore ministre, il allait devenir bientôt président du conseil. Il y avait dans l'offre des braves gens de Roanne un hommage sans doute, mais comme une inconsciente ironie. M. Waldeck-Rousseau ne vit là que l'hommage cordial et il répondit par une petite lettre spirituelle et narquoise où je retrouve ce tour humoristique qu'il apportait souvent à la tribune et à la barre, dans les moments les plus graves : « La présidence d'une société de pêcheurs à la ligne est peut-être, écrivait-il, celle à laquelle je me sens le mieux préparé par des études consciencieuses et une pratique pour laquelle je ne trouve jamais assez de loisirs. »

C'était charmant. Et c'était vrai. La pêche à la ligne est une consolatrice. La pêche à la ligne est une école de philosophie. Les pêcheurs à la ligne sont peut-être les sages entre les sages. Paisiblement assis sur la berge, ils regardent couler la vie comme l'eau de la rivière. Rien ne leur importe que le bouchon de liège ou ce bout de plume qui danse là au gré du courant ou dort doucement dans l'eau paisible. Hypnotisés par ce petit point qui est pour eux le nombril de l'univers, ils sont comme des fakirs d'une autre espèce et, calmes, recueillis, immobiles, assis sur quelque pierre ou sur l'herbe verte, ils donnent l'idée parfaite du bonheur complet, si le bonheur consiste dans une sorte de non-être, dans l'absorption complète de l'individu par le rêve.

Quelle leçon de morale ces pêcheurs à la ligne dictent au monde ! Sans doute, dans leurs concours de pêche, comme celui qui vient d'avoir lieu à Pontoise,

l'éternel amour-propre humain joue son rôle comme en toutes choses, et ces paisibles personnages discutent parfois sur le nombre d'ablettes tirées de l'eau, comme les généraux ennemis sur le nombre de morts ramassés sur la terre rouge. Le dessinateur J.-J. Grandville donna un jour la coupe du cerveau d'un pêcheur à la ligne et il montra à la stupéfaction de tous, que chaque case de ce cerveau était remplie d'une image meurtrière, ce doux pêcheur ne songeant qu'à de fabuleuses prises, à des étripements de poissons gigantesques et à des fritures sans pitié. Et Alphonse Karr prétendait que le pêcheur à la ligne était plus féroce que le chasseur lui-même, le chasseur ne tuant que le gibier (parfois un chien ou un voisin, mais sans les porter au tableau) et le pêcheur donnant à la fois la mort au ver qui lui sert d'appât et au poisson qui devient sa proie. Mais Alphonse Karr a beau dire, le pêcheur à la ligne est un sage et il y aurait moins de massacres en ce monde si les pêcheurs étaient plus nombreux.

Ce qui est certain, c'est que l'homme qui pêche nous donne la sensation d'une supériorité évidente. Nous nous agitons, il contemple. Nous nous effarons, il se repose. Nous faisons du bruit, il se tait. Il fait penser absolument à l'homme juste d'Horace, que rien n'émeut et qui se moquerait des éléments déchaînés. Il laisse passer avec la plus parfaite indifférence les événements les plus dramatiques, et il y avait des pêcheurs à la ligne près du pont de la Concorde lorsqu'au 4 Septembre Gambetta haranguait la foule sur les marches du Corps législatif.

Et, pendant que s'écroulait un empire, un des pêcheurs disait à son voisin, sur la berge :

— En font-ils du tapage là-haut ! C'est ennuyeux, car *ça mordait !*

Voilà tout ce que la catastrophe de Sedan et un changement de régime inspiraient au brave pêcheur à la ligne venu là à sa place accoutumée.

Le bon vieux romancier Elie Berthet, qui avait de l'esprit et qui pratiquait la pêche à la ligne en plein Paris. contait qu'il voyait toujours, à la même heure et à la même place, au bord de la Seine, venir un homme d'un certain âge et qui semblait respirer à l'aise en se trouvant là, sur un quai, la ligne à la main. Le voisin avait l'air d'un personnage, et c'en était un en effet. C'était, s'il m'en souvient bien, M. de Salvandy ou M. Duvergier de Hauranne, bref, un homme politique considérable et, qui plus est, un ministre en fonctions. Elie Berthet ne s'en doutait pas. Mais il avait remarqué que son voisin, mieux posté sans doute, prenait plus de poisson que lui et, un matin que, contre son habitude, ce pêcheur favorisé n'était pas arrivé à son heure, le romancier s'installa à l'endroit même où d'habitude l'inconnu jetait l'hameçon et il lança sa ligne.

Quelques minutes après l'autre apparaissait et souriant à son confrère :

— Ah ! monsieur, dit-il, je vous regardais jusqu'ici comme un homme sans ambition. Mais, si je ne me trompe, vous devez être un homme politique.

— Non, monsieur. Mais qui vous fait croire ?...

— Oh ! tout simplement, monsieur, parce que vous m'avez pris ma place !

Et le ministre — qui connaissait les hommes — eût peut-être, en fait de place, préféré ce coin de Seine à son banc au Parlement et regrettait-il son poste accoutumé plus qu'il n'eût regretté son portefeuille. La pêche à la ligne, au surplus, l'eût au besoin consolé de tout.

Nous avons eu donc un Congrès de pêcheurs à la ligne, un Concours de preneurs de goujons, quelque chose en vérité comme une réunion de philosophes. L'immobilité de ces contemporains contraste avec la nervosité générale et, tel Siméon Stylite, le pêcheur à la ligne semble protester contre les dévorants de la route poudreuse et les coureurs de canots automobiles. Peut-être dans leur légendaire quiétude, les pêcheurs à la ligne sont-ils les derniers représentants d'une race disparue, la race des patients et des résignés qui attendent que le goujon morde et se disent qu'à la longue tout finit par arriver. Et s'ils ne prennent pas de poissons, ces sages, ennemis du nervosisme et de la vie fiévreuse, du moins prennent-ils le frais et ont-ils trouvé le moyen de tuer le temps et de laisser passer les heures. Leurs vertus sont peut-être des vertus négatives, mais, pendant qu'ils pêchent à la ligne, aucun de ces concitoyens ne se rend coupable d'aucun méfait. Leur amour paisible canalise toutes leurs autres passions. O étonnement ! Le goujon est un instrument de moralisation. Il y aurait même à créer un prix de vertu spécial pour ces pêcheurs à la ligne donnant ainsi l'exemple de la dou-

ceur à une société la plus impatiente et la plus acharnée et la plus enragée qui ait, avec plus de civilisation apparente, montré le plus de dents et d'ongles et de griffes depuis que le monde est monde.

Et si l'on créait quelque part une chaire d'espèce nouvelle — une chaire de pêche à la ligne, — peut-être l'enseignement public trouverait-il là les moyens de faire avec succès de l'hygiène morale. « Cultive ton jardin ! » c'est la morale de Candide. « Pêche à la ligne », ce serait volontiers la morale d'Alceste et peut-être cet « endroit écarté »

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

est-il le coin d'habitude au bord de l'eau, loin des soucis, loin du tapage et loin des hommes où M. Waldeck-Rousseau, ami des haltes paisibles, allait jeter sa ligne et oublier les interpellations, les défections, les calomnies, les attaques et les ingratitudes au fil de la rivière où glissait, glissait le bouchon léger poussé par le vent, le bouchon de liège, symbole des amitiés politiques.

Il m'est arrivé, ces jours derniers, de lire deux volumes de *correspondances* très différentes et tombées de la plume de maîtres écrivains très divers. C'est la *Correspondance* de P.-J. Proudhon (merveilleux arsenal d'idées et de faits, que personne n'ouvre et dont les quatorze volumes furent un des plus complets *fours* de librairie qu'on puisse imaginer) et quelques lettres exquises de Prosper Mérimée que vient de publier pour quelques rares intimes et privilégiés M. Edmond de Lagrené, consul de France et esprit

distingué. Toutes les lettres de Mérimée réunies dans ce précieux volume, qui n'est pas en vente, sont adressées aux Lagrené, père, femme ou fille, et presque toutes ont trait à la Russie (Mme de Lagrené était Russe). M. Félix Chambon, le plus averti des *Mériméistes*, a même publié à part son *Introduction* à ces lettres sous ce titre : *Prosper Mérimée et la Russie.* Proudhon, lui, adresse ses confidences à tout le monde, à Beslay, à Darimon, à Chaudey, à notre ami Charles Edmond. Et, chose curieuse, le révolutionnaire impénitent et le sénateur narquois se rencontrent dans un pessimisme singulier pour juger les hommes et les choses et prédire (car en vérité ils prédisent) l'avenir.

« J'étais jadis un épouvantail, je suis à présent une antiquaille », écrit Proudhon. Et cette *antiquaille* annonce, dès 1863, le danger qui vient, l'orage qui gronde, l'Allemagne qui arme et qui hait. « Malgré les espérances qu'on fonde sur le congrès, on fond beaucoup de canons rayés, écrit Mérimée. » Et, hochant la tête : « Un canonnier qui est venu me voir répond de couper un homme en deux à 1.500 mètres. *Nous avons la bosse de l'artillerie*, cela m'effraye encore plus. »

« *Nous avons la bosse de l'artillerie !* » Tout le secret de cet avenir, que redoute Proudhon et qui fait peur à Mérimée, est là. Napoléon III, féru de mitrailleuses, dira lui-même au roi de Prusse, après Sedan (c'est le général Verdy du Vernois qui rapporte le propos en ses *Souvenirs*) : « Je suis *personnellement* vaincu par votre artillerie. »

Que n'avait-il la bosse de la pêche à la ligne !

Mérimée, lui, avait la bosse du tir à l'arc. Ses médecins lui ordonnaient cet exercice, plaisir plus agité que la pêche à l'ablette. « Je peins, je lis les lettres de Cicéron et je fais des tartines pour mon colonel, écrit-il à M. de Lagrené (ces *tartines* doivent être des préparations pour tel ou tel chapitre de la *Vie de César*, et le *colonel*, c'est l'empereur). Je m'exerce à lancer le javelot *more antiquo* et je cherche quelque *anima vilis* pour la transpercer. »

Et lui aussi, comme Waldeck-Rousseau, oublie la politique, oublie les Tuileries, oublie Paris, grâce à l'*amentum*, qui est pour lui sa canne à pêche. Toute cette correspondance, que l'aimable M. de Lagrené a bien fait de donner aux amateurs d'intimités et de confidences, est pleine de traits qui complètent une physionomie littéraire aussi intéressante et aussi compliquée que celle de Sainte-Beuve.

Prosper Mérimée, qui passait pour un écrivain infécond, *trompait sa faim* — car il avait joie à produire — en envoyant ainsi des billets du matin ou des conversations écrites à des correspondants divers, Mlle Jenny Dacquin l'inconnue, ou M. de Lagrené, plus célèbre. Il savait que le public, et surtout les confrères, admirent avant toutes choses, chez un artiste, la stérilité. Et, aimant à noircir ses feuillets de papier, il les expédiait, à la façon de la *Marquise* ou de son contemporain Doudan, par la petite poste. Alexandre Dumas fils était ainsi : « J'ai la même facilité que mon père, m'a-t-il souvent répété; mais comme on me le reprocherait, j'écris des lettres au lieu d'écrire des

romans, et des préfaces au lieu de donner des pièces. »

De Prosper Mérimée romancier Théophile Gautier disait en plaisantant : « Mais on ne lui donnerait pas quatre sous la ligne dans un feuilleton de journal. » La vérité est que Carmen eût moins captivé les foules que Rocambole. Mais on eût, en n'importe quel journal, payé fort cher Mérimée qui, s'il eût écrit des articles comme il écrivait des lettres, eût été un chroniqueur délicieux, le chroniqueur idéal. Je recommande même ce sujet à quelque futur docteur en quête d'un sujet de thèse. *Prosper Mérimée historien au jour le jour du Second Empire.*

Les *Lettres aux Lagrené* formeraient de cette étude un des plus intéressants chapitres. Mérimée, se mettant là au diapason de l'amabilité de ses correspondants, y est particulièrement aimable, parfois même attendri et, cela va sans se dire, toujours spirituel. Par exemple, comme Gustave Flaubert, qui avait aussi cette manie, ce diable d'homme ne cesse de déblatérer contre la bêtise humaine. A l'entendre, Paris et les départements ne seraient peuplés que d'imbéciles. Il y en a beaucoup sans doute, mais les gens d'esprit font quelquefois partie du lot. « Je m'abrutis, comme les trente-cinq millions de mes compatriotes. »

« A force de patauger dans notre bourbier, nous y prenons goût et nous devenons aussi insensibles à la crotte que les canards. » Ainsi il a toujours été de bon ton de crier à l'abomination de la désolation.

C'est que Mérimée traversait, comme nous l'avons

fait, de lugubres époques. Il en parle avec une ironie qui donne le frisson. « Dans la rue Geoffroy-l'Angevin, il y avait (c'est en juin 1848) un tas d'insurgés que l'on venait de fusiller. Ils étaient soixante environ. Mascart passait et demanda quels étaient ces gens-là ! Un officier de la garde républicaine lui répondit qu'ils venaient d'être pris les armes à la main : « Tenez, dans ces soixante-là, il n'y en a peut-être pas quatre d'innocents ! »

Avec sa phrase courte et son ton sec, Mérimée en dit long par là sur les guerres civiles.

M. de Lagrené se refusant à se rallier à l'Empire, Prosper Mérimée était fort embarrassé pour lui annoncer sa nomination de sénateur. « Je suis mortellement embêté. On est revenu à la charge. J'ai supplié notre amie de détourner de moi ce calice, mais j'ai peu d'espoirs. »

Notre amie, c'était l'impératrice, comme *le colonel* était l'empereur. Mme de Montijo et sa fille Eugénie aimaient profondément l'écrivain, et celle qui, enfant, avait entendu Mérimée lui conter des histoires, tenait beaucoup à ce que le vieil ami d'autrefois revêtit l'habit officiel. « La tuile, écrit Mérimée, m'est tombée il y a une heure... L'affaire s'est passée hier soir. L'empereur a dit tout bas à l'impératrice qu'il venait de signer le décret. Elle a poussé un petit cri, s'est levée et l'a embrassé. Ce petit détail me fait plus de plaisir que l'affaire elle-même. »

Il y a de l'affectation peut-être dans ce mot, *la tuile*, désignant une nomination qu'enviaient, sollicitaient tant de courtisans. Mais ce qui est certain, c'est que

lorsque l'autre *tuile*, plus douloureuse, tomba sur « le colonel » et sur « notre amie » — au jour de la débâcle, *dies iræ*, disent les Allemands, — ce sceptique, ce narquois, ce contempteur de la bêtise humaine, demeura fidèle au *patron* que tant d'autres abandonnaient et, mourant, — oui, presque aussi moribond que l'Empire, — se traîna jusqu'aux Tuileries pour dire à la souveraine abandonnée : — Je suis là. Comme à Madrid jadis !

Mérimée, le tireur d'arc, n'avait pas, ce jour-là, la philosophie du pêcheur à la ligne.

Après avoir lu ces lettres si honorables pour celui qui les écrivit et aussi pour ceux qui les reçurent, on éprouve le besoin de remercier M. Edmond de Lagrené qui a permis à quelques-uns de les lire. Ce qui est imprimé est sauvé et voilà cent cinquante pages de littérature exquise ajoutées à la collection d'*épistoliers* qui sont une des parures de la littérature française. Les lettres et les *Mémoires*, deux de nos supériorités. Quand je pense que certains en font fi et qu'un rare et puissant écrivain déclarait, l'autre jour, que Mme de Sévigné n'était qu'une portière graphomane !

Disons, si vous le voulez, que la marquise fut une *courriériste* sublime, comme Mérimée est un admirable journaliste inédit. J'aurais voulu, s'il eût encore vécu aujourd'hui, lire les lettres qu'il eût adressées à quelqu'une de ses *Inconnues* sur les scandales princiers de ces derniers temps, ou sur ces incroyables romans qu'inventent, au jour le jour, non plus les romanciers en mal d'imagination, mais les reporters

à court de copie. Mérimée, de son ton pincé d'humoriste impassible, se fût diverti (ou attristé, car le sarcasme est une des formes de la tristesse) de tous ces scandales qui sont le fond même de la lecture quotidienne du public français.

Vrais, ou faux, tous ces romans ont des lecteurs — et quels lecteurs ! — gens passionnés qui attendent les *Confidences* de la princesse de Cobourg ou la suite de l'*Héritage du marquis* — la *Princesse fugitive* et le *Mort vivant* — avec la même fièvre qu'on attendait autrefois le *Comte de Monte-Cristo* ou les *Mystères de Paris*. Et ce besoin de crédulité et ce goût du ténébreux sont si profondément entrés dans la cervelle et dans le sang des foules que toutes les fables trouvent un crédit, toutes les impossibilités une attention, tous les contes en l'air des oreilles attentives.

— Monsieur le marquis, vient-on dire tout à coup à un homme bien vivant, riche, honoré — vous êtes mort !

— Mort ?

— Décédé en Espagne et voici la date !

Le marquis n'a, semble-t-il, qu'à hausser les épaules et à passer. Point du tout. Il ne déplaît pas à la foule de s'imaginer que les marquis sont, comme à l'Ambigu, des errants mystérieux à qui l'on a interdit ou commandé de porter le nom de Pietro.

— Vous ne vous appelez pas Rodolfo, dit l'Homodéi d'*Angelo* en posant la main sur l'épaule du jeune premier stupéfait — vous vous appelez Ezzelino da Romana. Vous êtes d'une ancienne famille qui a régné à Padoue...

Aujourd'hui, c'est le contraire d'*Angelo*, et Homodéi, l'homme du Conseil des Dix, s'étant fait reporter, dit à Ezzelino da Romana :

— Vous ne vous appelez pas le marquis de Casa-Riera. Vous vous appelez Rodolfo...

Et la foule, avide de mélodrame, attend l'acte suivant et les péripéties prochaines. C'est le roman chez la portière qui recommence, et, du fond de sa prison, l'inlassable Thérèse Humbert déclare qu'elle a des révélations à faire ! « Je demande la parole ! » En réalité, à ce régime de crédulité et de folie, on comprend que la terrible prophétie du docteur Lynch puisse s'accomplir. Cet Américain assure, nous disaient hier les « Dernières nouvelles » du *Temps*, que dans cinq siècles (nous avons de la marge) la terre sera peuplée de fous, et qu'on montrera comme un phénomène tout homme qui aura conservé sa raison. C'est bien possible.

Et peut-être ce phénomène sera-t-il tout bonnement un émule du président des pêcheurs de Roanne, — un doux et pensif philosophe, un pêcheur à la ligne ! (1)

(1) Cette affirmation de philosophie chez le pêcheur à la ligne m'a valu une protestation des plus spirituelles sous la forme d'une lettre que j'ai plaisir à donner ici, On la trouvera à la fin de ce volume.

XXI

A l'asile de Villejuif. — Une folle. — Le docteur Vallon. — Le *Petit Talma*. — Moderne lettre de cachet. — M. Bertie-Marriott et Charenton. — Les persécutés persécuteurs. — La vie et la gloire. — Un poète fou. — Antoni Deschamps. — L'*Enfer* du Dante à Montmartre. — Un cas littéraire. — La première représentation de *Lucrèce Borgia*. — Une opinion médicale sur les *Nuits* de Musset. — Autre souvenir de Villejuif. — Et Port-Arthur? — Le *Chinois digne de foi*. — La tuerie au loin et la vie à Paris.

7 octobre.

Nous visitions l'asile de Villejuif et nous traversions la cour des femmes où, les unes accroupies le long des murs ou couchées sur le sol, les autres allant et gesticulant avec des gestes farouches ou des rires sans cause, les malheureuses démentes étaient « en récréation », mot sinistre en un pareil lieu. Tout à coup l'une d'elles, grande et robuste, échevelée, les yeux hagards, la joue fouettée par de longues mèches grisonnantes, accourut, se planta devant le docteur Vallon, et, sans dire un mot, lui cracha en plein visage.

Le docteur essuya doucement le jet de bave et passa, tandis que la mégère nous poursuivait de ses injures.

— Que voulez-vous ? nous dit M. Vallon. Vous savez le mot du roi d'Italie : ce sont là les inconvénients du métier.

Ce métier, l'homme qui vient de tomber sous le couteau d'un aliéné, l'exerçait avec une rare patience et une grande bonté. Je sais de lui des traits d'une charité discrète, et dans l'enfer où il vit — ce monde terrifiant des fous — il a toujours apporté en ses fonctions une douceur et une pitié très simples et très profondes. Il faut avoir la main légère pour manier ces malades rétifs qui se cabrent comme des chevaux emballés, ou s'enfoncent avec une tristesse passionnée dans leur mélancolie, comme des amoureux de la douleur et de la nuit.

Il y eut, un moment, dans le service du docteur Vallon, un pauvre vieil acteur, jadis célèbre, disait-il, ancien compagnon de Rachel dans sa tournée d'Amérique, et qui modestement s'appelait lui-même le *Petit Talma.* Le brave homme, après des succès passablement hypothétiques, çà et là, — couronnes et sifflets, — était venu s'échouer dans le cabanon d'un asile, d'où il m'écrivait assez souvent de longues lettres très débordantes d'enthousiasme en me demandant, tout naturellement, un engagement à la Comédie-Française. Mon aimable compatriote, le docteur Vallon, fut pour le pauvre comédien vaincu tout à fait dévoué et comme fraternel. Il lui donnait l'illusion des bravos d'autrefois en lui faisant réciter les tirades du temps jadis, Tyrrel des *Enfants d'Edouard* ou le vieux Saint-Vallier du *Roi s'amuse.*

— Au moins, me répétait, attendri, le Petit Talma

— ce Brichautau ! — on me comprend ici. On m'apprécie. Le docteur Vallon ne m'a jamais sifflé !

La folie du brave homme était de celles qui sont comme un rêve quotidien doucement bercé. Il se croyait du génie. Il vivait heureux parmi des images glorieuses, Rachel ou Beauvallet. Mais autour de lui s'agitaient de pauvres diables que la maladie avait rendus sinistres et c'est avec ceux-là que le médecin aliéniste doit avoir cette vertu rare parmi les hommes : la patience. La foule s'accoutume à regarder comme autant de bastilles peuplées de malheureuses victimes les asiles où viennent sombrer les aliénés. Asile ? Le mot fait peur comme cet autre mot qui donne le frisson aux misérables : l'hôpital.

On frémit en effet à l'idée qu'un être conscient et raisonnable peut être enfermé entre ces murailles sur la simple attestation, sur la signature d'un médecin. J'ai été fort troublé et profondément ému en lisant naguère le livre de M. C. Bertie-Marriott racontant, avec une précision de détails et une sûreté d'observation vraiment remarquables, le lugubre séjour qu'il fit, et pendant de longues semaines, dans l'asile de Charenton. *Moderne Lettre de Cachet*, c'est le titre que M. Bertie-Marriott donne à son mémoire. Et en vérité il n'y a pas d'autre expression, c'est la lettre de cachet pure et simple que cette affirmation d'un médecin aliéniste envoyant le premier venu dans un hospice ressemblant terriblement à une prison. La loi de 1838 donne à quelques hommes ce pouvoir discrétionnaire. Et une fois enfermé dans ce cercle dont le Dante a oublié de parler, je ne vois pas bien

comment on peut sortir si ceux qui nous y ont conduit ont intérêt à nous y retenir. Le médecin en chef de l'asile de Charenton, le docteur Christian, n'avait absolument pas le droit de mettre en liberté un homme qui cependant, déclarait-il, n'avait donné aucun signe de folie depuis son entrée dans l'établissement. Il fallut l'intervention de l'ambassade d'Angleterre pour faire sortir M. Bertie-Marriott de cet asile. Car l'auteur de *Moderne Lettre de Cachet* est anglais. S'il était français il serait encore à Charenton, oublié, dans l'*in pace*.

La perspective est épouvantable. Une signature et c'en est fait de la vie d'un homme. Cette loi de 1838 le veut ainsi. Elle est formelle. Mais, terrible par la possibilité de l'erreur ou de la vengeance, parce qu'elle peut servir d'instrument aux passions, aux intérêts, aux rancunes, elle est préservatrice aussi de la vie humaine. Elle est une défense souvent nécessaire contre ces êtres déchaînés à travers le monde, justiciers que les déceptions aigrissent, méconnus que la misère exalte, persécutés à qui le docteur Lasègue appliqua l'épithète, demeurée classique, de persécuteurs.

Ceux-là sont des périls vivants. Ce sont les contraires des *pacifistes* de la vie quotidienne. Ils ont, en vertu de leurs colères, déclaré la guerre à leurs contemporains ou voué l'un d'entre eux à leur haine. Ils suivent leur victime à la piste. Ils frappent en pleine chair sous prétexte de pourfendre un fantôme. Le docteur Vallon en a étudié plus d'un de ces *persécutés persécuteurs* qui ne se contentent pas de

cracher au visage du médecin lorsqu'il visite ses malades, mais dont l'industrie aiguise le couteau ou charge en secret quelque revolver.

Et le médecin aliéniste passe à travers ces fous un peu comme Virgile parmi les damnés. Il tient le sort de l'accusé dans sa déposition, qui peut être à son gré un réquisitoire ou une affirmation d'innocence, car l'irresponsable devient l' « innocent » et cependant l'irresponsable est l'homme qui tue. La foule est grande de ces déséquilibrés qu'il faut examiner, étudier, dont il faut, en quelque sorte, peser le cerveau dans la balance, et le nombre s'en accroît tous les jours. Alcoolisme, ambition, soif des grandeurs, politiquaillerie, mal de misère ou mal d'amour, toutes ces passions ont pour efflorescence ce sinistre chrysanthème, cette fleur du mal : la folie.

Les persécutés pullulent. Il n'est pas de ministre qui n'en ait un lot dans son antichambre. Hélas ! tout homme qui tient entre ses mains le sort des autres hommes en voit surgir de toutes parts de ces malheureux qui s'imaginent qu'on leur prend leur place au soleil et le soleil de la rampe est peut-être la lumière factice qui attire le plus de papillons. Chacun se figure que son *moi* est le seul qui soit intéressant au monde. Et la poussée d'ambitions dans ce sentier étranglé qui mène à la gloire et à l'argent est si formidable que les cerveaux craquent et que les appétits surexcités deviennent anthropophages. Elles mordent où elles peuvent les dents qui ont faim de succès, de pain ou de renommée.

Je ne m'étonne pas que le nombre de fous augmente

quand je fais le total des manuscrits qui s'abattent, par exemple, sur une direction de théâtre. Où l'on joue quatre pièces par an, il arrive souvent quatre pièces par jour. Que de déceptions entassées ! Et ce ne sont pas seulement les gens de métier qui escomptent la fortune que leur apportera nécessairement leur rouleau de papier, ce sont les amateurs de toutes sortes, les enamourés de théâtre, les malheureux poussés par le démon qui fera le désastre de leur vie. Ceux-là, terriblement sévères pour les gens applaudis, s'étonnent que les portes ne s'ouvrent pas toutes grandes devant leurs essais et que les directeurs soient assez niais pour préférer à leurs chefs-d'œuvre méconnus les œuvres que réclame le public. Ils croient à leur œuvre, ils ont foi en leur génie. Et le germe de la persécution est au fond de ces enthousiasmes. La tare est là, le talent incomplet est ce qu'il y a de plus douloureux comme la demi-folie, et ce qu'il y a de plus redoutable. Erostrate, pour ne désigner personne, est le type — assez fréquemment cité, comme on sait, — de ces fâcheux personnages.

Erostrate, dans la vie courante, commence, comme on dit à Paris-en-Parisis, par être un *raseur* et finit quelquefois par être un meurtrier. Le très distingué docteur Gilles de la Tourette, qui reçut d'une folle, venue à sa consultation, une balle dans le cou, me disait qu'il suffit de regarder les aliénés persécuteurs en face et de leur parler avec douceur pour les désarmer. Ce n'est pas toujours vrai et la tragique aventure du docteur Vallon est là pour prouver le

contraire. J'imagine que, très calme, doux et simple, M. Vallon a dû traiter son futur assassin sans colère. Mais l'idée fixe en ces cerveaux morbides est indéracinable. C'est comme un furoncle dont on n'arrache pas le bourbillon. . . .

Et ce qui est stupéfiant, c'est l'impassibilité de ces autres fous, témoins du meurtre, et qui regardent, sans bouger. Rien ne les émeut. Chacun d'eux poursuit son rêve. Un homme tombe. Ils continuent à songer. La réalité sinistre leur échappe. Leur chimère seule fait partie de leur existence. Tout aliéné suit son rail, sans s'inquiéter du rail parallèle. Et c'est bien ce qui fait qu'on peut les conduire. S'ils s'entendaient entre eux, si toutes ces déraisons pouvaient former un projet commun, un plan quelconque en se combinant, le médecin qui les soigne serait bientôt étouffé, écrasé sous ce syndicat de révoltes et de haines.

J'ai connu un poète du plus grand talent — l'auteur de tableaux italiens, d'évocations de la Rome vivante d'autrefois, la Rome de Stendhal ou d'Ingres, absolument admirables — Antoni Deschamps, le traducteur du Dante :

Antoni battait avec Dante
Un andante,

dit Musset.

Devenu fou, puis guéri, Antoni Deschamps avait tenu à rester l'hôte du docteur Blanche, qui l'avait soigné dans sa maison de Montmartre. Je me trouvais à déjeuner avec le poète, à Versailles, chez son frère,

l'exquis Emile Deschamps et (Louis Dépret doit s'en souvenir) l'aîné disait alors à Antoni, le plus naturellement du monde :

— As-tu eu une crise depuis quelque temps ?

— Non. Je vais bien, merci.

Il allait et venait en effet, parfaitement libre, libre d'esprit même, et navré seulement de voir que, dans la rue, lorsque de vieux camarades l'apercevaient de loin, la plupart du temps ils traversaient la chaussée et passaient sur l'autre trottoir pour l'éviter.

— Ils me croient fou. Ils ont peur !

Et Antoni Deschamps ajoutait, avec un sourire d'une tristesse résignée mais désolante :

— J'aurais pourtant plaisir à causer avec eux du passé, de notre jeunesse, de 1830 !... J'ai traduit l'*Enfer* de Dante et je ne me doutais pas du supplice qui m'attendait plus tard dans cette *forêt obscure* de la vie.

> Et dire ici combien elle était redoutable,
> Serait chose pénible et si pleine d'effroi
> Que la mort paraîtrait moins amère pour moi.

Il citait lui-même ces vers qui semblaient écrits pour servir d'épigraphe à sa destinée, d'épitaphe à sa raison.

Mais non, le poète survivait en lui à l'aliéné et chez Blanche, Antoni Deschamps observait les fous en s'observant lui-même. C'est lui qui constatait cet égoïsme des déments indifférents à la joie ou aux douleurs du voisin — uniquement préoccupés, les persécutés de leur haine, les érotomanes de leur amour.

Et ce serait un singulier et attristant sujet pour un critique littéraire épris du passé (ah ! bien oui, la critique a le temps à peine de s'occuper du présent quand il ne s'agit pas d'un vaudeville), ce serait une étude de psychologie très particulière que la recherche de cette persistance du génie poétique dans un cerveau malade, que ce fou analysant sa folie — et que l'étude de ce spectacle stupéfiant d'un fou regardé comme fou par des anciens amis, quoi qu'il soit redevenu lucide et que rien d'insensé ne transparaisse en ses vers — tandis que nous voyons couramment, surtout aujourd'hui, décerner des couronnes triomphales à certains déséquilibrés littéraires et déclarer grands hommes authentiques des gens qui sont fous, matériellement fous, je dirais fous à lier, si je n'étais point d'avis qu'on ne liât personne.

C'était du fond de sa prison,

Sous la douche de glace et le moxa de feu,

qu'Antoni Deschamps continuait à écrire ses vers. Une lettre de Sainte-Beuve, du 23 septembre 1839, lui est adressée : « *A Monsieur Antoni Deschamps, maison de santé du docteur Blanche, à Montmartre, près Paris.* » Il y a tout un monde évanoui — quel lointain ! — dans ces deux mots : *près Paris.* L'homme souffrait, le poète chantait. Le fou riait, pris de spasmes nerveux, le littérateur pleurait sur son rire.

L'intelligence professionnelle survit ainsi souvent au naufrage des autres facultés. M. Joseph Bertrand me parlait d'un malade, enfermé à Charenton, pris

de folie mystique (on le trouvait les bras en croix couché dans la neige, l'hiver) et qui envoyait à l'Académie des Sciences des solutions admirables de problèmes extraordinaires. Complètement fou, il restait cependant un mathématicien supérieur. Le génie surnageait où la raison avait sombré.

Mais le pauvre Antoni Deschamps n'avait qu'une folie intermittente. Tout lui rappelait ses maux, il est vrai. Par exemple, il se sentait, au théâtre, attiré par les pièces où figuraient des fous.

> La *Folle par amour*
> Avec son bien-aimé chantait dans ma pensée.

De Paisiello il allait à Shakespeare :

> J'aimais surtout le *Roi Lear* et Cordélie.
> Les autres sont des fous ; mais lui, c'est la folie !

Et — chose plus terrible — il appliquait à lui-même, à sa propre destinée, les drames qu'il voyait représenter sur la scène. Il lui semblait que les malheurs survenus par-delà la rampe étaient les siens. Et je trouve tout à fait extraordinaire — contribution inattendue à l'étude de la folie — cette observation d'Antoni Deschamps sur son propre cas faite par lui-même à la première représentation de *Lucrèce Borgia :*

> Parmi les assistants, hier, la mort dans l'âme,
> J'étais moi-même acteur dans ce terrible drame.
> Et quand la Borgia, comme un diable aux damnés,
> Apparut tout à coup à ses empoisonnés,
> Ainsi que Gennaro devant la salle entière
> Je fus près de crier *: Il faut une autre bière !*
> Car sur mon siège même, à cause de mon mal,
> J'étais enveloppé par le cercle fatal,

Et ces mêmes Romains, au masque redoutable,
Qui, de leur noir cordon, cernant la grande table,
Refoulaient la chanson aux gosiers interdits,
Chantaient aussi pour moi le saint *De Profundis !*

Victor Hugo a-t-il connu ces vers ? Et a-t-il su qu'à la représentation de son drame Antoni faillit s'écrier :

— Il faut un septième cercueil, madame !

C'eût été un assez joli scandale. Et l'on s'explique qu'en cet état d'esprit le malheureux poète, conscient de son destin, répétât :

Et je n'aspire plus qu'à dormir dans la tombe;
Mais avant que je sorte, hélas! de ma prison,
Otez ou rendez-moi tout à fait la raison !

J'ajoute que les autres pièces de vers des derniers recueils d'Antoni Deschamps ne dénotent aucun trouble cérébral. Si le poète n'y faisait pas allusion on ne devinerait point le pensionnaire du docteur Blanche.

A soumettre ces vers à un médecin, on risquerait peut-être, il est vrai, d'apprendre que ce sont bien là des productions de malade, *ægri somnia.* Les physiologistes n'y vont pas de main morte. N'ai-je pas lu dans la *Chronique médicale* que le docteur Tripier, qui a de l'esprit, qui est savant et aussi Parisien que son ami Dumas ou que Léon Cléry, dit volontiers a propos des *Nuits*, des immortelles *Nuits* de Musset, un des cris les plus poignants de l'humaine douleur :

— Les *Nuits* ? Mais c'est une indigestion qui prend l'air au balcon !

Que dirait-on des *Dernières paroles d'*Antoni Deschamps ? Que ce sont les plaintes de l'infirmerie.

Rien, encore une fois, quand je le vis et l'écoutai, ne pouvait laisser deviner son état d'esprit. La folie couve sous la cendre parfois. Je me rappelle un malade de Villejuif avec qui j'avais passé une heure sans soupçonner même en lui la moindre lésion et qui, au moment de partir, me dit, en confidence :

— Surtout si le docteur Vallon vous propose de luncher, n'acceptez pas ! Défiez-vous de ses sandwichs !

— Pourquoi ?

— La viande qu'on mange ici est le produit des amphithéâtres de dissection ! C'est de la chair humaine ! Oh ! l'administration est économe. Elle se fournit à Clamart ! Et voilà pourquoi je ne mangerais pas un beefsteack de l'établissement pour un empire ! Ce sont des beefsteacks d'homme ! Chut ! Ne le dites pas !

Et qui sait si, obsédé de cette idée, le malade ne s'armera pas, quelque jour, d'un couteau pour se venger de la nourriture imposée ?

Il faut reconnaître que les médecins qui traversent quotidiennement ces enfers et bravent la rancune et les guet-apens des fous méritent bien aussi quelqu'une de ces croix qu'on donne aux combattants sur le champ de bataille et qu'on prodigue parfois à des publicistes exceptionnels pour des services qui n'ont rien de périlleux. Si. Pour les adversaires.

Le docteur Ch. Vallon, étendu, là-bas, à Sainte-Anne, n'est pas décoré.

Et le monde est suspendu aux lèvres du « *Chinois*

digne de foi échappé de Port-Arthur ». Le « Chinois digne de foi » s'échappe quotidiennement de Port-Arthur pour la plus grande satisfaction des journaux, des journaux anglais généralement. Le « Chinois digne de foi » tantôt nous annonce que Port-Arthur va succomber, tantôt que Port-Arthur est inexpugnable. Le « Chinois digne de foi » a des opinions stratégiques variables. Mais qu'il soit un prophète de malheur ou un messager d'espoir, il s'échappe du cercle de feu à heure fixe et il est « digne de foi » constamment. Le « Chinois digne de foi » est peut-être cousin, par alliance, de ce fameux Tartare qui, dans mon enfance, apportait à cheval, à travers les steppes, la nouvelle de la prise de Sébastopol. Il faisait illuminer les balcons à Paris comme on illumine à Tokio. Mais on éteignait les lampions. On s'apercevait que le Tartare portait en selle des canards et on n'ajoute qu'une foi modérée au « Chinois digne de foi ».

Ce qui est certain, c'est qu'on s'égorge, c'est que de braves gens succombent, c'est que les corps déchiquetés des Japonais s'entassent sur les glacis et ceux des Russes dans les forts ; c'est que les petites mousmés japonaises en robes blanches soignent les milliers de blessés et que la femme héroïque de l'héroïque Stoessel verse son sang en courant les ambulances. Au chevet des mourants, veillent les femmes. Les hommes, eux, fabriquent des cadavres — et, pendant un entr'acte de *Barbe-Bleue*, les Parisiens peuvent, aux kiosques des boulevards, regarder le dessin macabre — et poignant — où

Willette montre la Mort-Vendangeuse, emportant le raisin humain dans sa hotte rouge, puis ricanant :

— Les vendanges sont bonnes... Nous aurons du sang cette année !

Et, le cigare fumé, on rentre au théâtre en se disant :

— Vous rappelez-vous Dupuis ?

XXII

Molière, les médecins et les grammairiens. — Une bataille chirurgicale et une prochaine bataille orthographique. — M. Jourdain et le Maître de Philosophie. — M. de Salvandy. — L'orthographe des grands hommes. — Le *Pan*. — La *Gajure imprévue*. — Guerre à l'*y*. — Emmanuel Arago et Henri Heine. — Chacun son orthographe. — Souvenir d'opérette. — La *Gêté* de Molière. — L'abbé de Choisy et les pluriels. — L'orthographe des sourds-muets. — Prononciation d'autrefois et d'aujourd'hui. — Louis-Philippe. — Les liaisons. — Que deviendront les livres? — Sainte-Beuve et l'orthographe en 1868. — A l'Académie. — Charles Nodier et Dupaty. — De Pierre Corneille à la Commission de 1903. — Oser et doser. — M. Jourdain grammairien.

14 octobre.

Une fois de plus, il sera constaté que le comique de Molière est de tous les temps et n'a point vieilli, malgré les années. Un comique, d'ailleurs mélancolique et profond, presque tragique, disait Chateaubriand. Il semble, dans cette discussion récente entre les chirurgiens, à propos « d'un malade qui mourut hier », que Molière soit attendu, — doive apparaître et dire son mot. Ah ! les étranges réflexions que font naître ces querelles de tout-puissants personnages ayant, comme dit le *Prœses*, *virtutem*

Médicandi
Saignandi

Perçandi
Taillandi
Coupandi
Et occidendi !

Je reviendrai sur la question qui nous préoccupe tous, car le bistouri de Damoclès est sur nos têtes. Mais aujourd'hui les grammairiens et les néographes, qui vont bientôt faire parler d'eux, me sollicitent et m'ont fait penser à la leçon du *Bourgeois gentilhomme* beaucoup plus qu'à la Cérémonie du *Malade imaginaire.*

— Que voulez-vous que je vous apprenne? demande gravement le maître de philosophie à M. Jourdain.

Et le bonhomme qui a du bon sens tout comme M. Joseph Prudhomme, de répondre :

— Apprenez-moi l'orthographe !

Il souhaite même, avec beaucoup de raison, d'apprendre encore l'almanach « pour savoir quand il y a lune et quand il n'y a point ». Ce parvenu est au fond un être naïf et moins sot qu'il n'en a l'air.

Au dernier gala de l'Opéra, lorsque l'on joua cette scène, elle fut généralement trouvée puérile.

La vérité est qu'elle est d'une philosophie profonde et que le bon M. Jourdain n'a pas tort de demander avant tout de savoir l'orthographe. Ce n'est point facile. Le vieil Etienne Pasquier trouvait déjà que sur ce point on n'était « asseuré » de rien, Ronsard réclamait une « réformation » qu'on a faite et, depuis des siècles, des savants et même des ignorants travaillent à simplifier les choses, je veux dire les mots. Or, avant peu, je vous l'annonce, un effort nouveau sera

tenté qui va, je vous en préviens, faire verser beaucoup d'encre et soulever bien des polémiques. La Commission officiellement chargée par le ministre de l'instruction publique de préparer cette simplification de l'orthographe française vient, après un an, de terminer son travail et l'on va discuter avant peu et appliquer peut-être ses conclusions — quelques-unes d'entre elles, certainement.

Et en vérité cette question n'intéresse pas seulement M. Jourdain ou encore Vadius et Trissotin, elle intéresse tout le monde. Un homme, en effet, qui ne sait pas l'orthographe, est un homme plus déshonoré que s'il avait commis un crime. Il peut avoir, du reste, tous les talents du monde. Il ne sait pas l'orthographe : il est impossible. Il est hors de la loi du succès dans la bataille pour la vie. M. de Salvandy étant grand maître de l'Université écrivit, un jour, de sa main ministérielle et académique, en marge d'un rapport qu'on lui apportait bourré de fautes d'orthographe : « Savoir l'*ortographe* est le premier des devoirs. » Il oubliait l'*h* et tombait sous le coup de sa propre colère.

Le ministre n'allait pas jusqu'à imiter cet autre académicien puriste qui renvoyait à sa maîtresse une lettre d'amour parce qu'elle contenait trois fautes d'orthographe. Mais il regardait cette science comme la première des vertus. Administratives tout au moins.

On pourrait se dire, il est vrai, que ni Mme de Sévigné ni Henri IV, ni Turenne ni Louis XIV (je ne parle pas de Maurice de Saxe) ne savaient l'orthographe et écrivaient pourtant des lettres délicieuses

ou donnaient, en faisant des fautes, de décisifs ordres de batailles. Peu importe, M. de Salvandy avait raison d'être de l'école de M. Jourdain et de renvoyer ses expéditionnaires à l'école.

Mais il faut avouer que notre orthographe française est bien malaisée à étudier. Le très érudit Gaston Paris, fort préoccupé de la diminution d'influence de la langue française en Russie, en Belgique, en Amérique, un peu partout, attribuait à la difficulté de notre orthographe ce recul de notre conquête. Nous perdons du terrain parce que nous le laissons plein de broussailles. Il est certain que notre orthographe est illogique. Pourquoi écrire *physique* et *fantôme ?* Pourquoi *abattoir et abatis ?* Pourquoi hérisser de difficultés une orthographe que les autres Latins, les Italiens et les Espagnols, par exemple, ont rendue si claire ? C'est bien le cas de répéter encore : « Facilitez aux étrangers et aux ignorants l'étude de notre langue. Laissez venir à nous les petits enfants ! » Lorsque le général Daumas voulut enseigner le français aux Arabes, il leur fit apprendre l'orthographe simplifiée de Féline. Et il réussit.

On me dira, il est vrai, que les primaires ne doivent pas imposer aux écrivains, sous prétexte de vulgariser la langue, des corrections qui sont inesthétiques. On va nous proposer, avant peu, par exemple, et peut-être nous imposer d'écrire *temps* ainsi : *tens*. Notre journal s'appellerait le *Tens*. Et pourquoi pas le *Tèn*, si l'on veut simplifier encore ?

La Comédie affiche le *Paon*. Elle devra avant peu afficher le *Pan*. M. de Croisset avait inventé le verbe

paonner. Il devra y renoncer. On dira le *pan*, comme on dira le *tan* (ex-taon) et *fan* (ex-faon). Le chef-lieu du département de l'Aisne deviendra *Lan*.

Cela est évidemment logique. Mais les homonymes ? « Le Grand Pan est mort ! » Tant pis pour les homonymes.

Autre pièce de théâtre : la *Gageure imprévue* de Sedaine sera avant peu sur les programmes la *Gajure*.

La commission livre aussi un dur combat à l'*y*. Elle voudrait bien qu'on écrivît *abbaye* comme on prononce le mot : *abéie*. Paysan, *péisan*. Elle n'ose pas. On y viendra. Et écrira-t-on Baïard comme on propose d'écrire *baïadère et maïonaise ?*

Je crois bien avoir cité ce mot d'Henri Heine à Emmanuel Arago après la révolution de Février :

— Mon cher Emmanuel, nous sommes, vous et moi, partisans de toutes les libertés. Mais voulez-vous que je vous dise ? De toutes les libertés celle qu'on va surtout réclamer, c'est la liberté de l'orthographe !

Ce serait une solution. Chaque écrivain ayant son orthographe, comme il a son style. Voltaire avait son orthographe. Rétif de la Bretonne prétendait avoir la sienne. Bossuet écrivait *contantement*, *constamant*, *atantion*, *atantif*. Et la *Revue des Deux Mondes* n'a-t-elle pas son orthographe particulière ? Dans une des plus jolies scènes de la *Vie parisienne*, Meilhac et Halévy nous montrent des soupeurs se battant en duel, à la navaja, dans un cabinet de restaurant et l'un d'eux s'écrie :

— C'est cela. Chacun son couteau ! Chacun son cabinet !

Mais si chacun avait son orthographe personnelle, ce n'est pas ce moyen qui faciliterait pour les étrangers l'étude de notre littérature. L'Alliance française, qui fait tant d'efforts pour la diffusion de notre langue, pousserait les hauts cris. Croyez bien que les réformes proposées ne vont point passer sans résistance, et pour peu que la politique s'en mêle — car elle se mêle de tout — nous allons sans doute voir entre grammairiens d'opinions différentes de ces querelles moliéresques qui font aussi songer au *Lutrin*.

Les néographes en demandent trop. Ils ont raison sur plus d'un point ; mais, quelque timides et prudents qu'ils se déclarent, ils exagèrent, en réalité, lorsqu'ils proposent, par exemple, de supprimer l'emploie du g comme palatale (*Portez le bout de la langue jusqu'au haut du palais*, dit encore cet admirable maître de philosophie à M. Jourdain) et de ne conserver à ce *g* que le son guttural, de telle sorte qu'on pourra supprimer l'*u* du *g* devant *e* et *i*, et écrire *fige* — au lieu de *figue*, *intrige*, au lieu d'*intrigue*, *gère* au lieu de *guerre*. Autre affiche future : L'*Intrige épistolaire*, de Fabre d'Eglantine.

Que l'on supprime un *r* dans *charretier*, dans *charroi*, dans *charron*, soit. On écrit déjà *chariot*. On serait logique. Mais écrire *gé*, *gêpe*, *gérir* pour *gai*, *guêpe*, *guérir*, est-ce possible ?

— Cet homme est *gé !* Cette pièce est *gée !* La *gêté* de Molière !

Ce serait certes d'une *gêté* vraiment *gaie*.

Et puis certains mots ont leur physionomie, comme

certains êtres de chair. Un dictionnaire est un Musée où l'on rencontre dans une promiscuité pittoresque des pastels exquis et des monstres (Victor Hugo en aimait les parias).

Le verbe est un être vivant. Et je ne parle pas seulement du charme auquel notre œil est habitué, je parle de l'oreille même. On a déclaré la guerre aux consonnes redoublées. Il faudra écrire *persiene*, *chiene*, *cane*, *bone*. Mais *alégrèse* est moins joyeux à l'oreille et aux yeux qu'*allégresse*. Le redoublement de la lettre donne ici je ne sais quelle gaîté ou quelle *gêté*. Un *soliciteur* semble moins s'incliner qu'un *solliciteur*. Il y a une musique aussi dans une langue. Le rapporteur de la Commission parle quelque part de la question *esthétique*, qui lui semble d'ailleurs négligeable. N'est-ce donc rien que la beauté des mots ?

— Affaire d'habitude, me dira-t-on. Pourquoi un *balon* serait-il moins pittoresque qu'un *ballon ? Bonet* ou *bonnet* n'est-ce pas bonnet blanc ou blanc *bonet ?*

En vérité, non. Les réformes ne sont utiles que lorsqu'elles ne remplacent point un illogisme par un autre. On nous propose, par exemple, d'écrire non plus *femme* dorénavant, mais *fame*. Fame est, nous dit-on, une graphie fréquente au moyen âge. Mais, au moyen âge, le mouvement *féministe*, existait-il ? Faudra-t-il dire *faminin ?* L'Eternel Faminin ? Le mouvement faministe ? Le journal *Femina* va-t-il devenir *Famina ?*

Et sous prétexte de supprimer l'anarchie qui règne entre le *t* et le *c*, — *pharmacie*, *superficie* et *démocratie* et *inertie* — va-t-on vraiment, comme M. Paul

Meyer, de l'Institut, le propose encore, écrire *démocracie*, *aristocracie*, *inercie*, *nacion*, *nocion*, etc. ? Mais alors il faudra dire un *démocrace*, un *aristocrace ?* Une *faccion ?* Un *faccionaire ?*

— Le double *c* n'a rien de plus choquant ici que dans « accident », répondent les néographes.

La Commission s'est attachée à discuter les mots dont les pluriels finissaient par des *x* : *hiboux*, *joujoux*, *généraux*. Pourquoi ne les pas écrire par un *s* ? Ce serait un effet logique. Et, sur ce point, la discussion ne date pas d'hier. L'abbé de Choisy, qui fit partie de l'Académie française, conte qu'un de *ces messieurs* des Quarante (il ne le nomme point) proposa un jour à ses collègues — nous disons confrères et nous avons raison, bientôt il faudra dire *colégues* — de mettre uniformément un *s* à tous les pluriels. On écrirait *précieus*, *vœus*, *manteaus*, *heureus*, etc. Un ennemi de toute réforme fit repousser la proposition. Et après avoir entendu les deux opinions, « tout le monde, dit l'abbé de Choisy, jugea que le mieux était d'abandonner la matière parce qu'on a toujours vu que les disputes sur l'orthographe ne finissaient point et que d'ailleurs elles n'ont jamais converti personne ».

Du Rozoir, qui cite le trait, ajoute qu'il ne peut s'empêcher de noter ce fait orthographique important : c'est que les sourds-muets de naissance à qui l'on apprend à écrire ne font jamais de fautes d'orthographe. Comme ils n'entendent pas les prononciations défectueuses, ils écrivent tout naturellement d'après la logique. Je n'ai pas vérifié le fait. Il y aurait intérêt

à en contrôler l'exactitude. On avouera d'ailleurs qu'il serait pénible de constater que la meilleure façon de simplifier l'orthographe serait de multiplier le nombre des sourds-muets.

Pour ne point plaisanter, il est certain que, si l'on peut, sans maquiller ou défigurer le langage français, rendre l'orthographe plus accessible, moins incohérente, l'aventure, point nouvelle d'ailleurs, vaut la peine d'être tentée. M. Gréard, qui n'était pas précisément un ami de l'argot et se regardait avec raison comme un mainteneur de langage, a pourtant demandé plus d'une réforme que présentent les néographes sous l'autorité de son nom. Et, précisément, le pluriel en *s* dont parlait l'abbé de Choisy est une correction proposée par M. Gréard. On dira — ou l'on dirait — *chevaus*, *émaus*, *bijous*, *hibous*.

Je ne serais pas éloigné d'accepter qu'on écrivît comme on nous le propose *pognard* au lieu de *poignard*, *pogne* au lieu de *poigne*, *ognon* au lieu *d'oignon*, puisqu'aussi bien on prononce pognard, pogne, ognon. Mais ce qui m'effraie, c'est l'avenir. La Commission ne nous cache pas qu'elle entrevoit dans le futur des réformes plus générales et qu'elle s'est efforcée de les « préparer par des réformes partielles ». Voilà qui est intéressant à la fois et menaçant. Car lorsqu'on s'attaquera de nouveau à la refonte de l'orthographe, ce ne sera plus seulement une réunion de grammairiens qui s'en occupera. Les phonéticiens — devenus *fonéticiens*, j'espère — seront aussi de la partie. Ils demanderont qu'on écrive comme on prononce, absolument, oubliant que

Nodier a calculé qu'il s'en faut de deux tiers que l'orthographe française soit « la monnaie de la prononciation ».

Mais quoi ! Charles Nodier est un vieil académicien aboli et sa boutade n'est qu'un « mot ». Place aux phonéticiens ! « Notre orthographe est si vicieuse, disait Duclos, qu'il n'y faut avoir aucun égard en parlant des sons de la langue ; on ne doit consulter que l'oreille. » Seulement j'exige qu'on ait l'oreille bonne et la prononciation pure. Tartarin serait en vérité un étrange réformateur de l'orthographe *nacionale*. C'est *certaing !*

Et la prononciation est un art qui s'altère généralement — qui se perfectionne aussi quelquefois.

Le duc d'Aumale nous disait, un jour, à l'Académie, qu'au dix-huïtième siècle on prononçait d'ordinaire Eugène *Ugène*. Le roi Louis-Philippe, son père, disait :

— Je vais à Saint-*Ustache !*

Le peuple a conservé la prononciation d'autrefois.

Au théâtre, la jeune génération d'artistes a trouvé le moyen, sous prétexte de parler naturellement, de supprimer les liaisons dans les vers et par conséquent de faire des vers parfaitement faux. Ils diront bientôt : *vous hé moi* et non plus *vou-z-et-moi*. Les poètes ne leur pardonneraient pas cette façon nouvelle car s'il est singulier de lire, par exemple :

> *Mignone*, voici l'Avril,
> Le *printens* revient d'exil,
> Tous les *nis* sont en querelle,

il est plus désagréable encore de constater dans ses vers d'abominables et volontaires hiatus. Le fameux

petit chat-l'est mort était un peu affecté peut-être. Mais il était plus juste et plus charmant sur les lèvres d'Agnès que le petit *cha-hé mort*. On doit avoir enseigné à Agnès non seulement l'art de bien vivre mais l'art de bien dire.

Je ne suis pas de l'avis de l'abbé de Choisy. Ces discussions sur l'orthographe (on devrait dire l'*orthographie*, constatons-le en passant, comme on dit *télégraphie*, *photographie*) ont converti bien des gens et, ce qui est certain, intéressent tout le monde. C'est de tous les livres de demain qu'il s'agit. C'est aussi de tous les livres d'hier. Faudra-t-il mettre au pilon, si l'on réforme l'orthographe, tous les milliers et les milliers de volumes classiques entassés dans les librairies ? Ah ! l'ironie des mots et des promesses ! Que vont devenir les éditions *ne varietur* ?

Hélas ! tout varie en ce monde et puisque aussi bien le monde marche, il faut bien marcher avec lui. Charles Nodier s'entêtait à maintenir l'o dans les mots, malgré Voltaire, qui avait écrit comme on prononçait *a*, et Chateaubriand aussi *s'obstinait* à la vieille orthographe. Il s'en faisait, a dit Sainte-Beuve, comme un coin de cocarde. Mais je crois bien que Lamennais, qui n'avait pas de cocarde blanche, s'en tenait, sur le même point, au passé. L'o a été vaincu, l'*a* a triomphé, malgré ces maîtres. Et lorsque Ambroise Firmin-Didot publia ses excellentes observations sur l'*Orthographe* ou *Ortografie française*, Sainte-Beuve, étudiant « cet estimable et utile travail », adjura l'Académie française de tenir compte de ces observations en lui disant :

— Osez ! osez le plus possible, sous la réserve du goût !

C'est cette « *réserve du goût* » qui est délicate à déterminer. Il faut oser, comme le voulait Sainte-Beuve, mais il faut doser.

« Les décisions de l'Académie, ajoutait le grand critique, seront suivies et feront loi. Elles peuvent abréger bien des difficultés et notre génération récalcitrante une fois disparue, les générations nouvelles n'auront qu'à en profiter couramment. »

C'est en 1868 que Sainte-Beuve, qui n'était pas Danton, réclamait de l'audace et encore de l'audace à ceux que Charles Nodier appelle les *dictionnaristes*. Depuis 1868 les anomalies ont subsisté, et la langue française, encore une fois, voit l'allemand (dont l'empereur Guillaume, étonnant touche-à-tout, a voulu qu'on simplifiât l'orthographe) et l'anglais gagner du terrain tandis que nous en perdons. En Belgique, le flamand rêve un Waterloo. En Russie, les institutrices enseignent l'anglais avant le français. On trouve trop difficile notre langue si claire, si pure, étincelante comme du cristal lorsque la parlent les écrivains de pure race. Et les nouveaux venus ont tout fait pour la compliquer. Doit-elle, un jour, devenir le lot des seuls mandarins ! Ne faut-il pas en finir avec les anomalies ?

Un jour, Charles Nodier, lexicographe fantaisiste, lisait à l'Académie certaines remarques sur la langue française.

— Le *t* entre deux *i*, disait-il, a d'ordinaire, et sauf exceptions, le son de l'*s*...

— Vous vous trompez, monsieur Nodier, la règle est sans exception, interrompit avec vivacité Dupaty, le prédécesseur de Musset.

Nodier sourit, s'inclina, et, de son air bonhomme :

— Mon cher confrère, prenez *picié* de mon ignorance et faites-moi l'*amicié* de me répéter la *moicié* de ce que vous venez de dire !

Il y a, dans les propositions de la Commission réformiste, la *moicié* au moins des observateurs dont il faut tenir compte. Et c'est de cette moitié qu'on doit se préoccuper. Pierre Corneille entendait régulariser l'orthographe de son temps parce que « l'usage de notre langue est à présent si épandu par toute l'Europe qu'on y voit peu d'Estats où elle ne soit connue ». C'est parce qu'elle risque d'être moins *épandue* qu'il faut veiller. Veiller et agir.

— Osez, disait Sainte-Beuve. Et Littré réclamait des « simplifications graduelles », ce qui équivaut à ma formule : Osez et Dosez.

— Il serait étrange, écrivait Duclos, qu'une nation accusée de légèreté ne fût constante que dans les choses déraisonnables !

Et voilà pourquoi ce bon Monsieur Jourdain, lorsque son Maître de Philosophie lui demande ce que le bourgeois ignorant veut apprendre, a raison et cent fois raison de répondre :

— Apprenez-moi l'orthographe !

XXIII

A propos de deux visites étrangères. — Paris et la moralité de Paris. — Le Boulevard et les kiosques. — Photographies et cartes postales. — Petits journaux français et petits journaux allemands. — Produits berlinois. — La reine Victoria et le président de la République. — Le déshabillé et le nu. — Couvertures de livres. — Les *Odeurs de Paris* et la *Nouvelle Babylone*. — Paris se calomnie. — Une Agence de divorces. — Scandales étalés. — La toilette de Paris. — Un mot du roi Stanislas.

4 novembre.

J'ai eu l'occasion de causer, cette semaine, avec deux personnages considérables envoyés à Paris par leurs gouvernements respectifs pour étudier, l'un le fonctionnement de nos théâtres, l'autre celui de nos établissements scientifiques, et j'ai, après les avoir guidés dans leurs recherches, profité de la conversation pour les interroger sur l'impression qu'ils remportaient de notre Paris. Ils m'avaient interviewé, je les interviewais à mon tour. Libre échange de points d'interrogation.

L'un de ces visiteurs était un savant illustre, l'autre un haut fonctionnaire de son pays. Tous deux très aptes à juger les gens, les mœurs et les choses. Et l'occasion était bonne de savoir ce qui leur avait semblé le plus particulier, ce qu'ils avaient noté de

plus significatif dans leur tournée à travers la « grande ville ».

Le fonctionnaire et le savant m'ont répondu à peu près dans les mêmes termes :

— Mon Dieu, m'ont-ils dit, ce qui nous a le plus charmés, tout d'abord c'est Paris lui-même, qui est admirable ; ce qui nous a paru délicieux et curieux, ce sont vos théâtres, depuis le plus grand jusqu'aux plus petits — et en notre qualité d'étrangers ce sont les plus petits qui nous ont attirés avant les autres ; — mais ce qui nous a semblé assez choquant et, si nous osions dire le mot, compromettant pour une ville comme Paris, ce sont les étalages des cartes postales aux devantures des papetiers et les exhibitions des photographies et des caricatures grossières à la devanture des kiosques de nos boulevards. Quoi ! c'est là le *Boulevard*, cette promenade exquise dont on nous parle chez nous comme d'un rendez-vous d'élégance et de grâce, c'est le *Boulevard*, où s'épanouit, nous dit-on, l'esprit de Paris et la fleur de Paris, c'est le *Boulevard*, cette succession de petites boutiques où, au-dessus de l'entassement des journaux du jour, s'étalent dans leur nudité voulue les éclanches de modèles phtisiques ou les poitrines de personnes grassement pourvues ? C'est le *Boulevard*, ce Salon des Quatre Saisons où, sous prétexte de beauté, d'Art académique ou d'Esthétique féminine, on montre aux passants, en plein jour de Paris, ce que les collégiens en voyage allaient acheter secrètement, jadis, dans les petites boutiques de lithophanies à Kehl, sur le chemin de Bade ? Il faut

avouer que les étrangers sont stupéfaits et s'étonnent de cette succession d'étalages où les cartes sans finesse et sans talent, lourdement enluminées, vulgairement obscènes, alternent avec les journaux respectables et les images du *Théâtre*, de *l'Illustration* ou de *Femina*. Ne vous plaignez pas ensuite si les littérateurs qui voyagent rentrent chez eux et publient des tableaux assez noirs et violents de la vie pectables et les images du *Théâtre, de l'Illustration* famille française, un peu trop fermée aux visiteurs du dehors. Ils vous jugent sur le plein air de vos rues et de vos kiosques et ils se demandent quel est ce peuple qui se plaît ainsi, comme par gageure, à montrer des retroussis et des nudités aux passants.

J'ai écouté, comme on doit entendre toutes les observations intéressantes, les plaintes étonnées de ces visiteurs qui, après tout, sont des juges. Et je dois avouer que je n'ai pas été très fier de constater que Paris, en fait d'étalages, tient, en effet, le record du nu. S'il s'agissait d'œuvres d'art, de tableaux de maîtres ou de statues, je ne m'en offusquerais guère. Tout au contraire, en vérité. Mais nos visiteurs ont raison. Ce sont de pauvres filles souvent fort laides dont on offre la vue aux jeunes gens, aux jeunes filles, comme on pousserait à l'étal des esclaves à l'encan. Il y a là une sorte d'interminable frise photographique le long des boulevards, où la flânerie de jadis est remplacée, d'ailleurs, par la bousculade moderne, il y a des maigreurs qui sentent la misère et des sourires engageants qui font

pitié, dans les bouffissures des chairs flasques. De malheureux modèles anémiques ou gonflés de pléthore contemplent, figés en des poses niaisement gracieuses, « *ne bougeons plus !* », le défilé des curiosités malsaines, et les écoliers attendris, pâles chérubins rêvant l'amour de la comtesse et prêts à se contenter des caresses de Marceline, regardent ces musées en plein vent, comme ils liraient, sous le couvercle de leur pupitre, un livre défendu.

Ah ! ces laideurs et ces tristesses et ces misères offertes, sous prétexte de beauté, à l'admiration publique qui se change bien vite en mélancolie ou en nausée ! Les étrangers qui les contemplent ont bientôt fait de nous condamner sur ces apparences et on pourrait leur répondre, à tout prendre, qu'ils sont plus que personne responsables de ces exhibitions.

N'est-ce pas ce faisandé et cette *frivolité* qui les met en appétit ?

Sont-ce bien nos établissements illustres, les asiles de science et de labeur, qui les attirent avant et par-dessus tout et qui les tentent ? Une revue de music-hall ne leur semble-t-elle pas plus immédiatement alléchante qu'une visite au musée de Cluny ? On vient à Paris pour s'amuser, on n'ose dire pour s'encanailler et ce qui met en appétit le visiteur, c'est le poivre, le kari, le piment de Paris, le goût de ruisseau et l'odeur de boudoir. Lisez tous les livres que publient sur nous les Anglais, les Allemands, les Américains. Le Moulin-Rouge y tient plus de place que le Collège de France, et le cabaret de Bruant leur semble une Mecque plus digne du pèlerinage néces-

saire que cette Ecole normale où M. Ernest Lavisse succède à M. Georges Perrot.

Mais il y a une curieuse observation à faire et que j'ai faite à nos visiteurs. Ont-ils bien regardé et retourné les cartes postales qui, avec raison, leur ont donné un haut-le-cœur ? En ont-ils soigneusement étudié l'impression et deviné d'où elles viennent ? Elles viennent d'Allemagne. *Postkarte* avant tout, *postkarte* avant d'être *cartolina* ou cartes postales. C'est la vertueuse Germanie qui déverse ses produits pornographiques sur la Gaule si corrompue. Les fournisseurs de ces *galanteries*, comme on dit là-bas, sont des fabricants exotiques. C'est à nos censeurs que nous devons cette alluvion de produits souvent ignobles.

Et les kiosques, nos kiosques, nos boulevards, le *Boulevard*, ne sont-ils pas comme truffés de charcuteries pseudo-littéraires et artistiques, dont l'envoi nous est fait par delà le Rhin ? Qu'est-ce que *Das Kleine Witzblatt* (*la Petite feuille spirituelle*) qui apparaît là, avec ses petites femmes polychromes, sa petite blanchisseuse qui, rieuse, demi-nue, appelle le pantalon « *alter aberglaube* », une « vieille superstition », son gros gars tyrolien qui fait sauter une tyrolienne grasse dont la jupe de couleur révèle, sans timidité, des bas très blancs et des chairs très roses ? Qu'est-ce que *Satyr* (*le Satyre*) où vous trouverez l'aimable annonce de photographies viennoises faites *nach dem leben*, d'après le modèle vivant, nudités allemandes dont on vous expédiera le catalogue franco sur demande. Ce que sont ces publications,

avec leurs *Anatomische modelle*, leurs *Geschlechtsleben*, — leur *Vie sexuelle* — leurs « *Nouveautés fortement réalistes pour messieurs* », et leur cri d'appel *Amusant*, ou encore *Pariser*, qui est une annonce d'article de plaisir donné comme un article de Paris ? Ce sont des journaux publiés à Berlin, expédiés de Berlin, imprimés à Charlottenbourg ou ailleurs et qui, se balançant aux ficelles des kiosques, servent à démontrer, une fois de plus, la corruption et le libertinage de ces misérables Parisiens.

Si bien que l'importation de ces trichines littéraires devient un argument contre nous qui les débitons. Je crois bien que la corruption est partout et que ce qui différencie seulement les peuples, c'est le plus ou moins d'hypocrisie. Mais, après tout, l'hypocrisie est encore, comme disait l'autre, un hommage rendu à la vertu, et il est salutaire et prudent non seulement de laver, mais de compter et d'examiner son linge sale en famille.

On a toujours mauvaise grâce à froncer le sourcil et à paraître jouer l'austérité. Il semble qu'au pays de Rabelais et du Béarnais, tout moraliste un peu sévère endosse la livrée de Tartufe. On a peur de passer, en terre gauloise, pour un maniaque de pudibonderie. Mais l'esprit vraiment, et la gaieté, et la liberté même, encore moins la beauté, prétexte à tant de débraillé, — n'ont rien à voir avec ces photos et ces caricatures qui déshonorent la voie publique. Question de voirie. Laisserait-on, sur les trottoirs, fumer longtemps les immondices ? C'est au nom de l'art éternel, plus encore qu'au nom de la

moralité publique, qu'il s'agit de protester, et on éprouve, en vérité, quelque gêne, lorsque des étrangers vous disent :

— Que voulez-vous ? Nous ne blâmons pas. Mais nous constatons que nous ne voyons cela nulle part !

Et l'on a beau riposter en citant des titres de livres, de journaux, des annonces de facéties extraordinaires et de catalogues décolletés que l'on trouve chez nos voisins de l'Est :

— Oui, répondent-ils, mais il faut les aller chercher. Cela ne se voit pas.

Die industrie der Liebe in Paris ! — c'est le titre d'un livre berlinois « sensationnel », l'*Industrie de l'Amour à Paris* — n'est-il pas, à Berlin, étalé publiquement et chez les libraires, comme les *Bouges de Paris*, comme les *Amours d'une reine d'Espagne à Paris*, comme toute une littérature putride qu'on donne là-bas, pour des instantanés de la vie parisienne ?

Il y eut un moment où, sur la reine Victoria — une femme, une aïeule, et qui détestait la guerre et, au fond du cœur, aimait les Français — des caricatures vraiment outrageantes se balançaient à la devanture de nos kiosques.

Le président de la République, qui a l'esprit très fin, le cœur bien placé et le mot juste, fit venir le préfet de police et lui demanda de donner des ordres pour que ces images insultantes disparussent le plus vite possible. Puis, avec son sourire narquois, l'honnête homme excellent qu'est M. Loubet ajouta :

— Mais comme ces caricatures se vendaient assez

bien sans doute, et que je ne veux faire aucun tort aux marchandes, vous leur direz, mon cher préfet, qu'elles peuvent les remplacer par celles du président de la République !

Je ne demande pas qu'on « remplace » les photographies des maigreurs ou des obésités des modèles de Montmartre par d'autres photographies, mais on peut, je crois, habituer les yeux de nos enfants à d'autres apparitions qu'à celles de ces grosses dames en maillot ou de ces fillettes dont les os percent les épaules nues. Trop de salières et trop de crudités !

Cachez-moi ces laideurs que nous ne saurions voir !

Il est d'autres féminités au Louvre où les Tanagréennes sortant du bain ont la chasteté des lis caressés de rosée, où la Vénus de Milo montre ce ventre maternel qu'Aubanel a chanté ; mais ces déesses et ces mortelles, visions de grâce et de beauté, ont le rayonnement de l'art, emplissent les prunelles de divins fantômes, tandis que les tableaux vivants des kiosques sont comme la parodie même de la statuaire et de la nudité sacrée.

Je comprends les défilés pittoresques des bals des *Quatre-z-Arts*, où Gérôme admirait les inventions colossales, les évocations de Salammbô, des Mystères du moyen âge ou des féeries de l'Inde, avec quelque modèle immobile traîné sur un char, ou en sa beauté triomphante, élevé sur le pavois. C'était le rêve gigantesque d'un atelier réalisé pour un soir, un tableau de Martinn ou, hiératique, quelque aquarelle aux éclats de pierre précieuse d'un Gustave Moreau,

entrevu dans une apothéose de couleur et de chair. Mais ces académies navrantes, ces flétrissures ou ces bouffissures, parmi lesquelles quelque Clara Ward risque sa beauté sculpturale ou Cléo de Mérode son profil virginal et fin, ces apparitions trop fréquentes de déshabillés trop voulus, volontiers nous feraient réclamer, au lieu du plein air, le placard, le tiroir fermé à clef et le huis clos pour le boulevard devenu le Musée secret de Paris.

Le Livre aussi, le Livre pour se vendre et tenter la pratique, a recours à ces photographies dévêtues qui s'étalent sur les couvertures et les volumes pullulent maintenant de ceux qu'on ne rencontrait jadis que dans la pénombre des passages louches et qui, sous leurs couvertures alléchantes, raccrochent les regards en plein soleil.

Une couverture ! Trouver une couverture ! Une couverture friponne et court-vêtue, voilà la préoccution de l'éditeur, le casse-tête de l'auteur. Le théâtre abuse du lit fait, défait ou refait. Le livre use des profils de jolies filles à la mode et l'ambition des débutants n'est plus le *vert laurier* de Ronsard, mais le *persil* de la courtisane.

Kiosques et étalages de certaines librairies se valent, çà et là, en quelques coins de Paris, et non des moins fréquentés. Ah ! le collégien n'a plus longtemps à attendre l'initiation et Agnès peut laisser là les *Quatrains* et les *Maximes*. Elle n'a qu'à faire trois pas pour trouver *Ce que Vierge ne doit lire*.

Le temps est loin où le catholique Veuillot et le libre-penseur Eugène Pelletan semblaient s'être

donné le mot pour flétrir, l'un dans les *Odeurs de Paris*, l'autre dans sa *Nouvelle Babylone*, cette littérature de cantharides que le crayon et l'objectif photographique ne rendaient pas aussi capiteuse qu'aujourd'hui.

Que dirait du boulevard et de ses *parures* ce Louis Veuillot qui anathématisait les *boulevardiers* ?

Et quand je pense que les dessinateurs et les peintres ont — plus heureux cent fois que les littérateurs — ce Salon de tous les jours, ce Salon de Printemps, ce Salon d'Eté, ce Salon d'Automne qui s'appelle la Rue — : la Rue avec l'immense cimaise des boutiques et des kiosques — et qu'ils n'en profitent pas pour nous donner des œuvres exquises, parer de beauté la voie publique !

Çà et là, sans doute, de jolis visages féminins, des portraits de maîtres apparaissent bien, à la couverture de quelque Figaro-Modes, de quelque revue théâtrale ou du *Figaro illustré* ou d'autres publications élégantes encore, la *Vie Heureuse*, la *Vie au Grand Air*, mais au total l'ordure se mêle aux élégances, les clichés photographiques aux aquarelles, la pornographie aux croquis alertes et aux pastels.

Ils ne respectent même pas la guerre, les combattants, les blessés, les vaincus, ces caricaturistes de la carte postale et leur crayon trop appuyé raille les éclopés et se rit des noyés qu'avalent les poissons des mers lointaines. Est-ce bien là l'esprit de France ? N'y a-t-il pas dans ces *charges* non pas à l'aiguille, mais à la matraque une lourdeur qui n'est pas de chez nous ?

Et, encore une fois. il ne s'agit pas d'exiger de nos artistes qu'ils tapissent le Boulevard d'affiches utilitaires ou de gravures moralisatrices pareilles à des *tracts* religieux. Il n'est pas question d'appendre aux kiosques les images graves comme des sermons de la *Ligue antialcoolique*, d'ailleurs utiles, ou de la *Société protectrice des animaux*. L'Armée du Salut n'a rien à voir dans nos protestations. Mais à cette ville d'art on voudrait un art de plein air qui fût élégant et charmant, courtois, si je puis dire, hospitalier aux yeux, en un mot, digne de Paris.

Ce pauvre Paris ! On le calomnie parce qu'il se calomnie, c'est une vérité cent fois redite. Les fanfarons de vice et les hypocrites de rosserie lui font une mauvaise réputation. Est-ce à Paris pourtant que quelque agence Tricoche et Cacolet a établi un bureau d'une nouvelle espèce, un bureau pour divorces ? Ah ! la belle invention ! Une femme a-t-elle envie de se séparer de son mari ? Elle verse une certaine somme à l'Agence. L'Agence se charge de faire engluer, séduire et compromettre le mari par d'aimables femmes galantes. La faute une fois commise les jolies personnes venaient déclarer en justice, sur la citation de la femme, qu'elles avaient eu les bonnes grâces du mari et la preuve de trahison étant faite, le divorce était prononcé. Rien de plus facile. Et quelles clameurs pour nos Parisiens et nos Parisiennes si l'Agence en question avait fonctionné à Paris ! Mais c'est à Londres qu'elle était établie. Cette invention vaudevillesque — et dramatique, — *l'agence pour divorces*, est d'origine anglaise. La

Cour Criminelle, là-bas, vient de faire défiler devant elle toute une théorie d'*anonyma* choisies parmi les plus agréables et dont la spécialité était de détourner les maris de leur devoir. *Love, Money and C°.*

Et, encore une fois, ce n'est pas à Paris qu'a fleuri ce joli scandale. Londres s'en est indigné, Paris s'en fût amusé. Cette belle humeur parisienne a son mérite, mais elle a ses inconvénients, et je me rappelle le mot du bon roi Stanislas, qui fut, comme Frédéric II, un roi philosophe moins amateur de tueries. En ses *Maximes et Réflexions*, il disait, ce roi de Lunéville : « Le plus grand des scandales est que le scandale ne soit plus scandaleux. » Prenons garde à ce que nous montrons. Faisons un peu de toilette pour nos hôtes. Les étrangers jugent Paris sur ce qu'ils en voient. Le vrai Paris, c'est le Paris qu'on ne voit pas.

XXIV

De la politique et du théâtre. — Grandes *premières* et grandes séances. — Les salles et les assemblées. — Un mot de Gambetta. — Journalistes et orateurs. — Paul de Cassagnac. — — Souvenirs du *Diogène*. — Un débutant. — *Paul Walter*. — Edmond About et Déjazet au passage Saulnier. — Les polémiques, les colères. — Ce que disait Trochu. — Journalisme à l'américaine. — Un plébiscite parisien sur l'élection du président des États-Unis. — M. Roosevelt. — Cuba et New-York. — La statue d'un poète. — Encore Musset et George Sand. — Un voisinage romanesque. — Les visions de la *Nuit de Décembre*. — Le passé.

11 novembre.

— Eh bien, le résultat ?

— Je ne le connais pas. Je suis parti avant la fin.

— Intéressant ?

— Très intéressant. Mais il y avait des longueurs !

— X... ?

— Bon. Il a été bon. Très bon.

— Y... ?

— Pas mal. La voix faible. Et puis le geste sec ! En bois !

— Z... ?

— Oh ! lui, franchement mauvais. On ne l'entendait pas. Il était aphone. Z... ? Mauvais ! Vraiment mauvais !

Quelqu'un qui eût entendu ce bout de dialogue

eût certainement affirmé que les interlocuteurs parlaient d'une pièce nouvelle, d'une *première* dont le dernier acte durait encore. Non, il s'agissait d'une séance de la Chambre. Séance houleuse, dramatique, émouvante. Et les orateurs, les adversaires, les représentants du pays, les défenseurs d'une idée, étaient jugés, analysés comme les interprètes d'une œuvre théâtrale quelconque. « *Il a été bon... Il a été mauvais... Il a été médiocre... Sa voix ne dépasse pas la tribune*, comme on dirait : *elle ne passe pas la rampe.* » Cette nation d'artistes qu'est la nation française s'habitue à étudier, à critiquer et à admirer ses parlementaires d'après leur talent et leurs dons physiques. La raison sans poumons risque d'être traitée en bonne vieille fatiguée, abandonnée au bord du chemin ; et la vérité sans éloquence est bien près de n'être plus la vérité. Aussi bien toute joute parlementaire est-elle avant tout une manifestation esthétique — une *première* d'autant plus attirante que la *comedia dell' arte* n'aura qu'une seule représentation. Une séance qui promet d'être sensationnelle est courue non point comme un duel d'opinions où se joue parfois le sang de la patrie, mais comme une répétition générale, un Grand-Prix, une course d'automobiles, un concours du Conservatoire.

Nous aimons si profondément le théâtre que les mœurs, les préjugés, les habitudes du théâtre nous les apportons dans la politique. Il s'agit, à la tribune, d'éblouir plutôt que de convaincre. C'est que l'éblouissement est une façon de séduction. Dans un soleil de pyrotechnie, une pétarade de pièces d'arti-

fices, une foule ne voit que du feu. Le mot est singulièrement juste. Ainsi, séduite, domptée, entraînée, conquise, une assemblée ne voit dans la harangue que l'art prodigieux qui la charme et l'admirable parole qui l'entraîne.

Ce doit être une joie de manier, de retourner, de griser d'art et d'éloquence cette salle où les passions et les préjugés semblent cohabiter coude à coude ! Joie d'artiste qui suspend à ses lèvres, enchaîne à son geste les indifférents, les ennemis, fait flamboyer ces yeux braqués sur l'orateur et parfois, malgré elles, contraint à l'applaudissement ces mains aux ongles hostiles.

Les grands dégoûtés, comme Gambetta, dont la foi pourtant restait haute, ont bien parfois des amertumes qui leur feraient dire, pour parler comme le philosophe de Gavarni : « Oh ! l'éloquence, quelle gueuse ! » Un soir il se trouvait à côté d'une femme spirituelle lui parlant de cette volupté qu'il devait, lui, l'incomparable orateur, éprouver à retourner (elle disait précisément le mot) une assemblée.

— Ah ! madame, dit Gambetta, oui retourner ! comme une paire de gants ! Mais le malheur, c'est que les gants sont encore plus sales dedans que dehors !

On est bien près de mépriser le pouvoir et presque d'y renoncer quand on a tiré de l'expérience cette philosophie douloureuse. Ce mot de Gambetta n'était pas celui d'un artiste las de la scène, mais d'un patriote attristé de certains spectacles. Vitellius (je sais bien qui regrette ce mot *Vitellius*) aspirait peut-

être à Ville-d'Avray, aux laitues de Dioclétien.

Mais non, les soldats d'une idée, s'ils connaissent les rancœurs de l'injustice, ne connaissent pas les défaillances. Et Gambetta même devenu vieillard — la destinée ne l'a point permis — eût été à la fois un grand homme d'Etat et un grand artiste jusqu'à la fin. Les contemporains jugent ainsi les orateurs d'après leurs mérites esthétiques. *Il a été bon !... Il n'a pas été bon !...* C'est l'histoire qui les juge sur leurs actes et leurs services. Et, en attendant le feuilleton de l'Histoire, on va, je le répète, à la Chambre comme au théâtre et l'on se contente du reportage courant et de la critique du lendemain :

— *Est-ce un succès ?... X... a-t-il bien tenu son rôle ?... Và-t-on changer l'affiche ?... Que disait le public en partant ?...* »

La forme, le trait, l'esprit, la répartie, l'imprévu, le geste, la voix, toutes ces qualités qui finissent par être des vertus importent avant toute chose à cette nation d'Athéniens, nation renversant, d'ailleurs, chaque jour un peu plus la salière de sel attique. Bien penser est chose rare, bien parler est un don autrement précieux. Et Descartes, enfermé en son *poêle*, ne semble qu'un piètre sire comparé à Cicéron descendu dans le Forum.

Je ne me doutais guère que Paul de Cassagnac deviendrait un orateur, un interrupteur, un déchaîneur d'orages, lorsqu'un soir d'été, dans l'étroit bureau d'un petit journal qui s'appelait le *Diogène* et, paraissant deux fois par semaine, ne prétendait à rien moins qu'à faire concurrence au *Figaro* bi-heb-

domadaire de Villemessant, je vis arriver un grand jeune homme, maigre, le teint bistré des créoles, le dos penché, et qui, l'œil très vif et la voix très douce, avec un léger grasseyement, nous apportait — et avec quelle joie ! — des articles — ses premiers articles ! — qu'il ne voulait pas signer de son nom parce que son père lui défendait d'écrire.

Il signait *Paul Walter* des échos de Paris, des chroniques et des fantaisies qui annonçaient le journaliste de race ; et Granier de Cassagnac, le père, désolé d'abord de voir son fils suivre cette voie, souvent dangereuse, pavée de cailloux et bordée d'orties, se résignait. Paul Walter débutant ainsi dans ce petit journalisme littéraire qui en disait alors beaucoup plus long parfois que le grand journalisme menacé d'avertissements et de mort.

Je revois la petite chambre du passage Saulnier qui servait de salle de rédaction. Ce grand jeune homme maigre en touchait presque le plafond. Edmond About demeurait tout à côté et lorsque les étudiants, venus de l'Odéon, s'assemblaient sous ses fenêtres pour continuer à crier, sur la rive droite, contre *Gaëtana*, sifflée sur la rive gauche, nous entendions les clameurs de cette jeunesse dont About devait se venger en imprimant sa pièce avec cette indication à la première page :

« Acte premier, scène première. (*Ici, le public impartial commence à siffler*). »

Puis, auprès d'About, et du même côté du passage, une petite femme alerte et trottinant venait parfois, montait aux bureaux du *Diogène* pour se plain-

dre à ses jeunes voisins que la censure l'empêchât de gagner sa vie.

— Comprenez-vous ? Une pièce qui devait faire ma fortune, qui me promettait un succès plus éclatant encore que les *Prés Saint-Gervais !...* On m'interdit de la jouer. On me ruine, on me tue !

C'était Déjazet, Virginie Déjazet, qui venait protester contre l'interdiction d'un *Candide* de Victorien Sardou, un *Candide* que j'ai lu, qui était charmant et qui n'a jamais été joué.

Et nous protestions. Paul Walter était là, qui nous regardait protester et, déjà autoritaire, n'était pas de notre opinion. Si les collectionneurs rencontrent chez quelque libraire cet alerte et vaillant petit journal, le *Diogène*, avec, en tête, sa vignette d'Edmond Morin représentant un Parisien de ce temps-là faisant danser des pantins entre ses jambes, au bout d'un fil, qu'ils ne le laissent pas échapper. Il y a dans ses pages volantes des vers alertes et, comme on dit aujourd'hui, des *proses* d'une verdeur heureuse. Et les articles de *Paul Walter* valent, j'en suis sûr, d'être relus. J'ai perdu ces feuilles de printemps.

Puis on se sépare, on se divise, on se combat. C'est la reprise de *Lucrèce Borgia* où Hugo devient un drapeau qu'on attaque et qu'on défend. Du père, qui avait *chargé* à l'avant-garde romantique, Victor Hugo ne parlait jamais qu'avec un ressouvenir sympathique. Granier de Cassagnac n'avait-il pas combattu pour les *Burgraves ?* Le fils, lui, voyait avant tout, dans l'auteur de *Lucrèce*, l'auteur des *Châtiments*. Les duels succèdent aux duels : Scholl,

Rochefort, Lissagaray, Ranc, tant d'autres. Souvent les adversaires d'un jour se retrouvent, après des années, auprès d'une tombe, l'un encore debout, touché par l'âge, l'autre couché dans cette terre qui est encore ce qui nous divise le moins.

Je pense à ce passé. On fit alors de belles passes d'armes, dans le journalisme militant. Les nouveaux, profiteurs des épreuves anciennes, oublient un peu ceux qui eurent peut-être un peu de mérite à aimer la République à l'heure où il y avait péril à l'aimer. On écrira, un jour, cette histoire. Et le *Paul Walter* du *Diogène*, devenu le Paul de Cassagnac du *Pays*, y aura sa page.

Puis, encore un soir, à Reims, au lendemain de Frœschwiller, à la veille de Sedan, pendant que crépite autour de Metz la fusillade de Mars-la-Tour, on aperçoit deux beaux garçons en uniformes de zouaves qui, voulant rejoindre l'armée de Bazaine, où sont les zouaves de la garde, errent dans les rues, les hôtels étaient pleins, et l'adversaire de la veille — et du jour — leur offre de partager sa chambre, d'y jeter un matelas, un lit de camp pour attendre cette aurore qui se lèvera demain, pluvieuse, mouillant les uniformes, enveloppant de brume les drapeaux qui s'en vont là-bas vers les Ardennes où la noire masse prussienne les attend... Robert Mitchell et Cassagnac dorment là, dans un coin, guettés par ce sombre réveil.

Et puis aussi la vie passe, passe. Les colères, les batailles, les mêlées d'opinions font de tant d'années maintenant écoulées de longs orages. On se ren-

contre pourtant, on se retrouve dans ces réunions où les questions professionnelles de dignité ou de vie rapprochent les intérêts, souvent les mains, parfois les cœurs. Le journaliste est là, fidèle au journalisme et compatissant aux journalistes pauvres. La bienfaisance fait l'unité, les devoirs font taire les violences. Quelquefois on entrevoit, mais amaigri, creusé, triste et marqué du doigt osseux de la visiteuse inévitable, le grand jeune homme de jadis, le boulevardier épris de théâtre, le débutant résolu qui apportait, passage Saulnier, les articles de Paul Walter. La maladie a étrangement changé le beau créole apparu, il y a longtemps, dans l'étroite salle de rédaction où s'entassaient les petits journaux envolés. Et c'est notre jeunesse qui passe !

A quoi bon se haïr ? Et pourquoi se combattre ?

— Pour faire, disait Trochu à la veille du siège de Paris — oui, faire de l'humus pour les générations futures !

Ce polémiste violent, qui faisait tour à tour du journalisme à coups de trique et du journalisme à coups d'épée, mais du moins payait de sa personne, regardait naître et grandir cet autre journalisme aux ingénieuses inventions qui donnerait toutes les *Causeries* de Sainte-Beuve pour une bonne enquête amusant le public.

Il faut se résigner à voir le journalisme pratique pousser de plus en plus vers le fossé le journalisme à idées.

Vieillard, va-t-en donner mesure au fossoyeur !

Les Américains font école, et chaque jour accentue ce besoin que nous avons de lire vite et de savoir vite. Chaque jour aussi le journalisme associe avec plus de vivacité la foule à sa destinée. On consulte le public sur l'abaissement du prix des timbres-poste et le public accourt et répond. Une publiciste américaine avait, avant même l'élection du président Roosevelt, fait une sorte de plébiscite parmi un certain nombre de personnalités françaises et télégraphié en Amérique les réponses et par conséquent les votes des Parisiens.

— A qui donnez-vous votre suffrage ? Au juge Parker ou au président Roosevelt ?

Je serais curieux de savoir à qui nos confrères — car on en a interrogé par *petit bleu* un certain nombre — ont donné la majorité. S'ils avaient tâté le pouls de l'opinion américaine, ils eussent évidemment voté pour Roosevelt. Mais les Parisiens connaissent-ils bien cette grande Amérique, où M. James H. Hyde travaille à populariser notre littérature et nos orateurs ? Je crois cependant que les votes parisiens portaient, pour la plupart, le nom de Roosevelt. Les journaux de New-York nous le diront.

M. Hyde, ambassadeur des lettres françaises en Amérique, pourrait bien, quelque jour, devenir ambassadeur des Etats-Unis à Paris. Voilà que pendant quatre ans le président Roosevelt va continuer sa politique de nationalité ardente qui l'a rendu si populaire. Ce n'est pas seulement par les *petits bleus* des hommes de lettres parisiens qu'il a été plébiscité, mais par le nombre, la foule, l'immense foule. Avec

toutes ses vertus profondes et rares, le juge Parker ne pouvait lutter, du reste, avec cet admirable agité, ce professeur d'énergie, cet affamé de mouvement et de vie qu'est le président Roosevelt. Je disais tout à l'heure que, nation d'Athéniens, nous nous prenions toujours volontiers aux représentations et aux spectacles. Mais les Américains, ce me semble, subissent aussi la séduction théâtrale d'une belle harangue et d'une mâle attitude. Quoiqu'il parle du haut d'une estrade fleurie ou d'un wagon prêt à partir, en redingote très bourgeoise, Roosevelt est toujours un peu, pour la foule américaine, le commandant des *Rough riders* agitant son feutre sous le ciel de Cuba et sous les vêtements d'un cow-boy, exposant sa poitrine aux balles espagnoles.

C'est du théâtre, du théâtre d'aventures et de batailles, le théâtre qui plaît à la foule.

Roosevelt a donné de la gloire à ses compagnons. Il a allumé dans l'âme de ses compatriotes cette mégalomanie qui pousse les peuples à des conquêtes chèrement achetées. Pacifique, je le crois, il est populaire parce qu'il veut pour son pays une marine et une armée prêtes à arracher des terres et à dominer les mers. Ah ! la gloire des armes, le prestige de la force, toujours les nations se laisseront prendre à ces mirages.

Le président nouveau a d'autres rêves, d'ailleurs, que ces ressouvenirs napoléoniens. Il souhaite les labeurs féconds et la grandeur par la loyauté. Il a devant lui quatre ans pour donner un corps à ses songes. Quatre ans qui passent comme un éclair,

comme un tramway, emporté, mais qui peuvent compter dans une histoire, car si jamais le monde a été poussé vers l'inconnu et menacé de surprises, c'est bien aujourd'hui.

Ce qui est certain, c'est que si la *reporteresse* new-yorkaise, après avoir interrogé les journalistes parisiens, a demandé par télégrammes leurs votes aux journalistes japonais, les Japonais ont donné leurs voix à Roosevelt et l'on doit fêter à Tokio l'élection américaine.

Pour nous, nous allons fêter un poète. Qui ? Musset. La statue qu'a sculptée Antonin Mercié est enfin achevée, et Musset, après avoir demandé un coin quelconque dans Paris, Musset, renvoyé de square en square, le Musset que M. Osiris donne à la grande ville, Musset exilé, Musset errant va décidément se dresser près du Théâtre-Français. On voudrait inaugurer le monument le mois prochain, à la date anniversaire de la naissance du poète. Arrivera-t-on à temps ? C'est possible. Mais j'en doute. Je ne vois pas de travaux commencés. Le sculpteur est prêt. Où est le socle ?

Il est curieux que toujours, dans la vie comme dans la mort, dans la commémoration comme dans la légende, Musset et George Sand se suivent ainsi, se rencontrent, j'allais dire se heurtent. La statue de Musset sur une place publique répond à la statue de Mme Sand au Luxembourg. Mais le poète n'aura point les fêtes que Paris et le Berry donnèrent à l'auteur du *Champi*. Le Centenaire de Musset n'arrive qu'en décembre 1910. L'auteur des *Nuits* a

six ans à attendre l'apothéose que lui doit l'avenir. En attendant, sa glorification par Mercié est proche, et Musset, le Musset de marbre que nous avons vu au Salon nous réapparaîtra, peut-être dans quatre semaines, devant ce théâtre où il a passé, à deux pas de ce Café de la Régence où, pour tuer son ennui, l'ennui noir de sa vie, il jouait aux échecs avec un rude adversaire, — un avocat, son voisin, — qui s'appelait Jules Grévy.

Et, — encore une fois *lui* et *elle* ne peuvent s'éviter — je reçois en même temps du musée du Louvre l'invitation de reprendre la statue de *George Sand* par Clésinger que M. André Michel avait bien voulu recueillir dans une des salles de la Sculpture française. George Sand rentrera au logis, dans le péristyle, presque à l'heure même où Musset apparaîtra dans le plein air du dehors. Ils seront bien près l'un de l'autre. Si les marbres, à minuit, s'animent, les larmes d'autrefois couleront sur leurs joues glacées. La vie réelle a de ces rapprochements ironiques qui inspireraient à un Henri Heine, à un Poë, quelque évocation fantastique.

Et, à tout prendre, ces deux statues, si rapprochées l'une de l'autre par le hasard et par la postérité, semblent le symbole d'une réconciliation solennelle, éternelle. Avoir tant souffert pour fraterniser dans la gloire ! Se retrouver, fantômes de pierre, où l'on s'est — oui, là, sur le seuil — disputé quand les âmes blessées échangeaient des baisers pareils à des morsures ! C'est la moralité des amours et des haines. Et tout est vain dans les passions des hommes. Que

le spectacle s'appelle l'Histoire ou le Roman, le Drame ou la Comédie, la toile baissée tout est dit. Rien ne reste des paroles du tribun, ni même des victoires du soldat, rien de la colère des polémiques, de la tristesse des divorces, de la cruauté des trahisons, des pleurs de l'amant ou de la maîtresse, rien si ce n'est un cri poussé par le génie, ou une larme incrustée, — pétrifiée dans un vers !

Je m'imagine ainsi que lorsque les stances de la *Nuit d'octobre* se feront entendre sur la scène, ces soirs-là quelque frisson invisible courra sur les statues de marbre de Musset et de George Sand qui jouèrent si bien, avant les comédiens et les comédiennes, le douloureux poème : *On ne badine pas avec l'Amour*.

Mais je crois bien que ce frisson, ces souvenirs, ces vieilles larmes, le public ne s'en inquiétera guère. Procès jugé. Il ne restera plus désormais que la poésie de ces souffrances.

XXV

A propos d'une pièce nouvelle. — La question des enfants naturels. — L'adoucissement des mœurs. — D'Alexandre Dumas fils à M. Capus. — *Antony*, de Dumas père, et *Émile*, d'Émile de Girardin. — *Didier*. — Le Bâtard autrefois et aujourd'hui. — Une comédie et un roman optimistes imaginés par Napoléon III. — *Les Alarmistes*. — Napoléon Ier et l'optimisme en action. — De l'optimisme. — Alceste et Philinte. — Les lunettes roses. — Marchands d'illusions. — Un mot du chancelier Pasquier. — Les optimistes de la guerre. — Stœssel. — Un automne optimiste. — Le consolateur.

18 novembre.

Je n'ai pas le droit de parler des œuvres que l'on joue à la Comédie-Française, et je me garderais bien de marcher sur le terrain d'autrui. Chasse réservée. Mon ami Adolphe Brisson est là. Je respecte toutes ces chasses même lorsque parfois j'y joue le rôle de gibier.

Mais je voudrais cependant, à propos de la pièce nouvelle, noter ici quelques réflexions particulières. Il ne s'agit point d'art dramatique ; il s'agit de la modification de nos mœurs, de la façon dont on envisage aujourd'hui avec une certaine douceur souriante des questions, des situations qui eussent paru tout à fait redoutables et tragiques autrefois.

Le théâtre est le meilleur terme de comparaison qu'on puisse trouver entre les diverses manières de

comprendre et de traiter les questions morales. Il y a là entre l'auteur et le public une collaboration inconsciente. Les idées qui partent de la scène flottent déjà dans la salle. On est de son temps. Il y a, en l'air ambiant, de communes façons de sentir.

Voici, par exemple, la question de l'enfant naturel, posée par l'auteur de *Notre Jeunesse*. S'il y a thèse (et il n'y en a point, ou il y en a pourtant, comme on voudra), comme elle diffère de celle qui eût passionné l'auditoire, il y a trente ans ! Supposez Dumas fils se préoccupant du sort et de la situation de l'enfant naturel, ou plutôt ne supposez pas, rappelez-vous comment il aborda le problème. Il y avait comme une sorte de rage contre le sort et de révolte contre la destinée dans la façon dont le fils de Clara Vignot réclamait sa place et son droit. Le fils non reconnu allait jusqu'à demander à son père s'il ne pouvait pas, en vérité, puisque aussi bien on le traitait en étranger, exiger réparation à son père de l'insulte faite à sa mère.

— Un duel ! Et pourquoi pas ? Puisque nous sommes, paraît-il, étrangers l'un à l'autre !

C'est qu'à l'heure où Alexandre Dumas fils écrivait, l'enfant naturel était encore le parent d'Antony, l'homme marqué du sceau de la fatalité, le réprouvé, le bâtard ! Et si réprouvé, que le temps n'était pas loin où la censure interdisait la représentation d'*Antony* à la Comédie-Française, tandis que M. Thiers devait se défendre, à la tribune de la Chambre des députés, d'avoir un moment songé à donner asile à ce personnage sur les planches d'un théâtre subventionné.

Depuis 1831 nous avons changé tout cela, et les malédictions d'Antony paraîtraient terriblement exagérées et presque stupéfiantes à une société qui n'a plus contre les enfants naturels les préjugés d'autrefois. Où le romantisme apercevait une tare, nous ne voyons plus qu'un malheur. Le Didier de *Marion Delorme* n'aurait plus à se plaindre de la destinée. *Didier de qui? Didier de quoi?* Il n'a plus besoin d'être un Didier de quelque chose. Le sourire de la duchesse de Réville du *Monde où l'on s'ennuie* a déjà répondu : « Un enfant naturel ! Un enfant naturel ! Eh bien ! est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels ? »

Le Bâtard, personnage inquiétant du drame romantique, est devenu un monsieur comme tout le monde, un peu plus intéressant que tout le monde, parce qu'il est plus isolé et qu'il a eu, enfant, moins de sourires que les autres petits. Mais il y a beau temps qu'on ne le regarde plus parmi nous avec la méfiance des milliardaires de la Nouvelle-Orléans étudiant les sang-mêlés pour découvrir encore les moindres globules de sang nègre sous les ongles. Antony est un être byronien, aussi peu semblable à nous que Manfred ou Lara.

« Je n'avais ni rang qui me dispensât d'un état, ni » d'état qui me dispensât d'un rang, dit-il, fatal, à » Adèle d'Hervey... N'ayant pas un monde à moi, j'ai » été obligé de m'en créer un : il me faut à moi » d'autres émotions, d'autres douleurs, d'autres plai- » sirs, d'autres crimes... »

Et voilà. Parce qu'il n'a point de nom, parce qu'il

s'appelle tout bonnement Antony, parce qu'il est un bâtard, il faut qu'il sorte de cette situation, fût-ce par un crime. Le crime est l'aboutissement nécessaire de cette existence d'un enfant naturel. Oh ! Antony n'y va pas de main morte ! Le crime — ou le suicide.

— Si un de ces malheureux (les êtres frappés d'anathème, ceux pour qui « *Dieu n'a pas de regard, et les hommes, de pitié* », les bâtards). Si un de ces malheureux était assez hardi pour vous aimer ? dit-il à Adèle.

La vicomtesse de Lacy, une amie, interrompt bien vite :

— Oh ! il comprendrait, je l'espère, que sa position...

Antony insiste.

— Mais, s'il l'oubliait enfin...

— Quelle est, répond la vicomtesse, la femme qui consentirait à l'aimer...

Alors, le bâtard résigné, résolu :

— Ainsi, dans cette position, il reste... le suicide !

Le suicide ou l'assassinat. Dans tous les cas, le poignard que l'on porte sur soi en 1830 comme aujourd'hui le revolver. « Elle est bonne, la lame de ce poignard ! » Le revolver d'un Antony serait à présent plus dangereux qu'autrefois. Il ne tuerait pas seulement Adèle d'Hervey, il tuerait le mari, il tuerait le commissaire — *malédiction !* il ferait un massacre. Mais Antony s'est assagi comme les mœurs se sont apitoyées.

Le Didier de Hugo, lui aussi, prend la vie en horreur et le monde en haine bien qu'il ait des rentes,

comme Antony lui-même et que (j'en connais de plus misérables) le pain du jour lui soit assuré...

Seul, à vingt ans, la vie était amère et triste,
Je voyageai, je vis les hommes et j'en pris,
En haine quelques-uns et le reste en mépris.

Didier avait précédé Antony, mais leur fraternité de pensée tenait à l'idée même qu'on se faisait alors de la honte des bâtardises. On ne lit plus certes un livre d'Emile de Girardin intitulé *Emile* où le polémiste infatigable avait exhalé quelques-unes de ses souffrances et formulé plusieurs de ses revendications. Girardin, comme Dumas fils, faisait de son œuvre le porte-voix de ses tortures, car l'un et l'autre cachaient, l'un sous son allure agressive, sa quotidienne activité, l'autre, sous ses sarcasmes doublés de bonté, une réelle douleur. Ils souffraient de leur origine — ou de leurs souvenirs. Et toute la gloire de celui-ci, toute la puissance de celui-là ne les consolaient pas. Lui aussi, l'*Emile* d'Emile de Girardin était prêt à demander justice à son père !

Ah ! les personnages de M. Capus sont différents de ces créatures de combat qui surgissent armées du Code, dans les familles et sortent brusquement du fond du passé pour réclamer leur place au foyer. J'ai voulu jadis porter au théâtre la redoutable question de la recherche de la maternité. Non plus un homme, une femme, une femme honorée, riche, mère de famille et voyant se dresser, en pleine destinée ordonnée et correcte, l'abandonnée d'autrefois, l'enfant qui a le droit de dire : « Madame, je suis votre fille ! » Car si la recherche de la paternité est interdite par ce

Code dont nous venons de célébrer les bienfaits centenaires, — interdiction qui permet si souvent aux plus forts d'être les plus indignes et les plus lâches — il n'en est pas de même de la maternité. La mère appartient à l'enfant. Mademoiselle Antony aurait le droit de faire preuve de sa naissance.

Et ce serait, si elle le voulait, le spectre de la jeunesse de la mère devenue vieille femme.

Mais jamais pareille aventure n'arriverait aux souriants enfants naturels que M. Alfred Capus incarne dans cette Lucienne, la moins révoltée de la terre, la moins bruyante, la plus résignée, ne réclamant rien, ne revendiquant rien, préoccupée seulement de gagner sa vie et de vivre honnête en gardant comme unique souvenir une photographie à demi effacée d'un père qu'elle ne croit jamais revoir...

J'aurais voulu tê cacher que ton père
A négligé de t'appeler son fils...

chantait je ne sais quel comédien des Variétés dans une parodie du *Fils naturel* de Dumas :

... Mais il le faut, tu possèdes un père
Qui ne tient pas à posséder un fils!
L'état civil ne connaît pas ton père
Ton père, ami, ne connaît pas son fils :
Il est le père d'un fils qui n'a pas d'père
Et toi le fils d'un père qui n'a pas de fils.

Cette drôlerie résumait plus gaiement que les colères d'Antony la situation de l'enfant naturel. Antony écumait, la Lucienne de M. Capus sourit et, discrète, timide, sans phrase, va s'éloigner et disparaître : « N'ennuyons personne, ne dérangeons personne, »

faites pas attention, je passe ! » Et si je souligne, précisément « en passant », cette différence des temps, ces façons diverses de juger une situation identique, c'est que je vois là, une fois de plus, un évident adoucissement — un moraliste violent dirait avec irritation un amollissement, un effacement — de nos mœurs. Nous n'entendons plus qu'on fasse peser sur l'homme ou la femme le poids de la naissance de l'enfant. S'il y a tache, ce n'est pas l'innocent qu'elle souille.

Et la Suzanne de Villiers de Pailleron n'aura bientôt plus à chercher dans le dictionnaire pour savoir ce que veulent dire ces mots : *Mademoiselle l'Illégitime*. Les *grandes oublieront* peu à peu d'en faire une injure.

Il y a décidément, de par le monde, plus de pitié, sur certains points de morale pratique, s'il y a d'autre part dans nos polémiques plus d'âpreté et plus de haines. Oui, si les préjugés de race se raniment, les préjugés de situation s'effacent. L'homme qui verrait aujourd'hui entrer dans un salon un Didier et lui demanderait, comme Saverny : « Didier de quoi ? » ne s'attirerait pas seulement la réponse : « Didier de rien » mais serait chassé comme un malotru.

Il faut bien qu'il y ait quelques compensations si l'on veut garder un peu d'optimisme en présence des égarements en grand et des étranglements en petit qui caractérisent l'époque où nous avons le bonheur de vivre.

L'optimisme, qui confine parfois à l'égoïsme dans la vie, au théâtre a toujours été une des causes de

succès. L'homme, en tous temps, aima à rire, à rire de soi, à rire aussi des autres, et les voisins sont là pour nous divertir comme nous sommes inventés pour les amuser à leur tour. Le nombre est incalculable des bonnes gens qui rentrent chez eux plus allègres si le théâtre les a consolés. Châtiés, raillés, secoués, attendris, terrifiés, soit. Mais charmés, voilà le grand point.

Je ne déteste pas le fer rouge. Mais la vie n'en est pas moins la vie vue à travers un voile clair. Un peu d'oubli des inquiétudes courantes ne messied point, et Molière n'est pas un « satisfait » parce qu'il cherche à amuser les honnêtes gens. Le théâtre est comme une tribune qui console parfois de la tribune.

Napoléon III, ce rêveur couronné, rêva précisément de faire de la littérature romanesque un instrument de politique et un moyen de gouvernement. Il voulait répandre ses idées de socialisme césarien par le journal, le petit journal, en fonder un au besoin et faire de la propagande par le roman populaire. On a retrouvé, écrit de sa main, un scénario, le plan d'une sorte de *Jérôme Paturot* impérialiste, qu'il voulait confier à un homme de lettres, capable de le développer en feuilletons.

— Qu'est-ce que ce Monsieur Ponson du Terrail ? demanda-t-il, un jour, à l'un de ses ministres. J'ai lu ses *Aventures de Rocambole*. Ne pourrait-il pas écrire un Rocambole honnête et dont je lui fournirais le sujet ?

De même M. Mocquard et lui cherchèrent pendant longtemps un auteur dramatique qui voulût, pour

rassurer l'opinion, écrire une pièce satirique intitulée les *Alarmistes*.

Les *Alarmistes* étaient une œuvre spécialement destinée à démontrer que l'opposition avait le plus grand tort de signaler des points noirs à l'horizon (l'empereur lui-même devait en parler bientôt de ces points noirs) et de prouver en vers alexandrins que tout était pour le mieux dans le meilleur des empires possibles.

— Avez-vous trouvé quelqu'un pour écrire les *Alarmistes* ?

M. Mocquard cherchait ce Pangloss, mais tous les poètes n'étaient pas disposés à épouser l'idée. Quelques années auparavant, Alexandre Dumas fils avait refusé d'écrire une cantate...

Les *Alarmistes* furent pourtant commencés. Achevés peut-être. Un homme d'un vrai talent, fort applaudi à l'Odéon d'alors, Amédée Rolland, avait accepté de tenter l'aventure. On annonça même dans les journaux, comme très prochaine, cette grande comédie satirique. Les *Alarmistes* devaient consoler, rassurer les trembleurs qui, chaque jour plus nombreux, découvraient à l'empire des lézardes, surtout au moment où l'on parlait du couronnement de l'édifice.

— Quand jouera-t-on les *Alarmistes* ? interrogeait parfois l'empereur.

— Bientôt, sire. L'auteur travaille.

C'était le modèle du théâtre optimiste, mais non pas de l'optimisme naturel, souriant et facile, non — d'un optimisme officiel, le pire des optimismes, l'opti-

misme de commande, l'optimisme pour propagande électorale et gouvernementale.

J'ignore pourquoi la pièce ne fut pas représentée. Peut-être cet optimisme trop voulu parut-il dange-
allait se fâcher ?... On laissa là la comédie. Je ne sais
reux, à la fin, à l'empereur lui-même. Si le public
même si elle a jamais été finie. En a-t-on retrouvé le manuscrit dans les papiers du pauvre Amédée Rolland ?

Au fond, la préoccupation du souverain, qui sentait vaciller sa couronne et le sol trembler, prouvait simplement que les conducteurs de peuples sentent le besoin de donner de la quiétude aux trembleurs et de faire de l'optimisme à leur manière. Chacun a sa façon de rassurer les gens, et avant le neveu, l'oncle, Napoléon Ier lui-même, comprenait la puissance de la gaieté — c'est-à-dire de l'espoir — lorsque, à ses soldats allant se faire casser la tête, il ordonnait que la musique de la garde jouât l'air narquois qui promettait de vaincre — et de revenir :

On va leur percer le flanc
Ran plan
Ran tan plan tire lire en plan.
On va leur percer le flanc
Ran tan plan tire lire
Ah ! que nous allons rire!

C'était de l'optimisme en action, l'optimisme du champ de bataille, celui qui fait aux pauvres gens braver les balles et supporter les épouvantes. Cet étonnant metteur en scène qu'était l'ami de Talma donnait à la Tragédie sanglante l'accompagnement narquois d'une chanson.

Je lis ce matin, un peu partout, que l'auteur de *Notre Jeunesse*, qui voulait appeler sa pièce le *Malheureux imaginaire*, est la personnification même de l'optimisme. Non. C'est un stratège de théâtre qui accompagne d'une valse le drame même de la vie. Dès qu'une larme va couler, il l'essuie, et le mouchoir est en dentelle.

C'est une philosophie qui a son prix et que le misanthrope ne comprendrait guère. Mais la misanthropie étant un amour rentré, l'optimisme — le bon Colin d'Harleville ne l'eût pas compris ainsi — est peut-être quelquefois une tristesse dissimulée.

J'admire Alceste, et je ne suis pas loin de partager son amour du « petit coin sombre » où l'on remâche comme une plante amère son noir chagrin. Mais avec Philinte, il faut avouer que l'existence est plus facile. Je penserais volontiers avec l'un, je préférais vivre avec l'autre.

Et, tout à l'heure, ne lisais-je pas dans la lettre aimable d'un poète me parlant de l'œuvre même dont le monde parle ce matin :

— C'est quelque chose que de pouvoir donner de la joie, du réconfort, de l'espérance aux pauvres humains. Et d'accepter la vie telle qu'elle est avec ses hasards de toute sorte, sans plainte, sans récrimination, c'est tout de même d'un meilleur exemple que d'en dire inutilement tant de mal !

Non, l'optimisme n'est pas seulement une variété de l'égoïsme. L'optimisme n'est pas l'homme insensible aux maux des autres, sourd à l'éternelle plainte humaine. L'optimisme est un être confiant qui tend un

cordial aux malheureux tombés sur la route. En avant ! Courage ! Sa façon de voir les choses en beau s'étend aussi sur les êtres, et les hommes profitent de cette belle humeur qui souvent après tout n'est, dirai-je encore, qu'une mélancolie guérie.

— Je trouve tout bien pour ne pas avoir à trouver le mal. Je ne suis pas aveugle, répondra l'optimiste, mais, pour étudier la fourmilière humaine, je ne vois pas la nécessité absolue de prendre des verres noirs ou fumés, comme aux jours d'éclipse, je choisis chez l'opticien un lorgnon bleu, comme pour les jours de grand soleil. Et même si je prends des verres roses, eh bien ! le rose, disait Chaplin, n'est-il pas dans la nature ?

A tout prendre, l'optimiste est un délicieux marchand d'illusions et un professeur de bonté sans pédantisme. Je vois tant de gens qui partout s'ennuient, secs, froids, pincés, traînant au théâtre leur impassibilité légèrement méprisante, lisant un livre avec la volonté d'y chercher le défaut, chasseurs de pucerons et chercheurs de petites bêtes, que je trouve exquis et reposants les illusionnés qui savent admirer et qui savent sourire. Au fond, l'optimisme n'est peut-être qu'une des manifestations de la santé matérielle et cérébrale. Ils laissent aux névropathes la critique des défauts. Ils s'amusent avec de l'illusion.

— Quand vous aurez eu quatre parents guillotinés, que vous aurez subi deux invasions, vu tomber je ne sais combien de gouvernements, alors, disait le vieux chancelier Pasquier aux hôtes de son salon, vous pourrez devenir pessimistes et désespérer de la

France ! Eh ! bien, je ne suis pas pessimiste et je crois toujours aux destinées de la patrie !

On me dira que le chancelier en parlait fort à son aise, et que son optimisme consistait à servir tous les gouvernements successifs. J'aime mieux, certes, l'optimisme généreux et supérieur d'un Tolstoï. Mais (lisez ses entretiens avec M. Georges Bourdon) ce grand contempteur des iniquités, cet adversaire des tueries, cet apôtre de la fraternité lointaine, si lointaine, est un optimiste, un confiant. Il faut être confiant pour vaincre et, ne fût-on pas vainqueur, pour durer. Je ne sais si Stoessel à Port-Arthur n'est pas désespéré au fond de l'âme. Sur la brèche, il n'en a pas l'air. Il est debout, il est confiant. Il est optimiste. Les pauvres gens qui meurent autour de lui croient à sa parole. Ils espèrent encore, puisque le général, le chef, le guide, espère toujours.

C'est un mensonge aussi, l'optimisme, soit. Le mensonge, certain mensonge, est un viatique. Le mensonge s'appelle aussi l'espérance, comme l'optimisme est parfois le pseudonyme de la bonté. Et quand on m'aura grisé d'un peu de haschich qui m'aura donné, par aventure, quelque beau rêve furtif, je préférerai encore cette vision aux breuvages des débitants de litharge ou à l'alcoolisme des vendeurs de drogues morbides. Ce n'est pas parce que la liqueur brûle le gosier qu'elle est nécessairement supérieure.

Ainsi pensais-je en revenant chez moi, par cet automne ensoleillé qui donne à Paris comme un second été, automne optimiste ici, terrible là-bas, où l'on

s'égorge, douloureux à Cluses où l'on s'est battu, sinistre dans l'incendie d'Issy-les-Moulineaux, qui multiplie les victimes, tragique sur la mer, où les vaisseaux s'enfoncent, lugubre sur la neige, où le sang versé va faire des taches rouges — et je me disais qu'après tout ce qu'on a vu et devant tout ce qu'on voit, si l'on ne gardait point dans l'esprit un peu d'optimisme, l'humanité n'aurait qu'à finir par le suicide, comme le voulait Antony, ou par le *harakiri*, comme les Samouraï pères des petits *Japs* infatigables. Et comme l'humanité ne tient pas à mourir et les marchands de verres roses et il y aura toujours qu'elle court après le bonheur, elle suivra toujours pour la tromper et la charmer des optimistes qui lui feront prendre les épines pour des fleurs, ce qui vaut encore mieux que de faire prendre des vessies pour des lanternes ou des phares.

Et, s'il faut un nom à l'optimiste, peut-être est-ce celui-ci : le consolateur.

XXVI

Le monument de Gavarni. — Le *gavarnisme*. — Son influence. — Le théâtre. — Meilhac et Halévy. — *Talin*. — Gavarni et les Goncourt. — Une visite d'Horace Vernet. — Gavarni chez lui. — Le causeur. — La vieillesse. — La maison de l'avenue. — Un coin de Paris. — Paulin Ménier. — Chopart et Robert Macaire. — Un portrait qui n'a jamais été fait. — H. Daumier et Gavarni. — Comment ils trouvaient leurs légendes. — Gavarni écrivain. — Des petits débardeurs à Thomas Vireloque. — Les neveux de Gavarni. — Le rire. — Ce qu'on voit du monument et autour du monument. — Dessinateur et journaliste d'autrefois. — Armand Marrast. — Le Paris de Balzac.

2 décembre.

Nous étions bien sept ou huit fidèles lorsque, par un jour de pluie, on enterra Gavarni dans le petit cimetière d'Auteuil. Il y aura presque autant de discours et beaucoup plus de monde, samedi prochain, autour du monument que Denys Puech et Henri Guillaume ont élevé place Saint-Georges à l'artiste disparu. Le pauvre Gérôme ne sera plus là pour jouir de son œuvre, Gérôme qui s'était attelé à cette œuvre de réparation et de glorification d'un homme que la *Vie à Paris* ne peut oublier, car il fut la personnification même de la vie de Paris, du Paris de son temps, du Paris des salons et du bal de l'Opéra, du Paris de tous les carnavals et de tous les mensonges,

boudoirs, antichambres — celles du ministre ou celles de la danseuse — coulisses de l'Opéra ou de la Bourse, de tout ce qui est la crème, la mousse, la grâce, la fiente de Paris. Mais les jeunes collaborateurs du vieux peintre, Léandre, Maurice Neumont, ceux qui ont ajouté leurs efforts à ceux de Gérôme mériteront qu'on les remercie d'avoir rendu justice à un des artistes qui influèrent le plus sur leur temps, sur les hommes de toute une époque.

Il serait facile de déterminer en effet ce qu'il y a, si je puis dire, de *gavarnisme* dans la littérature de la fin du siècle passé. Ce dessinateur qui devait paraître subalterne — un simple amuseur — aux pontifes de l'art sacro-saint, infiltra son esprit et sa manière à toute une génération. Ses maris dupés, ses Coquardeau sont les cousins directs des Sganarelles de Molière. C'est à Molière qu'il emprunte, pour les immortaliser, les étourdissantes, les inquiétantes réponses de ses *Enfants terribles*, petites sœurs de la Louison du *Malade imaginaire.* Il condense parfois dans une sentence tout un roman de Balzac, tout un drame. Il connaît les femmes comme Lucien, l'homme aux *Dialogues*, les hommes comme l'auteur des *Caractères.* Il ne fréquente pas seulement la rue de La Bruyère, il lit La Bruyère, il est un cousin de La Bruyère. Il mêle, dans sa mascarade humaine, voisine de la *Comédie* balzacienne, tous les mondes et tous les types, les bourgeois prétentieux et les courtisanes vieillies, les pauvres filles et les filles, toutes les trahisons, toutes les illusions, tous les sourires, toutes les misères. Le théâtre s'est

emparé de ses crayons. On a joué les *Femmes de Gavarni*, on a joué les *Enfants terribles*. La comédie de Meilhac et Halévy procède de lui directement, comme le roman des Goncourt. Meilhac au surplus avait commencé par être dessinateur, portant au *Journal amusant* des dessins ou des légendes qu'un autre artiste, nommé Damourette — *Damourette*, un beau nom pour Meilhac et Halévy — achevait ou utilisait. Et Meilhac signait *Talin*. Ce *Talin* était, avec raison fou de Gavarni, du Gavarni des légendes cruelles ou attristées que les sarcasmes de Thomas Vireloque viennent couronner, entourer d'un reflet de socialisme — terrible comme une explosion.

Je ne sais pas ce que Sainte-Beuve dit de ce Vireloque déguenillé et cynique qui est comme l'apparition même du Pauvre dans le Don Juan de Molière. Je ne rouvrirai pas aujourd'hui les *Nouveaux Lundis*, et je veux, puisque ce nom revient aux oreilles parisiennes, Gavarni, évoquer quelques souvenirs du charmant et rare esprit que j'ai connu, que j'ai aimé...

On me demande parfois comment j'ai amassé dans ma mémoire tant de menus faits et tant d'images. C'est que, tout jeune, j'avais une joie profonde à écouter « mes anciens ». C'est que j'ai eu la bonne fortune de fréquenter quelques-uns des plus spirituels causeurs d'un temps évanoui, de ces hommes qui sont comme des livres incarnés, de vivants *Mémoires* qui marchent et parlent : Sainte-Beuve, Michelet, Gavarni, étaient, entre tous, de ces greniers à idées et à souvenirs. Gavarni surtout, extra-

ordinairement informé, précis et précieux. Jules S
mon, Dumas fils plus tard, Charles Edmond, Sardou
le duc d'Aumale, Halévy — Villemessant, à un autr
point de vue — sont de ces êtres nés pour êtr
feuilletés, c'est le mot de Victor Hugo, autre causeu
incomparable.

Gavarni comprenait tout. L'homme de la mode –
et l'homme à la mode — n'avait aucune œillère su
l'art et la vie. Il regardait tout, et tout l'intéressai
Je ne suis pas certain que, tout en admirant son che
grand Balzac, il ne prît pas plaisir à quelque pièc
de Scribe. La *Grenadière* ne lui faisait pas mépriser
la *Chanoinesse*. Il adorait Eisen, Gravelot, les élé
gances, l'art en dentelles — mais il comprenait Dela
croix et il admettait Vernet. Les esprits non exclusif
sont les plus rares, les plus fins aussi.

Je viens de citer Vernet. Sainte-Beuve a croqué
noté des anecdotes caractéristiques de ce temps éva
noui qui évoque pour nous une société charmante, e
si différente de la nôtre. Des mœurs d'hier aussi loin
taines que celles du vieux temps. Il nous montre
par exemple, dans une étude sur Horace Vernet, le
peintre de batailles, officier d'état-major de la gard
nationale et « chef d'escadron avant tout » visitan
officiellement la prison militaire, le fameux *Hôte
des Haricots*, où l'on enfermait les gardes nationaux
récalcitrants (Musset y a passé, et bien d'autres).

— Quels sont les prisonniers que vous avez ici ?

— Mon commandant, nous en avons deux qui doivent vous intéresser. Ce sont deux artistes, deux peintres.

— Il n'y a pas d'artistes dans le service, il n'y a que des soldats, fait Horace Vernet, irréductible sous l'uniforme. Et ils s'appellent ?

— Français, le paysagiste, et Gavarni.

— Je vais les voir.

Il entre raide et « sur l'œil » dans la chambre des détenus. Non seulement il est leur chef, mais il se méfie un peu de ce que doivent penser deux jeunes gens de lui, qui est déjà un vieux, une moustache grise, une perruque.

— Avez-vous une réclamation à m'adresser ? dit le chef d'escadrons, un peu bourru.

— Non, mon commandant, répond Français.

— Si, monsieur Vernet !... réplique Gavarni.

Et il court à la porte, pousse le verrou, et se campant devant le peintre de batailles :

— Ah ! maintenant, nous vous tenons ! Vous allez en entendre de belles !

Et le peintre des débardeurs de dire au peintre de la smala, des spahis et des chasseurs d'Afrique, tout ce qu'il pensait de son talent si alerte, si français, galant et nerveux comme une lettre de Bussy-Rabutin ou une page des *Mousquetaires* de Dumas.

Horace Vernet était ravi. Il eût dit volontiers, en sortant de l'*Hôtel des Haricots*, ce que me disait Meissonier revenant de l'atelier où Detaille et de Neuville travaillaient à leur panorama de Champigny :

— Ils sont si gentils, ces jeunes gens !

Gavarni eût souri aux *Deux Ecoles*. Mais, on le voit, il n'était d'aucune école.

Ce Sainte-Beuve, à qui rien n'échappe, a noté

aussi, dans son article sur les *Idées et Sensations* des Goncourt l'influence que Gavarni exerça sur les auteurs de *Sœur Philomène* et de *Renée Mauperin*. C'est ce que je disais tout à l'heure. Il les modernisa. Il les entraîna vers ce qu'il appelait lui-même les « façons de voir et de sentir ». Il causait, les Goncourt écrivaient. On retrouverait le verbe de Gavarni dans plus d'une page de ces maîtres. Il les chérissait. Ils lui avaient causé pourtant une déception. L'observateur était trop fin pour ne pas deviner qui les Goncourt avaient voulu peindre dans ce personnage des *Hommes de Lettres* qui taille, modifie, creuse les petits terrains qu'il possède, comme s'il devait trouver dans sa taupinière une mine, quelque pierre philosophale. C'était son profil et son *tic* que ses jeunes amis avaient saisis au passage. Gavarni, en effet, semblait pris de la manie des terrains. A la fin de sa vie (je ne l'ai tout naturellement connu qu'à cette époque), il semblait dans son logis de l'avenue de l'Impératrice — ainsi s'appelait l'avenue qui fut nommée avenue Uhrich en 70 avant de devenir l'avenue du Bois-de-Boulogne — une sorte de solitaire ou d'alchimiste bien plutôt qu'un artiste mondain et un des rois de Paris. Ou mieux encore c'était un roi qui avait abdiqué. Je ne dirai pas un roi en exil, puisqu'il cultivait encore son jardinet au centre même de l'élégance parisienne.

Mais sa petite maisonnette blanche, maison de petit bourgeois de Daumier ou de Monnier, semblait la demeure de quelque négociant retiré, heureux de vivre à la campagne. Et c'était presque la campagne,

ce coin de Paris, maintenant bâti d'hôtels superbes, avec des palais aux aspects de castels d'autrefois. Je sais une Parisienne de ce temps-là qui précisément voulut louer la maison de Gavarni pour y passer la saison d'été, comme on irait aujourd'hui à Ville-d'Avray ou à Fontainebleau. Elle se rappelle un vieil homme en robe de chambre qui lui fit visiter le logis — c'était Gavarni — et la pénétrante odeur d'éther qui flottait dans l'appartement. Gavarni était souffrant déjà.

Et ce logis, je le revois. Je serais fort empêché pour en déterminer l'emplacement. Il était situé sur la gauche de l'avenue, en allant du côté du Bois, non loin du petit hôtel qu'habite aujourd'hui cet autre Parisien, M. Paul Hervieu, graveur à l'eau-forte des mondanités de ce temps et des passions de tous les temps.

Mélancolique et un peu amer, Gavarni pouvait, à travers la grille de sa propriété toute menue, voir passer et repasser, portant de nouveaux noms, ceux qu'il avait saisis dans leurs élégances et leurs ridicules, les lions, celles dont il avait souligné les roueries et les grâces, les lionnes et les lorettes.

Il restait alors, dans l'avenue du Bois, de ces maisonnettes qui semblaient des lambeaux oubliés de banlieue. Jardins de curés ou de bonnetiers en villégiature. On en peut voir une aujourd'hui encore — presque en face du terrain qu'occupa Gavarni — à quelques mètres du Petit-Trianon de M. de Castellane : c'est une sorte de maison de jardinier, entourée, en été, de touffes de fleurs, quelque cons-

truction de jadis oubliée là ou plutôt pieusement conservée par quelque propriétaire attendri. Un débris délicieux du Paris bon enfant de jadis, un coin d'idylle sans façon laissée parmi les constructions colossales comme un souriant ou sentimental témoin d'un temps où il fallait moins d'argent pour vivre, où le bonheur — comme la campagne — était plus près des Parisiens. Une sorte d'aquarelle familière perdue parmi des architectures ambitieuses, artistiques ou *modern style*.

C'était une maison analogue que possédait Gavarni avant de se retirer à Auteuil, où naguère je revoyais sa tombe. Il y recevait de rares amis et il y poursuivait plus de problèmes de mathématiques qu'il n'y commençait de dessins. Le moraliste ironique, le La Rochefoucauld du crayon lithographique, était devenu tout à fait ce qu'il avait été toujours un peu, un passionné des calculs algébriques. Les chiffres lui semblaient avoir un charme que pour lui, vieillard, les femmes n'avaient plus et que les hommes, pour son humeur, qui n'était pas celle de Philinte, n'avaient jamais eu.

Il poursuivait des théorèmes, il en inventait. Il faisait de la trigonométrie.

— Nous devons avoir dans les archives de l'Académie des sciences, me disait mon cher et admirable Joseph Bertrand, des communications de Gavarni qui sont tout à fait remarquables et dont j'ai souvent fait part à mes confrères de l'Institut.

On pourrait les retrouver et les publier. Ces documents intéresseraient du moins les spécialistes.

Mais ne vous imaginez pas que Gavarni fût un ours parce qu'il vivait ainsi parmi ses papiers couverts de chiffres comme un alchimiste entre ses cornues. Non, en vérité. Le charmeur des heures de jeunesse, le dandy des salons du temps de Louis-Philippe, le poète des vers murmurés à l'oreille de la duchesse d'Abrantès, réapparaissait bien vite sous les cheveux en broussaille et la barbe longue du philosophe enveloppé de sa robe traînante. Il causait, je le répète, comme personne. Il jugeait les hommes et les choses d'un mot pittoresque et définitif. Il était original sans chercher l'originalité. Ni effort ni torture de l'esprit. Il savait peindre en une phrase courte et exquise. Avec une conversation d'une heure de Gavarni on eût écrit tout un livre. Si le reportage eût été inventé de son temps, il eût été la Providence des reporters. Il savait tout et il avait tout vu.

Je ne crois pas, il est vrai, qu'il eût reçu beaucoup d'interrogateurs et qu'il eût goûté les interviews. Il était jaloux de son repos, de sa solitude, de sa pensée. Et cependant le cerveau de cet homme s'ouvrait, avec la compréhension la plus rare, à toute invention nouvelle. Un nom inconnu sur un livre l'attirait. Il était le contraire de Royer-Collard, qui se vantait de ne pas lire, mais de relire. Il se souvenait des lectures passées et souhaitait les lectures nouvelles.

— Soyez modernes ! avait-il dit aux Goncourt.

Il était moderne essentiellement. Ce misanthrope d'apparence resta, en réalité, un enthousiaste. Il avait éprouvé une profonde émotion artistique en voyant dans le *Courrier de Lyon* le comédien Paulin Ménier

jouer le rôle du maquignon Chopard, dont il fit une création saisissante, sinistre sous son carrick jaune à triple collet, le chapeau en bataille sur une face brutale au teint de brique, les mains dans la culotte de peau, les bottes éculées à demi, comme celles de Robert Macaire.

— Ah ! l'animal, qu'il est beau ! disait Gavarni.

Et, bien que le peintre Giraud eût fait de Paulin Ménier dans Chopard une aquarelle, Gavarni lui avait écrit qu'il serait heureux d'offrir à l'artiste son portrait dans le costume du farouche loueur de chevaux.

Or, un jour, je trouvai dans son petit logis Gavarni, furieux, blessé non dans son amour-propre, mais dans son juste orgueil d'artiste :

— Comprenez-vous, ce Paulin Ménier à qui je donne un rendez-vous ! Deux rendez-vous, car c'est la deuxième fois, et qui ne vient pas et qui me fait attendre et qui ne s'excuse pas ! Ah ! çà, mais il ne sait donc pas que ça vaut quelque chose pourtant ce que je lui offrais — un Gavarni !

Il ajouta, toussant et souriant à la fois, mais triste, mais irrité :

— Et je n'en ferai plus beaucoup désormais de *Gavarni !*

Il y eut un temps où le *parallèle* était un genre à la mode, et on n'eût point manqué alors de comparer Gavarni à Daumier pour sacrifier l'un à l'autre selon les goûts du *paralléliste*. La vérité est que chacun de ces très grands artistes eut son action et son génie. Daumier, plus puissant, Gavarni plus élégant. Dau-

mier semblait indiqué pour illustrer, par exemple, les *Châtiments* de Hugo, Gavarni pour jeter ses figures en marge des *Nuits* de Musset.

L'œil de Daumier *voyait* les types qu'il faisait vivre sur la pierre lithographique avant de savoir les propos que pouvaient bien échanger ses personnages. Il apportait sa pierre au *Charivari*, montrait un de ses bourgeois ventripotents ou de ses avocats aux serviettes bourrées de dossiers plus ou moins vides et, en les regardant, il riait, demandant :

— De quoi parlent-ils ? Qu'est-ce qu'ils se disent ?

La *Légende* naissait du dessin. Chez Gavarni, la légende, au contraire, était ce qui préoccupait tout d'abord le peintre de mœurs. Il était presque littérateur avant d'être dessinateur, j'entends que la maxime qu'il voulait populariser venait à son cerveau avant l'apparition de l'homme ou de la femme qui devait l'incarner. Gavarni, d'ailleurs, écrivait délicieusement. Le journal l'*Artiste* est plein non seulement de ses lithographies, mais de ses nouvelles et de ses vers. Son fils, M. Pierre Gavarni, a réuni quelques-unes de ces pages. Il en est d'exquises.

Il avait un carnet où il notait les *mots*, les sentences qui se formulaient dans son esprit. Stendhal écrivait ses pensées sur des cartes à jour, Gavarni sur ce petit livre qu'il interrogeait lorsqu'il avait un dessin à faire. Et je crois bien qu'il reste encore en ces feuillets dont le maître n'a pas complètement tiré parti bien des légendes inutilisées, inédites.

C'était surtout à son Thomas Vireloque qu'il confiait, dans les derniers temps, le soin d'exprimer sa

pensée. Autrefois, il campait dans une loge de l'Opéra deux gentils débardeurs vus de dos, le bonnet de police sur l'oreille (le débardeur, une création de Gavarni qui semble un travesti fait pour Déjazet) et aux deux jolies filles, fines comme des grisettes parisiennes, il faisait dire en regardant la foule s'écraser dans la salle du bal masqué :

— Y en a-t-i des femmes, y en a-t-i ! Et quand on pense que tout ça mange tous les jours que Dieu fait ! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme ! »

La boutade reste gaie sur les lèvres des petits débardeurs. Gavarni plus tard l'eût faite amère dans la bouche du vieux Vireloque, chemineau épique, la barbe hérissée et les cheveux poudreux du besacier.

— La vieille Europe ? Une jeunesse qui en a tant vu ! Et si fatiguée ! dira le philosophe.

— Mangeurs et mangés, c'est l'histoire ancienne, ajoutera-t-il. Blagueurs et blagués, c'est l'histoire moderne !

Vireloque est revenu de tout. Il y a du Schopenhauer et du Nietzsche chez ce pessimiste en haillons. Mais Gavarni n'avait pas lu Schopenhauer et ne pouvait soupçonner Nietzsche. Il dictait à Thomas Vireloque le testament de sa vie. En dépit de tous, il restera comme un peintre de la jeunesse, de la femme, du caprice et de l'amour. Cette rue Notre-Dame-de-Lorette, qui s'appela d'abord rue Vatry, existait à peine lorsque Gavarni dessinait, et les maisons au gothique Louis-Philippe qui entourent la place seront fort étonnées de voir se dresser là l'image du peintre des *Fourberies* féminines.

M. Thiers eût été stupéfait si on lui eût dit que le monument de Gavarni serait placé là, presque sous ses fenêtres. Il devait prendre le dessinateur pour un improvisateur de croquis négligeables.

— Gavarni ? Quoi, Gavarni ? Un caricaturiste charivarique !

Qu'en pensait-on alors à la villa Médicis ?

Mais ce qui est plus singulier, c'est que, lorsqu'on parla de Gavarni aux jeunes artistes — lorsqu'on eut l'idée du monument en plein quartier Bréda — beaucoup, la plupart ne le connaissaient pas. Gavarni eut pourtant une lignée en art, comme il eut son influence en littérature. Léandre, si puissamment personnel ; Forain, plus strident ; Hermann Paul, souvent terrible ; Abel Faivre, étonnant de fantaisie, lui échappent. Mais Albert Guillaume, d'un esprit si fin ; Gerbault, Préjelan — bien d'autres, j'en oublie — sont de très spirituels neveux de Gavarni. Ils ont humé sa *parisine* comme Marcelin, Edouard de Beaumont et Edmond Morin autrefois.

Ils rient de ce qui faisait rire Gavarni, les maris trompés, les muses incomprises, les bourgeois égoïstes, les politiquailleurs de café. Est-ce une *légende* de Gavarni cette variante féroce du mot de la Du Barry à Louis XV (pardon de la citation, permise par l'histoire) : *La France, c'est par tes cafés que tu f... le camp !*

Le rire de Gavarni n'est pas mort, pas plus que celui de Molière. Mais à bien étudier l'un et l'autre, ce rire a sa tristesse et sonne la douleur. Après avoir écrit une légende digne de Chamfort, parfois

Gavarni se détournait pour essuyer une larme.

C'est cette larme qui différencie certains hommes des autres hommes et les fait supérieurs.

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré !

dit Musset.

C'est aussi le bien qui lui reste devant l'avenir.

J'ai voulu voir hier le monument que l'on inaugurera samedi. Il est encore entouré de planches. J'ai pu, à travers une fissure, entrevoir la colonnette élégante autour de laquelle M. Puech a groupé, comme entraînés dans un galop final, les figures caractéristiques de l'œuvre de Gavarni, ces types d'autrefois que les artistes évoquèrent en une redoute fameuse, où Willette — le peintre-poète de Pierrot, le Banville du crayon — figurait le roi Louis-Philippe, et où Gérôme, sous le chapeau de soie gris du dandy, nous apparut avec une si fière allure — en boulevardier du temps de Roger de Beauvoir.

Le buste de Gavarni n'est pas encore placé sur la colonnette. Il doit être là pourtant derrière cette carapace de planches revêtue d'affiches polychromes où des silhouettes japono-parisiennes de Sem annoncent une revue de café-concert et une immense image où un Napoléon presque grandeur nature, en uniforme de parade, rêve sur un banc de pierre et dit mélancoliquement : *Avoir passé tant de revues et rater celle de Parisiana !*

Elles servent ainsi d'annonces, les planches qui nous cachent le monument du railleur, et il se fût diverti lui-même de ce spectacle curieusement sym-

bolique : l'image du Parisien (il l'était devenu) masquée par la tapageuse réclame à l'américaine. Le dessinateur des élégances bien françaises dissimulé sous les affiches des annonces et des boniments. Et, rapprochement plein de pensées, tout près de là ne trouverait-on point la maison où très pauvre, mourut Armand Marrast, journaliste de doctrine et de foi qui paraîtrait aussi perdu — dans le journalisme à réclame — que le Gavarni du Paris de Balzac semblerait étranger au Paris de Willy ?

XXVII

Carolus-Duran à la Villa Médicis. — Souvenirs de la villa. — Les directeurs de l'École de Rome. — Les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les littérateurs. — Un prix de Rome pour les gens de lettres. — Le prix Goncourt. — La Rome de Stendhal. — Gérôme. — Rome en 1866. — Le sergent Hoff. — La police du pape et celle du Comité national. — Les brigands au Corso. — Le salon rouge. — Carolus-Duran à Buzenval. — H. Regnault. — Souvenirs de jeunesse. — Les années d'épreuves. — Comment on arrive. — Carolus et le *père* Français. — *La Macédoine.* — Le premier séjour à Rome et l'entrée à Rome demain.

8 décembre.

Voilà Carolus-Duran qui va partir sans doute pour la Villa Médicis. Il ne se doutait pas, aux heures anxieuses de sa jeunesse, lorsqu'il battait les chemins d'Italie, palette en main et presque la guitare à l'épaule, qu'il entrerait, un jour, en triomphateur dans cette Rome où il cherchait une petite auberge pour abriter sa boîte à couleurs. Notre ami Adolphe Brisson a écrit un beau livre : *l'Envers de la Gloire.* Il y en aurait un autre à écrire : *Comment la gloire s'achète.*

Et Gérôme non plus ne se doutait point que ce serait ce Carolus-Duran, contre lequel il fulminait, qui pénétrerait comme directeur à l'Ecole de Rome

après lui avoir succédé, à lui, Gérôme, à l'Institut. Tout arrive ; mais l'auteur du *Duel de Pierrot* eût été stupéfait de voir Carolus-Duran arriver, comme Louis XIV, dans ce grand salon rouge où tant de directeurs illustres ont passé et qui est, à Rome, un si admirable coin de France.

Le peintre Tournemine, qui écrivait fort bien, a donné aux Goncourt de très intéressantes lettres où il évoque avec émotion ces souvenirs d'Italie. Et dans *Manette Salomon* on trouvera des impressions profondes, des paysages de la Villa! Quand on entre là, il semble qu'on soit entouré de souvenirs de gloire. Ce n'est pas seulement dans la salle à manger de la Villa Médicis que les visages des grands artistes disparus vous entourent, leurs spectres reviennent encore, dirait-on, dans le salon majestueux, au décor un peu solennel où tour à tour Ingres, Vernet, Robert-Fleury, Ernest Hébert, Guillaume, ont passé. On cherche, devant ce piano où, sur les touches d'ivoire, les doigts de tant de musiciens illustres se sont posés, les images mêmes des maîtres qui sont venus là, à l'heure des vingt ans. Gounod a joué sur ce clavier, et Bizet, et Massenet, et Paladilhe, et Maréchal, et tant d'autres. Ces tentures solennelles, dont les plis rappellent les robes longues de la pourpre des cardinaux, ont été le cadre des concerts inoubliables, et tous les hôtes de passage ont éprouvé la même sensation de respect en entrant dans cette grande Maison d'art éternel.

Quelle idée ont, en vérité, les incorrigibles démolisseurs de toutes choses de réclamer la suppression

de l'Ecole de Rome et d'en proclamer l'inutilité ? Sans doute elle ne donne pas le génie, et librement, en toute fière indépendance, l'artiste peut se développer, créer à sa guise, poursuivre solitairement son rêve. Mais quelle joie pour un jeune homme de pouvoir précisément travailler à son gré, pendant de longs mois, des années, et d'avoir cette certitude d'une vie assurée dans la ville du monde la plus riche peut-être en souvenirs, en œuvres d'art, sous ce ciel de songe, en cette atmosphère de pensée, d'être jeune devant ces ruines, de pouvoir galoper, comme Henri Regnault, sur quelque petit cheval rapide, dans la voie Appia, la voie Tiburtine, la voie Labienne — en cette campagne romaine désolée et pénétrante avec ses silhouettes de montagnes qui donnent une majesté mélancolique à la sauvagerie du désert.

Les peintres sont heureux d'avoir devant eux ces années de haltes laborieuses. Les littérateurs n'ont pas de ces bonnes fortunes. Pauvres gens de lettres ! Les statuaires, les musiciens, les graveurs peuvent aller, grâce au prix de Rome, étudier les chefs-d'œuvre, étudier la vie aussi, voir Florence, voir Sienne, boire le vin doré d'Orvieto et humer les printemps des petites villes de l'Ombrie ; les musiciens ont la Ville de Paris qui leur donne un prix de trente mille francs s'ils sont couronnés par un jury. Les littérateurs n'ont rien que quelques prix académiques trop émiettés, et ce prix que viennent, au dessert, de décerner les héritiers des Goncourt à M. Frapié, l'auteur poignant de la *Maternelle*. Ce n'est pas assez.

La vision de la Rome éternelle — et de la vie même

de Rome — avec ses rues pittoresques et ses salons aristocratiques, si divisés, coupés en deux, les *noirs* ne frayant pas avec les autres, mais si intéressants, intelligents et vivants — ce merveilleux décor de cette existence curieuse, quelle bonne fortune ce serait pour un romancier de vingt ans — si les lettres avaient leur prix de Rome ! Stendhal a vécu toute sa vie du souvenir de ses promenades dans les vieux quartiers et les musées romains.

Elle n'existe plus guère, cette Rome-là, et les brigands en chapeaux pointus à la Fra Diavolo ne se retrouvent plus que dans les tableaux du vieux Schnetz, qui fut aussi directeur de la Villa. Lorsque Gérôme arriva à Rome —il y a plus d'un demi-siècle — avant d'aller à son hôtel, il fut obligé de laisser passer un long cortège de moines en cagoules qui escortaient un bandit qu'on allait pendre, tandis que des cloches sonnaient le glas.

— Allons voir pendre ! se dit Gérôme.

Et, avant de gagner son *osteria*, il vit, comme s'il se fût agi d'un tableau de l'Ambigu, le sinistre spectacle.

Carolus-Duran ne retrouvera pas cette Rome-là, celle qui lui inspira sa belle toile, l'*Assassiné*, scène tragique vue par lui dans la campagne et prise sur nature, sur le cadavre, comme on étudierait un monstre à l'hôpital. La Rome nouvelle se modernise étrangement, et les ponts de métal sur le Tibre y remplacent désavantageusement les ponts de pierre. Ernest Hébert, en un chef-dœuvre, a symbolisé par une délicieuse figure mélancolique cette Rome disparue.

J'en ai connu une bien curieuse encore, une Rome

où les soldats français en pantalons rouges fraternisaient avec les moines en robes de bure, blanche ou marron. Je me rappelle avoir demandé alors à un de nos fantassins le chemin du Colisée. C'était un Alsacien qui, avec bonne grâce, voulut bien me guider jusqu'aux ruines où, comme du temps de Chateaubriand, se dressait encore une croix, au milieu du Cirque.

En chemin, je dis au troupier :

— Ce doit être beau, le Colisée ?

Il me répondit d'un ton de connaisseur :

— Oui, c'est assez *chentil !*

C'était peut-être (qui sait ?) le futur sergent Hoff, alors caporal ou premier soldat, et qui s'était lié d'affection en ce temps-là avec un bon gros moine à la Gorenflot chargé par son couvent d'aller aux vivres, comme lui, Hoff était caporal d'ordinaire.

Tout en marchandant les légumes sur quelque *piazzetta*, le moine et le caporal s'étaient pris d'amitié et buvaient volontiers quelque fiasche de chianti avant de rentrer, l'un au couvent, l'autre à la caserne. Un soir (le caporal avait la permission de minuit) le chianti leur parut si bon qu'ils s'oublièrent. Hoff rentra un peu tard au dortoir, et le bon gros moine s'endormit tout à fait dans un coin du cabaret du Transtevere.

Pauvre frère Anselme ! Il ne savait comment passer, le lendemain, devant le frère tourier et braver le courroux du supérieur. Il s'y résigna. Mais pendant de longs mois Ignace Hoff n'aperçut plus son ami en robe de bure au *mercato* des légumes et, quand il le revit, frère Anselme mit son doigt sur ses lèvres

comme pour dire : « Ne parlons plus ! » — On lui imposait pour punition le silence. Et désormais ils ne burent plus de ce chianti qui rit gaiement dans les fines bouteilles clissées.

En ce temps-là, Rome était un nid de policiers, et mon séjour n'y manquait pas d'un certain piment. L'Italie se battait ou plutôt allait se battre avec l'Autriche. Avant de me rendre au quartier général de Cialdini, j'avais voulu voir la Grande Ville, où des membres du comité national romain m'accueillirent, sur des lettres de recommandation de mon vieil ami F. Sampiéri. J'étais d'ailleurs envoyé par l'*Avenir national* sur le théâtre de la guerre, et le seul titre du journal était une garantie pour les patriotes italiens. En revanche, ma qualité de rédacteur de cette feuille militante me désignait à la vigilance de la police du gouvernement : le gouvernement était alors celui du pape.

A Rome, je voulais surtout voir les monuments de Rome et, en regardant les galeries fameuses, le palais Borghèse, le Forum, ou en flânant par le Ghetto, alors si pittoresque, j'attendais sur les bords du Tibre qu'on se battît sur les bords du Pô. Mais, sans le savoir, simple touriste et curieux que j'étais, j'avais des agents à mes trousses. Je ne faisais point un pas qui ne fût compté, et des rapports s'amassaient à la police sur les faits et gestes de ce jeune Français venu dans la Ville Eternelle on ne savait dans quel but.

J'avais rendu visite à deux ou trois braves gens qui rêvaient de voir leur patrie unifiée. C'en était assez. J'étais suspect. Mais voici qui est intéressant et qui

peint l'état particulier dans lequel se trouvait la Rome de Pie IX, celle que préférait Louis Veuillot à Paris, parce que, disait-il, il aimait mieux les tas d'ordures que les sergents de ville.

Chaque soir, en rentrant dans ma chambre de l'hôtel de la Minerve — pourtant peu fréquenté par les patriotes — je trouvais sur ma table, plié et cacheté — ou glissé sous ma porte — un avis anonyme déposé là, je ne savais et n'ai jamais su par qui, et où, mot pour mot, on me recopiait (afin que j'en fusse averti) le rapport de police déposé à la police même sur mes très innocents faits et gestes.

C'était le Comité National romain qui m'informait de cette *filature* invisible. Ainsi les agents patriotes surveillaient les agents du Vatican, prenaient copie de leurs rapports et les transmettaient aux intéressés. Et je me suis demandé souvent et je me demande encore si ce n'était pas le même agent qui recopiait lui-même son propre rapport et, faisant d'une pierre deux coups, ne le portait et ne le vendait pas à la fois à la police du pape et à celle du Comité National.

C'est du vaudeville ou de la comédie, de l'opérette, en vérité, une opérette qui peut tourner au drame si le rapport du dénonciateur est pris au sérieux. Et qui vend l'un peut vendre l'autre.

En ce temps-là, il y avait encore des brigands se promenant dans les rues de Rome. Ils avaient, sous prétexte de politique, détroussé et fusillé des gens dans la campagne napolitaine. Ils réclamaient le droit d'asile, et ces braves gens, serviteurs des Bourbons, fumaient leur cigare dans le Corso comme de bons

bourgeois paisibles. On m'en montra un qui saluait, çà et là, des passants d'un petit air protecteur. Je devinais un personnage.

C'était un personnage en effet. Il avait pillé quelques fermes, brûlé des maisons, tué des carabiniers. Maintenant, réfugié à Rome, protégé par Rome, il se retirait après fortune faite. Personne ne lui disait rien. Si. Les sbires le saluaient d'un : *Bon giorno !* C'était une des parures du Corso.

Le malheur voulut que, comme les petits boutiquiers à la campagne, l'ennui le prît. Le Corso le fatigua. Toujours le Corso ! Toujours les mêmes boutiques ! Et des boutiques dont on ne pouvait enfoncer les devantures ! Le pauvre homme quitta la Ville sainte, reprit le fusil, courut la campagne et délaissa même imprudemment les Etats Romains. Alors, sur son chemin, il rencontra des bersaglieri, moins galants que les sbires du pape et qui, sans doute, avaient des préjugés. Ils visent bien, les *bersaglieri !* l'un d'eux logea une balle en plein front de ma vieille connaissance le flâneur du Corso — et là finit la carrière de cet amateur. J'ai conservé sa photographie. C'était un bel homme. Il fut regretté des transteverines, et plus d'un cierge, pour le repos de son âme, brûla devant quelque chapelle de la Trinita del Monte ou ailleurs...

Cette Rome-là, cette Rome ironiquement pittoresque, la Rome des élégants cardinaux d'Heilbuth, des pamphlets d'Edmond About et des étroites rues d'une couleur admirable et d'une puanteur extravagante, la Rome des admirables mendiants de Bonnat et des

belles filles de Regnault, encore une fois Carolus-Duran arrivera là-bas pour en retrouver à peine quelques vestiges.

Mais la Villa n'a pas bougé. Les jardins en ont toujours leur charme exquis et grave. C'est toujours une sorte d'ambassade de l'Art que ce poste si envié, et le drapeau tricolore qui flotte là est comme l'aigrette glorieuse d'un monument de notre histoire. Lorsque le roi et la reine d'Italie viennent jeter le premier regard aux envois de Rome, aux toiles et aux statues qui seront ensuite exposées à Paris, écouter les symphonies des musiciens que l'Institut jugera ensuite, il y a un moment où c'est notre France même qui semble inviter les représentants d'une autre nation à prononcer sur les efforts ou les progrès de notre génie. Je vois fort bien Ernest Hébert, avec sa douce voix de poète et son geste de grand seigneur, faisant les honneurs du salon rouge. Je vois M. Guillaume recevant, en diplomate supérieur, ses hôtes illustres et leur souhaitant la bienvenue en lettré. Mais Carolus, superbe et campé comme un cavalier de Vélasquez, aimable, éloquent, saluant comme de l'épée, fera, lui aussi, belle figure après ces maîtres. L'ambassadeur d'art sera bien choisi. Le *Vernissage* de la Villa gardera sa belle allure.

Quant à l'artiste et à l'homme, j'ai avec lui tant de souvenirs communs que je n'y puis songer sans ce petit attendrissement qui comporte aussi son plaisir. J'ai logé à Lille, au lendemain de la guerre, dans le logis, au-dessus d'une écurie, où Carolus-Duran est

né, place de Rihour. *On ne répond pas des chevaux*, disait une enseigne. En face, sur cette place où se voyaient encore des vinaigrettes, je lisais sur la bâche d'un voiturier ce nom : *Robespierre, messager à Carvin*. Des gens qui avaient connu Carolus tout petit me disaient : « Il était déjà un vrai peintre ! »

J'ai conduit, un matin de janvier, le peintre en capote de garde national, sur la colline de Buzenval et nous avons, sous les feuilles sèches et les branchettes cassées, ramassé plus d'un cadavre.

— Je suis sûr, me disait Carolus, d'avoir parmi ces morts entrevu le pauvre Regnault !

Il était fort ému et regardait de son œil triste ces taches rouges ou noires — pantalons rouges ou uniformes de compagnies de marche, et il me disait, écœuré de ces tueries :

— J'en ferai un tableau. Je montrerai ces corps étendus, ces jambes broyées, ces tronçons humains et ça s'appellera la Gloire !

Il n'en a fait que l'esquisse, mais puissante et inoubliable. Un chef-d'œuvre qu'on a revu lorsque Carolus-Duran organisa de ses toiles d'autrefois une exposition partielle.

Autrefois ! C'était hier. Nous devions fonder bientôt, avec Carolus, ce dîner d'amis devenu célèbre et qu'il préside encore, le faisant plus charmant avec ses toasts qui ont la belle allure cavalière de ses portraits. La *Macédoine !* Au début, la réunion devait s'appeler le *Dîner du Coude*. « Il faut se sentir les coudes, s'entr'aider, s'entr'aimer, disait Carolus. Marchons coude à coude et cœur à cœur ! »

Et, cette règle de conduite qui se rapprochait beaucoup plus d'une vaillante fraternité d'armes que d'une habile camaraderie à la Scribe, Carolus-Duran la mettait en pratique. Il avait jadis rencontré en Italie, à Pompéi ou Pæstum, le maître paysagiste Français dont il devait peindre la belle tête puissante, la joue rouge et la barbe blanche, et *le père* Français avait été, là-bas, accueillant, bon compagnon et bon conseiller. Carolus-Duran n'avait jamais oublié ces journées heureuses — heureuses malgré les privations — et ensoleillées d'espérances, les causeries d'art au bord de la mer ou sous la treille, et la devise que le frère aîné lui avait dictée ou qu'il s'était donnée à lui-même : *Aimer la gloire plus que l'argent, l'art plus que la gloire, la nature plus que l'art.*

Et le jour de l'ouverture du Salon de 1872, je me rappelle Carolus enthousiaste venant vers moi, et — alors que je lui parlais de ses toiles, étonnantes de couleurs, — me répondant :

— Oui, ce n'est pas mal. Mais c'est le Français qu'il faut voir ! Viens voir *le* Français !

Et il m'emmenait et nous allions à travers les salles jusqu'à ce que trouvant *le* Français — le beau grand paysage à figure, l'*Idylle* qui, aujourd'hui, est au Musée il se plantait devant le tableau, me disait : « Regarde » et devant le tout Paris du Vernissage criait bien haut :

— Voilà ! Voilà l'œuvre du Salon !

Ces journées de jadis, ces causeries d'antan, ces premières réunions de la *Macédoine*, avec Sully-Prudhomme, alors jeune, pensif, et d'une douceur

grave ; J.-J. Henner, qui était déjà le grand Henner ; le statuaire-médailliste Degeorge, un admirable artiste mort trop tôt ! Edouard Pailleron, qui faisait des mots et n'avait pas fait le *Monde où l'on s'ennuie ;* ces journées de jeunesse, les haltes à Fontainebleau où Carolus peignait en plein air, sur la lisière de la forêt — toutes ces visions disparues me reviennent à présent que voilà Carolus partant pour Rome, cette Rome où il vécut si pauvre autrefois et où il va, comme Chateaubriand, apparaître en conquérant.

Il se rappellera, à l'heure du départ, cet autre départ projeté il y a tant d'années lorsque, désespéré d'*arriver*, tout jeune, à dix-huit ans, il songeait à quitter la France, — non pour les dollars de l'Amérique — mais pour les terres de l'Algérie, où il se disait : « Allons chercher fortune ! »

Déjà Carolus, las de la vie de Paris, trop dure et trop triste parfois pour les gens les plus courageux, avait obtenu son passage à bord d'un navire à titre d'émigrant et, comme la qualité de peintre n'était pas valable, il s'était fait inscrire sous ce titre : *Duran, maçon.* Et il faisait dans le quartier — le quartier latin — ses visites d'adieux, lorsque, rue de l'Ancienne-Comédie, il rencontra un ami.

— J'allais te dire adieu !

— Où vas-tu ?

— En Algérie. Je pars pour Marseille. Et comme je n'ai pas assez d'argent, je vais faire la route à pied.

— Allons donc ! Quand on a ton talent, est-ce qu'on part ? Est-ce qu'on abdique ?

— On fait ce qu'on peut quand on veut vivre !

— Reste, dit l'ami.

Il louera à Carolus un petit atelier, le pauvre rez-de-chaussée d'un sculpteur, il lui avancera deux termes, et le peintre travaille. Il travaille avec acharnement pour payer son terme et manger quelquefois autre chose qu'un sou de pain : « Je me suis passé de dîner, me disait-il, jusqu'à cinq fois en une semaine. » Ne pouvant payer de modèles, il peignait ses amis. Il allait au Louvre pour peindre et, surtout en hiver, pour se chauffer. Epuisé, il tombe malade. Il est seul dans son atelier, mourant, buvant l'eau de sa cruche pour tout remède. Un écrivain, devenu plus tard célèbre à son heure, homme de lettres et statuaire, Zacharie Astruc va le voir, trouve la porte fermée, la clef sur la porte, entre... Carolus est mourant. Astruc le fait transporter chez lui. Un élève en médecine, *roupion* de l'hôpital voisin, soigne le fiévreux à demi perdu et le sauve. Ah ! la jeunesse n'est pas toujours celle des insouciants de Mürger ! Elle a ses ronces dures, si elle a ses lilas !

Et les curieux ne voient souvent dans le triomphe final que la fortune et l'apothéose. Cette arrivée, par quels efforts et quelles épreuves a-t-elle été achetée ! Il y a des calus aux mains et au cœur de plus d'un victorieux et d'un favori de la gloire.

C'est à Rome que devait aboutir Carolus. C'est par Rome qu'il sortit de cette vie lugubre, dont il me fit la confidence et que j'ai contée d'après ses notes. Il y avait à Lille un concours, un prix fondé par le peintre Wicar, contemporain de David, celui qui donna à la

ville de Lille la fameuse *Tête en cire*, qu'on attribue à Raphaël et que Dumas fils fit copier par un maître sculpteur. Le prix Wicar était aussi un prix de Rome. Avec les revenus accumulés d'une maison léguée à ses compatriotes, le chevalier Wicar envoyait en Italie un lauréat peintre ou sculpteur. Et Carolus-Duran, vainqueur au concours de Lille, eut, pendant quatre ans, cent-soixante-quinze francs pour vivre en Italie, cent-soixante-quinze francs pour payer les modèles, les toiles, les vêtements et la polenta. Une fortune. Et Carolus faisait encore des économies pour acheter des fleurs !

Il les retrouvera, les fleurs de sa jeunesse, dans les jardins de la Villa. Il retrouvera l'Italie, les éternels paysages du moins si les vieux quartiers ont disparu, il retrouvera le tombeau de Cécilia Métella, les lignes austères des toiles d'Aligny, il retrouvera Cervara et les Cervarolles, dont Hébert immortalisa la morbidesse délicieuse ; il retrouvera plus d'un portrait d'ami mort dans la salle tapissée de grands hommes de vingt ans — et son portrait à lui, qui ne figure point parmi ceux des lauréats — sera quelque jour accroché dans le salon du noble logis où il pénétrait, timide et ému, en invité autrefois et où il entre aujourd'hui en maître...

Et si quelqu'un, par le labeur glorieux et les œuvres applaudies, par la bonté aussi et la cordialité profonde, méritait mieux que lui cette fortune... en vérité, mon vieil ami, j'irai le dire à Rome !

XXVIII

Spectacles parisiens. — Le crépuscule. — *Les Coupoles.* — La coupole du Grand-Palais. — La coupole du Palais de Glace. — — La coupole du Palais-Bourbon. — La coupole de l'Institut. — Le triomphe de l'électricité. — Toujours les automobiles. — Que deviendront les sourds et les myopes ? — Les jouets de l'année. — Jeux de massacre. — Bombardements et torpilles. — Un drame parisien. — Le silence. — *Les Mystères de Paris.* — La vie et le théâtre. — Henry Michel et l'Institut. — Un Addison. — L'Académie suédoise et l'Académie française. — Frédéric Mistral. — La postérité. — Un grand Français.

16 décembre.

Paris a, depuis quelques jours, un spectacle extraordinaire. Je ne sais pas de décor d'opéra qui cause l'impression d'étrangeté de cette fournaise aux divers tons de rouge, rouge vif, rouge sombre, rouge de sang, rouge de braise, qu'est le Salon de l'Automobile illuminé par ses milliers de lampes électriques. Les visions d'enfer de l'anglais Martinn donnent une sensation analogue. C'est le triomphe de l'électricité. l'apothéose de la machine dans une lumière de rêve.

Au loin, le soir, une grande lueur s'allume : une vision surgit. qui semble, là-bas, on ne sait quelle aurore boréale se levant du côté de l'Arc de Triom-

phe. Et le paysage parisien accoutumé prend soudain des aspects de coin de terre où surgirait au crépuscule une contrefaçon du soleil de minuit. A l'heure fantastique où, dans la nuit tombante, les automobiles apparaissent avec leurs gros yeux menaçants, hypnotisant les piétons effarés ; à l'heure où les deux énormes prunelles rondes de la gare d'Orléans semblent regarder d'autres yeux, ceux des voyageurs accourus, pauvres yeux voilés par les larmes des départs, des coupoles, çà et là, s'illuminent qui projettent leurs lumières dans la brume et donnent à Paris une allure fantasmagorique, comme si quelque machiniste invisible *posait* quotidiennement, à la même heure, un décor inattendu.

C'est, derrière la façade de la Chambre des députés, la coupole claire d'où monte une fumée rousse — la coupole sous laquelle on parle, on interrompt, on discute ; — c'est aux Champs-Elysées la couronne de lumière qui fait comme un bandeau — celui d'Eros — à la coupole du Palais de glace.

Mais la coupole gigantesque qui attire les regards, flambe à l'horizon, modifie pour ces soirs d'hiver l'aspect même de Paris, c'est la vaste coupole du Grand-Palais surmontant l'énorme carapace de verre lumineux qui recouvre les automobiles exposées, et cette masse rougeâtre, à travers les arbres grêles, semble la forge de Vulcain, un antre cyclopéen, avec la lumière de son phare tournant qui projette sur l'horizon barré de raies lumineuses ses larges flèches de feu.

Le Dôme des Invalides — tombeau de la gloire

— est invisible sous le ciel sombre de Décembre, et le Grand-Palais seul semble vivant dans ce ciel du soir. Mais, au loin, une autre coupole apparaît à peine distincte, comme un lavis à l'encre de Chine ou un fusain à demi effacé — celle de l'Institut, sombre, sans lumière, formant contraste avec toutes ces coupoles de lumière : skatings ou palais de l'électricité, féeries de science ou de lumière.

Et je me disais, en longeant les quais, l'autre soir, que ces coupoles après tout symbolisent la vie même de Paris, vie ardente, contrastée, antithétique. Coupole du Grand Palais, c'est celle du labeur humain, le casque lumineux dont est coiffée la mécanique moderne, comme d'une calotte de travailleur. Coupole de la machinerie, de la vitesse, de l'accélération continue, éperdue, presque affolée, des mœurs et des besoins modernes : besoin d'argent, besoin de locomotion, besoin d'espace.

Coupole du Palais de Glace, c'est celle du plaisir et des jolies filles élégantes. Le patinage, les rencontres, le flirt, les prologues joyeux aux drames sombres. Sourires et misères, romans de hasard. opérettes et tragédies. Et la Coupole de la grâce féminine voisine ainsi avec la Coupole du travail humain. Les deux industries se font face l'une à l'autre.

Coupole du Palais-Bourbon. Qu'elle recouvre d'ambitions, celle-là, et de déceptions, et de tristesses ! Elle rayonne sur la tribune. Elle éclaire, de là-haut, les faces pâlies, les crânes lassés de ceux qui font des lois. Elle en a tant vu, la Coupole qui nimbe

ainsi les orateurs, flambeau de cette autre curée qui est celle des faveurs ou des portefeuilles. Elle est placée en haut, comme une herse, la rampe de cette comédie qui devient tragique à ses heures — le drame de la mort de M. Syveton date d'hier — et qui s'appelle la Politique.

Coupole sombre de l'Institut... Oh ! je sais bien qu'il est de mode de la railler, celle-là. Calotte de plomb, étouffoir de l'art et des lettres. Regardez bien, pourtant. Dans cette brume de Décembre, elle ne flambe pas comme la verrière lumineuse du Grand Palais. Elle reste morne, et la salle qu'elle recouvre est abandonnée, ne s'ouvrant qu'aux grands jours des séances. Mais ceux qui se rassemblent là, parfois, et qu'on prend volontiers pour des attardés, travaillent à cette heure même, dispersés aux quatre coins de Paris, et travaillent tout autant, en des efforts aussi rudes que les mécaniciens dont on admire les merveilles au Palais de l'Automobile.

Leur Coupole reste sans lumière, mais ils ont, quelque part, allumé leur lampe solitaire. Chacun d'eux cherche, trace son sillon. Celui-ci achève le poème qu'on dira demain, cet autre la comédie que le théâtre attend et qui fera verser des larmes, épanouir le rire. Cet autre, en son laboratoire, poursuit quelque recherche de chimie qui bouleversera le monde. Cet autre encore entouré de textes, déchiffrant des manuscrits, rapporte du fond de l'histoire quelque beau livre qui pour nous évoque les ancêtres, perpétue la vocation généreuse de la race. Et que fait celui-là, au piano ? Il joue pour la première fois

la mélodie qui, dans peu de jours, ira charmer les âmes. Tandis que, dans son atelier de peintre, le maître portraitiste ou le peintre d'histoire, le médailliste immortel comme les maîtres de Syracuse ou le graveur penché sur sa planche donnent encore, l'un une touche de pinceau, l'autre un coup de burin... Et tous ces laborieux, savants, artistes ou poètes, sont les hôtes habituels de la Coupole sombre, à peine perceptible, là-bas, au-dessus de la Seine, dans le froid brouillard du crépuscule, dans l'ombre tombée de la nuit.

On résumerait Paris — qui n'est pas, comme Stamboul ou comme Moscou la Sainte, la Ville aux Cent Coupoles — en étudiant ainsi ces coupoles diverses, coupoles lumineuses ou coupoles éteintes, coupoles du labeur ou coupoles de la joie, coupoles où l'on expose les œuvres de fer et d'acier des artisans se harassant pour vivre et celles où apparaissent les *anonyma* se multipliant pour souper. Car c'est tout Paris, cela, c'est le résumé de tous les aspects de Paris. Et jamais ce qu'a d'étonnant, de stupéfiant la vie moderne ne m'est apparu plus violemment, en pleine lumière crue, brutale et poétique à la fois, d'une poésie titanesque, que dans cette éblouissante, étourdissante, extraordinaire apparition : le Salon de ces machines, le salon illuminé, rougeoyant dans le poudroiement des poussières lumineuses, colossal, épique, affolant, attirant et infernal — plus infernal cent fois que tous les enfers de théâtre, l'enfer d'*Orphée*, de *Psyché* ou des *Petites Danaïdes* — et qui est, en vérité, comme une Apo-

calypse industrielle — le triomphe écrasant (je ne cherche pas le mot), le flamboiement et le couronnement de la Matière !

Ah ! le *Démon de feu*, prédit par l'enchanteur Merlin et qui, au dire de Brizeux, terrifiait les gars effarés de Bretagne ! La terrible locomotive qui faisait se signer les bonnes femmes éperdues, que c'est loin tout cela !

L'automobile, c'est le démon de feu mis à la portée de tout le monde. C'est la locomotive prenant possession de la rue. Privilège du riche, l'automobile arrivera bientôt à obéir aussi aux pauvres. Je prévois le temps prochain où nous aurons des omnibus automobiles.

Triomphe de l'acier, de l'électricité et du pétrole ! Mais cet avènement des machines, âge d'or des constructeurs, c'est aussi décidément l'âge de fer pour les piétons. Comment se garer ? Il faut pouvoir entendre la corne des tramways, l'appel des bicyclistes. L'heure arrive où tous ces véhicules se multiplieront effroyablement dans nos rues encombrées. On ne pourra bientôt plus avoir le droit d'être sourd — ni le droit d'avoir la vue basse — sous peine de mort.

Progrès, que d'écrasés on met en bouillie en ton nom ! Au total, nous y gagnons tous. La vie est centuplée lorsqu'elle n'est pas supprimée. Tout inventeur, après tout, est, en son genre, un philanthrope, alors même qu'il renverse les gens et bouleverse les mœurs.

Mais, en vérité, quelquefois je songe, je ne puis m'empêcher de penser que bien des gens, réforma-

teurs ou prophètes, industriels ou publicistes, qui font ainsi de la philanthropie en action et même en paroles, pourraient parfaitement porter un autre nom.

La philanthropie ? Il me prend des envies parfois de l'appeler de la *philanthropophagie*.

Je note d'ailleurs une singulière méthode employée pour enseigner la philanthropie aux enfants. J'ouvre les catalogues de marchands de jouets, puisque aussi bien voici le moment des étrennes. On sait sur les petits l'influence que peuvent avoir les premiers joujoux, les premiers livres. Il est de ces lectures des premiers ans qui ont décidé de toute une existence. Apprenez aux enfants à arracher les ailes de mouches, je doute que vous en fassiez des indulgents et des tendres.

Les jouets, cette année, visent à l'actualité, comme les journaux. Et ils l'exploitent. Nous voyons surgir les joujoux belliqueux. Le Jour de l'An se fait professeur de massacre. Les petits gamins torpillent les bateaux dans le grand bassin des Tuileries. Les catalogues leur mettent l'eau à la bouche. De quoi fait-on cadeau, cette année ? D'un bombardement. La guerre devient amusement. Un joujou qui s'appellerait *la Conférence de la Haye* et qui représenterait des poupées habillées en diplomates n'aurait aucune chance de succès. Le petit Français, qui aime à se coiffer d'un képi galonné, à taper du tambour ou à souffler dans la trompette, est enchanté de recevoir « un combat naval — jeu de la torpille, *charmante* nouveauté pour enfants », dit le catalogue, et les

parents, qui seraient avec raison au désespoir de lui voir la tête fracassée par un obus, lui font très gentiment cadeau, en souriant, d'un *Bombardement de Port-Arthur, très jolie composition*, dit encore l'annonce, « perspective marine, avec forts, cuirassés, croiseurs et sous-marins », tout cela sautant ! Passez muscades !

— Viens, mon petit, tiens, prends, joue à la tuerie ! Ça t'amusera !

Ça amuse bien les souverains et, c'est à le croire, les peuples. Pourquoi ça n'amuserait-il pas les enfants ?

Bombardement, bateaux qui coulent, cuirassés et soldats de plomb au fond de l'eau, et cela aussi lestement que des soldats de chair et d'os. « Guerre » à un enfant. Cela lui enseigne toujours un peu comment on égorge quelques inconnus qui ont un tort, d'ailleurs impardonnable, le tort d'être contemporains.

Et comment veut-on que les petits apprennent la pitié, lorsque les grands leur enseignent, dès les premières heures, les douces joies de la destruction ? Jamais le verbe n'a été plus mielleux sur les lèvres des hommes, et jamais leurs actes n'ont été plus sanglants. J'ai beau chercher, je ne vois que des implacables. On se bat et se combat partout avec rage, comme à Port-Arthur.

Je ne sais rien de la mort de cet homme, qui disparaît comme par une trappe à la veille d'une journée dramatique. Mais s'il a voulu disparaître, et il l'a voulu, c'était dans l'espoir farouche de rentrer

dans l'ombre et de rencontrer, comme un port, refuge éternel, le silence. Ah ! le silence, quel baume ! Et ce silence, c'est autour de lui-même qu'on le rompt. Les passions s'acharnent autour du cadavre. On soulève le linceul, on demande au spectre compte de l'agonie du mourant. Cette tragédie, il la souhaitait mystérieuse, et ce qui l'attirait, c'était le repos suprême.

— En finir ! en finir !

Ah ! le cri angoissé de celui qui souffre, de celui qui en a assez, qui ne jette pas ses armes, puisqu'il sait mourir, mais qui rejette au loin son fardeau !

— En finir ! en finir !

Eh bien ! non, on n'en finit pas. Avec nos curiosités, notre besoin insatiable de savoir, de fouiller, d'interroger, de divulguer, on n'en finit jamais. On commence. Le roman qu'on croit terminé par la mort a une terrible et longue *suite au prochain numéro*, et toutes les mains, amies ou ennemies, ont une nerveuse hâte de le feuilleter.

On va célébrer le centenaire d'Eugène Sue. Ses imaginations stupéfiantes qui semblent improbables, nous les coudoyons dans la vie même. Ce qui arrive à Paris, ces drames intimes, ces drames secrets, sont aussi incroyables que les *Mystères de Paris*. Et l'on accuse le théâtre d'inventions dont la hardiesse semble gênante ou dont l'invraisemblance fait sourire ! Sa vie est là qui répond : Je suis un dramaturge autrement riche en *situations* que les gens du métier. Ou plutôt, quand je m'en mêle, je suis aussi farouche que la tragédie antique, et je ne donne pas tou-

jours aux comédies modernes des dénouements heureux.

J'aurais voulu que, sur ce drame poignant, roman-feuilleton qui va passionner longtemps encore, le moraliste averti qui faisait tenir tant d'idées en ses courts *Menus Propos*, nous eût donné son sentiment. Je parlais de la Coupole de l'Institut.

Je sais quelqu'un qui eût mérité de s'asseoir sous cette Coupole glorieuse et qui avait sa place marquée : c'est l'humoriste excellent, l'auteur de ces petits articles profonds et médités que goûtaient si fort les lecteurs du *Temps*, ce charmant et loyal confrère que fut Henry Michel et qui disparaît si tôt, si vite, au seuil d'un avenir plein de travaux et de succès certains, en laissant, entre autres ouvrages, deux volumes que je comparais aux pages d'un Addison. Lettré jusqu'aux ongles, esprit très fin, conscience très sûre, Henry Michel était de ceux qui honorent le journalisme et qui, en écrivant des feuillets cursifs, font en réalité des livres.

Oui, il eût fait partie de l'Institut, et bientôt sans doute. Sainte-Beuve, lorsqu'il fut nommé membre de l'Académie française, écrivait à son vieux camarade l'abbé Barbe, de Boulogne : « Toutes les académies, entre nous, sont des enfantillages. Le moindre quart d'heure de rêverie solitaire, dans notre jeunesse, était mieux employé ; mais en vieillissant, on redevient sujet à ces riens-là : il est bon seulement de savoir ce que sont des riens. »

Ce sont des « riens », ces honneurs, ces enfantillages, comme dit Sainte-Beuve, quand on les a.

Quand on ne les a pas et qu'on les mérite, on souffre de ne les point posséder. M. Henry Michel n'en souffrait pas. Il était sûr de revêtir l'habit vert et de prendre place parmi ces académiciens qu'il jugeait si finement, en ses comptes rendus des séances publiques. La mort en a décidé autrement. Elle frappe non seulement sous la coupole, mais sur le seuil de la coupole comme sur le seuil de la Chambre ou du Tribunal. Elle a de ces ironies et de ces cruautés.

Et voici que la Suède, qui a, pour la gloire des lettres, à décerner un de ces prix qui honorent la littérature et l'humanité même, voici que l'Académie de Stockholm partage entre cet admirable Etchegaray et Frédéric Mistral le prix Nobel, qu'elle avait attribué déjà à notre cher Sully-Prudhomme.

A-t-on remarqué que le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise (Henry Michel eût peut-être souligné le fait avec sa finesse habituelle) couronne dans Mistral non seulement le grand poète de Provence, mais le savant chercheur des origines de la langue, l'auteur du *Dictionnaire franco-provençal*, le Littré de Maillane en même temps que le chantre de Mireille ?

« L'Académie regarde aussi comme un devoir de couronner vos œuvres philologiques,» dit M. de Wirsen dans sa lettre à Mistral.

Ne serait-ce pas un avis que donne l'étranger à ceux qui siègent sous la Coupole et qui pourraient et devraient y appeler Mistral ? Que de fois ai-je cité le mot de Dumas fils : *La postérité commence à la*

frontière. La postérité a commencé, pour Frédéric Mistral, dans sa chère Provence. Il aura, devant le mas de Maillane, agrandie et superbe, la statue que son ami Mariani lui a donnée, sculptée par Théodore Rivière. Mais l'étranger devance l'hommage. L'Académie suédoise fait l'œuvre de l'Académie française. Mistral, dira-t-on, ne veut pas être académicien. Il fredonne, en provençal, le refrain que prêtait Arsène Houssaye à Béranger :

Mon Institut, à moi, c'est ma maison !

Il ne dit pas, comme Sainte-Beuve, que les titres sont des « riens ». Il répond que Maillane lui suffit et que l'admiration des jeunes poètes est sa récompense. *Notre Père de Maillane* l'appelle, en ses litanies pleines de soleil, l'auteur des *Sentiers blancs.* Pourtant l'hommage de la Suède lui a fait plaisir, et ce prix Nobel il le donnera à ce musée dont Mme de Flandresy a conté la touchante histoire, le *Musée Arlatan*, où, en pays d'Arles, Frédéric Mistral a élevé comme un temple plein de souvenirs des dieux lares de sa patrie.

Et c'est une noble et rare figure que celle de ce beau et bon Français qui, pour avoir immortalisé, dans la langue de son pays une fillette de sa terre natale, a donné à la France même une gloire qui — nous le voyons aujourd'hui — brille au-dessus des frontières, plus haut que la coupole lumineuse du Grand-Palais ou du Palais-Boubon — comme, au fond du ciel, dans la nuit du Midi, scintille une étoile de la Crau.

XXIX

De 1858 à 1875 et de 1875 à 1904. — Une lettre de Georges Bizet. — Rome et Paris. — La *millième de Carmen.* — Le public d'il y a trente ans et le public d'aujourd'hui. — La *première* de *Carmen.* — Les *Noces de Figaro* et le public autrichien. — *La musique de l'avenir.* — Mme Galli-Marié et la mort de Bizet. — Un article de M. Savigny. — La critique et les critiques. — La créatrice de Carmen. — Les *Carmen,* de Mme Galli-Marié à Mlle Emma Calvé. — Une enquête à faire. — Le journal. — L'affaire Syveton. — Le roman judiciaire.

23 décembre.

Le 16 mai 1858, un jeune musicien, arrivé depuis trois mois à Rome, écrivait à sa mère ses impressions sur la Villa, la vie d'Italie, l'art dans la Ville Eternelle.

Il s'appelait Georges Bizet, et sa mère était la sœur de Delsarte, l'admirable éducateur artistique. Ces confessions filiales de Bizet, ces impressions italiennes, on va les publier sans doute et elles font le plus grand honneur à Bizet, un écrivain et un penseur, un sensitif se retrouvant dans le musicien qu'il était. C'est à mon cher Ludovic Halévy que je dois cette page dont l'actualité est double, à la veille de l'apothéose de *Carmen*, au lendemain des discussions sur la Villa Médicis.

Bizet avait eu le prix de Rome en 1857. Il arriva à la Villa le 27 janvier 1858, et en mai il écrivait de Rome :

« ... Mais si les Italiens ferment leurs maisons, ils ne peuvent fermer leurs musées, leur campagne, leurs églises, leur ciel, et l'homme qui sent le beau et le vrai, artiste ou non, trouve ici de quoi admirer et penser. Je voudrais pouvoir te montrer un instant la vue splendide que j'ai de ma chambre. Je voudrais aussi te faire visiter le paradis que nous habitons et que l'on nomme la Villa Médicis. C'est délicieux ! Les levers et les couchers de soleil sont splendides. Mon rêve est, plus tard, de venir composer ici. On travaille mieux à Rome qu'à Paris. Plus je vais et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. Du reste, j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand'-chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. Les autres attribuent leur nullité au temps qu'ils ont perdu, disent-ils, à l'Académie.

« Je suis plus que jamais certain de mon avenir, non que je croie n'avoir plus rien à apprendre, mais parce que je sens que je peux, et parce que je veux. »

Il *voulait*. Il avait raison de vouloir. Conscient de son génie, c'est à Rome qu'il souhaitait revenir pour achever quelque œuvre définitive. C'est à Paris et pour les Parisiens que ce Parisien écrivit *Carmen*.

Les Parisiens de 1904 vont avoir la joie de constater l'injustice commise par les Parisiens de 1875. Ils vont acclamer la « millième » représentation de *Carmen*,

cette *Carmen*, de Bizet, qui semblait, lorsqu'elle apparut, ne devoir être qu'un succès d'artistique estime, une étrangère destinée à passer quelques soirées, comme une aimable invitée. sur la scène de l'Opéra-Comique et qui, par tous pays, est devenue populaire — la pièce la plus jouée peut-être de tout notre répertoire musical et contemporain.

Il est toujours agréable à une génération de spectateurs et d'amateurs d'art de reviser le jugement de la génération qui l'a précédée. C'est une supériorité personnelle qu'on a un certain plaisir à constater.

On se dit :

« Tout de même ! Je répare l'erreur de mes anciens.
« J'applaudis ce qu'ils ont dédaigné, j'admire ce
« qu'ils ont méconnu je vois un chef-d'œuvre où ils
« n'aperçurent qu'une production courante. J'accro-
« che dans ma galerie des Millet qu'ils ne voulaient
« même pas regarder. J'ai dans ma bibliothèque des
« romans de Stendhal que feuilletaient, à leur heure,
« de rares, très rares délicats. Je salue, au théâtre,
« des pièces que le public des premières représenta-
« tions avait à peine écoutées. Comme je suis plus
« remarquable que mes aînés et que ces aînés
« étaient donc bêtes ! »

Pas plus bêtes que nous, qui paraîtrons aussi bêtes qu'eux, un jour, à ceux qui nous suivent ou qui ne sont pas encore nés et qui répareront, à leur tour, nos injustices, — tous les publics, à toutes les dates, à toutes les heures, commettant de ces iniquités qui semblent stupéfiantes à l'avenir ! Et les sévérités outrées, comme aussi les engouements, sont, il faut

bien l'avouer, de tous les temps, car à toutes les époques dans l'homme « il est toujours de l'homme », dit très tristement ce loyal Alceste.

Mais les vivants, les survivants, ont toujours plaisir à se moquer des morts. « Non, non, nous n'aurions pas été aussi aveugles ! Non, nous n'aurions pas nié l'évidence ! » C'est un brevet d'infaillibilité qu'ils se décernent, et les Parisiens qui digèrent admirablement — et admirativement — *Tristan et Isolde*, s'étonnent, avec mépris, que d'autres Parisiens, leurs ancêtres, aient fait des difficultés pour avaler, pour goûter seulement le *Tannhauser*. Sait-on que, lorsque Mozart (il ne s'agit plus ici de musique wagnérienne, mais toute musique nouvelle est une « musique de l'avenir ») donna ses *Noces de Figaro*, à Vienne, l'opéra sembla parfaitement ennuyeux, lent, non pas incompréhensible, mais incompris ? Le collaborateur de Mozart, Lorenzo da Ponte, raconte l'aventure dans ses amusants *Mémoires*. Le musicien était désolé, le librettiste était stupéfait.

— Que voulez-vous ? dit l'empereur d'Autriche. Mes bons Viennois sont trop bêtes pour comprendre cette musique-là !

Joseph II traitait ses sujets à peu près comme nous traitons les Parisiens de 1875. Pour les *Noces de Figaro*, le poème, d'ailleurs, avait un peu causé la froideur du public. Da Ponte note l'appréhension des spectateurs de la *première* (comme on dirait aujourd'hui) à l'idée qu'ils allaient entendre, fût-ce en musique, la terrible comédie de Beaumarchais ; ce « théâtre-brûlot » révolutionnait les esprits à Paris et

mettait là-bas le feu aux poudres. Le livret subversif nuisait au doux Mozart.

Et ce fut un peu le cas de Bizet pour cette *Carmen* qui nous apparaît si jeune après trente ans, plus jeune que jadis, avec ses cheveux d'aïeule. La cruelle jolie fille de Mérimée, victorieusement conduite sur les planches par Meilhac et Ludovic Halévy, fit aux spectateurs habituels de l'Opéra-Comique l'effet que pourrait faire, je suppose, la *Fille Elisa* aux abonnés des matinées de la Comédie-Française. Eh ! quoi, cette Manon cigarière, débraillée et capiteuse, se montrait pittoresque comme une manola de Goya, au fond d'un cabaret, passant d'un soldat déserteur à un torero victorieux : — impudente, amoureuse, irritante, passionnée, féroce en son désir plus fort que la mort ; cette créature de plaisir et de caprice, enfant de Bohême, jouant du couteau comme de l'éventail, aux lèvres la tache rouge d'une fleur de grenadier, aux talons la pourpre du sang de taureau foudroyé par l'espada ; cette damnée damnant les hommes, apparaissait soudain sur ce théâtre familial, ce théâtre des présentations et des fiançailles, où passait encore le fantôme de la *Dame Blanche*, la petite suissesse du *Chalet* sa jatte de lait à la main, ou la Jeannette de Victor Massé en sa robe de mariée, symbole de toutes les unions ébauchées dans le logis séculaire des *Rendez-vous bourgeois* !... Elle chantait, dansait, se déhanchait, poussait ses *ollè !* la Carmencita. O stupéfaction ! O scandale !

Carmen pouvait bien à la rigueur évoquer, pour sa défense, la Galatée qui l'avait précédée sur cette

scène, Galatée perfide et troublante, Galatée tendant sa coupe et chantant avec la chaude voix de Mme Ugalde : *Verse encore ! Ah ! verse à plein verre !* Mais le vin des outres antiques n'est pas l'amontillando des cabarets de Séville, le peplum permet des hardiesses que n'admettent pas la résille et la jupe courte. Le public se révolterait contre les horreurs d'une tragédie si les héros y portaient l'habit noir au lieu de la tunique grecque. Et la *Carmen* de Mérimée épouvanta, pour un moment, les habitués du *Pré aux Clercs*.

Le pauvre Georges Bizet en fut triste, bien qu'il fût brave. Je ne dis pas que cette résistance hâta sa mort, je dis qu'il mourut avant d'avoir pu se douter du triomphal accueil que réservait l'avenir à son chef-d'œuvre. L'auteur de *Djamileh* et des *Pêcheurs de Perles* tombait au seuil de la gloire. Et la réparation, éclatante aujourd'hui, ne fut pas lente à venir. L'admirable Galli-Marié, andalouse jusqu'aux dents, jusqu'aux ongles, avec ses yeux noirs de tzigane put, artiste militante, interprète convaincue, savourer les joies de la revanche.

On a conté — si le fait était exact il mériterait d'être noté parmi les cas intéressants de télépathie — que la créatrice de Carmen jouait son rôle, ce soir du mois de juin où Bizet mourut, foudroyé en pleine jeunesse.

Mme Galli-Marié était en scène lorsqu'elle s'arrêta brusquement, ressentant au côté une douleur lancinante comme si elle eût reçu un coup de couteau au cœur.

Ce ne fut qu'un éclair ; elle continua son rôle. Mais rentrée dans la coulisse elle dit :

— Il doit être arrivé quelque malheur à notre auteur. Il m'a semblé qu'on me frappait là et j'ai eu comme la vision rapide de Bizet, très pâle, au fond d'une loge !

Quelqu'un répondit, croyant au lendemain :

— Pauvre garçon ! Il ne verra pas sa *centième !*

Et c'est la *millième* demain.

En 1875, c'était la lutte pour une œuvre contestée. En 1905, c'est l'apothéose d'une œuvre populaire. M. Albert Carré a demandé à M. Jean Richepin des vers pour célébrer la date glorieusement réparatrice de cette *millième* représentation, et l'auteur du *Flibustier* s'est, paraît-il, donné la joie de « dire son fait » au public d'il y a trente ans, comme quelque poète futur protestera peut-être (en vers libres, sans doute, celui-là) contre telle ou telle ignorance du public de l'heure présente.

Et pour dire ces vers, c'est la jeune fille qui débuta précisément sur de la musique de Bizet, c'est la Vivette de l'*Arlésienne*, devenue la grande artiste et demeurée l'exquise tanagréenne d'*Iphigénie* (son rôle de début classique à la Comédie-Française) ; — c'est Mme Julia Bartet que le poète a choisie et Vivette a bien voulu, en robe de parisienne, promettre de les dire, ces vers qui lui rappelleront aussi le temps, le moment délicieux et attristant où, couronnée au Conservatoire sous son nom de Julia Regnault, elle faisait ses premiers pas dans l'*Arlésienne* d'Alphonse Daudet, l'œuvre douloureuse et profonde que le public ne

comprit pas plus, tout d'abord, qu'il ne comprit *Carmen* — moins peut-être — et où l'on entendait dans les coulisses du Vaudeville des critiques aussi savoureuses et stupéfiantes que celle-ci :

— Comment voulez-vous qu'on écoute un drame que vient brusquement couper une pareille musique ? Trop de musique !

Ou :

— Quel malheur qu'une telle musique accompagne cette pièce-là ! Pas assez de drame ! Trop de prose !

Les acteurs croyaient avec raison marcher au triomphe. Mlle Fargueil et Mlle Bartet en tête, voyaient avec stupéfaction, avec colère, le public sabrer d'un seul coup leurs enthousiastes espoirs.

Et Bizet soupirait, et Daudet, mélancolique, essayait de sourire, me disant philosophiquement le lendemain :

— Bah ! j'aurai toujours eu le plaisir de revoir, pendant quelques soirées, les costumes de mon pays !

Et Paul Arène, qui n'était pas encore l'auteur de *Jean des Figues*, de rimer, en l'honneur de ce costume, si joliment porté par la débutante, son sonnet à *Mademoiselle Bartet en Arlésienne :*

Exacte : l'air galant et sage;
Le bandeau plat brodé menu,
Posé suivant le tour connu,
Encadre bien ce doux visage.

Le fichu blanc et clair dégage,
Par une épingle retenu,
La nuque brune et le cou nu.
Mais le corsage ! le corsage !

Est-ce donc là le joli nid
Qu'un peu de dentelle garnit?
Je m'y connais, moi qui vous parle.

Vite ôtons cette agrafe d'or.
Ouvrons ces plis... encor... encor!
Et vive le costume d'Arle!

C'est hier, ce soir de l'*Arlésienne*. Cela me semble hier aussi, ce soir de mars où l'on donnait *Carmen*. On acclamait Bornier au Théâtre-Français. On venait, avec Corot, d'enterrer un maître immortel. Et Bizet avait exactement — du 3 mars au 3 juin — trois mois à vivre, jour pour jour. Il demeurait tout près de moi, dans la maison même qu'habitait et qu'habite encore Ludovic Halévy, au n° 22 de cette rue de Douai, où logeaient aussi Anatole de la Forge et le peintre Pasini, et qui était alors une sorte de cité littéraire, avec Louis Viardot et Ivan Tourgueneff, avec aussi les deux vieux *copains* Edmond About et Francisque Sarcey, voisinant l'un avec l'autre depuis des années.

Et, dans son logis qu'il avait quitté, dès le printemps, pour aller à Bougival, chercher un peu de repos, Georges Bizet avait pu lire des articles qu'il serait piquant (ah! la jolie vengeance!) de faire réciter après les vers de Richepin comme couronnement à cette apothéose — des articles dont je ne citerai qu'un seul, parce qu'il résume toute la résistance même de l'opinion à cette heure d'incompréhension parfaite.

« Que je voudrais pouvoir — écrivait un rédacteur de l'*Illustration* qui pourtant avait de l'esprit, du *goût*, cet horrible bon goût réfractaire au pittoresque — que

je voudrais pouvoir applaudir à la partition comme je l'ai fait au poème ! (Celui-là ne protestait pas contre Mérimée). Pour un tel sujet, si mouvementé, si varié, si animé, *il eût fallu un musicien hors ligne*, un de ces tempéraments exceptionnels qui passent de la comédie au drame, de la gaieté à la tristesse et qui accentuent nettement leurs personnages. M. Georges Bizet, qui est un homme de talent, un musicien consciencieux et qui compte parmi les premiers de notre jeune école, n'a pas eu la simplicité de l'imagination. *Il faut bien le dire, il n'a pas d'éclat.* »

Oui, vraiment, voilà ce que dit le critique et ce que disait *la* critique. Avec Bizet : « La chanson espagnole *hésite*, le *boléro* se paralyse. »

« Je sais bien, ajoute M. M. S., que la chanson :

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime ;
Et si je t'aime, prends garde à toi !

a été applaudie ; je sais qu'on a fait fête aussi *à quelques phrases* du duo entre M. Lhérie et Mlle Chapuis, mais la musique n'en est pas moins *terne et froide.* »

Et, à travers le monde, maintenant, la musique *terne*, *froide*, *sans éclat*, est jouée chaque soir après trente ans de vogue grandissante. Les séguedilles chantées dans la « venta » espagnole ont passé par-dessus les frontières. L'Allemagne répète les plaintes de José, l'Amérique a adopté la cigarière, les toreros de toutes les Espagnes défilent dans les corridas sur l'air d'Escamillo, devenu comme une marche populaire nationale. Il semble que la partition elle-même

ait, comme l'amoureux éperdu, franchi les monts et couru le monde

> Là-bas, là-bas dans la montagne,
> Là-bas, là-bas, je te suivrai!

Et partout on la suit, cette *Carmen* endiablée, qui a précisément l'éclat, la couleur qu'on lui contestait autrefois, et le pauvre Bizet — pianiste incomparable qui jouait si admirablement du Chopin — Bizet, lorsqu'il cherchait les airs que lui inspiraient et la nouvelle de Mérimée et le livret de ses collaborateurs et les ressouvenirs de la grisante Espagne, laissait courir ses doigts sur le piano, Bizet, mort avant de toucher la terre promise, ne se doutait pas de la fortune que devait avoir, qu'allait avoir bientôt sa partition incomprise. Aujourd'hui *Carmen* est peut-être, je le répète, la pièce le plus souvent représentée de tous les drames musicaux. Ses castagnettes et ses cris de douleur ont conquis et ému les générations et les publics divers. C'est avec un style supérieur, la *Closerie des Genêts* de l'Opéra-Comique.

Et maintenant soyons modestes quand nous faisons de la critique et rédigeons nos arrêts de journalistes. Le journaliste juge le présent, l'avenir juge le journaliste. Rien n'est même plus ironiquement curieux que de relire ce que les contemporains écrivent de leurs voisins, de leurs rivaux, des productions courantes. On est stupéfait de la place que tiennent dans la préoccupation publique et dans le succès immédiat. certain triomphateurs de la minute, où l'on est, par contre, irrité de l'aveuglement de la foule devant tel

talent inaperçu ou telle vérité méconnue. On peut affirmer, du reste, en thèse générale, que si les Parisiens de 1905 sont en politique plus féroces, plus nerveux ou, comme on voudra, plus neurasthéniques, plus irritables que les Parisiens de 1875, ils sont, en littérature et en art, plus emballés, plus indulgents — sauf pour les morts — plus enthousiastes et plus *snobs*. Il faut peut-être que les gens, qui prennent des lampes électriques pour des étoiles, succèdent à ceux qui ont sacrifié souvent les étoiles aux feux follets.

Moralité : rien ne console plus vivement des injustices rencontrées et des *éreintements* subis que les injustices d'autrefois, les articles éphémères bafoués par les arrêts du lendemain.

Il y aurait, puisque l'interview remplace aujourd'hui la critique — et, en vérité, ses erreurs ne sont pas plus fortes que les bévues des jugements humains — une série de propos artistiques intéressants, de *Visites*, — comme disait M. Adolphe Brisson, — à faire avec toutes les artistes qui ont joué *Carmen*, depuis la créatrice encore vivante jusqu'à cette Emma Calvé, vraie fille d'Espagne comme elle était de pied en cap Italienne dans cette *Cavalleria Rusticana* où dramatiquement elle valait la Duse — et ce n'est pas peu dire. On aurait là sur la créature irrésistiblement perverse qu'est l'héroïne de Mérimée victorieusement amenée à la scène par Meilhac et Halévy, une suite d'impressions féminines très intéressantes. La créatrice de *Monna Vanna*, Georgette Leblanc, devenue Mme Mæterlinck, a joué Carmen. Mme de Nuovina, tout naturellement, a manié l'éventail de la *cigarera*,

Mlle Isaac, Mlle Delna, superbe, Mme Deschamps, Sigrid-Arnoldson, Marié de l'Isle, Friché, Vaillant-Couturier, Castagné, Nardi, Tarquini d'Or, Nina Pack, Charlotte Wyns, aux yeux troublants, Zélie de Lussan, Passama, Thévenet, Cortez — et j'en oublie — ont tour à tour été cette fille de fantaisie et de volupté. Je crois bien que toutes sont vivantes. Il eût été curieux de les grouper autour du buste de Bizet, et toutes ces Carmen eussent à la fois salué le maître, tandis que Vivette eût dit les vers du poète...

Comment chacune de ces Carmen a-t-elle compris *Carmen* ? Ah ! le joli sujet d'enquête, puisque aussi bien le journal est partout, sait tout, veut tout savoir et veut tout dire, ce qui se passe chez les devineresses, comme ce qui se trafique à la cuisine ou chez les procureuses et — fonction inattendue qui semble comme un autre symbole — peut, ou boucher les trous par lesquels arrive encore la vie ou servir de capuche sinistre à qui aspire la mort ?

Cela vaudrait bien ces interrogatoires successifs, étonnants, imprévus, incroyables, contradictoires, qui emplissent les journaux, font de toute gazette nouvelle une sorte de cabinet de juge d'instruction d'une espèce particulière, ces enquêtes auprès des parents, des amis, des cousins ou petits-cousins d'un mort, ces confessions publiques des veuves et des belles-filles, ces aveux, ces racontars, ces révélations, ces potins, ce ragoût épicé de renseignements au kari ou à la cantharide, cette bouillie de menus faits écœurants aussi redoutables qu'un bouillon de culture, le méli-mélo formidable où, dans une promiscuité singulière,

les gens d'affaires et les politiciens, les matrones et les filles de chambre, les pensionnaires des maisons Tellier et les tireuses de cartes apparaissent, disparaissent, disent leur mot, montrent leur sourire, écrivent, répondent, se taillent un rôle, cherchant la *réclame*, affirment, se rétractent, se démentent, travaillent en une collaboration affolante à un de ces mélodrames où se perdent la raison, le sang-froid, où toute une ville et tout un pays peuvent prendre parti contre une femme comme dans l'affaire de Bologne, — à on ne sait quel mystérieux roman judiciaire plus compliqué chaque jour, plus opaque d'heure en heure, — déjà légendaire, exploité par les intérêts divers, grossi par les haines, écœurant et attirant, sorte de pièce en vingt, trente tableaux, avec changements à vue, comme dans les drames de Shakespeare, cinématographe sans lumière, où se mêlent Charcot, Lombroso, Balzac, Pétrone, Gaboriau, Henri Monnier et le marquis de Sade, et qui pourrait s'appeler : la *Tragédie chez la portière.*

XXX

Tolstoï et sa statue à Paris. — Morts et vivants. — Pasteur à Copenhague. — Victor Hugo et Ibsen. — Un livre de M. Bourdon. — Encore les statues. — Musset. — Les Trois Classiques. — Eugène Sue à Annecy. — Romans populaires. — Comment travaillait l'auteur des *Mystères de Paris.* — Dumas et Soulié. — Si l'on recommençait ces romans d'aventures ! — La mort d'Eugène Sue. — L'opinion de Raspail. — Une autre opinion de Ledru-Rollin. — Eugène Sue fondateur du Jockey-Club. — Une nouvelle version de *Ruy Blas.* — Dans l'atelier de Gudin. — Que dirait Tolstoï ! — Le logis de Flaubert. — L'agonie de 1904.

30 décembre.

Une statue à Tolstoï ! On va ériger dans Paris une statue à Tolstoï. A Tolstoï « entré vivant dans l'immortalité » comme disait Théodore de Banville de Victor Hugo, mais à Tolstoï écrivant encore, Dieu merci, à Tolstoï militant, à Tolstoï continuant son apostolat du fond de cette retraite où vont parfois l'interroger et le saluer des visiteurs illustres ou des admirateurs et qui est comme la Mecque des esprits.

Je ne trouve pas très étonnant qu'on songe à donner à un homme vivant un piédestal qu'il s'est construit lui-même par ses œuvres. Il me semble que notre Pasteur eut ainsi à son heure, en Danemark, une statue élevée par la reconnaisssance d'un bras-

seur artiste qui remerciait ainsi le savant de ses recherches sur la levure de bière. Tout de même il y a quelque ironie dans ce fait que la postérité marchande souvent de tels hommages à des morts illustres, alors que les contemporains se hâtent de couler en bronze ou de tailler en marbre un homme qu'ils coudoient en chair et en os.

Supposez que, du vivant de Victor Hugo — au lendemain de l'inoubliable fête de ses quatre-vingts ans, par exemple — ses admirateurs, qui étaient le nombre, eussent proposé de lui élever une statue à la place même où se dresse son monument aujourd'hui. On eût trouvé des gens pour protester, crier à l'idolâtrie, déclarer prématuré un tel hommage. Et voilà que Tolstoï, dont l'icone, il est vrai, serait proscrite en son pays, va trouver asile pour sa statue dans une cité où jamais, je pense, il n'a mis les pieds, mais qu'il a, disons-le bien vite, emplie de son génie (1).

Je n'ai qu'à trouver juste cette glorification, tout en me demandant si elle n'est point prématurée. On ne saurait trop honorer les grands hommes, mais on pourrait, tout en les honorant un peu moins vite en particulier, les insulter un peu moins en général. Je sais des gens qui s'étonneraient qu'on élevât une statue à Shakespeare (et Tolstoï précisément, Tols-

(1) Je me trompais. Tolstoï est venu à Paris. Dans une excellente étude sur le grand écrivain, M. Ossip Ourié note ce voyage. Tolstoï partit bien vite, écœuré par le spectacle d'une exécution capitale. A rapprocher des sensations si douloureusement précises d'Ivan Tourgueneff contant comment il passa une nuit à la Roquette pour aller voir *guillotiner*.

toï qui a jugé et nié Shakespeare d'une façon stupéfiante !) et qui trouveraient tout naturel qu'on dressât sur un socle l'image d'Henrik Ibsen. Je suis même persuadé que la statue de Tolstoï nous vaudra la statue d'Ibsen, ce qui n'est pas pour me scandaliser, mais ce qui est fort curieux. .

Tolstoï est aujourd'hui peut-être le représentant le plus fier de la pensée humaine. Ce solitaire, qui vit un peu comme une façon d'exilé en sa patrie, surveillé, soupçonné, excommunié, évoque l'idée, la fantastique vision d'un chêne colossal étendant ses rameaux par delà les frontières. Il faut lire dans le très beau livre de M. Georges Bourdon, *En écoutant Tolstoï*, tout ce qu'un tel homme, patriarche de la liberté, apôtre d'un évangélisme à venir, peut condenser de vérités, poser et résoudre de problèmes, risquer de paradoxes (banalités de demain — qui sait ?) mêler de poésie consolante aux constatations les plus douloureuses. M. G. Bourdon a fait là un voyage qui me tenterait, si j'étais libre. Il est allé, à travers les steppes, frapper à la porte de Tolstoï. Et la parole de Tolstoï l'a bien payé de sa peine. Elle lui a dicté des pages durables, le plus noble des livres.

Oui, mais, à dire vrai, cette vivante parole ainsi imprimée vaut pour moi toutes les statues de la place publique. Faut-il déjà prodiguer à ceux qui ne sont pas morts encore les apothéoses qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont disparu ?

J'ai déjà présidé tant de comités constitués pour ériger des statues qu'il paraîtra peut-être étonnant

que je proteste un peu contre la multiplicaion des icones, l'iconolâtrie de la rue. Paris est envahi par les statues. C'est fort bien quand elles sont belles. Un poète immortalisé par Antônin Mercié ajoute une note d'art à la cité. Un bronze de Bartholomé ne déparera jamais un carrefour. Mais, lorsque les statues sont difformes, lorsque, sous prétexte d'honorer un mort, on le hisse sur un socle sous forme de caricature, lorsque les statuaires se font fabricants de pétrifications, ou lorsque les inventeurs de glorifications posthumes trouvent dans ces cérémonies l'occasion d'un commerce, que devient cet hommage, qui n'est plus qu'une calomnie, et parfois un négoce ?

Le Sénat, de qui dépend le jardin du Luxembourg, vient de prendre une sage mesure : il n'accordera un coin de pelouse, un abri de verdure à ceux qu'on veut statufier que dix ans après leur mort. Dix ans, c'est une tranche de survie. En dix ans une gloire a le temps de grandir ou de passer fleur. Le Sénat dirait donc à Tolstoï :

— Vous êtes un grand homme, mais vous êtes vivant, bien vivant ; nous espérons même que vous vivrez longtemps encore. On prétend vous tailler en marbre ? Mourez d'abord et dix ans après cette mort, que nous souhaitons très lointaine, nous verrons à vous trouver une place dans notre Panthéon de plein air.

Encore ne suis-je pas certain que le Sénat n'ajoutât point :

— Mais les Français ? Ne devons-nous pas songer un peu aux Français ?

On y songe, mais pour les lapider. Je n'ai jamais vu de statue s'élever chez nous à l'un de nos compatriotes sans que d'autres compatriotes n'en profitent pour injurier un peu l'homme immortalisé ainsi. Toute statue nouvelle, c'est de la *copie inédite*, et nous savons ce que certains encriers contiennent de corrosif. Il en est de ces érections de statues comme de ces discours académiques où l'on dépèce parfois le pauvre mort sous prétexte de le glorifier. L'apothéose est souvent une des formes de la dissection.

Et je parle de ceux qu'on célèbre ! Mais il en est tant qu'on oublie ! Nous allons avoir Tolstoï, Tolstoï assis ou debout. Soit. Depuis combien de temps Alfred de Musset attend-il sa statue ? Sans M. Osiris, on sait qu'il l'attendrait encore. Où Pierre Corneille a-t-il sa statue, à Paris ? Racine a-t-il son image sur une de nos places publiques ? Non pas.

Il y eut un conseiller municipal très artiste qui conçut le projet d'élever devant le Théâtre-Français, à la place où se dresse la fontaine, un monument collectif aux trois grands poètes qui illustrèrent à jamais la scène française : — Corneille, Racine et Molière. L'auteur du *Cid*, l'auteur d'*Andromaque* et l'auteur du *Misanthrope* fraternisant là dans une commune apothéose. L'idée fut émise au Conseil, approuvée, je crois, et la proposition prise en considération. Qu'en est-il advenu ? Le glorieux trio attend toujours la réalisation de ce projet qui doterait Paris d'un monument peut-être admirable (les bons statuaires ne manquent pas) et qui, dans tous les cas, répare-

rait un oubli, on peut bien dire une injustice. J'ai déjà signalé le fait.

Mais quoi ! je parle de poètes français et de poètes dont la glorification n'offre pas l'attrait spécial d'une sorte de polémique en action. Pour qu'une statue ait son prix, il faut qu'elle soit une actualité. L'actualité du bronze ! Les mots semblent jurer à se trouver accouplés. Rien n'est plus vrai pourtant. On échange des statues comme on échangerait des cartels. Il y a des duels de bustes et de socles qui sont comme des duels de journalisme, des répliques d'adversaire à adversaire. Et, par une rencontre narquoise, ce sont précisément les hommes ayant pour [illegible]ternité qui manquent le plus de cette attirante vertu, l'actualité.

Eugène Sue va, à Annecy, où il est mort, avoir sa statue. C'est peut-être moins l'écrivain, le conteur, qu'on y glorifiera que l'auteur du *Juif errant* et des *Mystères du peuple*. Il vaudrait pourtant qu'on accordât quelque attention à ses romans mondains ou byroniens, ceux de sa première manière. Les lit-on encore ? Dans tous les cas, on les réédite et je vois que les journaux nouveaux publient en feuilletons ses vieux livres, le *Morne au Diable*, *Atar-Gull*, d'autres encore.

Je les ai lus, jadis, ces romans méprisés sans doute de la génération nouvelle. Dostoïewski vous dira, dans ses notes, que les *Mystères de Paris* eurent, comme les romans de George Sand, une influence considérable sur la jeune littérature russe, celle des *années 40*. Tolstoï avait relu les *Misérables* lorsqu'il

écrivit *Résurrection*. Dostoïewski connaissait Fleur de Marie, lorsqu'il étudiait la pauvre fille de *Crime et Châtiment*. Qu'on élève donc des statues aux écrivains russes, mais qu'on ne dédaigne pas trop leurs prédécesseurs, qui sont de notre race.

Il y eut une heure où la foule faisait littéralement queue dans la vieille rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois pour avoir, dès que les numéros sortaient de l'imprimerie du *Journal des Débats*, la suite des *Mystères de Paris*. Ah ! le prince Rodolphe, la Chouette, le Chourineur, Jacques Ferrand, Rigolette (cette Mimi Pinson de chromo-lithographie), ils ont, on peut le dire, révolutionné Paris, passionné l'Europe. L'ambassadeur de France entrant chez M. de Metternich, ce n'était pas de M. Thiers ou de M. Guizot que lui parlait l'homme d'Etat, c'était du duché de Gérolstein.

— Est-ce que Fleur de Marie est sauvée ? Que lui est-il arrivé ce matin ?

Toute cette cour d'Autriche et probablement d'autres petites cours allemandes ou italiennes se préoccupaient des tapis francs parisiens mis à la mode par le romancier. Gérard de Nerval passant par Vienne conte dans la préface de son délicieux *Voyage en Orient* que les grandes dames de la Burg lui parlaient des *coups de poing de la fin* assénés par le prince Rodolphe sur le crâne du Chourineur et ajoutaient avec des sourires :

— Et il y avait du *raisiné sur le trimard !*

Si je me trompe sur la phrase d'argot, je ne me trompe point sur le fait.

Eugène Sue était alors le grand enchanteur. Le *Constitutionnel*, pour l'arracher aux *Débats*, lui payait deux cent mille francs (cinquante mille francs le volume) son *Juif Errant*, qui faisait merveille, puis le même prix son *Martin l'Enfant trouvé* qui tombait à plat. L'imagination de cet inventeur tenait au surplus du prodige. Notre ami Cherville avait vu chez M. Caillard, beau-frère du romancier, une immense planche de bois blanc sur laquelle Eugène Sue travaillait, couché à plat ventre, et, sur cette planche, d'une petite écriture menue, le conteur avait noté les noms, portraits, généalogies de la plupart de ses personnages, de telle sorte qu'il pût les voir, les retrouver d'un seul coup d'œil dans une sorte de tableau synoptique.

Hoffmann dessinait et découpait, pour les avoir devant soi, les héros et les héroïnes de ses *Contes*. Eugène Sue avait toute la biographie de ses acteurs sur cette planche couverte de lignes hiéroglyphiques. Et quelle vigueur de touche dans ses héros de romans, mélodramatiques sans doute, mais vivant d'une vie intense, tracés d'un relief étonnant, de telle sorte que ces héros pétris, dégrossis à coups de serpe, restent, en vérité, inoubliables, font *types* comme les personnages des imageries populaires. Atar-Gull, Dagobert, Rodin, figures inoubliables. Et parfois des pages inattendues donnent à ces inventions extraordinaires des illuminations littéraires. La puissance musculaire devient de la poésie. Dans la *Salamandre*, tel tableau d'orgie au fond d'un cabaret fumeux de matelots, évoque l'idée d'un Brauwer farouche avec

le refrain qui souligne la féroce beuverie : *La Salamandre a touché sa paye hier !*

Je me demande ce que le public d'aujourd'hui penserait d'un Dumas, d'un Soulié ou d'un Sue qui lui apporteraient ces espèces d'épopée du feuilleton qui s'appelaient *Monte-Cristo*, les *Mousquetaires*, les *Mémoires du Diable*, les *Mystères de Paris !* Peut-être ces conteurs lasseraient-ils la foule. Peut-être l'entraîneraient-ils, la séduiraient-ils comme autrefois. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient, dans leurs inventions, amusants, captivants, doués d'une imagination et d'une verve que leurs petits-neveux peuvent trouver subalternes, mais qui font encore monter le tirage des journaux lorsqu'on exhume ces morts très vivants, ces burgraves de l'aventure. Prodigues, éperdus, remuant le passé, dramatisant le présent, allant de Jean Cavalier et de Latréaumont à Mathilde ou à l'hôtel Lambert, de Chicot à Lady Hamilton, d'Ange Pitou à la San Félice, ils étaient aussi, comme les vieux de la vieille, salués par Gautier :

> Les *rhapsodes* d'une Iliade
> Qu'Homère n'inventerait pas !

Rhapsodes d'ateliers, de cabarets et de chaumières, je le veux bien. Rhapsodes que nos anciens pourtant acclamaient, attendaient avec autant de fièvre que les décadents où les esthètes d'aujourd'hui. Rhapsodes que voudraient bien voir renaître les rédacteurs en chef en quête de feuilletons !

Et ne dites pas que leurs inventions sont des contes macabres, romans de pacotille et de porte-balles,

que la critique hostile comparait tantôt à Anne Radcliffe, tantôt au marquis de Sade. Encore une fois, la vie se charge de prouver que le roman, judiciaire ou populaire, est bafoué, dépassé par la réalité, plus sinistre que lui ?

Je prends pour exemple l'auteur du *Juif errant* lui-même.

Sait-on que la mort d'Eugène Sue passa, un moment, non pas pour un mystère de Paris, comme l'affaire Syveton, mais pour un mystère de Savoie ? Ouvrez un livre des plus curieux, non pas seulement au point de vue médical (l'auteur y précède l'admirable Pasteur, tout simplement), mais au point de vue historique et anecdotique, un livre de médecine aussi intéressant qu'un roman, l'*Histoire de la Santé et de la Maladie*, par F.-V. Raspail, et vous y trouverez — ou je m'abuse fort — un passage des plus singuliers où l'ennemi des Jésuites, qui voyait des Jésuites partout, laisse entendre ou plutôt déclare que l'homme qui a créé Rodin fut empoisonné par Rodin, et mêle à ce drame (car il faut toujours un rôle de femme dans un drame) une princesse qui aimait trop Eugène Sue pour ne pas, au contraire, le défendre contre tout ennemi. Ah ! Raspail tient à son idée ! On ne lui fera pas croire que l'exilé est mort de sa mort naturelle.

Raspail croit à l'innocence de Mme Lafarge, malgré le procès. Il croit à l'assassinat d'Eugène Sue, malgré le manque de procès. Orfila a fait condamner l'une, Loyola — selon lui — a fait supprimer l'autre. Et c'est ainsi que naissent, grandissent, grossissent,

persistent les légendes, et que l'histoire est terriblement difficile à écrire, puisque nous avons peine à savoir la vérité sur la minute — et sur l'histoire de tous les jours.

Ce qui est piquant — soit dit en passant — c'est que Raspail lui-même, ce Raspail qui assurait qu'Ignace de Loyola, sous le pseudonyme de E. Guizot, l'avait poursuivi dans l'exercice de la médecine, était accusé d'être (ô stupéfaction !) un jésuite.

— Oui, oui, un affilié, un *famulus*, un jésuite de robe courte, me disait à moi-même Ledru-Rollin dans une conversation qui d'ailleurs me laissait sur ce point parfaitement incrédule.

Et Ledru-Rollin prétendait avoir la preuve de ce qu'il avançait là.

Iniquité des partis, aveugles violences des haines politiques !

Quant à Eugène Sue, on ne lui reprochait pas d'être un membre de la Compagnie de Jésus, mais on lui faisait un crime d'avoir été membre du Jockey-Club et de se faire, lui, un démocrate, apporter ses lettres sur un plateau d'argent !

Les polémiques ont de ces traits d'esprit.

On expliquait la conversion du dandy au socialisme, du fondateur du Jockey en romancier populaire — faisant accourir les lecteurs après avoir fait courir les chevaux — par le dépit que lui avait causé le refus de la main d'une jeune fille du faubourg Saint-Germain.

— Un duc et pair n'eût pas donné sa fille au fils de Fagon, avait dit quelqu'un.

Et Eugène Sue était le fils du docteur Sue, qui avait fait des recherches si curieuses sur la survie chez les décapités.

Le docteur laissait à son fils Eugène, filleul du prince Eugène de Beauharnais, une fortune considérable, et le littérateur-dandy croyait pouvoir prétendre à tout ce qu'il rêvait. Le refus absurde fit de l'élégant byronien un homme qui souffrit et s'émut des souffrances d'autrui. Le *lion* s'émut et devint altruiste. De là son œuvre. Mais le réformateur resta toujours ironiste et amer, au fond. En voici la preuve.

M. Legouvé, qui était le parent d'Eugène Sue, racontait volontiers une plaisanterie du romancier qui rappelle un peu le *Jeu de l'amour et du hasard*. Du Marivaux devenu rapin.

Une grande dame fanatique des *Mystères de Paris* avait demandé à Théodore Gudin, le peintre de marine, grand ami d'Eugène Sue, et même son professeur de peinture, de lui faire connaître l'écrivain à la mode.

— Ce sera facile. Venez à mon atelier tel jour. Il y sera.

Eugène Sue y était, en effet, mais déguisé en domestique, portant sa propre livrée, tandis que son valet de chambre, stylé par lui, avait revêtu ses vêtements de *lion* à la Gavarni.

Et la grande dame de minauder et de marivauder avec cet autre Pasquin, tandis que Sue, apportant des lettres ou époussetant des tableaux, interrompait la conversation tour à tour littéraire et sentimentale,

jusqu'au moment où le romancier, souriant, disait au valet :

— Allons, Auguste, assez de comédie ! Madame a deviné !

Et, se tournant vers la dame qui n'avait rien deviné du tout :

— Oui, Eugène Sue, c'est moi. Nous venons, Madame, de jouer une scène de *Ruy Blas*.

Confuse, la curieuse ne savait que répondre et se tournait éperdue vers Gudin, espérant que le peintre démentirait le propos de cet homme en livrée. Mais Gudin ne démentait pas. La malheureuse voulait rire, mais elle riait aux larmes.

J'entends encore, lorsque Legouvé nous contait l'aventure, le brave et austère Schœlcher s'écrier :

— Mais c'est abominable !

Ce n'était ni abominable, ni très spirituel. Mais le fils de Fagon se moquait comme il pouvait des duchesses dont les parents n'avaient pas voulu de lui.

Ainsi, Eugène Sue en Savoie et Tolstoï à Paris. Ce sont les images qui, cette fois, se font face — ou forment antithèse. J'imagine que si M. Bourdon *écoutait* encore, Tolstoï le patriarche lui dirait :

— Au lieu de dépenser votre argent à dresser l'image d'un vivant, que ne le donnez-vous à ce comité de Normandie qui veut sauver de la démolition, racheter le logis de Croisset, où Gustave Flaubert, votre grand Flaubert, écrivit ses chefs-d'œuvre ? Donnez donc à Flaubert l'argent de ma statue, comme Béranger vivant voulait qu'on bût gaiement l'argent de son tombeau !

Quoi, mes amis, quoi vous pensez d'avance
À m'ériger une tombe à grands frais!...

Puis, reprenant sa plume en continuant son rêve, le grand vieillard à barbe longue en sa blouse de moujick, laisserait ses yeux, ses yeux profonds de visionnaire, essayer encore de percer la nuée sombre de l'horizon, de chercher, à travers le brouillard rouge, la fumée noire, le sang et l'incendie, — le crépuscule sinistre qui tombe sur l'année qui meurt, — d'apercevoir par-dessus tous ces cadavres russes, japonais, coréens ou chinois pourrissant là-bas ou figés dans la neige, de découvrir de ses prunelles ardentes la consolante lumière future, le soleil béni des moissons, le clair sourire de la Paix...

Et je crois bien que la fin des massacres donnerait plus de joie à sa tendresse que la statue projetée ne flatterait son orgueil.

1904 finit dans le sang. Que 1905 s'achève dans la paix qui, si elle ne réveille pas les morts et n'efface pas les misères, cicatrise du moins les blessures !...

APPENDICE

LA PSYCHOLOGIE DU PÊCHEUR A LA LIGNE.

Un savant des plus distingués, membre de l'Institut, aussi bon écrivain que savant incontesté, — savant et artiste, — m'écrivait, à propos des sentiments pacifiques et doux que je prêtais aux pêcheurs à la ligne, une lettre faite pour contribuer à l'étude d'une passion terrible en effet, si j'en crois la confession qu'on va lire. Antony, Lara, Manfred, les grands agités du romantisme, ne sont rien, comparés au pêcheur à la ligne, à en juger par l'*état d'âme* que décrit si spirituellement mon confrère.

Il me supplie de ne pas dire son nom. C'est grand dommage ! Une telle page de causerie n'aurait rien enlevé à la renommée du savant que nous admirons tous. Au contraire. Et voici la preuve :

Vendredi, 30 septembre 1904.

Cher confrère,

Hier soir, pour la première fois de ma vie, j'ai souffert en lisant votre article du *Temps*. Comment, me disais-je, un chroniqueur aussi alerte, un psychologue aussi avisé, peut-il tomber dans ce lieu commun, — si rebattu et si faux, — qui consiste à regarder la pêche à la ligne comme le symbole des joies paisibles et des âmes tranquilles? Comment l'exemple d'un Waldeck-Rousseau

ne l'a-t-il pas averti qu'il y avait là quelque chose d'insoupçonné, d'inconnu à la foule et aux âmes bourgeoises ?

Je ne puis résister, cher maître, à vous crier casse-cou et à vous envoyer ma protestation de pêcheur convaincu. Comment vous dire, sans vous faire de la peine, que votre analyse de nos états d'âme est le contraire de la vérité ? Autant de mots, autant d'hérésies !

D'abord, le vrai pêcheur n'est pas assis, ni confortablement installé sur l'herbette. A moins d'être dans un bateau, tout près de sa ligne de tir, on ne pêche bien que debout, avec l'effort de deux bras tendus et soutenant le poids de la gaule. Au bout de trois heures et en plein soleil, vous m'en direz des nouvelles ! Il m'est arrivé cette année même, en Suisse, de rentrer plus moulu d'une journée de pêche que d'une excursion en montagne. C'est un exercice « violent », n'en doutez pas; tous les muscles sont en action. Demandez au soldat qui fait l'exercice ce qu'il pense de l'attitude fixée et immobilisée dans le lancer de la baïonnette.

Mais laissons le physique et passons au moral, qui vous intéresse surtout. Alors vous croyez qu'on pêche pour songer, rêvasser et se reposer? Quelle erreur est la vôtre ! Et que n'ai-je l'éloquence d'un Waldeck pour vous révéler les dessous tumultueux de nos âmes d'apparence paisible et trompeuse ! Hélas, Grandville et A. Karr avaient raison. Le pêcheur est un chasseur aussi féroce que l'autre et qui a besoin d'être cent fois plus rusé, car *il ne voit pas son gibier*. Son affût est perpétuel, et il ne peut quitter de l'œil le liège léger qui flotte et qui l'hypnotise. C'est même là, je crois, le grand attrait de ce sport. Le mystère de l'eau et de ce qui s'agite en dessous est un perpétuel inconnu sur lequel l'imagination travaille sans cesse. *On ne sait jamais ce qui va arriver*. Il n'en faut pas plus pour séduire la pauvre humanité.

Je renonce à vous décrire les attaques sournoises de la bête, sa façon de mordiller, puis les brusques plongées et le poids frétillant qui fait vibrer toute la ligne. Ne riez

pas; on est pris aux entrailles, comme un joueur qui voit tourner la roulette. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que je considère cette récréation comme très préjudiciable aux maladies de cœur.

Ce qui est certain, c'est qu'on devient bête à plaisir, qu'on éprouve une absorption complète de toutes ses facultés physiques et intellectuelles, tendues vers un petit point rouge qui palpite dans une nappe de soleil, que le monde entier disparaît... et que cela est délicieux.

En réalité, c'est un sport comme la chasse, et c'est un jeu comme les cartes. Les Grecs, qui ne passent pas pour une race tranquille, s'adonnaient avec passion à tous les genres de pêche, et je suis bien certain que le subtil Ulysse, dans ses longs voyages, et surtout chez Calypso, pêchait à la ligne. En tout cas, je connais un vase peint, un vase grec, où l'on voit le robuste Hercule, assisté d'Hermès, qui, perché sur un rocher, pêche gravement et « trempe du fil dans l'eau ».

La force unie à la ruse, c'est bien le symbole de notre art.

Rendez donc justice, cher confrère, à ces êtres muets et immobiles qui n'entendent même pas les lazzis de la foule. Ce sont des fous peut-être, — car leur enjeu est pitoyable, — mais des poètes qui suivent leur chimère comme les autres. Comme les alpinistes, comme les automobilistes, comme les esclaves de la dame de pique, ce sont des passionnés, des nerveux, qui veulent à tout prix échapper à la plate réalité et se donner des émotions. Ce sont de pauvres hommes qui ne sont pas plus sages ni plus philosophes que les autres.

Votre tout dévoué,

X....

P.-S. — Veuillez considérer mon plaidoyer comme privé et *ésotérique*.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

E

F

G

M

Q

R

S



3776-05. — CORBEIL. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.


a39003 002983830b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 06 01 11 09 0